

L. M. BODENES

PLOUGASTEL-DAOULAS

**ses villages
ses traditions**



ÉDITIONS DE LA CITÉ
BREST

LOUIS-MARIE BODENES

Docteur en Pharmacie

Lauréat de l'Académie nationale de Médecine

*à Madame Herry, notre voisine
d'en face, qui s'intéresse à Plougastel,
en espérant que cet ouvrage lui fera
plaisir*

*Affectueux
L. Bodenes*

PLOUGASTEL-DAOULAS

ses villages et ses traditions

ÉDITIONS DE LA CITÉ
BREST

à mes filleules,
Anne-Cécile et Lizig
en témoignage d'affection

ha d'ar Plougastelliz, tud va bro.

Avant-propos

Il n'existe aucun ouvrage d'ensemble sur Plougastel, aussi ai-je pensé qu'il serait agréable à beaucoup de monde d'avoir un livre sur ce qu'a été et est encore ce pays, car il en vaut la peine.

Cela m'est assez facile de parler de Plougastel, de celui que nous avons vécu et connu. Tout change à une telle vitesse actuellement que très rapidement les matières traitées dans cet ouvrage ne seront plus que des souvenirs, la plupart en sont déjà. C'est pour conserver par écrit les traces d'une civilisation réelle et bien vivante, il y a encore peu de temps, que j'ai entrepris de le réaliser.

Lorsque j'étais enfant, j'ai vécu comme tous les gens de cette paroisse, dans un milieu très traditionnel. J'ai eu la chance d'avoir ma grand'mère, des voisins et des voisines qui narraient énormément de choses, et surtout une « moereb », une tante, Mari Kervella, qui trouvait dans ses souvenirs une explication à tout, c'était une véritable encyclopédie de Plougastel et ne se privait pas de nous raconter à longueur de journée ce qu'elle savait des traditions locales. C'est la seule personne qui m'ait citée les prophéties de Gwenc'hlan, lorsque j'étais encore trop jeune pour me souvenir des termes exacts, et c'est dommage. Toutes ces personnes ont bercé mon enfance des histoires, des légendes et des contes locaux, d'autant plus qu'à l'époque tout le monde vivait encore comme autrefois et y croyait plutôt plus que moins. Au hasard des conversations, les anciens aiment aussi à se livrer et à raconter, souvent avec nostalgie, les faits et les usages d'antan.

C'est pourquoi, sans aucune prétention, car je ne suis ni ethnologue, ni historien, j'ai voulu raconter Plougastel, qui à mon point de vue est une entité extraordinaire, un monde à part même dans le contexte breton. Les coutumes s'y sont conservées plus longtemps qu'ailleurs, car c'était une presqu'île isolée, le costume aussi s'y est maintenu et notre langue bretonne, Dieu merci, n'est pas près de mourir. On peut dire que Plougastel a vécu sa Tradition jusqu'aux années 50.

Bien sûr, ce livre comporte des lacunes, on ne peut pas tout raconter, on oublie toujours quelque chose. C'est un témoignage de ce que fut Plougastel car il est intéressant de savoir ce qui a été pour deviner ce qui sera. Mais, pour cela il faut d'abord aimer passionnément Plougastel et bien le connaître dans ce qu'il a de mystérieux et d'attachant...

C'est ce que nous allons essayer de découvrir...

L.M. BODENES.

PLOUGASTEL est une presqu'île parfaitement délimitée par la rade de BREST dans laquelle elle s'allonge, par l'ELORN, le cours inférieur de la rivière de DAOULAS et du côté de la terre par les landes de LOPERHET. Elle est isolée, mais non éloignée, de BREST et de LANDERNEAU. C'est une paroisse cornouaillaise à la limite du LEON.

Emile Souvestre en 1835, nous a laissé une description de ce que l'on voit du haut du clocher : « On a devant soi la rade de Brest tout entière, le Goulet, Bertheaume, Crozon, le cap de la Chèvre, Quéléren, les rivières d'Aulne, de Daoulas, de l'Hôpital, Brest, Saint-Marc et Sainte-Barbe; de l'autre côté, le paysage est moins étendu, mais aussi merveilleux : on aperçoit l'Elorn avec ses fraîches prairies, les énormes rochers qui bordent sa rive, les bois de Loperhet, la chaîne de l'Arhès; enfin, à l'horizon, le château de la Roche-Maurice. »

La superficie actuelle de Plougastel atteint 4 682 hectares. C'est un pays de plateaux et de collines qui atteignent souvent plus de 80 mètres d'altitude. La commune est pénétrée très nettement par la mer en quatre endroits : au CARO, à LAUBERLAC'H, au MOULIN-NEUF et dans l'anse de PENFOUL, à tel point que l'on a pu comparer Plougastel à une main dans la rade de Brest.

Quatre rivières sillonnent la presqu'île de direction Nord-Est Sud-Ouest en descendant vers la mer et y découpent des vallées dont les côtes sont exposés au sud.

L'ossature de Plougastel est formée d'une crête de quartzite et de grès dont les rochers situés au nord ont jusqu'à 122 mètres d'altitude. C'est une vraie forteresse disposée devant le LEON. Ses hauteurs arrêtent les vents froids et protègent le reste de la presqu'île des gelées. De plus, sa position dans la rade de Brest lui évite des grandes tempêtes de suroît ou de noroît et lui ménage un micro-climat des plus agréables.

Les hommes sont appelés les Plougastels, tout simplement, et les femmes les Plougastellen. Celles-ci sont réputées, dit-on, pour être les plus jolies de la côte.

Cambry, lors de son passage dans le Finistère à la fin du dix-huitième siècle, fut enthousiasmé par Plougastel et écrit : « Plougastel, c'est le jardin de Brest et du district de Landerneau, paradis où je voudrais

passer mes jours avec le peu d'amis que je pourrais retrouver en ce monde »... « Vous n'êtes plus dans la Bretagne. Les fraises, les framboises, la rose, les jonquilles, la violette et l'églantier couvrent les champs chargés d'arbres fruitiers. Le cerisier et le prunier, le pommier descendent jusqu'au rivage... Les melons y viennent en plein champ, les petits pois s'élèvent à l'abri de jeunes plants de genêt rangés en haie de dix à douze pouces de hauteur qui les défendent du vent du nord. Tous les légumes y croissent avec abondance et devancent de six semaines l'époque qui les voit naître ailleurs... L'hiver existe encore partout, même à deux lieues de ce canton, et, déjà, le printemps l'a couvert de fleurs, de nids d'oiseaux et de feuillages. »

UN PEU D'HISTOIRE (et de LÉGENDE)

Ceci n'est pas une histoire, à proprement parler, de notre pays, ce sont plutôt des faits saillants, parfois un peu légendaires, qui pour la plupart ont survécu dans la mémoire des gens de Plougastel et qui sont encastrés dans une trame historique.

Plougastel n'a pas toujours eu la configuration géographique que nous lui connaissons aujourd'hui. L'Elorn et l'Aulne se jetaient aux environs du Goulet de Brest et ce ne fut qu'à la fin de l'époque romaine — à la fin du quatrième siècle — qu'un effondrement de terrain forma la rade de Brest, à l'époque de la ville d'Is. D'ailleurs, certains n'hésitent pas à placer la ville d'Is, ou en tous cas, une ville semblable qui aurait subi le même sort, entre Plougastel et Logonna, au bout de la pointe de Loperhet.

Une légende locale raconte à sa manière la formation de la rade : C'était il y a longtemps, très longtemps, on pense que c'était à peu près à l'époque où le vieux Noë plantait sa vigne.

Au manoir de ROUAL en Dirinon, naquit un magnifique enfant, un joli bébé, si beau même que ses parents en étaient fiers mais, malgré tout, un peu inquiets car on n'arrivait pas à le rassasier. Il mangeait, il mangeait, il avalait tout ce qu'on lui donnait et en réclamait encore et n'avait jamais plein son

ventre. Evidemment, c'était un gros garçon bien bâti qui promettait d'être très fort, tellement même que l'une de ses nourrices, il en avait bien sûr un grand nombre vu son appétit, fut horrifiée un jour qu'elle l'avait sorti sur le pas de la porte, de le voir faire un pipi si abondant et si fort qu'il en est encore resté l'étang du ROUAL.

Il fallait bien sûr baptiser ce beau nourrisson et on demanda à une sienne cousine habitant le LEON d'être la marraine. On l'avait choisie en rapport avec les possibilités exceptionnelles que laissait prévoir le bébé, car on disait qu'elle était sorcière expérimentée, et elle saurait être de bon conseil pour son filleul. On porta donc l'enfant à l'église, ceci est une façon de parler car il y alla lui-même bien vaillant sur ses deux jambes. Et voici que, selon le rite, le recteur lui imposa le sel sur la langue. Le jeune garçon se mit, du coup, à éternuer si fort, que l'église s'effondra. Les assistants et le recteur, tant bien que mal, se dépêtrèrent des charpentes et des gravats et on termina rapidement le baptême du nouveau chrétien qui trouvait cela très drôle et riait, riait ce qui augmentait les dégâts. On le nomma KILHOG.

Les problèmes ne tardèrent pas à se poser aux parents avec un tel fils et ce fut de grand cœur qu'ils le confièrent à la marraine — à la sorcière — qui saurait bien en venir à bout. Et le jeune KILHOG partit donc habiter le LEON, dans un joli manoir bâti dans les rochers sur le bord de la côte. Il adorait sa marraine, qui le lui rendait bien d'ailleurs. Il jouait sur la plage, et sa distraction favorite était de souffler sur les bateaux anglais pour les faire s'échouer sur les rochers. Il s'amusait aussi quelquefois à lancer de gros cailloux sur la côte en face, histoire de mettre les Anglais en colère et, lorsque ceux-ci lassés de se faire bombarder de la sorte, organisaient des expéditions punitives, KILHOG dispersait la flotte anglaise en soufflant dessus.

Il arriva bien vite en âge de se rendre utile, aussi sa marraine lui dit un jour : « KILHOG, me voici bien ennuyée, ma jolie bague de diamant que tu trouvais si belle est tombée

dans la mer, je ne puis pas l'attraper, sûrement un poisson l'a avalée. » « Ne t'inquiète pas marraine, je suis là et je vais te la chercher. Ne pleure pas ! » Il s'étendit sur la plage et essaya de fouiller la mer, mais en vain. Puis il entra dans l'eau et alla loin, très loin en essayant toujours de gratter le sable du fond mais n'y réussit pas. Puis il perdit pied, chose étonnante car il était si grand. Affolé, il appela sa marraine et lui dit : « Au secours ! l'eau est profonde et je ne peux pas attraper un gros poisson que je sens sous mes pieds. » — « Eh bien, KILHOG, allonge donc ton corps mon garçon. Il suffit de dire « hir, hir ». Et voici que KILHOG, après avoir dit le mot magique, se met à grandir, grandir et à s'allonger toujours, tellement que sa tête était dans les nuages. Alors il prit peur et cria : « Marraine, comment faire pour m'arrêter de grandir ? » « Tu n'as qu'à dire « awalc'h » et tu t'arrêteras. » « Awalc'h ! », cria KILHOG, et aussitôt il se mit à raccourcir jusqu'à sa taille précédente, qui était déjà fort considérable. Bien sûr, il attrapa le poisson qui avait avalé la bague, et, tout heureux, remit celle-ci à sa marraine.

Une autre fois, la marraine qui devait avoir quelque vengeance à tirer des Cornouaillais, lui dit qu'elle serait bien contente s'il pouvait débarrasser sa terre de tous les cailloux qui l'encombraient. KILHOG, tout heureux de faire plaisir à sa marraine, se mit à l'ouvrage de grand cœur. Toutes les pierres et tous les rochers qu'il voyait, il les jetait hors des limites du domaine de sa marraine et en amoncela tant et tant entre Plougastel et Huelgoat qu'il en fit les Monts d'Arrée avec le Mont Saint-Michel de Brasparts et le Roc'h Trévél. Ce travail fut bien fait, c'est pourquoi depuis la côte léonarde est bordée de champs riches et fertiles, tandis que la côte cornouaillaise est pleine de cailloux.

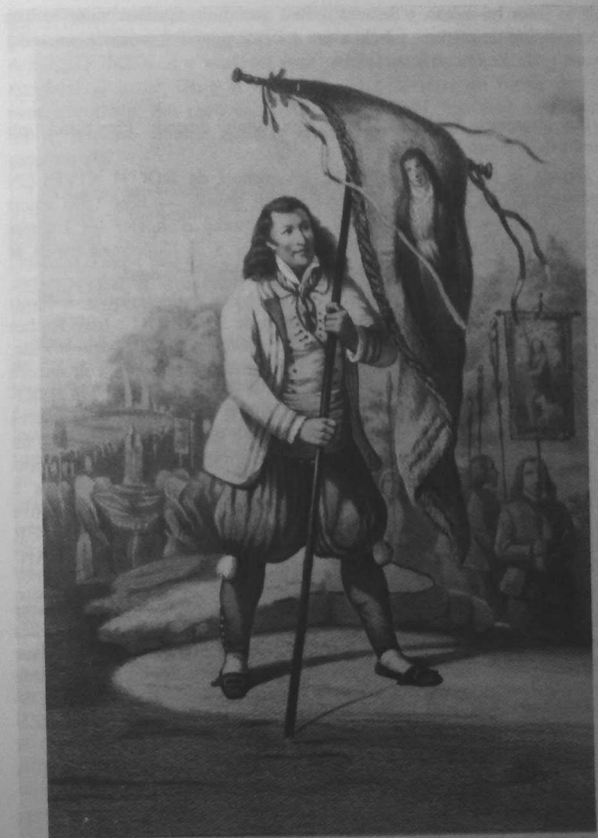
Un soir d'hiver que KILHOG se promenait avant dîner, il se rendit compte qu'il avait faim et voulut manger quelque chose. Il essaya bien de grapiller quelque nourriture sur les étals des foires et dans les échoppes, mais cela ne suffisait pas. Tout à coup, il aperçut la lune qui brillait comme une belle

crêpe dorée. Il se mit donc à s'allonger jusqu'à décrocher la lune. Mais y ayant goûté, cette grosse galette ne lui plut pas. Il la laissa tomber à Landerneau, où elle restée depuis.

Les parents de KILHOG moururent et lui laissèrent en héritage le manoir du ROUAL. La sorcière devant s'absenter, KILHOG vint habiter la demeure paternelle. Mais celle-ci était trop rustique à son goût et pas très confortable. Comme il avait pris de bonnes manières chez sa marraine, il voulait pouvoir se laver les pieds convenablement. Il entreprit, pour ce faire, de creuser un bassin, qui s'est appelé depuis la rade de Brest. Il mit trois jours à réaliser cet ouvrage et de temps en temps pour se reposer mangeait des noix qu'il tirait d'un sac qu'il avait posé à Crozon (1). Et ce travail, il le fit avec ses mains, ce dont on peut encore s'assurer, car si la presqu'île de Plougastel a toutes ses pointes c'est qu'il y a laissé la trace de ses doigts. Pendant qu'il travaillait, accroupi dans le trou énorme et la ventrée de noix aidant, il lâcha un tel pet — sauf votre respect — qu'il en ouvrit le goulet de Brest. C'est alors, profitant de cette brèche nouvellement ouverte, qu'un bateau de guerre s'y aventura toutes voiles dehors. KILHOG, mécontent de voir cet importun le gêner dans son ouvrage, l'avalait d'une seule bouchée et se remit à creuser sa rade; mais le bateau qu'il avait avalé était un vaisseau à trois ponts avec cent vingt canons et tous ses boulets. Et KILHOG se sentait l'estomac très lourd d'autant plus que le grand mât le chatouillait bien désagréablement. Il se mit alors à courir vers les plus hauts sommets des Monts d'Arrée espérant de là voir la maison de sa marraine et l'appeler à son secours. Du haut du ROC'H TREVEZEL, désespérément il scrutait l'horizon et se mit à crier si fort que la montagne trembla et qu'il en perdit l'équilibre. Il tomba de tout son long en se fracassant la tête sur les rochers qu'il avait lui-même amoncelés.

Pour enterrer le pauvre KILHOG, on dut le replier trois fois

(1) Noix = Kraon (= CROZON).



LE BATEAU DE BREST, D'APRES LE MANUSCRIT DE KILHOG
D'APRES LE MANUSCRIT DE KILHOG

sur lui-même, tellement il était grand, et, comme on ne trouva pas de pierre tombale assez énorme pour le recouvrir, on sema de l'ajonc sur sa tombe.

*
**

Les premiers habitants de ce qui allait devenir Plougastel qui furent-ils ? Nous l'ignorons.

Depuis la plus haute antiquité, les rochers de ROCH NIVELEN intéressèrent les hommes. A l'époque du bronze — vers 1800 avant Jésus-Christ — ce fut ce que l'on a coutume d'appeler les Ligures qui y habitèrent. Ils avaient dû commencer à se fédérer en tribus et en nations et Plougastel devait en être un des chefs-lieux.

On a retrouvé un certain nombre d'objets préhistoriques à Plougastel. Ainsi, sur le sommet des carrières de KERZIOU : trois haches dont deux à bouton de diorite et une troisième en silex translucide. Ces haches étaient à proximité des trois menhirs que l'on voit encore à PARK-AN-TRIMEN. Deux menhirs se dressaient aussi à LESKIVID dans le champ dit PARK-AR-MENHIR : l'un ayant trois mètres de haut et l'autre trois mètres quatre-vingts situés à trois mètres l'un de l'autre. Trois menhirs étaient également à DIFROUD : l'un de trois mètres cinquante, l'autre de un mètre cinquante et le troisième à trente mètres au sud faisait un mètre soixante-quinze. On a retrouvé un dolmen à ROZ-AR-VIL et des hâches de pierre. Au KLEGER aussi, il y avait plusieurs menhirs, sans doute un sanctuaire. LANVRIZAN et KERZIVEZ avaient également leurs menhirs.

Une ligne de pierres — les unes plantées en terre, les autres posées à la surface du sol — divisait la presqu'île en trois parts : l'une d'elles partant du nord du bourg s'étendait vers le sud sur une longueur d'environ deux kilomètres vers le KILIOU, une autre ligne semblable venait du bourg, passait à côté du moulin de MILFIL près de LOS-TENGOAD et se divisait en deux parties l'une partant vers KERZIVEZ et KERZIOU et l'autre prenant la direction de LESKIVID et du CARN. On appelait ces lignes de pierres « PONT-AN-DIAOUL », Pont du Diable.

On a retrouvé les restes d'une enceinte néolithique à ROCH NIVELEN. A l'intérieur, ont été recueillis de nombreux silex éclatés,

des fragments de poterie, une sorte de vase grossier en terre et des pierres calcinées. A TRESTELL aussi, il existe des traces d'enceinte. A KEROU MEN, il y avait un petit menhir avec au-dessous des traces de charbon brûlé. On y a trouvé un vase de terre en forme de pot avec des stries. Au pied de ROCH NIVELEN, au bord de l'Elorn, on a ramassé quatre masses de scories de un demi-mètre cube chacune (*).

Les Celtes arrivèrent vers 500 avant Jésus-Christ. Les Ligures acceptèrent leur domination, prirent leur langage et ne formèrent avec eux qu'un seul peuple. Ces Celtes, les Gaulois, étaient de la tribu des OSSISMII dont une des villes les plus importantes se trouvait à PLOU-NEVENTER et la capitale à CARHAIX. Les forteresses de ROCH NIVELEN et de TRESTELL furent réoccupées.

Mais, en 42 avant Jésus-Christ, Jules César conquiert la Gaule. Ce ne fut qu'en 65 avant Jésus-Christ, lors de la révolte des VENETES, que l'Armorique fut vraiment soumise. Toutes les peuplades celtiques associées aux VENETES comme les OSSISMII par exemple durent dès lors accepter l'autorité romaine. On ne peut pas dire que l'empreinte romaine fut très importante dans notre pays, l'Armorique était si loin de Rome. Alors que dans le reste de la Gaule la langue latine s'imposa petit à petit, la langue gauloise celtique se maintint dans l'Armorique. Les Romains étaient assez tolérants à l'égard de la religion celtique. Ils se contentèrent de persécuter les druides mais laissèrent la population continuer à vénérer ses dieux; c'est ainsi qu'il existait un sanctuaire celtique à la FONTAINE BLANCHE où l'on honorait un dieu de la fécondité, et vraisemblablement un autre à Saint-Claude.

Petit à petit, s'installa une classe de notables, riches agriculteurs, pour lesquels travaillaient les paysans. Ces notables habitaient dans les villes et possédaient des résidences à la campagne. A Plougastel, il n'y eut pas de grandes villas. Ce ne furent que des rares maisons où résidaient les régisseurs chargés de surveiller le travail des paysans. Ainsi à KEROU MEN et à KERZIVEZ-IZELLA, on a retrouvé des tuiles qui montrent la présence d'habitations en maçonnerie. Les pay-

(*) La plupart de ces objets ont été portés au musée de Kernuz.

sans, eux, vivaient dans des chaumières de bois, qui n'ont laissé aucune trace. Il existait aussi une construction à KERMOGER ainsi qu'au Bourg sur le MENEZ-KLEGER, car les Romains apprécièrent la forteresse naturelle que faisaient les rochers de ROCH NIVELEN. Le BEUZID également marque le souvenir d'une occupation romaine car le buis, plante méditerranéenne, avait été acclimaté par les soldats romains et ornait leurs demeures, ainsi d'ailleurs que le laurier.

Dans les domaines agricoles, on transforme sur place les récoltes; la farine se fait par exemple à l'aide de meules de pierre mues à la main, dont on a retrouvé un exemplaire à KERGOFF. On élève des vaches, des brebis, des chèvres, des chevaux, des mulets, des volailles, des porcs. Les artisans, menuisiers et forgerons, se groupent autour de la maison de l'intendant. La pêche commence à se développer. On sale le poisson, on le fait macérer dans la saumure pour en faire une sauce appelée garum. On récolte les coquillages, huîtres, palourdes et praires. Les carrières de Plougastel et les fours à chaux de la pointe de ROZEGAT sont exploités, c'est de là que provient le ciment qui a servi à construire la villa romaine de Saint-Frégant.

Les Romains avaient des routes directes et droites pour relier leurs différentes cités, mais, sur le littoral existaient des abers où la marée remontait et rendait difficile le passage. Profitant de ce que la rade de Brest était à l'époque la terre ferme, ils construisirent une voie romaine qui venait de CARHAIX, passait près du bourg de LOGONNA puis, entre l'ILE RONDE et le continent et rejoignait GESOCRIBATE (Brest).

Vers 275, commencèrent les attaques de pillards saxons mettant le pays en grand désarroi. Les paysans cachent leurs richesses dans la terre; on a retrouvé à PORSGWENN une telle cachette, avec des monnaies romaines dans un vase d'argile. Vers le quatrième siècle donc, l'occupation romaine était devenue pratiquement inexistante. Les OSSISMII de cette partie de la Gaule avaient conservé la langue celtique, mais ils étaient très peu nombreux, décimés par les attaques incessantes de pillards saxons, et la plupart d'entre eux étaient partis se réfugier vers les terres plus hospitalières, vers le centre de l'Armorique. De plus, l'effondrement du littoral, qui créa la rade de Brest, les avait effrayés. Plougastel était totalement isolé du reste du monde

par la forêt de TALAMON (les bois du ROUAL) qui le séparait de Lanerneau.

C'est alors qu'arrivèrent les Bretons. Qui étaient-ils ? C'étaient des habitants du Pays de Galles et de Cornouailles qui, pour une raison obscure, s'expatrièrent. Ils étaient déjà christianisés, mais leur christianisme ne ressemblait pas beaucoup à celui de Rome. Leurs abbés, par exemple, avaient tout pouvoir, et les évêques étaient très nombreux; les diocèses n'existaient pas, pour eux l'important c'était l'abbaye. Ils ne célébraient pas Pâques à la date prévue par Rome. Ils parlaient le breton, celui même que nous parlons encore.

Leur organisation sociale était basée sur le « TUD », ensemble d'individus se reconnaissant un ancêtre commun, mais pas obligatoirement parents (en irlandais « TUATH »). Il est étonnant qu'après tant de siècles et tant de vicissitudes, le « TUD » se soit conservé à Plougastel, sous une forme abâtardie, bien sûr, mais il est encore courant d'entendre parler de « TUD KOLAS » ou de « TUD PAOL », etc. Les tiens gallois s'embarquaient avec leur famille et se groupaient, arrivés en Armorique, autour d'un chef puissant et, comme ils étaient chrétiens, ils fondaient une paroisse.

Ils arrivèrent à Plougastel par vagues successives et créèrent leur chef-lieu sur le plateau plus bas que la citadelle préhistorique, là où est actuellement le bourg. Cela se passa-t-il sans mal ? Il est vraisemblable qu'il y eut une résistance car, à l'oppidum de ROCH NIVELEN, dans la partie orientale, depuis le sommet jusqu'à la base, est un amas d'argile avec des pierres les unes brûlées, les autres calcinées et les autres vitrifiées, l'argile elle-même a pris la couleur de la brique. N'est-ce pas aussi à cette époque que fut brûlé le manoir de la « Baronez KEROU MEN » dont parle la légende ? De toute façon, le peu de Gaulois restant parlaient une langue analogue et s'assimilèrent rapidement.

Les Bretons trouvèrent fort pratique la forteresse naturelle et l'occupèrent, puis ils créèrent la paroisse de Plougastel (*), qui veut dire

(*) Ce n'est que récemment que Plougastel (Plebs-castelli, Ploecastell) fut appelé Plougastel-Daoulas, pour le différencier de Plougastel-Saint-Germain en pays Bigouden. Quant à Daoulas, l'étymologie « DAOU LAZ », deux meurtriers, ne tient pas, quoique séduisante. En réalité, il s'agit du DOWLAIS, DOUGLAS, du Pays de Galles, dont le deuxième terme « GLAS » a disparu du breton au sens de cours d'eau, qui veut donc dire « deux ruisseaux ».

« la paroisse forteresse », du vieux mot celtique « CAISHEAL », « KASTELL », qui signifie endroit fortifié. Elle comprenait le bourg, appelé GWIKASTELL, tout le territoire actuel de la commune, mais aussi Loperhet, Dirinon, Daoulas en partie et Saint-Urbain. C'était une paroisse primitive parfaitement délimitée par les Monts d'Arrée, les bois du Roual, par l'Elorn et la rade de Brest, et par la rivière de Daoulas.

Un début d'organisation très précaire s'établit, des chefs assurèrent leur puissance. WIRTHUR se fixa dans le pays du Faou et étendit son pouvoir sur Plougastel. En 485, fut fondée l'abbaye de Landévennec. SAINT GWENAEL vivait en ermite dans les bois de BOT-QUENAL. Mais les chefs se battaient constamment entre eux et entraînaient leurs sujets dans la guerre. RINOD s'empara du Faou et de toutes ses possessions.

Les moines convertissaient les OSSISMES restant dans le pays, qui commençaient à s'assimiler aux Bretons. ARASTAGN, un prince de Cornouaille, habitant le « château » de KERAROUÉ, devint chrétien et son fils, TUJENN, se fit prêtre; mais en 515, son neveu, seigneur du Faou, qui était resté fortement attaché à la religion druidique, fut averti par ses espions que saint Judulus, abbé de Landévennec, avait donné rendez-vous à saint Tadeg et à saint Jaoua à Daoulas pour y discuter de leur apostolat. Il commanda à ses soldats de les massacrer : saint Tadeg et saint Judulus furent tués pendant qu'ils célébraient la messe, saint Jaoua leur échappa. Ce dernier enterra ses confrères à Braspart et partit se plaindre à saint Pol de Léon, qui convoqua le seigneur du Faou, et lui fit un terrible sermon. Touché de repentir sincère, il se fit baptiser, saint Jaoua devint son parrain, et il fit construire un monastère de rite celtique, à l'endroit du meurtre, dont TUJENN devint abbé. L'abbaye de Daoulas se peupla et commença à se séparer de Plougastel.

Il ne faut pas croire que ces couvents ressemblaient à ceux que nous connaissons. Chaque moine construisait sa cellule, faite de branchages et de terre, parfois de pierres sèches. Au centre des cellules, s'élevait la chapelle et la salle commune servant de réfectoire et de cuisine. L'ensemble était entouré d'un fossé profond et d'un talus, qui servait de clôture.

La journée des moines était divisée en trois parties : l'une était pour le travail manuel, défrichage et culture; l'autre pour la prière et pour la copie des manuscrits; la troisième pour la mortification : jeûne, pénitence les bras en croix pendant des heures, immersion dans l'eau froide le temps de réciter tout le psautier, etc. L'abbé portait un bâton comme crosse abbatiale et une cloche avec laquelle il appelait ses moines. Rien d'étonnant que ces « surhommes » soient devenus, pour la plupart, des saints.

A la mort de RINOD, son neveu ALAIN I^{er}, comte de LEON, hérita de la Cornouaille et constitua le Faou en vicomté vassale du LEON.

Cette prépondérance de vicomtes du LEON dans la presqu'île de Plougastel, ainsi que dans celle de Crozon, venait probablement des services rendus par eux dans la défense des côtes contre les pirates, car ces deux presqu'îles une fois envahies, le Léon eut été attaqué par le sud. C'est ainsi qu'en 548, des pirates saxons avaient pu débarquer de nuit au fond de la rade de Brest, mais ils furent massacrés par les gens de la côte sous la conduite, dit-on, de SAINT TENENAN.

C'est vers le huitième siècle que l'on trouve la première mention de Plougastel dans le cartulaire de Landévennec. Un homme noble nommé EUCATT qui avait acheté pour une très forte somme la terre dite ROS-EUCATT, libre de toute charge, en donna un village nommé LAN-ELURI au monastère de Saint-Gwenolé pour le repos éternel de son âme. Un homme noble fort riche nommé RETT, originaire de Grande-Bretagne, acheta à Plougastel une propriété qu'il nomma TALAR-RETT et donna à l'abbaye un sextier de froment, un chapon et deux fromages à prendre annuellement de chacune des maisons de son domaine, rente qui devait être portée à Landévennec même, la veille de Noël.

En 875, les Normands entrèrent en rade de Brest et ne purent s'emparer de la forteresse, mais ravagèrent rapidement les rives de l'Elorn. Mais ils revinrent et leurs attaques incessantes les firent devenir maîtres du pays. Ils ruinèrent l'abbaye de Daoulas. Les moines et les grands personnages s'enfuirent, les paysans restèrent sur place et

subirent les Normands. Après douze siècles, l'expression populaire « AN TAN E KELERN » rappelle encore la terreur de la population qui, lorsque le feu s'allumait à QUELERN, savait que les Normands arrivaient. En 913, ils détruisirent l'abbaye de Landévennec. Mais en 937, des révoltes paysannes éclatèrent contre eux un peu partout. On fit appel à Alain BARBETORTE, ALAN-AL-LOUARN, réfugié en Angleterre, qui arriva à la tête de ses troupes et libéra définitivement la Bretagne, en 938.

Les moines et les nobles revinrent mais apportèrent avec eux le régime féodal, avec toutes ses vicissitudes. Le paysan devait à son seigneur les redevances (blé, bestiaux) et des services (charroi et corvées) fixés par la coutume, et le service militaire. Il n'y eut pratiquement pas de servage en Bretagne. Le paysan breton avait le droit de quitter sa terre, de la vendre, de la transmettre à ses héritiers, de se marier librement, d'entrer dans les ordres et de témoigner en justice. Les sentiments du paysan breton et de son seigneur, vis-à-vis l'un de l'autre, n'étaient ni la haine ni l'oppression, mais le dévouement et la confiance. Ils avaient besoin l'un de l'autre et « comme en Bretagne ils étaient du même sang, nous dit Arthur de La Borderie, ils ne connaissaient pas cette haine profonde qui divise toujours la race conquérante et la race conquise ».

La maison du paysan à l'époque était une cabane de torchis recouverte de chaume, meublée d'un coffre et de quelques paillasses. Les paysans cependant pouvaient s'habiller chaudement. La nourriture consistait surtout en légumes, œufs et lard salé ou grillé, mais la viande de boucherie était assez courante sur la table. On cultivait le froment, l'orge, le seigle, le sarrasin, l'avoine, le chanvre et le lin pour lesquels on utilisait l'engrais marin. On élevait des moutons, des bovidés, des chevaux, de la volaille et des porcs. On buvait de la bière de fabrication locale, mais le vin n'était pas inconnu : en effet, pour les besoins de la messe, les moines avaient introduit le raisin, qui donnait un vin un peu aigrelet, mais buvable; d'ailleurs, à Plougastel la vigne s'est conservée très longtemps, il y avait autour de la porte de presque chaque ferme, un plant de vigne qui donnait des fruits, encore au début de ce siècle. A cette époque, il y eut une augmentation sensible de la population. Les KER, qui un siècle plus tôt voulaient dire maison

— foyer —, désignent maintenant un hameau tout entier. On assiste aussi au morcellement des exploitations.

En 1125, Alain I^{er}, vicomte de ROHAN, fit construire à Daoulas une maison destinée à remplacer le monastère du sixième siècle. L'abbé en était alors RIWALLON. Les chanoines réguliers de Saint-Augustin n'y entrèrent qu'en l'an 1168.

En 1163, Ruellen, vicomte du Faou, ayant fait tomber dans un guet-apens Hervé, comte de Léon et Guyomarc'h, son fils, et les ayant enfermés dans la forteresse de Châteaulin, l'évêque de Léon, l'un des fils d'Hervé, appela aux armes les nobles du pays et leurs vassaux; le duc Conan IV se joignit à eux et vint prendre part à l'investissement de Châteaulin. Ils furent délivrés et le vicomte du Faou fut enfermé dans le château de Daoulas où il mourut misérablement.

Mais Guyomarc'h partit combattre le Roi d'Angleterre, Henri II Plantagenêt, et fut vaincu. En 1166, les Anglais s'installèrent en Bretagne et le fils d'Henri Plantagenêt devint même duc. Tous les biens de Guyomarc'h lui furent confisqués peu à peu, mais restitués peu de temps après. Seulement à sa mort en 1179, le règlement de succession imposait le fractionnement de l'héritage. Ce fut son fils cadet, Hervé, qui reçut pour sa part la châtellenie de Landerneau et ses domaines en Cornouaille, Daoulas et Plougastel.

En 1173, Guyomarc'h VI, vicomte du Léon, établit, à Daoulas, un chapitre de chanoines et refonda l'abbaye, avec Nobila son épouse et ses fils Guyomarc'h et Hervé, lui donna, entre autres choses, les dîmes de la paroisse de Plougastel, pour que l'abbé puisse en jouir « in pace et maxima tranquillitate ». En 1186, Geffroy, évêque de Cornouaille fit don aux moines des bénéfices de ROSA MONACHORUM — la Fontaine Blanche — qui appartenait à l'évêché de Quimper. Cette même année, Hervé, vicomte de Léon, légua à l'abbaye les dîmes de ROZ-KERADMEL et le village de SAINT-POL ainsi que la dime à la dix-huitième gerbe sur cinq convenants de la seigneurie de ROSCERF en Plougastel. En 1218, Guillaume, évêque de Cornouaille, confirma les dons faits en 1186 par son prédécesseur Geffroy et y ajouta les dîmes de l'église de Plougastel.

Voilà les moines de Daoulas installés à Plougastel. Les religieux

Augustins étaient habiles à jouir des prieurés-cure, c'est-à-dire n'ayant charge d'âme que de nom, sans pour cela être les véritables pasteurs des paroisses où ces bénéfices étaient situés. Ils déléguaient leurs pouvoirs à des curés. Les abbés étaient gros décimateurs, percevaient les grosses dîmes, en ne laissant que les petites au curé ou à son vicaire, auxquels ils payaient la portion congrue, bien peu de chose. Puisqu'ils recevaient les grosses dîmes, ils devaient faire les réparations des églises et fournir les livres et ornements nécessaires, mais c'était vraiment le minimum.

Plougastel dépend pour une partie de l'abbaye de Daoulas, pour une autre partie des vicomtes de Léon, mais aussi de la baillie de Cornouaille, relevant directement du duc de Bretagne.

Alain IV de Rohan partit à la Seconde Croisade en 1190 accompagné de quelques Plougastels, ses sujets. Quand ils revinrent, pour la plupart malades, ils allèrent se faire soigner à Saint-Jean, dans la maladrerie construite là par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Un manuscrit de 1277 (découvert aux archives municipales de Nîmes en 1961) indique que Geoffroy Branda (*), mareyeur à Plougastel, désireux d'augmenter ses ventes de morue, inventa « la brandade de morue », qui fut baptisée du nom de son inventeur. A l'époque, il y avait environ cent quarante jours maigres par an, et on ne savait conserver que très peu de poissons, dont la morue salée et séchée. La brandade fut très bien accueillie.

Mais cela révèle aussi une activité, totalement oubliée des Plougastels, la pêche à la morue. Il y avait sans doute un port morutier à Plougastel, avec ses marins et ses mareyeurs. Peut-être ce port était-il au PASSAGE, bien qu'il semble que sur le côté sud de la presqu'île, à LAUBERLACH par exemple, il y ait eu un quai d'accostage pour les morutiers. Sans doute était-ce la julienne que pêchaient les Plougastels, sur les côtes du Finistère. Mais cela supposait des bateaux de bois conséquents et une organisation de la pêche assez importante.

(* Les derniers descendants de ce Geoffroy Branda, de Plougastel, furent Pierre Branda, capitaine de Garde-côtes, père de Louis Branda né en 1748, grand-père maternel de l'amiral Réveillère.

En 1294, lors de la guerre de Cent Ans, le duc Jean II était le gendre du roi d'Angleterre, mais il se décida quand même à aider Philippe Le Bel. Les Anglais entrèrent dans la rade de Brest, ne purent prendre le château, remontèrent l'Elorn en dévastant tout sur leur passage pour exiger des vivres. Ils commirent les pires excès, viols, massacres, incendies. Ce fut une sombre époque.

Au quatorzième siècle, les vicomtes de Léon résidaient à la Roche-Maurice. Ils avaient des droits fiscaux sur toutes les marchandises. La haute, moyenne et basse justice, dont ils avaient le droit, avait un siège à Daoulas. A la tête de ce tribunal siégeait un sénéchal qui jugeait tous les délits sauf appel à Quimper. Le vicomte établit un droit de pêche sur les deux rives de l'Elorn sur « tous marsouins, saumons, chevrettes et autres poissons royaux » qui devaient être portés au vicomte ou à son capitaine au château de la Roche-Maurice et payés au plus juste prix. Il faut dire que les saumons étaient tellement nombreux dans l'Elorn, que c'était une nourriture très populaire. Le vicomte de Léon touchait aussi des redevances pour les navires ancrés à Saint-Jean. En effet, le port de Brest était minuscule et celui de Landerneau trop petit pour contenir toute la flotte qui fréquentait la rade, et les bateaux venaient stationner à Saint-Jean, protégés qu'ils étaient par le manoir de KERERAOD.

De 1312 à 1325, eut lieu la rédaction de la Très Ancienne Coutume de Bretagne — recueil de lois qui régissaient le duché —. C'est un ouvrage monumental plein de lois extraordinairement bien faites, où le droit celtique prime. Elles ne supprimaient pas les classes sociales, mais plaçaient comme base de la hiérarchie le respect, la solidarité, la charité. Tous les hommes devaient s'aider et se porter un mutuel secours, selon le rang qu'ils occupent et les avantages qu'ils retirent de la société. Ce droit allait régir la Bretagne pendant plusieurs siècles.

Le duc Jean III n'avait pas d'héritier direct. A sa mort en 1341, son demi-frère Jean de Montfort et sa nièce Jeanne de Penthièvre prétendirent lui succéder. Le roi de France soutenait Jeanne de Penthièvre et son mari Charles de Blois, tandis que Jean de Montfort était protégé par le roi d'Angleterre. Ce fut une guerre terrible. En 1341, Jean de Montfort commit l'imprudence de confier la garde du château de Brest aux Anglais et ceux-ci y restèrent quarante ans sans qu'il soit possible

de les déloger. Le 18 août 1342, Robert d'Artois, à la tête de quatre mille hommes, ravagea les côtes de l'Elorn et ce fut si terrible que le chroniqueur dit que « n'osoient nuls demeurer sur le plat pays ». Les paysans détestaient autant les Anglais que les Français. Les Anglais taxaient le pays, écrasaient la campagne de vexations et d'impôts. Lanterneau fut pris par les Français, le duc Jean les extermina. Duguesclin, traître à son souverain, s'empara de Brest en 1375 mais en fut chassé. Jusqu'en 1397, on guerroya autour de Brest. L'occupation anglaise a accentué le repli des villages sur eux-mêmes.

Les biens des comtes de Léon devinrent propriété des Rohan en 1363, lors du mariage de Jeanne de Léon avec Hervé de Rohan.

Le quinzième siècle fut assez calme à Plougastel, malgré les troubles qui agitaient le reste de la Bretagne. Sous le règne de Jean IV et de Jean V, la Bretagne devint prospère et riche. Le lin et le chanvre étaient la richesse de Plougastel, les toiles se fabriquaient dans les fermes et étaient collectées par les marchands qui les expédiaient par le port de Lanterneau vers le Languedoc, la Gascogne, la Guyenne, le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre. Il existait une toile, dite de Plougastel, blanche et fine, qui servait à la confection du linge et des serviettes. Le mardi se tenait à Lanterneau un marché de la toile. On apposait sur les pièces un sceau qui garantissait certaines normes comme la longueur de la laize ainsi que la qualité et l'on percevait un droit à cette occasion ⁽⁹⁾.

Au cours du quinzième siècle, beaucoup de paysans purent acheter leurs terres, ce qui est un indice d'une amélioration sociale. Les petits nobles de Plougastel cultivaient eux-mêmes leurs fermes comme leurs paysans et ainsi les situations sociales étaient moins tranchées qu'auparavant. Les roturiers achètent des fiefs nobles, mais comme ils ne sont pas exercés aux services qui sont le lot de la noblesse, l'organisation

⁽⁹⁾ C'est à cette époque que parurent les « Julots », dénomination qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Les marchands de toile se rendaient souvent auprès de leurs commis, chargés de leurs intérêts et fréquentaient les foires d'Anvers et même au-delà. Au voyage du retour, ils ramenaient des épices, de la dentelle, du fil d'or et surtout des boutons. Ils s'enrichissaient rapidement et de là prit naissance un orgueil de caste. Les marchands de drap du Nord s'appelaient les « Julliers » et, un peu par dérision, on nomma nos marchands de toile les « Julots ».

militaire en souffre, et le duc interdit l'acquisition de terres nobles à tous les roturiers. Périodiquement le duc déclarait une révision des feux dans chaque paroisse, destinée à établir le rôle des impôts. On appelait ces révisions improprement « la réformation de la noblesse », car les nobles de chaque paroisse, pour pouvoir bénéficier des avantages fiscaux dont bénéficiait la noblesse, devaient fournir la preuve de l'ancienneté de celle-ci. Le 24 janvier 1426, les nobles de Plougastel étaient : Geoffroy Hillion, Hervé de Kerguern, Jean de Kerguern, Jehan de Pen-An-Coet, Jehan Hemery, Jehan Tanguy, Jehan Kelen, Pierre du Louet et Mademoiselle Delaunay. D'autres gentilshommes nouveaux promus étaient en contestation avec les paroissiens qui ne voulaient pas accepter leur noblesse : Hervé et Jehan Le Fustec, Olivier et Yvon Le Billarec, Guillaume Bernard.

L'instruction populaire se donnait dans l'église et les chapelles. Il existait une école. Il faut croire que le prieur de Plougastel — le moine de Daoulas —, qui avait en titre la charge de la cure mais qui n'y résidait pas, eut maille à partir avec la population, car un acte du 10 avril 1488 fait « défense par l'official de Cornouaille aux paroissiens de Plougastel de troubler le prieur en la jouissance des offrandes des chapelles à peine d'excommunication et de mille livres d'amende ».

Jean V, sous l'influence de son frère, le connétable de Richemont, créa les milices paroissiales. Chaque paroisse devait fournir habillés et armés cinq ou six hommes. Les habitants du littoral devaient veiller à la garde des côtes.

En 1472, à l'occasion d'une guerre contre les Anglais, le vicomte de Rohan, qui avait épousé le parti du roi de France, fut dépossédé par le duc François II de tous ses domaines (dont KERGOFF). Le château de Daoulas fut détruit par les Anglais.

Mais, à la fin du quinzième siècle, le roi de France, qui voulait s'accaparer le duché de Bretagne, commença ses tracasseries. La monnaie perd sa valeur. Des bandes de soldats de l'armée française et surtout des mercenaires accablent le pays. Les paysans essaient de vendre leurs produits en ville avant qu'ils soient pillés. Et, en 1508, le duc François II fut vaincu à Saint-Aubin-du-Cormier. Sa fille Anne de Bretagne, après bien des réticences, dut épouser Charles VIII puis

Louis XII et la France mit la main sur la Bretagne. Ce fut en 1532 que fut signé à Vannes le traité d'union de la Bretagne à la France. La Bretagne perdait son indépendance mais gardait son autonomie.

Il faut dire qu'à cette époque la prospérité de notre pays était très grande, à tel point que l'historien A. Bouchard a pu écrire : « Le peuple breton était si riche que l'on n'eût trouvé si petit village qui ne fût plein de vaisselle d'or ou d'argent ». « Par la longue paix qu'avait eu cette contrée, dit le chanoine Moreau, les paysans étaient riches en meubles. Pour le regard du tiers-état, entre autres de la populace, la longue paix de laquelle ils avaient joui l'espace de deux cents ans les avait mis si à leur aise qu'il se trouvait plusieurs d'entre eux mieux logés et aménagés que beaucoup d'autres de qualité plus relevée : leurs ménages bien complets, garnis entre autres de quantité de grandes tasses ou hanaps d'argent doré et choses semblables ».

Le traité ne fut pas accepté sans mal, mais à Plougastel la population demeura assez tranquille. Malheureusement, la première conséquence en fut la rupture de traités commerciaux qui unissaient la Bretagne et d'autres pays ennemis de la France et qui avaient fait la richesse de notre pays. Le traité rompu, les Anglais s'empressèrent de saisir nos vaisseaux de commerce qui exportaient nos toiles et de piller nos côtes.

Le roi de France, François I^{er}, par un mandement du 14 mai 1541, établit dans la juridiction de la chatellenie de Daoulas huit notaires ou tabellions à la nomination des vicomtes du Léon « à condition de ne nommer à ces charges que des personnes capables de les remplir ». Bien que cette juridiction s'exerçât en Cornouaille, elle n'était pas soumise à la législation rurale de cette partie de la Bretagne. Elle avait une *usance spéciale*, insérée à la suite de la coutume de Bretagne sous le titre « *Usance locale de la principauté de Léon et de la juridiction de Daoulas* ».

Le bail était fixé à neuf ans, à condition que le fermier rende sa ferme en bon état, sans pouvoir réclamer d'indemnité; celui-ci pouvait être renvoyé au bout de neuf ans. Le fermier devait payer chaque neuf ans une certaine somme convenue entre lui et le propriétaire, indépendamment du prix de la location. Les corvées et le champart

étaient les mêmes qu'en Cornouaille. Aucune coupe de bois ne pouvait être faite sans l'agrément du propriétaire, mais la coupe de goémon était autorisée. Contrairement à l'usage de Cornouaille, le paysan ne pouvait prétendre les superficies au bout de quarante ans. Evidemment, il était prévu des amendes en cas de dégradation des terres.

Les circonscriptions féodales dont dépendaient les justices seigneuriales étaient enchevêtrées les unes dans les autres, conjointement avec les juridictions royales, si bien qu'aucune paroisse ne dépendait d'une seule dans toute sa superficie. Dans la juridiction de Daoulas, la plupart des paroisses échappaient le plus souvent aux juges royaux de la juridiction de Quimper, dont le tribunal siégeait à Daoulas. Finalement, toutes ces juridictions relevaient à des échelons divers du présidial de Quimper.

À la mort de Henri III, la couronne revenait à Henri IV, mais celui-ci était protestant. En Bretagne, les protestants étaient peu nombreux mais le duc de Mercœur, époux de Marie de Luxembourg, de sang ducal de Bretagne, et gouverneur, voyant la répugnance des Bretons à accepter Henri IV, voulut rétablir un état breton, catholique, indépendant du roi français. Ce fut la répercussion bretonne des guerres de la Ligue. En 1593, les villes étaient pour le roi, mais les paysans soutenaient la foi catholique. Ceux qui soutenaient le roi n'étaient pas pour autant protestants, mais ils étaient respectueux de la légitimité.

Brest était imprenable tant qu'on pouvait le ravitailler par la mer. Profitant de la confusion qui régnait alors, l'armée de Philippe II d'Espagne traversa la Cornouaille et un détachement de quatre cents hommes, commandés par Thomé de Praxède, installa une petite garnison à Roscanvel, dans le lieu qui a pris depuis le nom de Pointe des Espagnols.

Comme ils étaient bons et honnêtes pour les gens de la campagne, il y avait marché toutes les semaines dans le fort comme dans une ville, et les Plougastels s'y rendaient nombreux. De là la légende qui

veut que les Plougastels soient des descendants d'Espagnols (*). C'est à cette époque que l'on commença, en breton, à désigner par « real » la pièce de cinq sous, d'après le nom espagnol de la monnaie de même valeur.

En 1594, le maréchal D'Aumont, pendant qu'il allait prendre Quimper, délégua Monsieur de Liscoet, sieur de Roscerf, pour s'emparer de la Pointe des Espagnols. Des vaisseaux français et anglais assiégeaient le fort par la mer. Le siège dura six semaines. Au mois de novembre, Monsieur de Liscoet fut tué, son cheval traversa la rade de Brest tout sellé et bridé, arriva à Plougastel et de là à KERGOAT (Loperhet) où résidait Madame de Liscoet. Le fort tomba.

En 1597, les Espagnols se préparaient à attaquer enfin Brest pour venger la perte du fort de Roscanvel. Le gouverneur fit appel aux gens du pays, on fit sonner le tocsin. Le lendemain matin, il y avait une foule armée sur tous les rivages de la rade, des feux de trois lieues en trois lieues tout au long de la côte, mais la brume et le mauvais temps avaient anéanti la flotte espagnole en moins de deux heures.

Pendant les guerres de la Ligue, un bandit nommé de Sanzay ravagea la région. Et voici qu'en 1598, pour augmenter encore la confusion, la peste éclata à Plougastel et, en moins de six mois, emporta près de la moitié de la population. Les rescapés firent élever le Calvaire.

Les guerres de la Ligue étaient terminées depuis 1593 — la conversion d'Henri IV — mais elles continuèrent en Bretagne jusqu'en 1598.

Le dix-septième siècle fut assez tranquille à Plougastel. Le conseil de fabrique, encore appelé le général, se réunissait le dimanche sur la demande des trésoriers. Le recteur assistait à la réunion mais ne la présidait pas. La fabrique administrait les biens d'église, réglait le casuel, rétribuait le personnel et veillait à l'entretien des objets du culte. Mais elle s'occupait aussi du temporel de la paroisse et remplissait le rôle d'un véritable conseil municipal. Ainsi elle répartissait l'impôt du fouage entre les habitants, elle nommait les syndics chargés

(*) Malgré tout, on doit dire que les Espagnols ont continué longtemps à fréquenter la région : jusqu'à la guerre de 1914, et ceci de temps immémorial, ils venaient en bateau chercher du bois dans la presqu'île de Crozon et à Plougastel et Loperhet. Peut-être s'amusaient-ils pendant que l'on chargeait leurs bateaux...

de l'exécution des corvées, de l'entretien des chemins, elle s'occupait des écoles et des enfants abandonnés.

Le recteur lisait en chaire le dimanche tous les actes publics : mandements d'impôts, ordonnances royales, actes judiciaires, etc.

La principale ressource d'un curé était la dîme. Mais, comme nous l'avons vu, les dîmes étaient malheureusement attribuées non au recteur, mais à des étrangers, alors que celui-ci était réduit à la portion congrue.

En 1629, il y eut une épidémie de choléra à Landerneau, qui atteint Plougastel. C'est à cette époque que fut construite l'ancienne église, et des manoirs comme celui de KERERAOD ou de LESKAOUIDIG furent agrandis et remaniés, des chapelles furent embellies, comme celle du PASSAGE, de SAINT-TREMEUR, de SAINT-JEAN, de SAINTE-CHRISTINE, de SAINT-CLAUDE.

En 1631, Richelieu s'aperçut que le port de Brest, forteresse de la marine bretonne, possédait les avantages naturels considérables, que c'était l'abri le plus sûr que l'on puisse trouver sur la côte atlantique. Brest, était, à l'époque, encore une ville minuscule, presque un village. Richelieu entreprit donc de l'agrandir, de l'aménager, d'en faire un port de guerre très important. Il disait que les navires se faisaient mieux en Bretagne que partout ailleurs, parce que les ouvriers y sont meilleurs et que la qualité du bois est incomparable. Des hommes de Plougastel travaillaient à Brest comme charpentiers de marine, et la perfection de leur travail se retrouve dans les belles boiseries de nos chapelles, où l'on peut deviner les techniques de construction mises au service du génie créateur du peuple breton.

La religion, fait essentiel et pratiquement indiscutable de l'âme bretonne, continuait certes à régler traditionnellement la vie de Plougastel. Mais à part quelques personnes véritablement chrétiennes, l'ensemble de la population s'était laissé aller à une espèce de superstition grossière, mêlée de sorcellerie et de toute sorte de parodies sacrilèges. Cette misère morale où se trouvait la Bretagne, et Plougastel en particulier, était compréhensible : le clergé breton, qui avait été remarquable de sainteté et de courage pendant de nombreux siècles, s'était laissé contaminer peu à peu par la culture et les habitudes du clergé français de

cette époque. La plupart des prêtres, poussés par un snobisme fort coupable, prêchaient en français, et quel français, ampoulé et emphatique, à une population complètement ignorante de cette langue. Livrés à eux-mêmes en ce qui concernait leur vie spirituelle et laissés dans l'ignorance de leurs erreurs, les gens ne savaient pas reconnaître le vrai du faux.

C'est en prenant conscience de cette terrible situation que Don Michel Le Nobletz — prêtre de Plouguerneau — conçut et entreprit sa merveilleuse œuvre missionnaire. Son successeur — le Père Julien Maunoir —, « an tad mad », qui avait miraculeusement reçu le don de la langue bretonne, continua son œuvre, et c'est lui qui, au début de l'été 1644, vint à Plougastel. Les débuts de cette mission furent particulièrement difficiles car les calomnies pleuvaient sur le compte du Père Maunoir. Ce n'est qu'au cinquième jour de la mission que quelques personnes se décidèrent d'aller se confesser au missionnaire. Elles en furent si enthousiasmées et le dirent si bien que, en très peu de temps, non seulement l'église ne pouvait pas contenir la foule qui s'y pressait, mais le bourg était trop petit pour recevoir les étrangers venus de toutes les paroisses même éloignées de la région. On évalua à trente mille personnes ceux qui suivirent cette mission. Il serait trop long de rapporter ici les centaines d'anecdotes qui ont jalonné cette visite du Père Maunoir à Plougastel : guérisons extraordinaires, prophéties, miracles. Cette mission fructueuse se termina le 24 juin 1644 dans l'enthousiasme. Le système éducatif employé par les missionnaires, « an taolennou », leurs méthodes de travail avec des catéchistes et leurs grandes processions figuratives, sont des moyens extrêmement modernes qui se rapprochent beaucoup des méthodes audio-visuelles, tellement à la mode actuellement. On a beaucoup discuté l'œuvre du Père Maunoir. Il y eut beaucoup de détracteurs, mais tout le monde ou presque s'accorde désormais à reconnaître la valeur de cet homme extraordinaire. Une chose est certaine, c'est qu'il a réussi à transformer spirituellement presque toute la Cornouaille et que les effets de son travail apostolique durent encore jusqu'à notre époque. C'est une preuve indiscutable de la sainteté de cet ardent Breton, dont le souvenir est encore vivace à Plougastel.

Louis XIV en 1655, informé que les Anglais projetaient d'aller atta-

quer Brest, ordonna de mettre la ville à l'abri de toute surprise. Il prescrivit aux habitants des alentours, et particulièrement de Plougastel, d'aller travailler par corvées aux réparations des fortifications. Les sénéchaux avaient ordre, en cas de refus, de les y contraindre et même d'obliger chaque homme à deux journées consécutives, jusqu'à ce que les travaux soient terminés.

Les Landernéens étaient très jaloux des foires de La Martyre d'autant plus que les rois successifs les avaient toujours favorisées. Un procès fut mené par la duchesse de Rohan, qui dura de nombreuses années. En 1665, ce fut La Martyre qui gagna mais, entre-temps, la foire s'était tenue provisoirement à Landerneau qui, en fin de compte, conserva un jour de la célèbre foire, le deuxième samedi de juillet, qui prit le nom de « Foar ar merzer vihan » (la petite foire de La Martyre) ou celui de foire des Plougastels, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

L'inscription maritime, en 1669, promulga une ordonnance réservant aux inscrits maritimes la pêche aux saumons dans l'estuaire de l'Elorn. Cette mesure avait pour objet d'empêcher les pêcheurs de s'installer cultivateurs entre deux campagnes lointaines, mais la plupart d'entre eux abandonnèrent la grande pêche pour les saumons beaucoup plus rémunérateurs.

La Bretagne n'eut pas à se louer des procédés du ministre Colbert. Au lieu d'entraîner la Bretagne dans la réforme économique qu'il avait entreprise, il la laissa de côté pour favoriser d'autres provinces. L'édit du 28 juin 1675 enleva la liberté des commerces par la suppression des débouchés et par des pénalités aux tisserands bretons. L'industrie de la toile, richesse de la région et de Plougastel, fut pratiquement ruinée. Il n'y eut pas que cela : l'impopularité des édits fiscaux de Colbert sur le papier timbré, le tabac, la vaisselle d'étain, ajoutée à la menace d'extension de la gabelle (impôt sur le sel) à la province, et aux réels malaises sociaux dont souffrait la population, souleva la révolte du papier timbré. Les émeutes soulevées par Sébastien Le Balp, notaire à Cleden-Poher, s'étendirent progressivement à toute la Cornouaille et au Léon.

Le 3 juillet 1675, les Bonnets Rouges pillèrent à Daoulas les celliers

du sieur Bigeaud, fermier des devoirs (qui ramassait l'impôt sur les boissons pour la province).

Dans la nuit du 3 au 4 juillet, l'émeute éclata à Landerneau. La répression, menée par le duc de Chaulnes, fut terrible et dépasse l'imagination.

En 1692, les Jésuites, chargés du séminaire des aumôniers de la marine à Brest, n'avaient pas suffisamment de revenus. Ils se virent attribuer, par Louis XIV, le bénéfice de l'abbaye de Daoulas. Ceci n'alla pas sans difficulté, mais un traité fut signé entre les Jésuites et les Moines le 11 juin 1692. Ils s'engageaient, entre autres choses, à payer chaque année trois cents livres pour leurs portions congrues aux vicaires de Plougastel. Mais lors de la suppression de l'ordre des Jésuites en France, en 1762, l'abbaye retrouva la majorité de ses biens.

C'est en 1695 que Vauban vint à Brest. Il projeta, en plus des fortifications de la ville, un plan de renforcement des batteries de la Pointe de l'Armorique, de L'ILE RONDE et du Fort du Corbeau. Il est intéressant d'avoir l'opinion de Vauban sur les nobles dans la campagne bretonne, car cela s'applique à Plougastel. « Certains, dit-il, ont du courage et de la bonne volonté. La plupart sont pauvres et sont de misérables gentilshommes qui n'ont rien du tout ». Ils se présentent souvent à pied aux revues, et, dès le lendemain ils demandent à rentrer chez eux parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour vivre en dehors de leur domaine. Ceux qui arrivent à cheval montent « des roussins, des cavales, ou des chevaux de charrette, des bidets », cela « joint à leur défaut de subordination, fait le plus mauvais composé, la plus méchante troupe du monde ». On chercherait longtemps dans cette armée improvisée un « escadron qui puisse former en une heure et qui puisse marcher deux cents pas sans rompre ». Il serait gênant de vouloir les mener en ordre devant l'ennemi. Les garde-côtes ne trouvent pas davantage grâce à ses yeux. « Ce sont des soldats amateurs souvent commandés par des paysans sans expérience... Ils n'obéissent qu'avec répugnance et semblent ignorer toutes les fonctions militaires ».

Arrêtons-nous un instant et voyons comment on était à Plougastel au dix-huitième siècle. Trois mille cinq cents personnes environ y vivent. Plusieurs manoirs existent, mais les nobles résidant à Plougastel

sont peu nombreux, de naissance obscure, et souvent de noblesse récente, ils portent le titre d'écuyer. La plupart des terres sont la possession de nobles non résidants, qui détiennent des seigneuries en plusieurs endroits de Bretagne. Une seule capitation noble est payée par Monsieur de Courserac, de KERERAOD.

L'abbaye de Daoulas et les Jésuites versent la portion congrue au recteur et aux vicaires de Plougastel. Une quinzaine de prêtres résident à Plougastel, plusieurs d'entre eux dans leur famille, s'occupant de l'éducation des enfants et des messes dans les chapelles. Ils paient les décimes.

Les paysans vivent dans des maisons, parfois couvertes en ardoises chez les riches (*), mais la plupart du temps recouvertes de chaume. On commence à connaître des produits exotiques comme le sucre, le café, le poivre et le riz, mais leur usage est très rare. On cultive du blé, de l'avoine, du seigle, du sarrasin mais surtout de l'orge car on en faisait des galettes, et la paille en servait de nourriture aux chevaux. Les légumes sont très variés : choux, navets, pois roux et pois blancs, oignons, fèves. A la fin du siècle on trouve : des laitues, de l'ail et des échalottes. Les fruits aussi sont fort divers : poires, cerises, framboises, pommes, melons, mais les fraises font déjà la célébrité de Plougastel car après les ordonnances de Colbert contre le tissage, les gens se sont tournés vers cette nouvelle source de richesse. Chaque famille possède quelques têtes de bétail, une vache et une jument chez les plus pauvres, et chez les riches, quatre chevaux, huit vaches, deux cochons; ceux-ci en dehors de la consommation locale étaient vendus au port de Brest. Il y a également beaucoup de moutons, de volailles et surtout des ruches d'abeilles.

L'activité textile y est encore florissante. C'est une industrie exclusivement domestique. Le lin occupe une place prépondérante. Selon l'inventaire d'un marchand de toiles — Joseph Hernot mort à Plougastel en 1781 — la toile de Plougastel est cette espèce de toile blanche dont on fait les traversins, les nappes, les draps de lit. On y fabrique

(*) La richesse des gens de Plougastel semble avoir été assez considérable à l'époque : l'abbé Castel a récemment examiné une coupe de mariage en argent du XVIII^e siècle, provenant de la campagne de Plougastel, signée Sébastien Depré-Fily, de Landerneau.

aussi de la toile rapparon, étoffe assez grossière mais très solide, pour en faire des sacs à blé ou des « linceuls » pour vanner. On y fait également de la berlinge pour les vêtements des paysans, en tissant de la laine avec du lin. On ne fabrique pas de toile de chanvre, celui-ci étant vendu à Brest pour la manufacture des toiles à voile.

Le bois aussi a une importance considérable tant pour les meubles, les outils, les charrettes, que pour les bateaux de pêche et de transport. Des barques de deux à quatre tonneaux vont porter à Brest ou à Landerneau la chaux extraite des carrières de PENNANEACH-ROSEGAT ou de l'ILE RONDE.

Le bourg abritait quelques commerçants et des artisans, certains d'entre eux nobles. Sébastien Roshuel, avocat au Parlement, habitant Plougastel, était aussi marchand de tissus, de vaisselle, d'épicerie et de vins. L'honorable marchand Etienne Bourdouloux, du bourg, avait deux boutiques : l'une servant au commerce en gros du vin et du bois, l'autre à l'épicerie et à la vaisselle. La plupart des artisans sont aussi cultivateurs.

Une source de richesse considérable étaient les enfants des gens de Brest que l'on confiait en nourrice à Plougastel.

Un certain nombre de crises agitèrent le siècle. En 1703, en 1731, la mortalité double. En 1741, une épidémie de dysenterie commence à Vitré et se répand dans toute la Bretagne, jusqu'à Plougastel où moururent quatre cent soixante dix-huit personnes sur un total de trois mille cinq cents habitants. En 1742, la crise continue sous forme de péri-pneumonie et de fièvre maligne. En 1757, la guerre de sept ans entraîna une période de marasme économique liée à la fermeture des mers qui entraîna une mévente des toiles. Le prix du blé augmentait toujours. L'épidémie de typhus rapportée par l'escadre du comte du Bois de Lamothe, qui revenait du Luisbourg, ravagea Brest et contamina la presqu'île par les gens qui allaient au marché. En 1774, puis en 1776, la misère se déclara, et, pour cette dernière année ce fut une épidémie de fièvre typhoïde qui causa deux cent dix morts.

En 1750, fut construit le bagne de Brest sous les ordres de Choquet de Lindu, et aussitôt il fut pourvu de trois mille galériens, ce qui fit redémarrer l'industrie de la toile à Plougastel, pour habiller tous ces hommes.

Les évasions du bagne étaient rarement couronnées de succès, car les paysans, lorsqu'ils entendaient le canon, annonçant qu'un forçat s'était évadé, se mettaient à sa recherche avec une ardeur d'autant plus grande qu'on payait une somme d'argent comptant pour chaque prise. Les évasions par mer vers Plougastel devaient subir le même sort.

Les pêcheries de saumon étaient devenues si nombreuses dans l'Elorn et, construites en pierre, gênaient tant la navigation qu'un arrêté de 1733 ordonna la destruction de la plupart d'entre elles.

Les garde-côtes avaient été organisés par le duc Jean V et étaient demeurés inchangés jusqu'alors. A la vue de toute voile suspecte, les habitants de la paroisse capables de porter des armes devaient s'élancer au plus vite vers les postes qu'on leur avait assignés d'avance. En moins de deux heures, grâce à un système de signaux, ils arrivaient en renfort sur les points les plus menacés. Le duc d'Aiguillon, en 1755, réorganisa la garde des côtes : la milice paroissiale de Plougastel dépendait de Landerneau. En temps de paix les miliciens n'avaient aucune obligation, mais aussitôt la guerre déclarée ils devaient surveiller le littoral et assurer la transmission des ordres, les corvées pour les transports et les retranchements.

En 1785, la juridiction de Daoulas transféra son siège à Landerneau.

Et nous voici à l'aube de la Révolution Française. Les événements sont trop connus pour que nous les rapportions ici, nous nous contenterons de noter quelques faits d'histoire locale.

Le pouvoir royal avait terriblement abusé de sa force et l'absolutisme, sourd à toute protestation, en devenait intolérable, surtout au peuple breton. Les droits des paysans n'étaient plus que ceux que leur accordait l'humeur ou la fantaisie d'un monarque qu'ils ne connaissaient pas. Le gouvernement légal de la Bretagne — les Etats — était bafoué par l'autorité royale centralisatrice et chacune de ses vexations était ressentie par la population bretonne comme un affront personnel. A Plougastel, le mouvement revendicatif n'était pas très considérable, car toute la paroisse formait une communauté homogène dont la seule hantise était celle du collecteur d'impôts. Aussi, le cahier des doléances de la paroisse de Plougastel est assez réservé. On y trouve : la répartition égale de tous les impôts, la suppression des francs-fiefs, l'entrée

du Tiers-Etat dans les charges et offices ecclésiastiques, civils et militaires, en concurrence avec les membres des autres ordres, la suppression des corvées de grand chemin et son convertissement en une redevance pécuniaire, la suppression du four et du moulin banal, la suppression du droit de chasse sur la terre des vassaux; aussi, que les impôts à établir soient particulièrement assis sur les objets de luxe, et qu'il n'y ait qu'un seul et même rôle de capitation et vingtième pour tous les ordres.

Toutefois, les Plougastels n'étaient pas très contents des agissements des moines de Daoulas, car ils réclament « la suppression de plusieurs monastères et abbayes propres à fomenter l'indolence et la mollesse, en enlevant des hommes à la culture et à l'industrie et aux différentes professions utiles à l'Etat ». Ils demandent aussi que s'effectue « la réduction des évêchés et archevêchés à vingt mille livres, pour avoir lieu à la mort des possesseurs actuels, et une nouvelle formation des cures à l'effet que toutes aient une étendue et un revenu proportionnels ».

A l'époque qui nous concerne le prieur-recteur de Plougastel était Monsieur Cornily, chanoine régulier de Daoulas. Il était particulièrement en butte aux moqueries de Jean-Michel Testard — sieur de la Roche — négociant au PASSAGE SAINT-JEAN qui écrivait beaucoup de chansons bretonnes. Nous ne résistons pas à l'envie de vous communiquer une épigramme écrite par lui contre son rival :

KER LIJER HAG EUR GWEN-	Aussi léger qu'une hirondelle
[NILI	
EZ EO HOR PERSON COR-	Est notre curé Cornily
[NILY	
LIJER A DROAD, LIJER A	Léger de pied, léger de tête
[BENN	
KER LIJER HAG EUR GO-	Aussi léger qu'une paille
[LOENN	
KER LIJER HAG EUR GWEN-	Aussi léger qu'une hirondelle
[NILI	
EZ EO HOR PERSON COR-	Est notre curé Cornily
[NILY	

LAKIT DA YANN EUR SOU-	Mettez à Jean une soutane
[TANENN	
HAG OC'H HE GOUZOUG	Et à son cou un bout de chiffon
[EUN DRUILHENN	
LAKIT EUR SKUDELL WAR	Mettez une assiette sur sa tête
[HE BENN	
EVID OBER EUR GURU-	Pour faire une couronne
[NENN	
SETU NEUZE GREAT SOU-	Et voici d'un coup fait
[DENN	
EUN DOKTOR DEMEUS EUN	Un docteur d'un âne
[AZENN	

Pourtant, les prêtres bas-bretons étaient de véritables pasteurs, au sens le meilleur et le plus large du terme, conseillers des pauvres qu'ils défendaient contre les agents seigneuriaux, conciliateurs, jouant le rôle du juge de paix entre leurs paroissiens. C'étaient, certes, des gens rudes comme la race celtique dont ils étaient issus, peut-être âpres au gain par atavisme, mais foncièrement bons, honnêtes et vertueux.

La préparation des Etats Généraux, qui allaient se réunir le 5 mai 1789 à Versailles, laisse Plougastel indifférent. On somme le général de se trouver au cimetière le dimanche 13 avril 1789, pour envoyer quatre députés à Quimper au lieu de huit demandés, et le général de la paroisse l'accepta. Jean-Michel Testard de La Roche fut l'un de ces députés à l'assemblée de la sénéchaussée à Quimper. Le premier maire fut élu en 1790 par les notables payant en impôts la valeur de trois journées de travail. Ce fut Monsieur Aubert.

Le 2 avril, le clergé s'était déjà réuni à Quimper. C'est Pierre Kerlen, prieur-recteur de Daoulas, qui représentait Plougastel. Puis le 20 avril, ce fut l'assemblée des électeurs du clergé, dont faisait partie Le Bot, vicaire à Plougastel, qui fut désigné comme électeur diocésain.

Le 14 juillet 1790 fut célébré en grande pompe. La suppression des grands ordres religieux, des dîmes, la transformation des biens d'église en biens nationaux provoquèrent peu de remous, d'autant plus que le clergé de Plougastel était à la portion congrue. L'opinion s'alarma

davantage lorsque parut la constitution civile du clergé le 24 août 1790. Tout d'abord, il fallait, sur ordre du district de Landerneau, remanier les limites de la paroisse : « Cette paroisse, forme une presqu'île. Du clocher au village de TY-FLOCH qui donne au couchant sur la grève vis-à-vis de l'ILE RONDE, il y a deux lieues et demie.

« La paroisse de Plougastel chef-lieu de canton doit être indispensablement conservée; mais la commodité publique exige qu'on en détache, pour les réunir à la paroisse de Loperhet qui sera convertie en succursale, les lieux suivants : 1. Celui du PEDEL - 2. Celui de KERHAMON - 3. Celui de TY MOAL - 4. Celui de KERMOGUER - 5. Celui du LAZ - 6. Ceux de ROSSERF - 7. Ceux de PORSGUEN - 8. LE MOULIN NEUF - 9. Le lieu de KERAGUEVEN - 10. Celui de GORREGUER - 11. Celui de KEROURMEL - 12. Celui de MESARGARS.

« Ces douze lieux sont tous infiniment moins éloignés de Loperhet que de Plougastel. D'ailleurs quelques-uns d'entre eux sont séparés de cette dernière paroisse par un petit bras de mer qui rend la communication très pénible par le circuit considérable que les habitants sont obligés de faire dans les hautes marées.

« Le même motif de commodité publique demande qu'on érige une succursale en la paroisse de Plougastel. De toutes les chapelles qui s'y trouvent au nombre de sept, celle de SAINT-ADRIEN réunit sans contredit le plus d'avantages. Elle a surtout celui de la centralité.

« Du reste l'étendue de cette succursale doit consister dans toute l'étendue des deux cordelées ou sections dites de ROSEGAT et de l'ARMORIQUE qui forment le bas de la paroisse, à l'exception cependant des trois villages de LANRIOUAS, LESTROUEN et KER-GOLLE qui continueront de faire partie de la paroisse.

« Les paroisses de Loperhet et de Daoulas qui joignent et avoisinent celle de Plougastel, leur chef-lieu de canton, doivent y être annexées, mais seulement en succursales.

« ... Au surplus l'étendue de la paroisse de Plougastel et son local entouré presque de toute part par la mer exigent qu'outre la succursale qui y est érigée on y conserve trois chapelles pour servir d'oratoires.

« D'après les informations qu'a recueillies le Directoire il a cru

devoir proposer les chapelles de Notre-Dame de Bon-Voyage, de Saint-Claude et de Sainte-Christine ».

Ce projet fut approuvé par Expilly, l'évêque constitutionnel, et le directoire du Département le 8 août 1791.

Mais, lorsque arriva en 1791 l'obligation pour le clergé de prêter serment ce fut une autre histoire. Thomas Robert Cornily refusa ainsi que ses vicaires Jaffry et Nicolas, et que Trémeur Julien et Claude Vergos prêtres habitués, mais Claude Le Gléau accepta. Arriva donc le constitutionnel Le Bris, vicaire à Fouesnant, pour les remplacer. Le procureur syndic de Landerneau écrivait au procureur général : « Le sieur Cornily de Plougastel se signale par ses folies anticonstitutionnelles. J'ai été instruit que le 4 février, à l'occasion d'un baptême, il insulta le sieur Le Gléau — prêtre sermentaire — et qu'il dit et répéta en français et breton en présence du clergé et des personnes présentes à la cérémonie qu'il ne pouvait chanter le Te Deum de concert avec un hérétique et un schismatique, c'est ainsi qu'il désignait le sieur Le Gléau. On ne saurait trop se hâter de remplacer ce mauvais citoyen ».

Le 22 mai, arriva le sieur Caradec — vicaire de Plabennec — qui remplaça Monsieur Cornily. En septembre 1791, François Quéré — carme déchaussé du couvent de Brest, non jureur, — rentra dans sa famille et demanda à Monsieur Caradec l'autorisation de célébrer la messe à SAINT-GUENOLE, qu'on lui refusa. Le curé du canton de Plougastel, Tanguy Mocaër, qui avait prêté serment, fut élu prêtre électeur du deuxième degré aux assemblées départementales, en septembre 1791.

Trémeur Julien lui était, quoique prêtre, secrétaire de mairie et instituteur. Il put provisoirement échapper à la persécution, mais on exigea également le serment des instituteurs des deux sexes, qu'il refusa. Mais il voulait garder sa place et fit à la Municipalité la déclaration suivante : « Du dimanche 7 février 1791, je, soussigné, secrétaire-greffier de la commune de Plougastel-Daoulas, déclare ne rien vouloir exiger des officiers de la municipalité de cette paroisse, mais réserve à percevoir ce qu'il plaira aux administrations supérieures de m'accorder en cette qualité ». Les administrations n'auront pas d'égards pour cette

offre et bientôt paraissent les décrets prescrivant la chasse aux prêtres insermentés. Le 26 avril 1792, Trémeur Julien perd son office de secrétaire de mairie, soit disant parce qu'il manque d'exactitude dans son travail, mais en fait parce qu'il s'était violemment opposé à Claude Le Gléau, assermenté, et qu'il avait invectivé le maire, Alain Rolland, de KERNIZI. On le dénonça au tribunal de Landerneau et le juge de paix, Joseph Le Gall, et le procureur de la commune, Claude Kervella, de LANVRIZAN, auront fort à faire pour le laisser en liberté. Il disait la messe en secret et, avec ses confrères insermentés, conférait les sacrements la nuit. On trouve encore la signature de Nicolas — vicaire légitime — le 4 juin 1792, mais après ce sont uniquement les jureurs L. Demeuré et Paul Le Bris qui signent.

Le 22 juillet 1792, le conseil de la commune se réunit en séance extraordinaire sous la présidence de Jucondin Corre — maire — pour statuer sur le sort des prêtres réfractaires dont la municipalité est rendue responsable. « Considérant, dit la délibération, que la municipalité aurait beau faire des efforts pour trouver ces non conformistes et perturbateurs du repos public, attendu que les habitants de la paroisse se font un devoir de cacher et de donner refuge à ces ennemis du repos public, le moyen le plus sûr d'atteindre lesdits malfaiteurs est de rendre les individus responsables personnellement de ceux qui pourraient être sous leur sauvegarde », et le texte de rappeler les punitions auxquelles s'exposent les receleurs et de leur faire une obligation de dénoncer les prêtres qui se cachent. C'est à la suite de cette délibération que Trémeur Julien fut arrêté et l'homme qui le prit reçut pour la capture la somme de soixante douze livres. Sous bonne escorte, il fit le voyage de Plougastel à Landerneau, puis de Landerneau à Morlaix où on l'embarqua pour le château du Taureau le 29 septembre 1792. Le 13 novembre, y arrivait Pierre Jaffry — vicaire à Plougastel —. Le 18 avril 1793, embarqués avec vingt-sept autres prêtres, ils furent expédiés à Brême. Monsieur Cornily, lui, fut expédié en Espagne, à Burgos (*).

(*) Il n'y eut pas que des prêtres non jureurs à Plougastel. Ainsi, Paul-François Le Bris du REST — né à Plougastel le 5 décembre 1754 — fut prêtre en 1779 et devint vicaire à Saint-Louis de Brest. Il prêta le serment et, au moment du concordat, devint curé de Landivisiau. Il démissionna de sa charge le 2 avril 1816 et revint à Plougastel où il rétracta son serment le 2 mars 1828. Il y mourut le 19 janvier 1830.

Il faut également citer le cas de l'abbé Guillaume Grignoux, né à Plougastel en 1732 et prêtre en 1757. Prêtre habitué à Loperhet, il refusa le serment et se cacha jusque l'an III. Il fut arrêté à Plougastel le 15 décembre 1795 et incarcéré à Landerneau. Repris en mars 1799, il fut conduit au château de Brest, où il se trouvait encore en décembre 1799. Il mourut le 9 mars 1801.

Le contrôle du courrier entraîne une suspicion terrible. Outre les troubles religieux, la crise financière prenait naissance. Les assignats de cinq livres firent leur apparition en août 1791, mais n'inspiraient pas confiance. La monnaie métallique se cachait. On fit fondre les cloches, les objets du culte en argent et en or ou en cuivre. Mais cela ne remit pas la situation. Landerneau émet des billets de confiance de deux, trois, cinq, sept, dix et vingt sols. Pour les illettrés, la valeur est figurée par des ronds imprimés sur les billets. Les impôts sont très lourds, et les contribuables voient réapparaître sous une autre appellation les anciennes contributions abhorrées de la taille, devenue contribution foncière, et de la capitation, devenue contribution personnelle.

En avril 1792, eut lieu la plantation de l'arbre de la liberté, à Plougastel, avec des réjouissances. Jean-Michel Testard écrit un hymne à cette occasion, mais les gens n'y viennent pas très nombreux. Aussitôt après, on annonça une importante levée de conscrits. La Patrie était en danger. La municipalité siégeait en permanence. Les biens des émigrés furent confisqués. A KERERAOD, la fortune de Monsieur de Courserac, le manoir, les maisons et les terres furent mis en vente. Monsieur Le Bris du Rumin — notaire — embusqua toutes les preuves de noblesse et les titres de propriété des émigrés auxquels il les restitua à leur retour, ce qui permit aux Courserac de retrouver leur domaine.

Jean-Michel Testard du COSQUER, lui, vit ses enfants émigrer, son mobilier fut vendu, mais lui-même ne fut pas inquiété.

Voici que la première République fut proclamée et la monarchie renversée. Le 16 août 1792, on apprend la Convention. Le suffrage universel fut institué avec de nouvelles élections. Cette fois-ci les citoyens actifs élisent les grands électeurs qui, eux-mêmes, élisent les membres de la législative. Jean-Michel Testard fut l'un de ces grands électeurs. On élit tout le personnel administratif et judiciaire, on vote.

La passation des actes d'état civil de la paroisse aux officiers publics amena beaucoup de difficultés. On n'admettait plus pour le clergé que l'acte de baptême et la publication des bans.

La Convention décréta le 25 février 1793 une levée en masse pour combattre l'Angleterre et la Hollande; il ne semble pas que la municipalité se soit montrée enthousiaste, il y eut même un début de révolte. Par contre pour la lutte contre la Gironde et la Montagne, ce fut différent. Le Finistère envoya, vers Paris, les éléments d'une armée fédéraliste, dont faisaient partie quelques Plougastels; mais celle-ci fut vaincue, et de-là eut lieu la mise en accusation des administrateurs du département.

La translation à Landerneau de l'administration départementale fut la récompense de sa non-intervention dans le recrutement des troupes fédéralistes. Puis ce fut la Terreur. On établit la loi des suspects du 17 septembre 1793 : pour circuler ou voyager, il fallait un certificat de civisme sinon on était suspect et arrêté. C'est à cette époque que devint obligatoire le calendrier révolutionnaire avec ses ventôses et ses fructidors, les saints sont remplacés par des noms d'animaux ou de plantes (*). On l'adopta en tout cas en ce qui concerne les actes officiels, mais les gens continuaient entre eux à utiliser le calendrier normal. La fête des rois est interdite ainsi que les feux de Saint-Jean. On vide les églises de leur mobilier, les croix, les statues sont abattues. Les prêtres assermentés eux-mêmes sont persécutés. L'agent national Le Gall est saisi par le Comité de surveillance de Landerneau que les prêtres constitutionnels font fonction d'officiers publics dans les environs : « Républicains, une des lois les plus intéressantes est celle du 21 septembre 1792 dont l'objet est de constater l'état civil et cependant nous avons appris, avec étonnement, que l'officier public dans certaines localités est un prêtre. Ainsi à Plougastel et Irillac où deux druides couverts d'un masque hypocrite semblent se faire un jeu cruel et barbare de sacrifier la somme de l'intérêt public et général au système combiné qui ne tend à rien moins qu'à détruire le nouvel état de choses

(*) Les Plougastels n'étaient sûrement pas de farouches révolutionnaires, car, dans l'état civil on ne retrouve qu'un exemple de prénom nouveau : le 3 nivôse an III : Anne Joséphe LIBERTE Simon, encore s'agissait-il de la fille du commandant du Fort du Corbeau.

pour conserver les abus de l'ancien dont ils ont su tirer un si bon parti. Il faut donc cesser, Républicains, sans délai ce monstrueux abus d'un emploi qui ne devrait être confié qu'à des personnes pures, incapables d'en abuser et d'en faire un trafic scandaleux ». Bel exemple de la phraséologie révolutionnaire. Expilly, évêque constitutionnel du Finistère, fut arrêté comme fédéraliste, et exécuté à Brest le 29 juin 1794.

Une terrible crise économique vit le jour en 1794. En effet, la loi du maximum taxe tout : salaires, denrées, produits. Il y avait des réquisitions de toutes sortes : tantôt c'était le miel que réclamait l'administration pour les hôpitaux de Brest, tantôt le beurre ou la graisse. Le 24 ventôse an IV, la commune eut à livrer quarante sept vaches à Landerneau. Sur un peu moins de trois cents chevaux dans la commune, une dizaine travaillaient en permanence pour l'armée, et souvent le cultivateur devait accompagner le cheval et la charrette. La corvée durait quinze jours parfois trois semaines, comme ce fut le cas pour quatre cultivateurs de KERVEZENGAR, tout cela parce que Loperhet n'avait fourni qu'une charrette au lieu de deux. Si on n'avait pas de cheval, il restait le choix entre les bois de Botquénal et la carrière de l'ARMOR, pour bâtir un four à Landerneau et qui dit four, dit céréale pour y mettre. La commune est réquisitionnée pour huit quintaux de froment, dix de seigle, deux cents d'avoine. En plus, il fallait livrer deux cent soixante quintaux de foin et deux cent trente et un de paille. Comme les militaires payaient leurs réquisitions en monnaie métallique, qui fait prime, cela provoque le vide des produits agricoles, et comble de malheur, la récolte est catastrophique. Pour obtenir les produits de la ferme il faut payer en nature, donner douze bouteilles d'eau de vie pour un quintal de froment.

Devant le mécontentement, les adjoints Le Bot et Gourvès voulurent démissionner, mais on le leur refusa.

Parfois, c'était la troupe qu'il fallait accueillir : le 6 ventôse an III, quarante deux citoyens furent requis pour loger une compagnie de canonniers. Le maire Le Bris montra l'exemple et prit l'officier.

Puis ce fut la réaction thermidorienne. La chute de Robespierre, le 26 juillet 1794, fut l'occasion d'une fête. L'église fut ré-ouverte au culte provisoirement, les suspects et les nobles sont libérés mais pas

les prêtres. Les prix continuent à augmenter : le quintal de froment passe, en quatre mois, de soixante à mille deux cents livres. La nouvelle constitution du 13 octobre 1795, instituant le Directoire, fut plébiscitée, et pourtant elle supprimait les municipalités dans les communes de moins de cinq mille habitants. Dans toutes les communes, le titre de maire est interdit. Désormais, c'est l'administration départementale composée de cinq membres qui dirige tout. L'inflation est terrible, le papier monnaie se déprécie très rapidement, l'administration est obligée de payer ses réquisitions en numéraire car les paysans refusent les assignats, disant : « Nous les accepterions si nos chevaux voulaient en manger ». Le cultivateur cachait son blé, les fonctionnaires exigent d'être rétribués en nature; l'Etat, pour les impôts, demande à être payé en nature ou en espèces sonnantes. Le 25 juillet 1796, on commence à rembourser les assignats mais bien au-dessous de leur valeur. On ne peut plus trouver d'hommes qui veuillent accepter de charges communales. En vain, le département les menace. On ne veut plus obéir aux lois de la conscription, et il y a énormément de déserteurs dans les armées.

Il y eut une période d'accalmie religieuse, le culte privé dans les maisons était toléré à condition que n'y assistent que les habitants des maisons où il avait lieu et de ne pas dépasser dix personnes. Mais cette conciliation fut interrompue par une violente réaction anticléricale, à partir du 4 décembre 1797, et une politique répressive à l'égard du clergé. Pour vexer les catholiques, on alla jusqu'à leur interdire de se reposer le dimanche, à les obliger à manger de la viande le vendredi et à ne pas travailler le décadi. On interdit même les sonneries de cloches.

Devant la montée du péril royaliste, le Directoire, renonçant à toute conciliation, édicta des lois terribles contre les nobles émigrés et contre les prêtres, non-jureurs bien sûr, mais aussi contre les jureurs que l'on obligeait à prêter un autre serment. Les représentants du Finistère et son administration, sages et modérés, protégeaient les prêtres dans la mesure du possible, mais ne pouvaient aller contre la loi. D'autant plus que les gendarmes, étrangers pour la plupart, et les colonnes mobiles, composées de non-Bretons, faisaient des visites domiciliaires

très fréquentes, la plupart du temps d'ailleurs sans résultat. Cet état de choses dura jusqu'en 1800.

Le 18 brumaire 1799 vit le fameux coup d'état qui confia le gouvernement à trois consuls, dont Bonaparte. Il y eut bien sûr des élections. Les électeurs choisissent un sur dix d'entre eux, qui forment la liste des notables communaux, ceux-ci à leur tour choisissent un sur dix d'entre eux, qui seront les notables départementaux, et enfin ceux-ci élisent un sur dix d'entre eux qui seront les notables nationaux, formant les grandes assemblées. Le Consulat crée les préfets et les sous-préfets avec des pouvoirs étendus. Le préfet nomme, sur la liste des notables, le maire, les adjoints et les conseillers municipaux.

En 1800, le général Bernadotte, futur roi de Suède, vient à Landerneau avec mission de combattre la chouannerie agonisante. En effet, le 19 novembre 1798, Audrein, élu évêque constitutionnel du Finistère, fut assassiné par les chouans. La chouannerie fut à peu près inexistante à Plougastel.

En 1801, avec soulagement, ce fut le Concordat. L'abbé Julien voulut rentrer avant le Concordat, mais à peine eut-il passé la frontière qu'il fut arrêté à Arras, parce que ses papiers ne parurent pas suffisamment en règle au gouvernement. Il écrivit au préfet du Finistère, sans réponse. Mais les prêtres, pour la plupart, rentrent d'exil.

En 1802, le plébiscite pour le consulat à vie remplit de joie les habitants de Plougastel. Puis, ce fut l'Empire en mai 1804; Napoléon fut accueilli avec enthousiasme.

Rudler, préfet du Finistère, écrit en 1804 au ministre de la police que tous les renseignements s'accordent à lui représenter l'abbé Julien comme « un fanatique dangereux et exaspéré dont la présence ne pourrait que troubler la tranquillité de la commune dans laquelle il se propose de rentrer ». Mais, il revint avec Monsieur Cornily, en fin 1804.

Celui-ci écrit à l'évêché en 1805 : « En arrivant à Plougastel, il y a vingt-neuf ans, on disait la messe dans six chapelles de la paroisse et dans une chapelle domestique; aujourd'hui, nous ne sommes que trois pour donner les secours spirituels à quatre mille cinq cents âmes; il est impossible que la moitié des habitants se rende à l'église principale

pour entendre la messe ». Il voulait qu'une chapelle au moins soit ouverte au culte.

L'ancien prieur-recteur de Plougastel fut nommé curé et sa paroisse érigée en cure de première classe.

La conscription de 1813 pesa lourdement sur la jeunesse du pays. Napoléon, au début adoré, était à la longue accablant pour la population. On s'effrayait des grandes curées d'hommes qui épuisaient le pays. Les réquisitions pesaient lourd sur la vie économique et l'agriculture végétait faute de bras; et de plus, l'attitude de Napoléon vis-à-vis de Pie VII avait incommodé des gens si attachés à la religion. La naissance du roi de Rome fut cependant célébrée par des illuminations, mais les poètes populaires, payés pour la plupart, pouvaient chanter « an Impalaer Madelezus », ce n'étaient que des chansons... On en avait assez !

En 1814, Monsieur Cornily, curé, écrit à Quimper : « L'usage de la commune était de tous temps de procéder à la bénédiction des habitants, de leurs maisons, leurs vergers et leurs champs; ils demandent continuellement quand se fera cette bénédiction, à la suite de laquelle chacun donnait à sa volonté et librement un petit salaire au prédicateur de l'Avent et du Carême. Je crois qu'il est plus facile de donner un petit morceau d'orge ou quelques sols que de demander à l'église le paiement du prédicateur ».

La Restauration arriva le 21 avril 1815, Napoléon abdiqua et Louis XVIII devint roi de France. Ce fut un soulagement pour les Plougastels. C'était la paix. On chanta à l'église le Te Deum de la délivrance. La municipalité prend des décisions enflammées, terminées par « Vive le Roi ».

On changea de maire et ce fut Monsieur Le Febvre de la Pâquerie, de KERERAOD, qui fut élu. Ce dernier était royaliste, agent comptable de la Marine puis percepteur des contributions directes à Brest. Il resta maire jusqu'en 1821 où Monsieur Picaud le remplaça.

Lorsque la paix revint avec la Restauration, les levées massives de conscrits furent remplacées par le tirage au sort; le préfet fixait, d'accord avec l'autorité militaire le nombre proportionnel de conscrits à prendre dans chaque commune sur le total de la « classe ».

Le tirage au sort avait lieu à Daoulas, devant les autorités et les gendarmes. On plaçait dans un chapeau autant de petits cartons numérotés qu'il y avait de candidats reconnus physiquement bons à la visite médicale préalable. Chaque homme retirait de la main droite le carton portant le numéro. Il y avait les bons et les mauvais : depuis le numéro un jusqu'à celui fixant le nombre des appelés, c'étaient les mauvais, qui désignaient ceux qui allaient faire sept (ou plus tard cinq ans) de service militaire. Les autres étaient exemptés.

La plupart des conscrits essayaient d'avoir la main heureuse pour tirer un bon numéro. Le service militaire était en effet, indépendamment du chagrin d'une longue séparation, une ferme privée de bras vigoureux, que l'on devait remplacer par un valet. Aussi tous allaient d'abord à un pèlerinage, puis la veille se confessaient, et faisaient le signe de la croix avant de tirer au sort.

Mais certains recouraient à des pratiques assez étonnantes. Klaoda Ar Prat nous raconte, dans « Klaodinaig Pennherez Kerzadiou », la façon de faire de Yann, son héros : la veille du tirage au sort, il devait aller de KERZADIOU au Bourg en passant par SAINT-JEAN, où il boirait un peu d'eau de la fontaine dans sa main gauche; ensuite se rendre à KROAZ-KERVERN et ayant tiré son bonnet, faire trois fois le tour de la croix en disant : « Ames sauvées, ayez pitié de moi »; il devait faire la même chose à la croix de LESQUIVID et à celle de KERTANGUY; quand il entendrait sonner onze heures à l'église, aller au cimetière, faire trois fois le tour de l'église, six fois le tour du calvaire, en disant toujours la même chose; quand minuit sonnerait, arracher une poignée d'herbe à côté du calvaire pour apporter avec lui à Daoulas; et, revenant à KERZADIOU par KERERAOD, s'il entendait un cri à TOULL AR ROHOU, ne pas répondre et rentrer se coucher.

Ceux qui tiraient un mauvais numéro pouvaient toujours se racheter, c'est-à-dire payer un remplaçant pour faire le service militaire à leur place. C'étaient souvent des soldats à peine libérés qui avaient pris goût au métier qui s'en chargeaient, moyennant bien sûr une substantielle rétribution.

En 1829, Claude Vergos, curé de Plougastel fait part à l'évêché : « Un certain Torret, prêtre ordonné par Expilly, est simple douanier à Plougastel-Daoulas. Marié depuis au moins vingt-huit ans, il a des enfants. Sa femme est morte. A l'occasion du jubilé, il est venu trouver le vicaire Déniel et lui a dit qu'il voulait se réconcilier avec Dieu, décidé à accepter ce que lui demanderait l'Eglise ». Il s'agit de Guillaume Torret, fait prêtre vers 1792, vicaire constitutionnel à Irvillac, qui réclama une pension « car il n'était pas prêtre à l'époque de la prestation du serment exigé par la loi du 14 août 1792 ». Il aurait été prêtre au Faou, se maria en 1794 et devint veuf en 1828.

En 1846-47, il y eut une crise terrible créée par la maladie de la pomme de terre. Et ce fut la révolution de 1848 qui n'eut pas grand retentissement à Plougastel. Le général Le Flô fut élu député, en tant que candidat de « la Liberté civile et religieuse ». A l'élection du Président, Cavaignac, le candidat républicain gagna dans le canton contre Louis-Napoléon, mais ce dernier fut quand même élu Président.

Ce furent des élections assez confuses, mais où pour la première fois l'opinion pouvait s'exprimer : les paysans se virent attribuer un bulletin de vote et eurent à choisir parmi les candidats à la députation. Mais on leur demandait leur opinion sur des questions qui ne les concernaient pas directement, en tant que paysans bretons... D'ailleurs, révélateurs d'un état de fait, dix membres du Conseil Municipal de Plougastel démissionnèrent, à la suite de la réélection du maire, appartenant au parti légitimiste. Ils écrivaient au Préfet de Brest, le 23 août 1848 : « ... Nous ne voulons pas être d'un conseil dont la majorité ne doit sa nomination qu'à la corruption, à l'intimidation et à la captation du parti prêtre et légitimiste qui au vu et au su de toute la commune est allé dans les campagnes intimider en quelque sorte l'ordre aux cultivateurs d'aller voter pour les candidats désignés par ce parti, en déversant la calomnie et les insinuations fallacieuses sur les candidats indépendants, parce que les manœuvres honteuses sont arrivées à tel point que leurs auteurs n'ont pas craint de violer l'enceinte électorale pour imposer leur bulletin, osant dire qu'ils se croyaient le droit d'agir ainsi envers des citoyens qu'ils avaient eu la peine d'aller chercher eux-mêmes à la campagne... Le curé de Plougastel est le nerf de toutes ces intrigues honteuses... C'est chez lui que les chefs de partis vont

prendre le mot d'ordre, c'est lui qui dirige tout et c'est lui qui sera le vrai maire de la commune si les choses restent où elles sont... » (le maire de l'époque était Monsieur de la Pâquerie et le curé Monsieur L'Hostis).

En 1849, l'amiral Romain-Desfossés fut élu député du Finistère. Lorsque Louis-Napoléon fut proclamé Empereur des Français, les Plougastels, par un revirement subit, lui témoignèrent leur confiance.

L'arsenal de Brest occupait, en 1850, six mille ouvriers, dont un certain nombre de Plougastels (cent soixante et onze en 1861). Les « ouvriers du port » faisaient le trajet tous les jours par le PASSAGE, ou bien restaient à Brest dans la colonie des Plougastels à Recouvrance, et rentraient tous les samedis soirs dans la presqu'île « pour changer de chemise ».

La guerre de Crimée en 1852 fut acceptée, car on était convaincu de sa nécessité et beaucoup de Plougastels y prirent part.

L'amiral Romain-Desfossés entra au Sénat en 1855. En tant que parlementaire et ministre de la Marine et des Colonies, il rendit de grands services à la ville de Brest et à sa région.

Ce fut en 1856 que fut fondé l'Hospice de Plougastel. Madame Mazé-Launay, née Corre-Villeson originaire de Plougastel, était la sœur de Mère Villeson, supérieure générale de la Congrégation de Saint-Thomas de Villeneuve. Elle eut l'occasion de faire un pèlerinage à la Salette de Grenoble pour demander la guérison d'un de ses fils. Elle promit à la Vierge de faire construire un hôpital à Plougastel. Son mari, négociant, Président du tribunal de commerce de Brest, député et conseiller général, mourut lui laissant une fortune considérable. Elle s'employa alors à tenir sa promesse. Elle acheta pour cinq mille francs le terrain, la pose de la première pierre eut lieu le 28 juin 1855 et la bénédiction du bâtiment achevé en août 1856. En septembre 1856 arrivèrent les religieuses qui accueillirent aussitôt les huit premiers vieillards. Mademoiselle Picaud fit ensuite construire un bâtiment pour servir de classe en 1858, puis on édifia la chapelle en 1869 sur les plans du Père Tournesac, jésuite à Brest. On installa également un ouvroir pour les orphelines. Cet hospice depuis s'est considérablement agrandi et les sœurs de Saint-Thomas y ont créé une Maison de Retraite.

L'Empereur et l'Impératrice vinrent à Brest le 9 août 1858. Ecou-

tons Pierre-Romain-Desfossés, fils de l'amiral, nous raconter la visite de l'Impératrice à Plougastel : « L'Impératrice, qui avait été très frappée des pittoresques costumes des Plougastels, dont toutes les escadrilles étaient venues entourer la Bretagne, exprima le désir de faire une promenade à Plougastel, pour une visite à ma grand'mère, en réalité pour se « déhaler » des salamalecs des provinciaux dont elle avait horreur. »

« Elle vint donc en baleinière débarquer au PASSAGE, incognito, en compagnie de Madame Carette, qu'elle venait de prendre comme lectrice. Elle fit porter sa carte à KEREREAULT, assez heureuse de couper à cette visite (ma grand'mère et elle ne pouvaient se sentir !) et monta par le sentier du parc jusqu'au sommet du rocher le plus à l'est du passage. Le vieux Jean, notre jardinier qui n'avait pas su lire le carton, vint lui porter « plein son chapeau de fraises » ; ce n'est que longtemps après que l'on sut dans le pays quelles étaient ces dames... » Le rocher où grimpa Eugénie s'appelait ROCH KOAD-PEHAN et depuis se nomme le rocher de l'Impératrice.

Le chemin de fer Paris-Brest fut ouvert à la circulation en 1865.

En 1869, naquit à Plougastel, par le plus grand des hasards, car son père était fonctionnaire, Félix Le Dantec. Ce fut un philosophe athée et un biologiste de renom, auteur de « La Théorie Nouvelle de la Vie », dans laquelle il fait consister le phénomène vital dans l'assimilation fonctionnelle et admet l'hérédité des caractères acquis. Il mourut à Paris en 1917.

Puis arriva la guerre de 1870 qui fut cruellement ressentie. L'Empereur abdiqua. Des armées bretonnes se levèrent pour délivrer la capitale des Prussiens : le souvenir du camp de Conlie, où soixante mille Bretons furent parqués d'une manière plus que sommaire, laissés sans armes et sans munitions, en butte au froid très rude et à la maladie, par la faute de l'Etat-Major, démoralisa le pays et n'est pas prêt de s'effacer des mémoires. D'ailleurs, les Bretons, déçus, votèrent royaliste en 1871.

A partir de 1876, la lutte antireligieuse de la troisième République se manifesta sur le terrain scolaire. Le ministère Combes s'en prit aux congrégations enseignantes. En 1907, la loi sur les inventaires donna aux Plougastels l'occasion de prouver leur attachement à l'Eglise :

la croix qui était à l'école du CLEGUER, devenue école publique, fut transportée processionnellement à la Mairie, où elle fut fixée. Ce même Combes prétendit interdire de parler breton dans les églises de Basse-Bretagne, mais personne ne suivit cette nouvelle manifestation de sectarisme et le ministre fut obligé de céder devant l'opinion publique.



Lors des Inventaires, une cérémonie de protestation s'organisa et la croix qui était à l'école du Cléguer fut transportée à la mairie, où on la fixa dans la grande salle. Elle y est restée jusqu'aux années 60.

En 1904, Denis Bergot, de Plougastel, fut l'un des fondateurs de la ville de Saint-Brieux, dans le Saskatchewan, au Canada. Il écrivit un livre : « Réminiscences d'un pionnier de Saint-Brieux. »

Il nous faut signaler le maire, Mathurin Thomas (1862-1939). Il fonda le 1^{er} juillet 1901 la Mutuelle Incendie de Plougastel, « an Emgleo-Tan », qui était la première en Bretagne (et la deuxième ou troisième en France); elle bénéficiait de l'appui d'une loterie, permettant de dégrever les primes d'après l'ancienneté des inscriptions. Il était aussi Président-fondateur (en 1900) d'un syndicat agricole cantonal. En 1912, il établit, en expérimentation, une mutuelle contre les accidents de travail agricoles. Ce paysan, secrétaire du premier Office Central Agricole de Landerneau, en devint Président, pendant la guerre de 1914. Père de onze enfants, il est resté toute sa vie fidèle au costume de Plougastel et fier de sa langue bretonne. Il fut maire de 1913 à 1939.

Nous ne voulons pas parler ici de l'histoire du vingtième siècle. Il y a encore beaucoup de personnes qui vivent à Plougastel et se rappellent, pour les avoir vécues, la guerre de 1914-18, l'inauguration du pont (v. p. 141), la guerre de 1939-45 et la libération de la presqu'île. Ils les raconteront avec plaisir.

LES MONUMENTS

Plougastel a su conserver son riche patrimoine archéologique : l'enclos paroissial avec son calvaire, l'un des plus beaux de Bretagne, le mobilier de l'église paroissiale et l'ossuaire, et les huit chapelles disséminées dans la campagne avec leurs jolis placitres plantés d'arbres.

**

Certains s'étonneront peut-être des légendes de nos saints. Les Bretons ont une plus grande confiance dans le pouvoir des saints que dans celui des hommes, et leur religion a ceci de particulier, c'est que le culte des saints y occupe une place jugée exagérée par les tenants de la stricte orthodoxie. C'est justement parce qu'ils ont une trop haute idée de la transcendance de Dieu, qu'ils préfèrent ne pas le déranger pour des petites affaires matérielles et quotidiennes. Ils aiment mieux s'adresser pour celles-ci à des êtres de leur race, qui ont leur tempérament et leurs réactions, mais dont les mérites et la puissance forcent leur admiration.

La plupart des saints personnages vénérés en Bretagne ont vécu aux v^e et vi^e siècles, à l'époque où les Bretons, fuyant la Grande-Bretagne, vinrent se réfugier en Armorique et la conquièrent pour s'en faire une nouvelle patrie. Les clans qui passèrent la mer étaient chrétiens et c'étaient des clercs qui organisèrent le départ, qui les guidèrent, qui les encouragèrent dans ces pénibles circonstances, qui entreprirent la colonisation. Ces prêtres qui, par une disposition parti-

culière de l'Eglise Celtique, étaient les héritiers directs des druides, continuèrent à circuler avec une grande facilité d'un pays celtique à l'autre, d'Armorique en Irlande, au Pays de Galles, en Cornwall, en Ecosse. L'histoire de leur vie s'est enrichie de nombreux traits légendaires, on peut difficilement discerner la fiction de la réalité. Souvent on leur a attribué les mythes païens et les attributs des dieux de l'ancienne religion qu'ils avaient pourtant combattue de tout leur cœur. Ce qu'il y a d'étrange et d'in vraisemblable, pour un esprit cartésien, dans leur histoire, n'est que volonté d'en rajouter pour faire de son saint le meilleur, en bretonnant les étrangers et en multipliant les faits extraordinaires. Ce sont des « héros » plutôt que des saints. Pour le paysan breton ils restent présents bien qu'invisibles et l'on peut discuter avec eux, car ils comprennent et partagent les difficultés des hommes.

Il faut, pour approcher le mystère de la Bretagne, abandonner tout scepticisme et essayer de comprendre les choses comme les pensaient ceux qui les ont réalisées, comme les voyaient encore, il y a peu de temps, tous ces hommes qui furent nos ancêtres. Avec un regard naturel, serein, parfois effrayé, et souvent amusé, ils considéraient le moindre détail comme ayant son importance. Ils prenaient leur temps et savaient vivre leur vie. Ils n'étaient pas plus crédules que nous, mais leur esprit suivait une logique particulière, héritée des Celtes, qui fait qu'on ne voit en ce monde que le côté visible des êtres, des choses, des événements, alors que leur réalité est toute différente, et c'est elle qu'ils recherchaient...

Un Breton ne s'étonne de rien : le réel est une métamorphose, une illusion; rien n'est stable en ce bas monde, rien n'est définitif, sauf l'Homme qui est immortel et qui inexorablement cherche le Paradis. Tout le reste n'est que leurre, n'est que transformation continue...

Le grand Calvaire est certainement une œuvre de qualité exceptionnelle qui mérite une visite attentive et sérieuse. C'est un ouvrage qui fait date dans l'histoire de l'architecture bretonne.

Nous l'avons décrit avec affection et regardé avec les yeux de nos grands-parents, qui savaient observer et trouvaient une raison à toute chose.

LE CALVAIRE

Au cours du XVI^e siècle, à peine la Bretagne eut-elle subi bien à contrecœur le traité d'union avec la France, elle eut à souffrir de nombreux fléaux.

Tout d'abord, ce fut une guerre terrible dont elle n'avait que faire. Cette guerre de la Ligue, sinistre et sanglante querelle entre catholiques et protestants, n'avait aucune raison d'accabler la Bretagne où les Huguenots étaient si peu nombreux qu'ils ne créaient aucun problème. Les puissances étrangères profitèrent de ces difficultés pour envenimer la chose et attaquaient sans répit les côtes bretonnes. Le peuple était évidemment la grande victime de ces guerres absurdes car les soldats français, anglais ou espagnols qui se disputaient le terrain devaient se nourrir sur l'habitant, pillaient les réserves de nourriture des paysans et volaient leurs troupeaux.

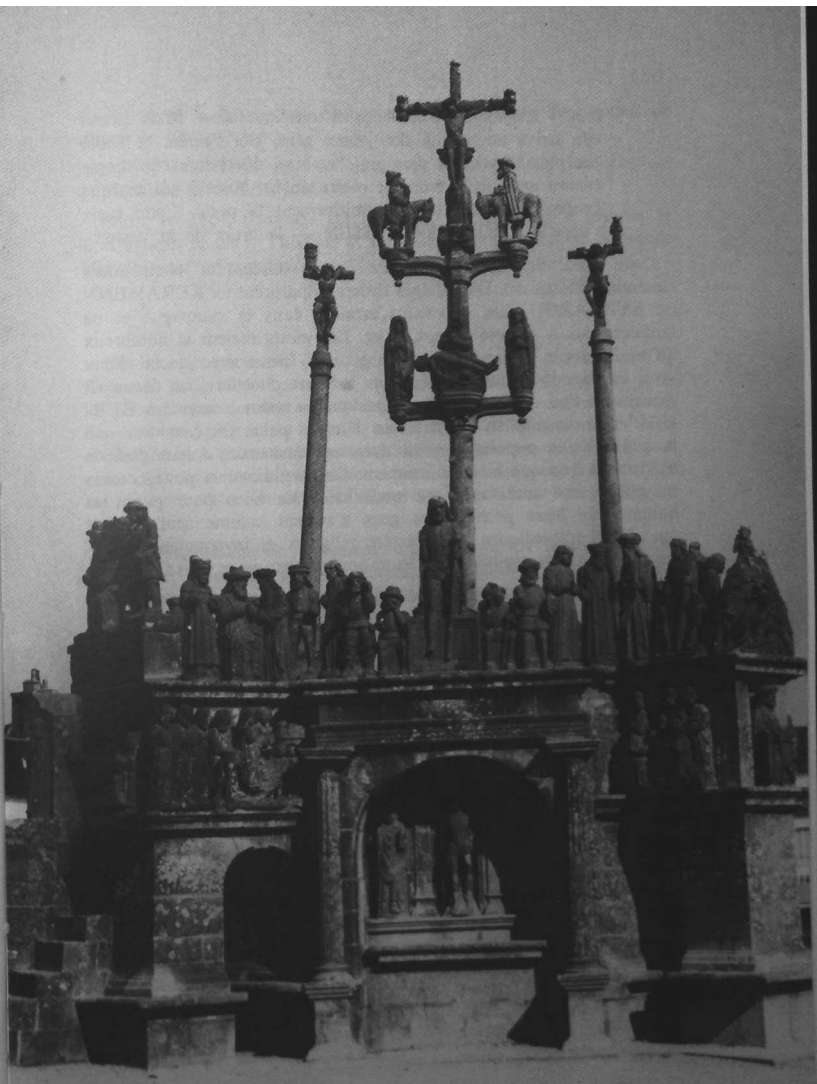
Sous couvert de zèle religieux, le banditisme ravageait les campagnes, aggravé encore par les impôts abusifs, et tout ceci dégénéra en une horrible famine.

Une des conséquences de celle-ci fut une invasion de loups dont la mémoire populaire a encore conservé de nombreux souvenirs.

Puis, vint le pire. Voici ce que raconte un témoin — l'historien quimpérois — le chanoine Moreau. « Après ce troisième fléau (la guerre, la famine et les loups), s'ensuivit la peste qui était le quatrième qui fut l'année 1598, un an après la paix, qui commença par les plus pauvres, mais enfin elle attaqua sans exception de personnes aussi bien aux riches qu'aux pauvres et en moururent les plus huppés. » Et ce fut le drame dans le pays.

Une légende locale, bien sûr, raconte à sa façon l'arrivée de la peste à Plougastel : comme il l'avait promis à sa nouvelle épouse, le jeune marié de la semaine précédente

l'avait accompagnée faire à tour à Brest. Ce n'était pas un petit voyage, et, puisqu'il y avait quelques fruits précoces, autant les porter au marché, cela paierait les frais de la tournée. C'était en 1598. Le jeune homme était meunier et son moulin à vent ouvrait ses ailes sur la butte au-dessus de TOUL-AR-GROAS sur le chemin de la pointe de l'ARMORIQUE. Il revenait donc avec sa femme et ils descendaient vers le passage de l'Elorn près du Camfrout en Guipavas où il leur fallait prendre la barque qui les ramènerait sur les rives de Plougastel. Assise sur le bord d'un talus, ils virent une vieille femme vêtue de haillons noirs et d'une cape rouge, misérable et triste. Elle avait l'air si malade que le jeune homme lui demanda : « Moereb, ma tante, qu'est-ce qui vous donne tant de chagrin ? ». « Mon fils, tu es bien bon d'avoir pitié d'une pauvre vieille comme moi. Depuis ce matin, j'attends qu'un chrétien me fasse la charité et me permette de traverser la rivière, car je n'ai même pas un liard percé pour donner au passeur. » Le jeune homme consulta sa femme du regard. Ils avaient un peu d'argent et ne pouvaient pas rester insensibles devant tant de misère. « Venez avec nous, ma tante, nous paierons notre passage avec le vôtre et nous n'en serons pas plus pauvres pour autant. » La pauvre se releva prestement, ramassa son bâton et, bien que boîteuse, sauta vivement dans le bateau. Le jeune homme paya le passeur et ils arrivèrent rapidement à Plougastel. A peine descendue à terre sur la petite jetée, la vieille regarda longuement le jeune couple qui en fut saisi, même effrayé, et elle leur dit : « Tu t'es montré bien bon, mon fils, pour une pauvre inconnue. Aussi, pour te remercier, je vais de faire un cadeau magnifique. A toi et aux tiens, j'offre la vie. Je suis « AR VOSSEN » — la peste — je fais le tour de Bretagne et viens faire ma moisson à Plougastel. Tous ceux que je toucherai de mon bâton vont mourir. Il fallait que quelqu'un me fasse passer la rivière car la peste, venant du diable, craint l'eau. Tu as été gentil pour moi, aussi je promets d'arrêter le fléau à ta porte et de ne pas aller plus



loin. » L'épidémie commença et tous mouraient. Mais quand elle arriva au moulin des jeunes gens, elle s'arrêta et n'alla pas plus loin. C'est pourquoi, au bord du chemin, se dresse encore une vieille croix de pierre au fût bosselé qui marque l'endroit où se termina définitivement la peste. Cette croix s'appelle KROAS AR VOSSEN — la croix de la peste.

Cette épidémie, quoique d'assez courte durée, fut terriblement ressentie à Plougastel. Des villages entiers disparurent tel KERAMENN ou KERVAZOU. Les survivants erraient dans la campagne et ne tardaient pas à succomber eux aussi. Les morts étaient si nombreux qu'on les jetait pêle-mêle dans de grandes fosses avec de la chaux vive. En exécutant des travaux dans le vieux cimetière, on découvrit récemment l'un de ces charniers. Quelquefois même, comme à KERHALVEZ, on empilait les cadavres dans les puits. On considère que la moitié de la population périt dans ce cauchemar. Aucun remède n'existait à l'époque bien évidemment. On considérait la peste comme un phénomène surnaturel, une malédiction de Dieu pour punir les hommes de leurs péchés. Les gens n'avaient comme seul recours que des thérapeutiques de caractère religieux et invoquaient l'intercession de saints réputés pour leurs pouvoirs en cette maladie.

La victime la plus illustre de cette épidémie fut le courageux sire de KERERAOUD, dont l'admirable devise familiale était « MERVEL DA VEVA » — mourir pour vivre. Une tradition raconte que, atteint lui aussi de la peste, il aurait demandé à Dieu d'en être la dernière victime, promettant s'il était exaucé de faire élever un magnifique calvaire dans le cimetière de Plougastel. Il mourut le dimanche 27 septembre 1598. Sa pierre tombale existe toujours près de la petite chapelle du manoir. Il faut vraisemblablement écouter car la peste se termina à cette même date. La population toute entière s'associa au vœu du sire de KERERAOUD. Les escarcelles se délièrent largement et l'érection du calvaire commença à la fin de cette année 1598.

Déjà, en 1602, le soubassement — le « mace » — comme dit l'inscription, était terminé, prêt à recevoir les personnages. Les fabriciens chargés de gérer les finances paroissiales étaient alors A. Corre,

F. Piriou et I. Baod était curé, chargé par l'abbaye de Daoulas de diriger la paroisse.

En 1603, on élevait les trois croix sous la surveillance des fabriciens H. Rolland et I. Le Moal.

Enfin, en 1604, l'ouvrage complet était terminé sous le mandat de I. Kerguern et de I. Thomas, et du curé O. Vigouroux, à la grande joie de toute la population.

**

Un heureux choix de deux pierres différentes, la pierre jaune de Logonna pour le soubassement et le granit gris de Kersanton pour les personnages, donnent au calvaire de Plougastel un charme original. Ce sont des pierres du pays : les carrières de Kersanton et celle de Logonna n'étant qu'à quelques kilomètres. Ces matériaux sont ceux qui conviennent parfaitement aux monuments bretons : l'âge et les intempéries en avivent encore les couleurs et en améliorent l'aspect.

Le soubassement est octogonal, mais flanqué de quatre énormes contreforts percés de passages voûtés, qui donnent l'impression que le calvaire a une base carrée. Cent quatre-vingt-une figures sculptées s'alignent sur la frise et sur la plate-forme, ou s'accrochent aux trois croix. Les personnages de la frise ont environ zéro mètre quatre-vingt-dix de hauteur et ceux de la plate-forme environ un mètre vingt. La hauteur totale du calvaire est de dix mètres. Tous les personnages étaient autrefois polychromes, mais la peinture en a disparu depuis longtemps.

Toute la vie du Christ est représentée par des groupes de personnages qui peuvent, de prime abord, paraître hiératiques et sévères mais qui, peu à peu, se révèlent pleins de truculence. Il faut savoir qu'en Bretagne la tradition des mystères, spectacles religieux, interprétés en breton à certaines occasions par la population de la paroisse, sur le parvis de l'église, s'est maintenue très longtemps. On doit regarder le calvaire de Pougastel comme, autrefois, les gens du pays suivaient les représentations de ces mystères. Tous les personnages

sont vêtus de costumes que l'on portait quotidiennement à la fin du xvi^e siècle, comme les acteurs bénévoles des mystères. Les soldats sont en uniforme de lansquenets du moment. Mais les saints sont vêtus de tuniques longues, selon les figurations traditionnelles des personnages évangéliques, ou d'ornements un peu théâtraux, selon l'idée qu'on se faisait alors des costumes juifs ou orientaux.

Un escalier de quatorze marches permet de pénétrer sur la plateforme intérieure. Ici se passaient les grandes prédications surtout à l'époque des missions, et le célèbre missionnaire breton, le Père Maunoir, y prononça ses sermons en 1644. Sous l'arche de la façade ouest, l'autel en granit de Kersanton servait sûrement à dire la messe en plein air à certaines occasions, comme le montre la petite niche à burettes dans le côté droit. Les jeunes prêtres de la paroisse y célébraient, dit-on, leur première messe, et jusqu'à ces dernières années il servait de reposoir pour les processions de la Fête-Dieu. On l'utilisait également pour déposer les offrandes de toiles ou de vic-tuailles, lors des grandes fêtes.

Le maître-d'œuvre qui sculpta ce calvaire n'a malheureusement pas signé son ouvrage. Aucune inscription ne permet de connaître ce modeste artiste dont on admire la réalisation. Il est vraisemblable que l'atelier qui le sculpta fut aussi celui qui exécuta les croix des cimetières de Lannédern, Locmélard et Pencran.

Commençons la visite du calvaire par la face est, celle du soleil levant, où sont rassemblées plusieurs scènes de l'enfance de Jésus.

FAÇADE EST - FRISE

— Annonciation :

La Vierge Marie est à genoux sur un prie-Dieu et tient un livre ouvert. À côté d'elle, un vase où pousse une fleur, sans doute un lys. L'ange Gabriel se trouve en face à l'extrême droite, sur le contrefort opposé. Dans sa main gauche, il tient un sceptre, signe de sa mission divine, et dans l'autre une banderole sur laquelle devait être autrefois peinte la salutation *Ave Gratia Plena*.

— Visitation :

Marie, enceinte, arrive chez sa cousine Elisabeth qui, elle aussi, attend un enfant. Elle la salue en lui prenant les deux mains.

— Mariage :

Le grand prêtre, vêtu comme un évêque avec mitre, camail et surplis, prend pour les joindre les mains droites de Joseph et de Marie. Dans la main gauche, Joseph tient un bâton fleuri.

Selon la légende dorée, les prétendants à la main de Marie s'étaient rassemblés autant que pour une épreuve. Chacun devait apporter un bâton et celui dont le bois fleurirait spontanément serait désigné, par ce miracle, comme l'époux de Marie.

— Naissance :

L'enfant Jésus est étendu sur des linges entre Marie et Joseph agenouillés. À côté de Joseph, se tient également à genoux un petit ange, tandis que l'âne et le bœuf montrent leur tête.

— Circoncision :

Le grand prêtre pratique l'opération sur l'enfant Jésus, posé sur une table recouverte d'un tapis, Marie, à genoux, Joseph et un autre personnage, debout, assistent à la cérémonie.

— Fuite en Egypte :

Fuyant la colère du roi Hérode, Marie tient l'Enfant Jésus emmailloté et bien serré par des bandelettes, comme les bébés de Plougastel naguère encore. Elle est assise, très droite, sur le dos d'un âne, et ses pieds reposent sur une sorte de planchette formant étrier. Saint Joseph, coiffé d'un chapeau rond, conduit la monture bonasse, qui semble bien fatiguée.

Sur le contrefort, saint Marc l'Évangéliste est assis à un pupitre et le lion, qui est son symbole traditionnel, apparaît à ses pieds.

PLATE-FORME

— Baptême du Christ :

Jean le Baptiste était, nous dit l'Évangile, vêtu d'une peau de

chameau. C'est ainsi qu'il est représenté ayant fait ses manches dans les pattes de l'animal, dont la tête pend entre les pieds du saint personnage. Il verse de l'eau du Jourdain sur la tête de Jésus agenouillé devant lui. Un ange attend, plein de respect, tenant soigneusement entre ses bras la tunique de Jésus.

— Mise au tombeau :

Le corps du Christ supplicié a été déposé sur une espèce de sarcophage orné. Aux deux extrémités du groupe des assistants, Joseph d'Arimathie et Nicodème, et, avec eux, un autre personnage vénéré en Bretagne, ABIBON. La Vierge Marie, mère douloureuse, soutenue par saint Jean l'Évangéliste, est accompagnée de deux saintes femmes et de Marie-Madeleine tenant son pot à parfums.

Si, en général, les cheveux des saintes femmes sont soigneusement dissimulés sous leur voile, ceux de la Madeleine sont toujours représentés bien apparents et coiffés dans la statuare bretonne puisqu'ils ont essuyé les pieds de Jésus ou plus précisément pour montrer son état de pécheresse publique. En effet, les Bretonnes prenaient bien soin de cacher le plus possible leurs cheveux sous leur coiffe sous peine de se voir mal considérées.

Les représentations bretonnes de la mise au tombeau n'oublient pas Joseph d'Arimathie. Celui-ci était le pharisien qui avait fait construire pour lui-même un tombeau neuf et permit qu'on y ensevelisse Jésus. Mais c'est aussi lui qui, d'après les romans bretons, aurait ramené en Bretagne le Saint Graal — ce vase fameux où avait été recueilli le sang du Christ.

Saint Abibon, lui, était le fils du rabbin Gamaliel, qui fut massacré par les Juifs à cause de sa fidélité à Jésus. Les Croisés ramenèrent ses reliques en Bretagne.

Quant à saint Nicodème, le pharisien qui vint voir Jésus et se renseigner sur sa doctrine, il est très vénéré en Bretagne. En effet, les druides croyaient à une sorte de métempsycose et les Celtes, lors de leur christianisation, ont été très frappés par le texte de l'Évangile de saint Jean qui narre sa rencontre

avec Jésus. Jésus disait : « A moins de naître à nouveau, nul ne peut voir le royaume des Cieux. » Nicodème lui demanda : « Comment un homme peut-il renaître lorsqu'il est vieux ? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et renaître ? » Jésus lui répondit : « A moins de naître d'eau et d'esprit, nul ne peut entrer au royaume de Dieu. »

Saint Nicodème est considéré en Bretagne comme l'un des meilleurs protecteurs des bêtes à cornes.

— Jésus devant Caïphe :

Assis dans une haute cathèdre, le Grand Prêtre, hautain et sûr de son autorité, coiffé d'une mitre pontificale, attend Jésus. Celui-ci, les mains liées, arrive conduit par deux soldats dont l'un tient le bout de la corde. Le serviteur de Caïphe tient l'épaule du Christ et lève la main pour le frapper. Le chef du détachement, coiffé d'un turban, suit le groupe.

FAÇADE NORD - FRISE

— Agonie de Jésus :

Le Christ est agenouillé au Jardin des Oliviers et prie les mains jointes, le regard au ciel. À côté de lui, saint Jean est assis et dort, ainsi que saint Pierre et saint Jacques, un peu plus loin.

— Trahison de Judas :

Judas, tenant sa bourse aux trente deniers — prix de sa trahison — s'approche de Jésus pour l'embrasser. Saint Pierre, l'épée à la main, vient de frapper Malchus, le serviteur du Grand Prêtre, et de lui couper l'oreille. Celui-ci, tombé avec sa lanterne, essaie de se relever en s'agrippant à la main de Jésus, qui le guérit. Trois soldats, armés d'épées, et qui portaient des piques, s'apprent à se saisir du Christ. Un autre soldat, à côté de Pierre, tient la corde pour lier Jésus.

— Jésus devant Hérode :

Le Christ, les mains liées, est conduit au roi de Judée par trois soldats dont l'un est armé d'une lance. Hérode, assis sur son trône

et tenant son sceptre royal, est bien ennuyé et décide de renvoyer Jésus à Pilate, alléguant que ce cas n'est pas de sa compétence.

Sur le *contrefort* est une statue de saint Corentin premier évêque de Cornouaille.

A droite de la grille de l'escalier : l'Évangéliste saint Jean qui a la tête nue, avec son symbole l'aigle.

PLATE-FORME

— Flagellation :

Le Christ est attaché à une colonne. Deux soldats s'essouffent à le frapper de verges et de fouets tandis que deux suppléants attendent, prêts à remplacer leurs camarades quand ils seront fatigués. Ils ont chacun un bas qui tombe en tire-bouchon sur la cheville.

— Couronnement d'épines :

Le Christ, épuisé et douloureux, est assis pendant que trois soldats armés de bâton ajustent de force la couronne d'épines sur sa tête. Agenouillé devant Jésus, un soudard moqueur lui tire la langue et lui tend un roseau comme un sceptre de dérision.

— Pilate condamne Jésus :

Un soldat tient Jésus les mains liées. Assis le gouverneur romain, coiffé d'un turban, discute avec les membres du Sanhédrin coiffés de barrettes de clercs, qui tiennent en main les rouleaux de la loi. Un petit serviteur, portant une aiguière et un bassin, vient vers Pilate pour lui laver les mains : « Je suis innocent du sang de cet homme. »

AU-DESSUS DE LA PORTE

— Le Christ aux outrages :

Jésus est assis sur un escabeau, les mains liées et les yeux bandés. Un soldat se prosterne devant lui pour se moquer, les autres grimaçant le frappent et lui crachent au visage en disant « Devine qui t'a frappé ? »

FAÇADE SUD - FRISE

— La Cène :

Le Christ est assis à table au milieu des douze apôtres. Saint Jean repose naïvement la tête sur la poitrine de Jésus. Judas est assis à droite au bout de la table et dissimule sa bourse de trente écus à moins que ce soit les économies du groupe dont il était trésorier. L'un des apôtres s'apprête à boire, l'autre tient un couteau. Sur la table recouverte d'une nappe aux plis bien réguliers, on voit des pains azymes et un plat contenant l'agneau pascal, malheureusement mutilé par un obus. Quelques apôtres parlent entre eux et se communiquent les consignes du Maître. Leur geste est caractéristique : ils posent l'index de la main droite sur le pouce de la main gauche, selon l'habitude familière, chère aux imagiers bretons, et encore utilisée pour affirmer quelque chose.

— Le lavement des pieds :

Cette scène est décrite en trois groupes. Judas est déjà parti pour commettre son forfait. Jésus est agenouillé et lave les pieds de saint Pierre dans un bassin à godrons. Saint Jean, imberbe, est à côté du Christ. Assis sur un escabeau, Pierre lève les mains pour protester de son indignité. Les autres apôtres intrigués attendent leur tour, debout, montrant, par leurs gestes, leur étonnement devant l'humilité du Christ. L'artiste a le goût des détails bien observés : Jésus a retroussé ses manches et rejeté sur l'épaule le pan de son manteau, Pierre soulève sa robe pour tendre son pied au-dessus du baquet.

— Sur le contrefort

Saint Mathieu l'évangéliste, dont un ange porte l'écrivoire sur la tête.

PLATE-FORME

— Le portement de croix :

Ce cortège est remarquable d'harmonie et de pittoresque et bien révélateur du tempérament local. Les personnages montrent le sérieux et la retenue des acteurs conscients d'un drame religieux mais laissent deviner l'humour contenu et la verve des paysans cornouaillais. Un officier, éclatant d'orgueil et la barbe fièrement pointée, conduit une

procession de quatorze personnes. Il est monté sur un petit cheval bien sympathique. Un soudard s'applique à faire de beaux roulements de tambour tandis que deux autres sonnent de la trompe. Les soldats, harnachés comme au temps des guerres d'Italie, conduisent le Christ portant sa croix les yeux clos et dont le visage témoigne d'une indicible souffrance. Un bourreau tient un bâton et une corde et s'arc-boute d'un pied sur la croix pour l'alourdir. Un autre, armé d'une épée et tenant une rondache, s'assied sur le bout de la croix pour rendre plus pénible le fardeau. Simon de CYRENE, discret, aide Jésus à porter la croix. La Vierge, soutenue par saint Jean, suit le cortège ainsi que Véronique, tenant le linge avec lequel elle a essuyé le visage du supplicié et où s'est imprimée en relief la face du Christ.

Sainte Véronique est fréquemment figurée sur les calvaires bretons, tenant le voile de la Sainte Face. La légende de la Table Ronde raconte que, mandée par l'empereur Vespasien dont le fils était malade, elle lui apporta le voile de la Sainte Face et dès que l'enfant vit le visage de Jésus il se trouva guéri. André Malraux a retenu ce groupe de Véronique dans son « Musée imaginaire de la sculpture mondiale ».

FAÇADE OUEST

Cette façade principale est la plus monumentale et présente une ordonnance architecturale rigoureuse. Deux colonnes doriques cannelées supportent un entablement et encadrent une arcade creuse qui abrite un autel de pierre. Au-dessus de cet autel sont trois statues : à gauche : saint Pierre en vêtements pontificaux et tiare portant les clefs — c'est le patron de la paroisse — à gauche : saint Sébastien martyr attaché à un tronc d'arbre et percé de flèches, à droite : saint Roch qui soulève sa tunique pour montrer un bubon pesteux.

Ces deux derniers sont parmi les plus réputés des saints guérisseurs de la peste. Saint Roch, né à Montpellier dans la première moitié du quatorzième siècle, aurait soigné les pestiférés et aurait été atteint lui-même du terrible mal. Saint Sébastien, le célèbre légionnaire romain, fut percé de flèches et réchappa à son supplice. Il fut honoré sans doute à cause de sa guérison miraculeuse.

FRISE

— Entrée de Jésus à Jérusalem :

Jésus, monté sur un âne et accompagné de saint Jean, en tête de quatre autres disciples dont l'un tient un livre, entre dans la ville de Jérusalem représentée par une petite tour à créneaux. L'un des disciples semble claquer la croupe de l'âne d'un geste amusant. Un petit personnage étend un manteau sur le passage du Christ tandis qu'un autre, les mains jointes, attend le Messie à la porte de la ville. Il semble que l'artiste, traduisant littéralement le texte évangélique, ait fait accueillir Jésus par des enfants, « Pueri Hebraeorum ».

— Adoration des Mages :

Marie est assise et tient l'enfant Jésus sur ses genoux. Saint Joseph, l'air timide, se tient discrètement derrière elle à côté de l'âne et du bœuf. Le premier roi, ayant déposé à terre sa couronne, offre à Jésus un genre de calice et l'enfant tend la main vers le cadeau comme pour l'accepter. Le second roi attend debout, arborant anachroniquement une croix pectorale et offrant un ostensor comme présent. Le troisième, couronné, est orné lui aussi d'un pendentif en forme de croix.

Sur le contrefort

L'évangéliste saint Luc, avec la tête du taureau symbolique au pied de son bureau.

PLATE-FORME

— Tentation de Jésus au désert :

Cette scène est un peu bouleversée et séparée par une autre. Le Christ, revêtu d'une longue robe sans ceinture, est debout devant le démon (Jésus se trouve séparé du diable par la scène de sa comparution devant Pilate). Le démon est revêtu d'un froc de moine pour se dissimuler, mais il est trahi par sa face grimaçante et ses pieds qui sont d'horribles griffes. Les deux cornes pointent sous le capuchon. Dans une main il présente à Jésus des pierres en lui demandant de les transformer en pains, et dans l'autre un globe, lui offrant la royauté du monde s'il accepte de lui obéir. « Le Satan de Plougastel, dit

V. H. DEBIDOUR, est peut-être le plus effrayant des monstres dont la sculpture bretonne s'est montrée si prodigue : et ceci parce que, au lieu d'être franchement animalisé, il garde stature humaine dans son ignoble laideur. »

— Jésus devant Pilate :

Le proconsul est assis devant Jésus, couronné d'épines. Un seul garde accompagne le prévenu qui vient pour la deuxième fois et qui affirme sa royauté devant Pilate intrigué.

— Résurrection :

Jésus, esquissant un geste de bénédiction, sort glorieux du tombeau. Il porte un étendard (dont le sommet est brisé). Deux gardes sont assis et dorment d'un profond sommeil tandis que deux autres, surpris, se lèvent et l'un d'eux, ébloui, se protège les yeux de la main.

Sur le tombeau est une inscription : 1604 : I : K G V E R N : I. THOMAS : F A B O : VIGOUROVX : CURE, et plus bas : CE : MACE FVT ACHEVE : A : LA : 1602 : M : A. CORR : F : PERIOV : I : BAOD : CURE.

— Jésus parmi les docteurs :

Jésus tout jeune discute avec les docteurs coiffés du bonnet carré, portant les rouleaux des écritures. Le geste des mains indique l'argumentation.

— Descente aux limbes :

Le sculpteur, pour cette scène, a pris à la lettre le texte latin « Il est descendu aux enfers ». En fait, il s'agit des Limbes où les âmes des justes de l'ancienne loi attendaient le Sauveur, mais l'enfer permettait une figuration tellement plus pittoresque ! Le Christ, ressuscité, revient des enfers donnant la main à deux âmes qu'il vient de délivrer. En général, on représente Adam et Eve; mais, ici le sculpteur, misogynne sans doute, a montré deux hommes, de la taille d'un enfant, mais avec des barbes de vieillards. L'enfer est représenté par une gueule monstrueuse de dragon, comme dans les mystères qui se jouaient sur le parvis de l'église. Au sommet, trône Satan autrefois armé d'une

fourche parmi les flammes et les lézards. Les démons persécutent les damnés et parmi ceux-ci la célèbre KATELL GOLLET — Catherine la perdue.

En voici la légende : Du côté de Landerneau, sur les bords de l'Elorn, était un manoir où vivait un bon vieux seigneur qui avait tellement combattu pendant sa vie, qu'il ne voyait plus la lumière et n'entendait plus. Mais, il était compatissant pour les malheureux. Il n'était certes pas riche, mais il considérait comme un trésor la bague d'or que lui avait remise le Duc de Bretagne après un combat particulièrement difficile, où il s'était vaillamment comporté. Tous connaissaient ce haut fait et la bague fameuse était tenue, par tous, comme une terrible relique.

Il avait pris à son service une jeune fille du voisinage, Katell. Il ne pouvait ni la voir, ni l'entendre, mais elle était si gentille et si attentionnée qu'il l'aimait un peu comme sa fille. Et de plus, elle était si belle et si jolie qu'on avait l'impression qu'elle avait à elle seule toutes les grâces du paradis. Mais elle avait pourtant un gros défaut : elle adorait danser. Des nuits entières, elle gambadait insatiable et infatigable, épuisant les sonneurs, lassant les danseurs. Et comme elle était si belle, les soupirants ne lui manquaient pas. Sept fois, elle avait donné sa parole à un galant et sept fois elle l'avait abandonné. En fait, seule la danse avait de l'importance pour elle et elle jugeait la valeur de ses cavaliers à leur endurance à danser. Jusqu'à présent, elle n'avait pas trouvé un seul qui soit capable de résister, comme elle, à une nuit entière de passe-pieds.

Un soir, à la fin de la foire de La Martyre, eut lieu une grande fête. Les meilleurs musiciens de la région avaient été convoqués. Katell avait déjà découragé beaucoup de danseurs qui croyaient être assez lestes pour la suivre dans ses ébats.

A minuit, se présenta un beau cavalier, élégamment vêtu comme un seigneur, au visage fort agréable et de belles manières. Il demanda à danser avec Katell et semblait inlassable lui aussi. Enfin, la jeune fille avait trouvé un danseur à sa mesure; et lorsque, à l'aube, les musiciens se turent, le jeune

homme s'offrit à la reconduire chez elle. Flattée d'être prise en croupe sur un cheval aussi richement caparaçonné et étourdie par les compliments de son merveilleux cavalier, Katell ne refusa point les avances du jeune galant et lui accorda ardemment ses faveurs.

Le lendemain, toute honteuse de sa faute, elle regretta de s'être laissée aller, mais le cavalier était si beau ! Elle avait d'ailleurs toute raison de lui faire confiance puisqu'il lui avait promis, le soir même, de revenir la retrouver au coucher du soleil.

Et le soir arriva, et vint le jeune homme, élégant, fidèle à sa promesse. Cette fois, elle ne put s'empêcher de tomber vraiment amoureuse de ce garçon inconnu, si magnifiquement accoutré. Elle ne se fâcha même pas, bien sûr, lorsque le cavalier lui fit promettre de lui apporter la bague précieuse du vieux seigneur.

Il ne lui fut pas difficile de voler la bague de son vieux maître, celui-ci avait tellement confiance dans la jeune servante qu'il lui laissait les clés de toute la maison. Katell se sentit honteuse de son larcin, mais elle était tellement éprise de son cavalier qu'elle se sentait capable de faire bien pire encore ; et le soir même, elle lui remit la bague.

Elle continua à le rencontrer souvent ; et plus elle le voyait, plus elle l'aimait.

Quand un jour, le vieux seigneur voulant montrer à un de ses visiteurs la fameuse bague du duc, il s'aperçut qu'on la lui avait volée. Il fut tellement saisi qu'il en mourut sur le champ.

Katell fut peinée de la mort de son protecteur ; mais le jeune inconnu sut si bien lui parler, quelle ne se rendit même pas compte qu'elle était la cause de la mort de son maître.

Puis, vint l'époque de la Semaine Sainte. Tout le monde, bien sûr, devait aller à confesse afin de pouvoir faire ses Pâques le dimanche ; et Katell, ne pouvant faire autrement, se rendit elle aussi à l'église et attendit son tour près du confessionnal, près de la statue de Sainte-Marie-Madeleine. Or donc,

pendant qu'elle attendait, elle entendit la statue lui parler : « Ma pauvre Katell, tu n'as pas l'air de savoir que tu es une grande pécheresse ! Non seulement, tu as livré ton corps à un jeune inconnu, mais de plus tu es voleuse et tu as tué, par tes méfaits, le brave homme qui te chérissait comme sa fille. Maintenant, tu t'appêtes à faire une confession sacrilège car tu ne regrettes même pas ce que tu as fait ! Sept fois tu as été fiancée, et sept fois tu as repris ta parole ! »

Katell, affolée, commença à réfléchir et à se rendre compte de ses forfaits ; mais plus elle réfléchissait à ses fautes, plus l'image du séduisant cavalier avec lequel elle avait, à nouveau, rendez-vous le soir même, s'imposait à elle et lui faisait oublier tout le reste, à tel point que, lorsqu'elle entra dans le confessionnal, elle se dépêcha de dire au prêtre des péchés sans importance, en cachant volontairement les vraies fautes qu'elle avait commises.

Et le soir donc, elle rencontra à nouveau le jeune cavalier, qui la raccompagna chez elle. « Si vous vouliez, Katell, vous seriez la plus gâtée des femmes. J'ai de grands biens dans mon pays, et mon palais serait très honoré de recevoir une belle jeune fille comme vous. De l'or et de l'argent, vous en aurez à volonté et des biens autant que vous en désirerez. Mais pour cela, je n'exigerai de vous qu'une chose : demain, lorsque vous irez communier, vous m'apporterez l'hostie au lieu de l'avalier ». Katell demeura stupéfaite. Elle n'aurait pas pensé qu'on lui imposât un forfait aussi horrible. Elle s'apprêtait à refuser quand elle pensa à la vie magnifique que lui proposait celui qu'elle considérait comme son fiancé. Elle se décida.

Le matin de Pâques, elle fit ses préparatifs, ramassa ses quelques affaires dans un baluchon, mit sa plus belle coiffe de dentelle et s'en fut à la messe. Lorsque vint le moment de la communion, quand elle approchait de la Sainte Table, elle était belle comme la fleur de lys ; mais, lorsqu'elle revint à sa place, elle était noire comme le diable : au lieu d'avalier l'hostie, elle l'avait discrètement mise dans son mouchoir.

Puis, elle sortit de l'église. Quelle ne fut pas sa joie de voir son fiancé qui l'attendait devant le porche, magnifiquement vêtu, avec des bagues et des bijoux qui jetaient des feux étincelants dans le soleil ! Elle se précipita, toute heureuse, vers lui et lui tendit le mouchoir où elle avait caché l'hostie. Alors, tout à coup, on vit le visage du jeune homme si beau devenir aussi noir que du charbon, et ses mains rougir comme de la braise. Tandis que de ses griffes il accrochait Katell, un trou d'où sortaient des flammes horribles s'ouvrit et il l'entraîna au fond du puits de l'enfer en hurlant d'un rire affreux.

Le lendemain, les jeunes filles, affolées, qui s'étaient réunies pour parler de Katell et prier pour elle, la virent apparaître, le visage entouré de serpents et de lézards dégoûtants, assise sur un siège de feu avec devant elle un bassin de plomb fondu, et son fiancé, aux pieds crochus, qui la piquait avec une fourche.

PARTIE CENTRALE — LES CROIX

Le couronnement de tout l'ensemble est constitué par la croix du Christ entourée par celles des larrons.

— Croix du Christ :

Le fût de cette croix est bosselé dans sa partie inférieure. Ceci est traditionnel dans la plupart des croix élevées en ex-voto pour la fin d'une épidémie de peste. Certains ont voulu y voir la représentation d'un tronc d'arbre écoté dont les aspérités sont des branches sectionnées. Mais il est plus vraisemblable que dans l'esprit du sculpteur, les aspérités symbolisent les bubons de la maladie. Au sommet de cette croix centrale, Jésus est fixé par les mains et les pieds avec des clous. A chaque bout de la traverse, un petit ange en adoration sert de fleuron. Sous les pieds du Christ, deux anges recueillent dans un calice le sang qui s'écoule des plaies. Sur les consoles, maintenant vides, à la hauteur de la ceinture du Crucifié étaient autrefois deux anges qui eux recueillaient le sang du côté et des mains. Très fréquents sur les calvaires bretons, ce motif des anges recueillant le sang, décrit l'origine

du Saint-Graal, des romans de la Table Ronde. La littérature universelle a puisé à la tradition bretonne l'histoire de ce vase merveilleux qui contient le sang du Christ, recueilli par les anges. Joseph d'Arimatee le transporta en Bretagne où il fut conservé au château du Roi-Pêcheur jusqu'à ce que Galaad l'y découvre.

Derrière le Crucifié, l'Ecce Homo, le Christ douloureux.

Sur une première traverse inférieure, deux cavaliers attendent, la tête levée, le dernier soupir du Crucifié. Celui qui est à la droite du Christ porte la main à son œil, il s'agit de Longin.

Pilate ordonna aux soldats d'aller briser les jambes des suppliciés pour qu'ils meurent plus vite, afin de pouvoir les enterrer avant la Pâque. Mais quand le soldat s'approcha de Jésus et vit qu'il était déjà mort, il se contenta de percer le cœur du Crucifié et il en sortit du sang et de l'eau. La légende raconte que ce soldat nommé Longin reçut une goutte de sang dans l'œil, ce qui lui ouvrit les yeux à la lumière de la vérité. Il mourut d'ailleurs martyr de la Foi.

Sur la seconde traverse inférieure est le groupe de N.D. de Pitié. Le corps du Christ, déposé de la croix fut remis à sa mère qui dans son immense douleur, contemple son fils martyrisé. De chaque côté, les saintes femmes, Marie Salomé et Marie Madeleine avec toujours son pot à onguents et ses cheveux tressés.

L'affection particulière de l'art breton pour les représentations des trois personnes, comme ici les trois saintes femmes, ou ailleurs la Sainte Trinité, est une réminiscence traditionnelle (et christianisée) de la mythologie celtique, où les divinités allaient toujours par triades.

Au dos de cette piéta, le Christ en gloire, bénissant, entouré de Saint-Pierre portant les clefs et de Saint-Jean, tenant le calice.

Sur le socle de la croix du Christ est une inscription : H : ROLLANT : I LE MOAL : 1603.

— Croix des larrons :

Ces deux croix ont le fût lisse et non bosselé.

A gauche du Christ, se contorsionne le mauvais larron et à droite souffre le bon voleur.

A côté du mauvais larron, un petit démon aux ailes de chauve-souris emporte l'âme du mourant sous la forme d'un petit bonhomme qu'il tient entre ses bras. Près du bon larron, un petit ange a recueilli son âme.

Ici, les noms des deux voleurs crucifiés avec le Christ ne sont pas mentionnés, mais à Pleyben ils sont inscrits sur le fût de leur croix respective. Mais tout le monde connaît Dismas le bon et Gismas le mauvais, et une légende, raconte leur histoire :

Lorsque Saint Joseph et la Vierge Marie durent s'enfuir en Egypte pour mettre l'enfant Jésus à l'abri de la jalousie d'Hérode, ils furent surpris par un violent orage. Ils trouvèrent une pauvre maison isolée où ils demandèrent l'hospitalité. Une femme, qui paraissait gentille, vint leur ouvrir et eut pitié d'eux, mais elle les prévint que son mari était un brigand cruel et qu'elle ne savait pas s'il permettrait qu'elle reçoive des voyageurs. Marie entra tout de même et demanda un peu d'eau pour laver son Fils. Elle était en train de faire la toilette de Jésus lorsque le bandit entra en grognant. Marie lui sourit et il devint aussitôt calme et bon. Il confia à ses hôtes que leur enfant unique, Dismas un garçon de cinq ans, était rongé par la lèpre et que sa femme et lui s'en trouvaient désespérés. Marie leur dit : « Vous avez été très gentils de nous donner un abri et je veux faire quelque chose pour vous aider : baignez votre fils dans l'eau avec laquelle j'ai lavé Jésus et il sera guéri ». Incrédules, mais confiants, le bandit et sa femme firent ce que Marie leur avait conseillé et leur petit garçon se trouva aussitôt guéri. Une trentaine d'années plus tard, Jésus fut condamné à être mis en croix entre deux voleurs. Pendant que tous les trois souffraient sur leur gibet, Gismas le mauvais larron hurlait et blasphémait tandis que Dismas, à la droite du Christ, restait silencieux et résigné. Jésus demanda à ce dernier : « Te souviens-tu de moi » ? Dismas lui répondit : « Je ne m'en souviens pas ! » « Pourtant, reprit le Christ, tes

parents ont reçu des pauvres dans leur maison il y a environ trente ans de cela ! » « C'est vrai », dit le larron, « Je suis leur enfant, dit Jésus, et en souvenir de cette hospitalité, je te promets que ce soir même tu seras avec moi dans le Paradis ! »

*

**

Le calvaire de Plougastel fut déclaré monument historique le 5 février 1881.

Lors de la Libération de Plougastel, les bombardements intensifs qu'eut à subir la presqu'île les 23 et 24 août 1944 ruinèrent presque totalement l'église paroissiale et démolirent presque complètement le cadre traditionnel de l'enclos. Le calvaire, lui, subit quelques dégâts, assez peu graves heureusement, grâce à la présence providentielle d'un lieutenant de l'armée américaine, John David Skilton Jr, qui s'occupa de mettre en sûreté les statues qui se descellaient ou tombaient et de protéger l'ensemble de l'œuvre. Il fut à l'origine d'une association, « Plougastel Calvaire Restoration Found », qui aida dès 1945 à la restauration du calvaire, menée rapidement par l'excellent artiste Monsieur Millet.

Beaucoup de visiteurs célèbres, artistes ou écrivains, ont admiré le calvaire de Plougastel au cours des siècles. Gustave Flaubert a donné ses impressions dans une page célèbre :

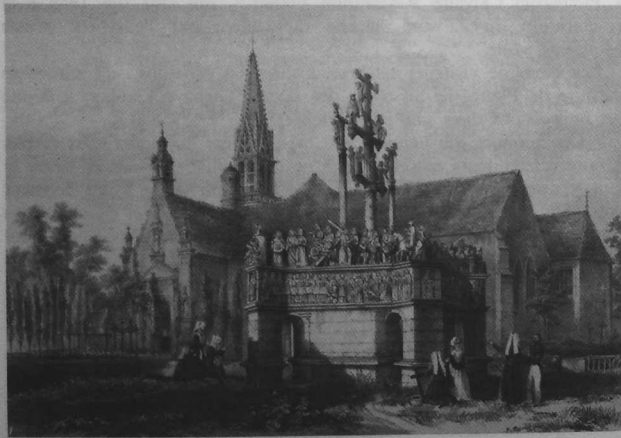
« Les hommes qui tiennent le Christ le lient de toutes leurs forces, à faire éclater leurs muscles; celui qui lui grimace au nez en tirant la langue grimace si bien qu'il fait rire; l'âne qui porte Notre Seigneur entrant à Jérusalem a une vraie mine d'âne, bonasse et pacifique; les soldats qui le mènent au Calvaire, en soufflant de la trompe et battant du tambour, sont précédés d'un officier chevauchant, la figure en l'air avec une arrogance sublime; aux pieds de la croix, la Madeleine en pleurs répand sa belle chevelure tressée. Mettez à tous ces personnages les costumes des tableaux de Téniers, les petits chapeaux ronds retroussés, les bons pourpoints serrant de grosses bedaines, de grandes manches, de hautes chausses, de larges visages, des yeux ouverts, et vous aurez un ensemble d'une fantaisie solide, quelque chose de très naïf, de très élevé et d'une poésie toute moyen âge » (*).

(*) Gustave Flaubert : « Par les champs et par les grèves. »

L'ÉGLISE PAROISSIALE

L'église paroissiale actuelle est malheureusement choquante à côté du calvaire.

A l'origine existait un petit sanctuaire, dont on ne sait pratiquement rien. C'était un prieuré de l'abbaye de Daoulas. Au dix-septième siècle, on construisit une magnifique église, dédiée aux Saints Pierre et Paul, véritable chef-d'œuvre de la Renaissance bretonne. Le clocher ressemblait à celui de Rumengol et le grand porche pouvait rivaliser avec celui de Saint-Houardon de Landerneau.



L'ancienne église du XVII^e siècle et le calvaire.

En 1870, on considéra que cette église était vraiment trop petite, et au lieu de l'agrandir, en conservant les parties remarquables de l'ancien édifice, l'architecte, Monsieur Bigot, mû par un sentiment de vanité regrettable, obtint du curé la radiation complète de cette œuvre, afin que le nouveau monument sortit tout d'une pièce du sol. Ce fut une église banale, de style néo-gothique, dont le clocher fut élevé par Jean-Louis Le Naour (1831-1910), de Quimper, qui au cours de sa vie construisit soixante-quatre clochers.

Les 23 et 24 août 1944, cette église fut très endommagée. C'est alors que disparut le magnifique buffet d'orgues du dix-septième siècle, œuvre de Heyer, et les superbes fonts baptismaux monumentaux. En 1950, elle fut restaurée dans un style un peu différent et le clocher fut rebâti en béton.

Elle se présente comme une vaste construction en forme de croix latine, comprenant une nef de cinq travées avec bas-côtés et transept. A la croisée, une tour-lanterne avec ailes surplombe le chœur, puis la nef continue par trois travées et se termine par un chevet droit.

L'intérieur de l'église intrigue les visiteurs. Les poutres polychromes sont peintes aux couleurs traditionnelles de Plougastel : le bleu, le mauve, le vert, le jaune et le rouge. L'autel, en marbre de la Mayenne, au milieu de l'église, sculpté selon les plans de Dom de Laborde, représente des fraisières, richesse du pays. Il fut consacré le 2 septembre 1957.

De l'ancienne église on a quand même conservé quelques belles pièces. Tout d'abord une piéta en bois du quinzième siècle montrant la Vierge, les saintes femmes et Saint Jean, tenant le Christ mort. C'est N.-D. de Piété, Intron Varia a Druetz, que l'on a exposée au-dessus d'un autel sculpté de 1651, magnifique spécimen d'art local, qui représente l'Assomption de la Vierge.

On peut voir aussi deux très beaux rétables du dix-septième siècle. L'un d'entre eux, celui du Rosaire, a quatre colonnes torses dont les bases sont ornées de personnages en haut-relief, deux niches abritent l'une le Christ au livre et l'autre Gamaliel, selon le texte de l'évangile apocryphe qui dit que Jésus fit son apprentissage de scribe auprès du rabbin Gamaliel. Au milieu, N.-D. du Rosaire tient dans ses bras

l'enfant Jésus. De chaque côté sont agenouillés sainte Catherine de Sienne et saint Dominique. Autour de la Vierge s'égrènent les médaillons représentant les quinze méditations du Rosaire. En haut, dans une niche, sainte Anne instruit la Vierge.

Les registres paroissiaux disent : « L'an 1660, 7 septembre, le rétableau de N.-D. du Rosaire a été fait par honorable Yves Le Déan et par son frère Pierre Le Déan, maîtres sculpteurs résidant dans ceste ville de Daoulas, et ce fut en faveur d'onze cents livres, l'an mil six cent soixante deux et trois. En foy de quoy, j'ai signé le jour et an que cy, devant Mathieu Bodénès, prêtre, et Monsieur Jean Cariou, procureur et notaire, marguillier ».

Les frères Le Déan faisaient partie d'une célèbre famille de sculpteurs cornouaillais. Yves, après avoir travaillé à Quimper, devint maître sculpteur entretenu du Roi au port de Brest.

L'autre rétable, dans l'autre bras du transept, est actuellement dédié à saint Pierre, dont l'imposante statue le représente en ornements pontificaux. Il y a également quatre colonnes torsées, à socles séparés, ornés de panneaux montrant à droit la Vierge de l'Annonciation et saint Mathieu, à gauche l'ange Gabriel et saint Marc.

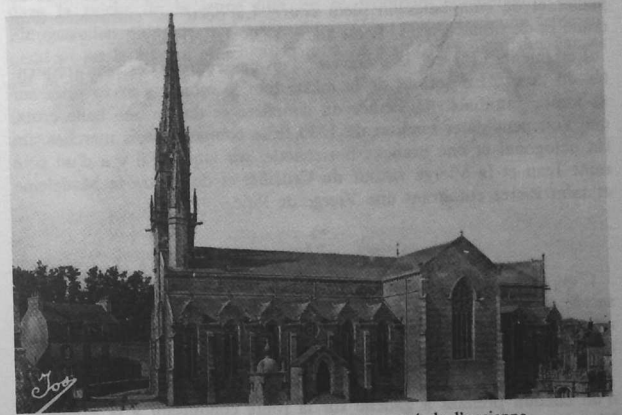
C'est aussi une œuvre des frères Le Déan et c'est lors de son exécution que mourut accidentellement Yves, qui fut enterré à Plougastel le 18 avril 1675.

Remarquables sont aussi les fonts baptismaux archaïques taillés dans un granit granuleux. Le pourtour circulaire de la cuve est décoré de six panneaux représentant une lune et deux étoiles, un arbre, un vase de fleurs, un soleil. C'est une œuvre originaire de Meilars, du douzième siècle au dire de certains.

On conserve également dans l'église un certain nombre d'objets d'orfèvrerie anciens; un calice et une patène du seizième siècle, en provenance de Paris, un calice et une patène d'argent de 1775-1781, œuvres de Pierre Guillaume Rahier, de Brest, un ostensor en argent doré (1798) de Jean Loque de Paris, une boîte aux saintes huiles en argent du dix-septième siècle, une coquille en argent du dix-huitième

siècle, deux croix processionnelles en cuivre du dix-huitième siècle et une croix reliquaire de 1780, signée elle aussi de P.G. Rahier, de Brest.

Les comptes de la paroisse de 1692 montrent combien nos pères aimaient les pèlerinages : le second dimanche d'octobre, la procession se rend à Loperhet; le mardi de Pâques c'est à Daoulas, où on retourne d'ailleurs le jeudi de la Pentecôte pour le pardon de N.-D. des Fontaines. Le jour de la Sainte Croix, la paroisse se rend en procession jusqu'à Saint-Sébastien, en Saint-Ségal.



L'église de 1870, qui n'avait rien conservé de l'ancienne.

*

Il existait dans l'enclos paroissial primitif un ossuaire du début du dix-septième siècle, dédié à sainte Anne. Il n'en reste plus rien, sinon une pierre encastrée dans la chapelle de Saint-Adrien, à l'occasion sans doute d'une restauration, et dont l'inscription dit :

CESTE CHAPELLE FUST FONDEE : L : (an) 1616 : EN L'HON
(neur) : DE : S : ANNE : P : LES : HABITANS ET BIENFAIC-

TEURS DE PLOV (gastel) : M : I : MAZET : ET : I K (er) DRAON/
L : FABRI : ET PARACHEVEE : L : 1619 M IAC : DAVIT :
CURE : ET : H : ROLLANT : ET : F : CORR : ESTANS : GOV-
VERNEURS : S : ANNA : O (ra pro nobis).

Actuellement, dans le nouveau cimetière a été remonté un splendide ossuaire, transporté pierre à pierre du Cloître-Pleyben. C'est un édifice Renaissance, daté de 1651, remarquable par son élégante simplicité et la pureté de ses lignes. La façade est percée d'une porte en anse de panier et de cinq baies en plein cintre. La porte est surmontée d'un crâne et de tibias croisés. Il est signé YON DENIEL.

Le cimetière (*) est, le dimanche, l'un des endroits les plus fréquentés du bourg. En sortant de la messe tout le monde s'en va prier sur sa tombe familiale. Au centre du cimetière se dresse une belle croix, que l'on peut dater environ de 1630. Elle comporte trois marches, un fût octogonal et une branche horizontale, sur laquelle il y a d'un côté saint Jean et la Vierge autour du Crucifié, et de l'autre la Madeleine et saint Pierre entourant une Vierge de Pitié.

*

**

C'est une règle pratiquement absolue en Bretagne qu'une fontaine sacrée accompagne tout lieu de culte. Les Bretons ont conservé de la religion druidique la vénération des sources et des fontaines, qui christianisées, s'est maintenue très vivante.

La fontaine de Saint-Pierre se trouve à la sortie du bourg, au bout d'un chemin prenant à gauche sur la route conduisant à la Fontaine-Blanche. C'est un édifice très rustique, presque sans ornement et une statue très naïve du Prince des apôtres se dresse dans une niche de pierres brutes au-dessus du déversoir de la fontaine. A côté se trouve le lavoir Saint-Pierre, « AL LENN-BER ».

Le pardon du bourg a lieu le premier dimanche de juillet. Autrefois de nombreuses attractions y étaient organisées comme des courses à

(*) A Plougastel on appelle « ar Vered Koz » le cimetière désaffecté qui entoure l'église. Le nouveau cimetière est appelé tout simplement « ar Vered », ou plus vulgairement « Park Yann ar Boufon », du surnom du propriétaire qui a vendu le terrain pour le construire.

pied et plus tard à vélo. Il y avait également des courses de chevaux : les jeunes gens devaient, montés sur leur bête, enfileur en passant un anneau suspendu à un fil, avec une baguette qu'ils tenaient à la main. Les gagnants offraient de menus cadeaux à la jeune fille de leur choix. On invitait les demoiselles à « EUN TOL SOLIER », c'est-à-dire à boire une liqueur ou à manger des tripes au premier étage d'un des cafés du bourg. C'était l'occasion pour les plus téméraires de « CHOARI GODELLIG », c'est-à-dire d'essayer de mettre la main dans la poche de la jeune fille, en se trompant sciemment, car les Plougastellen n'ont de poche que d'un côté, l'autre étant une fente où pendent les lacets qui attachent la jupe... Le soir, il y avait des danses sur la place.

LES CHAPELLES

Plougastel, en dehors de son calvaire et de son église paroissiale, possède huit chapelles que le cantique énumère ainsi :

E peb korn d'ezi, evid e difenn
Ez eus eiz chapel, kaera kurunenn !
Savet nemed diou e kichenn ar mor
O deus, a bep tu, gwez braz d'ho goudor.
Chapel Sant Drenan ha Sant Gwenole
Sant Langiz, Sant Yann, Sant Klaoda ive,
Chapel Lanngristin, hini Sant Treveur
Hag ar Fenteun-Wenn, mad da illiz-veur.

(A ses quatre coins, pour le défendre, il y a huit chapelles : splendide couronne ! Sauf deux d'entre elles, elles sont bâties sur le bord de la mer et ont tout autour de grands arbres pour les abriter.)

Il y a la chapelle de Saint-Adrien, de Saint-Gwenolé, celle de Sant-Langiz, de Saint-Jean et aussi celle de Saint-Claude, celle de Langristin, celle de Saint-Trémeur et enfin la Fontaine Blanche qui serait bonne comme église paroissiale.

*
**

Le service religieux était autrefois assuré dans la plupart des chapelles qui sont toutes très anciennement établies. Toutes contiennent une magnifique collection d'exquises statues, polychromes pour la plupart.

Elles ont toutes un calvaire à proximité, qui se dresse toujours sur le passage qu'empruntent les fidèles pour se rendre à l'office, c'est-à-dire à côté du portail sud : le chœur est à l'est et le clocher à l'ouest, mais en Bretagne le porche important n'est pas celui du clocher, c'est

celui du mur sud (sauf au Passage, à cause de la rivière). En effet, le sud est appelé « Tu dehou », le côté droit, et le nord « Tu kleiz », le côté gauche, ce qui, chez les Celtes, constitue la partie dangereuse, sinistre, du monde.

Chaque chapelle possède aussi sa fontaine sacrée, ornée ou non, qui peut être parfois assez éloignée du lieu de culte.

Le dimanche, la famille se divise en deux équipes, les jeunes et les vieux. Le premier groupe se rend à la messe de sept heures dans la chapelle la plus proche et l'autre, après avoir traité les vaches, va à la grand messe de l'église paroissiale. Ceux qui sont allés à la chapelle conduisent les vaches au champ et préparent le repas. Ils inversent les rôles chaque dimanche.

Les fabriciens étaient tous des hommes mariés depuis au moins trois ans, choisis dans les familles honorables, car il leur fallait de la religion et de la respectabilité. Ils étaient nommés pour un an et leur nom annoncé en chaire au mois de décembre;

Chaque chapelle en avait un, dont le rôle était d'entretenir et de nettoyer le sanctuaire, de repeindre les statues tous les ans pour le pardon et de le décorer pour cette occasion. Ils recevaient les offrandes, faisaient les quêtes, distribuaient le pain bénit et sonnaient les cloches.

Au bourg, il y en avait quatre, deux par dimanche. Le premier était appelé « fabrik Sant Per » et le second « Fabrik an Anaon », celui des morts.

Certains d'entre eux devenaient membres du conseil paroissial.

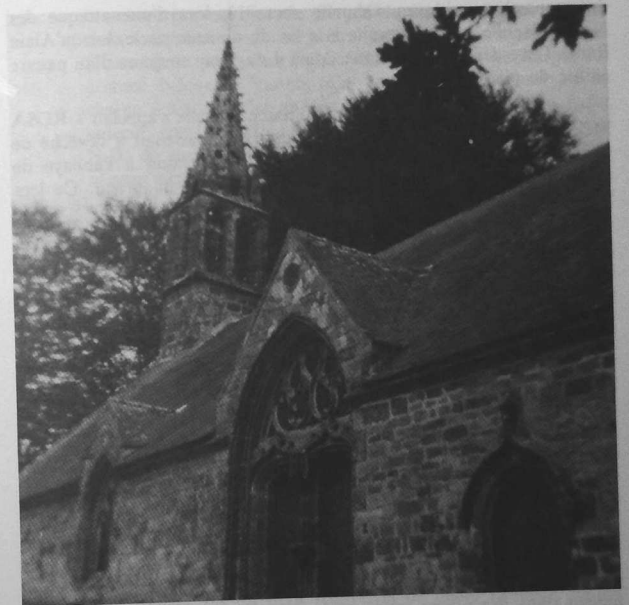
CHAPELLE N. D. DE LA FONTAINE BLANCHE

Cette chapelle est située à deux kilomètres au sud du bourg, dans un magnifique bouquet de hêtres et de châtaigniers. Intron Varia Ar Feunteun-Wenn est particulièrement chère au cœur de chaque Plougastel.

La légende raconte que des paysans trouvèrent un jour, cachée dans la cavité d'un tronc d'arbre, une statue de la Mère de Dieu. Ils pensèrent que, par respect, elle serait mieux placée à l'église paroissiale. Ils la conduisirent donc au bourg et la déposèrent à l'église. Le lendemain, la vieille statue avait disparu. On eut beau la chercher partout, ce fut dans son arbre qu'on la retrouva. De nouveau on la ramena au bourg. Trois fois de suite la même chose se passa. On comprit alors que la Vierge Marie voulait montrer sa volonté d'être honorée à l'endroit précis où l'on avait trouvé sa statue. Une chapelle fut donc élevée à cette place et depuis la statue n'en a plus bougé, parce qu'elle s'y plaît.

Des légendes similaires existent dans d'autres paroisses de Bretagne et à chaque fois, il s'agit de la christianisation d'un culte païen antique. En effet, le nom même de Feunteun-Wenn veut dire fontaine sacrée et non fontaine blanche. A cet endroit existait un lieu de culte celtique où était adoré un dieu de la fécondité et où on vénérât la fontaine. Il y a quelques années, on trouva une statue gallo-romaine, représentant le dieu prié en ce lieu, brisé, mais dont on voit encore parfaitement qu'il tient dans sa main ses organes génitaux.

On a retrouvé également une colonne cannelée de haut en bas, sur tout le pourtour, qui se trouvait naguère près de la fontaine où elle servait de tronc pour les offrandes. Ces pierres, désignées sous le nom de « LEC'H », marquaient dans l'Antiquité la sépulture de personnages importants. Une colonne à guirlande est aussi gallo-romaine.



Lorsqu'au quatrième siècle, les Bretons déjà chrétiens vinrent occuper l'Armorique, ils trouvèrent, bien sûr, beaucoup de ces lieux de culte païens. Selon les directives du Pape, au lieu de les détruire, ils christianisèrent ces sanctuaires druidiques et les fontaines y attenantes.

Ce qui frappe à la Fontaine Blanche, c'est que l'on a dû creuser profondément le schiste d'une colline pour y construire la chapelle, montrant une volonté manifeste de recouvrir par une chapelle l'emplacement exact de l'édifice païen.

La chapelle fut, à l'origine, construite en bois, à la façon de celles

des monastères celtiques. Démolie vers 913, lors d'une attaque des Normands, elle fut reconstruite à la fin du dixième siècle, lorsqu'Alain Barbe-Torte délivra la Bretagne. Mais il s'agissait toujours d'un pauvre édifice de pierre et de bois.

A cette époque, le prieuré de la Fontaine Blanche s'appelait « ROSA MONACHORUM », la rose des moines, et appartenait à l'évêché de Cornouaille. L'évêque Geoffroy, en 1186, en fit don à l'abbaye de Daoulas qui y installa des religieux Augustins et un prieur. Ce legs fut confirmé et augmenté en 1218.

Ce n'est qu'au quinzième siècle, grâce à la prospérité et à la paix du règne du souverain Jean V, que fut construit l'édifice que nous voyons aujourd'hui.

Le pignon ouest a la particularité de n'avoir pas de porche. Il est surmonté d'un clocher gothique du quinzième siècle, qui comporte une chambre des cloches à deux ouvertures. L'une des cloches porte la date de 1702. La flèche est décorée de crossettes feuillagées.

Le mur de la façade sud est percé d'une fenêtre flamboyante et d'un portail à deux portes, séparées par un trumeau, avec un cul de lampe et un dais ouvragés. Un grand arc mouluré encadre le tympan flamboyant. Au-dessus est un cadran solaire daté de 1624.

Au chevet de la chapelle, il y a deux petites fenêtres et une grande verrière, au tympan flamboyant du quinzième siècle.

L'intérieur de la chapelle, de plan rectangulaire, comporte une nef de cinq travées et deux bas-côtés. Les grandes arcades entrent directement dans des piliers ronds ou octogonaux en Kersanton. L'édifice fut en partie restauré au dix-huitième siècle par M. Marion, recteur de Plougastel et titulaire du bénéfice de la chapelle.

Les autels des bas-côtés sont en Kersanton avec des ornements gothiques. Le maître autel est récent. Sur un pilier à sa droite est gravée une inscription en caractères gothiques : L'AN MIL Vc VIII JE.DAVENES ABBE DE DAOULAS CONSACRA LES TROIS AUTELS. NTRE DAME SAT IAN ET LA MAGDAL(eine).

Il s'agit de Jean du Largez, abbé de Daoulas de 1502 à 1520, qui fut nommé évêque auxiliaire de Quimper en 1505 pendant

la minorité canonique de Claude de Rohan, évêque en titre mais non encore ordonné prêtre, âgé de 22 ans, alors qu'il en fallait trente pour être évêque. En 1512, Jean du Largez fut nommé évêque de Vannes (d'Avesnes), tout en conservant sa charge à Quimper et en restant abbé de Daoulas, où il fut enterré en 1533. Il avait une dévotion particulière pour N.D. de la Fontaine Blanche et fit, en 1529, fonder deux messes par semaine dans la chapelle.

Les deux fenêtres ogivales latérales sont ornées de vitraux modernes, offerts par les prisonniers de la guerre de 1939-45 à leur retour de captivité.

Le vitrail central représentait autrefois la crucifixion entre la Vierge et saint Jean, avec un apôtre, sans doute saint Paul; il était orné des écussons des familles donatrices : Buzic de Kerdaoulas, Guerneur du Penhoat, de Kererault, Kerguern de Kernisi. La verrière actuelle date de 1905 et représente le couronnement de la Vierge, entourée de quelques personnages comme saint Corentin, saint Gwenolé et surtout saint Gwenaël.

La dévotion populaire envers saint Gwenaël, en tant que saint local, s'est maintenue à Plougastel, bien qu'aucun oratoire ne lui soit dédié. En effet, ce saint personnage vécut sur le territoire de la paroisse au cinquième ou sixième siècle. Le village de KERVENAL tout proche de la chapelle porte encore son nom. Les ruines de son ermitage se voient encore à Botquénal (le bosquet de Gwénéal).

Gwenaël, fils du tiern Ronvel et de dame Lévénéz, naquit à Lanrivoaré. Il était encore tout enfant lorsque saint Gwenolé passa près de chez lui et le petit Gwenaël, enthousiasmé, supplia ses parents de le laisser suivre l'abbé. Il devint un moine d'une piété exemplaire, se mortifiant en se mettant nu dans un étang glacé. Pendant trente quatre ans, il parcourut la Grande et la Petite Bretagne en fondant de nombreux monastères, et c'est à ce moment qu'il vécut à Plougastel. Un jour que le comte Waroc'h chassait, un cerf vint se réfugier sous son manteau, tant il aimait les bêtes. Il fut le second abbé de Landévennec.

A gauche du maître autel, surmonté d'un crucifix du dix-huitième siècle, se trouve la statue de N.D. de la Fontaine Blanche. C'est une majestueuse Vierge de bois, du seizième siècle, portant l'enfant Jésus qui tient une croix. Au jour du pardon, on revêt la statue des voiles de dentelle et de riches tissus. Les femmes accrochaient naguère à ses bras les somptueuses « seizennou », rubans de soie multicolores que l'on porte sur le tablier pour les grandes occasions. Une paire d'angelots en bois agenouillés, du dix-septième siècle, l'entoure.

Une légende dit que quelquefois, le soir, on voit une lumière qui vient du Léon, franchir l'Elorn et pénétrer dans la chapelle de la Fontaine Blanche. Elle y demeure un instant puis en sort pour se diriger vers le sommet du Ménez-Hom : c'est la Vierge du Relecq en Kerhuon qui vient rendre visite à ses sœurs de Cornouaille.

A droite de l'autel est une belle statue de saint Nicolas, évêque de Myre, en habits pontificaux. Devant lui, le saloir où selon la légende, le méchant boucher aurait salé le corps des trois petits enfants que le saint ressuscita. Ceux-ci jaillissent d'une espèce de baratte et l'un d'entre eux en sort la jambe comme pour s'élancer dehors.

De là ce qu'on raconte aux jeunes enfants, lorsque la mère est en couches, qu'elle est allée à la Fontaine Blanche chercher un petit frère ou une petite sœur dans la baratte de saint Nicolas. Quand on retire celui qui a la jambe dehors, aussitôt un autre prend sa place.

Contre un pilier du chœur, on voit une antique statue en granit polychrome, du seizième siècle, de saint Claude, avec cette inscription en lettres gothiques :

Y. BRENER A FAICT FAIRE CESTE YMAGE.

Comme cachée dans une encoignure, une ancienne Vierge, du quatorzième siècle, ramène son manteau sur Jésus et lui donne quelque chose à sucer. Les vieilles personnes disent qu'il s'agit là de la statue trouvée dans l'arbre.

Dans la nef, contre le premier pilier de gauche, un angelot de pierre forme cul de lampe et supporte un magnifique saint Michel du quinzième siècle, en granit polychrome, terrassant le dragon. L'archange

est vêtu d'une cuirasse et d'un grand manteau et porte une rondache. Il enfonce le bout de sa lance dans la gueule de Satan, représenté comme une espèce de moricaud aux grands yeux étonnés.

L'existence d'une statue ancienne de saint Michel corrobore le fait de la christianisation d'un lieu de culte païen. C'est l'ange lumineux, blanc, qui combat l'erreur du paganisme. Lors de la mission du Père Maunoir à Plougastel, il y eut beaucoup d'apparitions de saint Michel, dont voici un exemple :

« Une jeune fille, qui était depuis plusieurs années sous l'empire du démon, fut tellement touchée par un des sermons de la mission qu'elle ne cessait de verser des larmes et qu'elle en remplissait un mouchoir. La nuit suivante, saint Michel, auquel elle avait une grande dévotion, la mena au tribunal du Christ. Le Sauveur était assisté de sa Mère à droite, et à gauche, de saint Michel, qui tenait des balances en main. La Mère des miséricordes, fléchissant le genou devant son Fils lui dit : « Pardonnez, mon Fils, pardonnez à cette fille, et aux pauvres pécheurs, je vous en supplie par le lait dont je vous ai nourri. » Alors le juste juge ordonna qu'on mit en balance les œuvres bonnes et mauvaises de cette fille. Immédiatement le démon jette dans un des plateaux de la balance des serpents, des crapauds, et autres bêtes immondes représentant les péchés de la jeune fille. Et comme le juge demandait à saint Michel quelle bonne action de sa cliente il pouvait mettre sur l'autre plateau : « Hélas ! dit-il, je n'ai que ce mouchoir que cette infortunée pécheresse a mouillé de ses larmes. » Le juge prononça alors cette sentence : « Demain, fais une confession générale, change de vie, et moi je te promets le paradis. » Le lendemain elle se confessa avec de telles larmes de repentir qu'elles proclamaient l'efficacité de l'intercession de la bienheureuse Vierge et de saint Michel pour elle. »

On peut voir encore une imposante statue de saint Eloi, du quinzième siècle, coiffé de la mitre et revêtu d'une chasuble, et une statue de saint Laurent, avec son gril, du seizième siècle.

Le culte de saint Laurent se développa au cours des épidémies qui, à partir du seizième siècle, apparurent périodiquement en Bretagne. Il est considéré comme l'un des grands saints guérisseurs.

Une sainte Madeleine, très belle, en Kersanton polychrome, datée de 1528, tient son pot à onguents. Elle devait autrefois se trouver sur l'autel qui lui était consacré.

Contre un pilier, sur une console armoriée, est une statue de sainte Barbe, qui a perdu sa tour. Elle est coiffée d'un turban et ses cheveux sont tressés de rubans.

Depuis le Moyen-Age, sainte Barbe est priée dans tout l'Occident. Elle eut à souffrir tant de tourments au cours de son martyre qu'elle est experte en bien des maux et sait soulager ceux qui lui font confiance : son père, prince oriental, furieux de la savoir chrétienne, la fit, d'abord enfermer dans une tour dont il ordonna de murer la porte; puis, devant sa persévérance, on l'attacha à la queue d'un cheval rétif, on la flagella de verges, on lui brûla et coupa les seins et enfin son père la fit décapiter. Tandis que les anges emportaient l'âme de la martyre vers le Paradis, Dieu punit le père cruel en le foudroyant d'un éclair. C'est ce qui fait honorer sainte Barbe comme patronne des artificiers, des pompiers et des chasseurs. En Bretagne, on la prie surtout pour que les nourrices aient du lait. De plus, la prière quotidienne bretonne traditionnelle la supplie de nous délivrer du feu, du tonnerre, de la mort subite et du péché mortel.

En face, sur un cul de lampe aux armoiries des Buzic, il y a une belle représentation de saint Fiacre du seizième siècle, en Kersanton polychrome, avec sa bêche dans la main.

Saint Fiacre était un moine irlandais, qui au septième siècle vint fonder un ermitage aux environs de Meaux. L'évêque, saint Faron, lui donna dans un coin de forêt autant de terre qu'il pourrait en remuer avec sa bêche en une journée. Fiacre traîna sa bêche derrière lui et la terre s'ouvrait aussitôt en un sillon. Lorsqu'il jugea avoir assez de terrain, il le cultiva et

en partageait les récoltes avec les pauvres et les voyageurs. C'est pourquoi on l'honore comme patron des cultivateurs et des jardiniers. Il fut très vénéré au Moyen-Age, où les miracles se multipliaient sur son tombeau. C'est lui qui est considéré comme le patron de la « toque », autrement dit de la gourme.

La fontaine sacrée est au bas du chevet de la chapelle. Le bassin carré a été rabaissé et l'eau ne coule plus dans le conduit original. Le monument est une arche gothique, dans un massif de maçonnerie cubique du dix-septième siècle, et abrite une Vierge à l'enfant archaïque du seizième siècle en Kersanton.

À côté de la porte de la chapelle, se dresse un calvaire rustique du quinzième siècle, en pierre de Kersanton et de Logonna. Le socle et le fût sont octogonaux. La croix est d'une seule pierre, avec des fleurons et un dais gothique, et porte le crucifix et une Vierge à l'enfant en demi-relief.

Le grand pardon de la Fontaine Blanche a lieu le 15 août et le petit pardon le lundi de Pâques. La procession paroissiale s'y rendait naguère aussi pour le mardi des Rogations et le jour de la Communion solennelle.

Dans les cas graves, neuf personnes se rassemblent et vont, en priant, demander secours et guérison à la Vierge Marie. Mais, conformément à la tradition et à la destination antique de ce lieu, ce sont les petits enfants que l'on y apporte : on leur apprend à marcher en contournant la chapelle à l'intérieur. Autrefois, pour les guérir de la fièvre on les plongeait trois fois, nus, dans la fontaine.

Une coutume assez barbare existait aussi à la Fontaine Blanche : on y vendait aux enchères les vêtements des enfants morts dans l'année.

En face de la chapelle s'élève l'ancien logis des moines de Daoulas desservant le sanctuaire. C'est une construction du quinzième siècle à tourelle qui fut autrefois assez élégante.

Un peu plus haut que la chapelle, on montrait naguère encore un vieil arbre creux, où un prêtre réfractaire aurait fait sa cachette durant la Révolution.

CHAPELLE SAINT-CLAUDE

A cinq kilomètres à l'est du bourg, dans un cadre majestueux, devant la presqu'île de Loperhet, dans un bouquet de grands arbres, se dresse la chapelle de Saint-Claude, sur la montagne du même nom, dans le DOUAR-BIHAN, la petite terre.



Qui est ce saint Claude ? Actuellement, il s'agit de l'évêque de Besançon, né à Salins en 603, mort en 696.

Auparavant, était-ce Glaodan, père de saint Goulven, nous l'ignorons.

Voici comment fut élevée la chapelle, d'après la légende :

Il y avait grande animation, ce jour-là, au manoir des Kergoat. Répondant au commandement de son souverain, le duc de Bretagne, le sire de Kergoat partait pour la croisade. Il lui fallait, en bon chrétien, aller lui aussi aider à la délivrance du tombeau du Christ tombé aux mains des Maures.

Confiant le manoir à son épouse éplorée, ayant reçu la bénédiction de son chapelain, il partit pour l'aventure accompagné de son écuyer. Le voyage pour la terre sainte fut long et fatigant.

Un soir, ayant débarqué sur une plage de ce lointain Orient où rien ne ressemblait à sa Bretagne natale, la trompette d'alarme retentit; une armée de Maures arrivait sur les croisés à toute allure. Ce fut une fameuse mêlée. Heureusement, le sire de Kergoat n'avait quitté ni son épée ni son armure car il se trouva au milieu d'une douzaine de Turcs qui frappaient, taillaient, estoquaient de bon cœur. Le sire de Kergoat était un fort chevalier et ne se laissait pas faire. Son écuyer et lui se défendirent et se trouvèrent bientôt éreintés devant un monceau de cadavres d'infidèles. Mais l'armée des croisés était loin, impossible de la rejoindre, car aussi loin que Kergoat pouvait voir il n'y avait que des cadavres. Par surprise, un détachement de Maures leur tomba dessus. Ils n'eurent ni le temps ni la possibilité de se défendre et se virent enchaînés et trainés jusqu'à une maison où on les enferma. Ils ne se lamentèrent point, mais attendirent le moment propice. Lorsqu'on vint leur apporter un peu de pain pour leur dîner, ils réussirent à coincer entre eux deux le Maure qui les servait, l'assommèrent avec la cruche d'eau et s'enfuirent par la porte ouverte.

La nuit tombait et ils essayèrent de se mettre à l'abri. Près d'une ruine sur le bord de la mer, ils avisèrent une grande auge de pierre et s'y réfugièrent. Dissimulés dans ce refuge précaire, ils firent tous deux le point de la situation. Il ne restait plus qu'à prier; ils se souvinrent d'un saint dont on leur avait

parlé : saint Claude, un saint évêque de Besançon du Dauphiné en France, et qui, disait-on, était secourable aux chrétiens en difficulté. Le sire de Kergoat dit de tout son cœur : « Si saint Claude nous tire de ce mauvais pas, je promets de lui élever une chapelle sur le point le plus élevé de mon domaine. » Epuisés les deux compagnons s'assoupirent dans leur auge de pierre. Le lendemain matin, le joyeux cocorico d'un coq les réveilla; « Mais, dit le sire de Kergoat, ce coq ne m'est pas inconnu, j'ai l'impression que c'est celui de mon manoir ». En effet, l'auge de pierre flottait dans l'anse de Penfoul, au pied du domaine de Kergoat. On peut imaginer la surprise et la joie des deux miraculés et de leurs amis qui désespéraient de les revoir.

Le sire de Kergoat tint sa promesse et commença à faire élever à saint Claude une chapelle sur ses terres. Mais, les maçons s'apercevaient chaque matin que leur travail de la veille était démoli pendant la nuit, si bien que le sire de Kergoat dut se rendre à l'évidence : l'endroit qu'il avait choisi ne plaisait pas à saint Claude. Aussi, il fit attacher à l'auge de pierre deux bœufs et les laissa aller; ils montèrent sur la colline et s'arrêtèrent au sommet. C'est là que fut construite la chapelle.

Il y a quelques années on vénérât encore l'auge dans laquelle le sire de Kergoat était revenu de Terre Sainte.

En fait, le site de la chapelle, isolée sur une colline, pratiquement sans village autour, la proximité de PORSGWENN, le port sacré, laisse à penser qu'il s'agit d'un lieu de culte gallo-romain. Ceci est confirmé par quelques éléments de sculptures antiques réutilisés dans la chapelle, dont une console avec un visage, et une autre, qui paraît être un chapiteau inachevé.

Il y eut ensuite une construction gothique dont on a réemployé différents éléments, dont deux figures d'animaux, dans les amortissements du pignon ouest. Une statue de la Vierge est également du quatorzième siècle.

L'édifice actuel est du seizième siècle. Il est en forme de croix

latine avec une nef courte et un transept au développement exagéré. Le chevet, daté de 1574, est à pans coupés de style Beaumanoir; on appelle ainsi ce type original de chevet à noues multiples, qui fut conçu par l'atelier morlaisien des Beaumanoir, et eut un grand succès à la fin du quinzième siècle. La façade ouest, le chevet et le bras sud du transept sont en Kersanton et en pierre de Logonna. Les cinq fenêtres à meneaux sont du type flamboyant.

Le clocher « renaissance », ajouré, à deux étages, se termine par un dôme surmonté d'un lanternon. On y lit du côté sud : GVILLAMET JEAN FA. La cloche porte l'inscription : « Yves Perrot Gouverneur, Joseph, Anna, Joachim, Saint-Sezni Ora pro nobis, 1757. » Pour monter au clocher, l'escalier est sculpté de volutes.

Sur le pignon ouest, on peut voir : LE MAVCAIRE PRIEVR : RECTEUR : DE : PLOUGASTEL : IAN : CORRE : FABRIQVE 1652.

Au pignon du transept sud, il y a : JEHAN LE GAL FABRIQVE 1661.

Au-dessus d'une porte latérale est inscrit : JEHAN LE VIGOU-ROUS FABRICA.

A l'intérieur, le maître-autel, construit vers 1660, est baroque; il est surmonté d'un gracieux rétable à deux colonnes torsées et deux colonnes lisses à chapiteau corinthien; des volutes en arabesque, des festons de feuilles de chêne, de grappes de raisin parsemés d'oiseaux courent tout autour de l'autel. Au milieu, une niche abrite une statue de saint Claude, en chape et mitre, portant une croix de Lorraine. Au-dessus des colonnes, deux anges adorateurs s'inclinent vers un groupe représentant la Vierge couronnée par son Fils portant la croix et le Père Eternel. Le Saint-Esprit, disparu, planait sous la forme d'une colombe suspendue à la clé de voûte. L'autel porte cette inscription : PEIN L'AN 1824 C. VERGOZ, D(esser)VENT, F. H. BILLANT FABRIQVE.

Sur la clé de voûte de la boiserie du chœur apparaissent les armes des Buzic, seigneurs de Roscerf, dont Saint-Claude était la chapelle du manoir.

Du côté de l'évangile, se trouve saint Eloi costumé en évêque avec

son cheval à côté de lui. Du côté de l'épître, il y a une niche contenant une statue de saint Loup en évêque. Sur les volets, saint Laurent avec son gril, et saint Jérôme en vision; il tient en main un caillou, à ses pieds un lion et les attributs de cardinal sont suspendus à un arbre. (L'inscription saint Charles est fausse.)

Saint Loup, qui fut évêque de Troyes, accompagna saint Germain d'Auxerre en Grande-Bretagne de 429 à 431, pour combattre l'hérésie du moine Pélage, en breton Morgan, qui faisait beaucoup de progrès. Les légendes galloises et bretonnes parlent de saint Loup sous le nom de Bleiz (loup = bleiz) ou même Blaise, et en font le compagnon de Marzin (Merlin). Il protège bien sûr contre les loups.

Dans le transept nord, on trouve tout d'abord une statue de sainte Anne hiératique, avec les joues rouges. Elle formait un groupe avec la petite Vierge au livre que l'on voit dans le transept sud. Ensuite vient une statue de saint Claude, du seizième siècle, de belle facture, puis un petit saint Sébastien avec une flèche dans le genou.

A l'angle de ce transept est un joli groupe du quinzième siècle de saint Eloi en chasuble antique avec à côté de lui saint Nicodème portant la couronne d'épines. Au-dessous saint Eloi, en maréchal-ferrant de la légende, ferrant le pied détaché du cheval.

Il s'agit d'une scène de la vie de saint Alar, un des premiers évêques de Cornouaille, tellement confondu par assonance avec le saint Eloi, ministre de Dagobert, que l'on ne sait plus très bien ce qui est propre à l'un ou à l'autre. Voici ce que dit la légende locale à son sujet :

Ceci se passait au temps où Jésus-Christ venait faire des promenades en Basse-Bretagne. Il y avait un forgeron très habile qui avait son atelier sur le bord de la grande route. C'était vraiment un excellent maréchal-ferrant que cet Alar. Tout le monde en était d'accord et il n'avait pas son pareil pour ferrer les chevaux des paysans du voisinage, bien sûr, mais aussi ceux des gentilshommes qui tous l'honoraient de sa confiance. Il avait beaucoup de travail et se sentait fier de sa réputation, tellement fier même qu'il avait fait inscrire

au-dessus de sa forge : « Alar maréchal, maître sur tous les maîtres et maître sur tous. » Un jour, un étranger passait devant la forge et vit l'enseigne. Il entra et demanda à voir Alar le maître forgeron et lui dit : « Je me suis permis d'entrer pour vous demander si vous n'auriez pas besoin d'un ouvrier. » Alar le considéra attentivement car il avait justement besoin d'un employé supplémentaire, vue la clientèle qui affluait à sa forge. Mais il tint à se renseigner sur cet inconnu dont la bonne mine lui plaisait. « Tout d'abord, tu dois m'appeler Maître, et puis dis-moi ce que tu sais faire. » L'homme lui répondit qu'il connaissait bien le travail de forgeron et de maréchal-ferrant, et qu'il saurait sans difficulté aider Alar au travail de son atelier. « Justement, dit Alar, voici un cheval à ferrer, on va bien voir ce dont tu es capable. » L'inconnu, sans hésiter, accepta. Il forgea un fer impeccable, puis, au grand étonnement d'Alar, il saisit la patte du cheval, la coupa, la porta sur l'enclume et ferra le sabot en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Alar, épouvanté, lui dit : « Mais, mon pauvre, tu es fou, tu vas tuer cette bête ! » — « Oh non, maître, lui répondit l'ouvrier, cela va beaucoup plus vite et c'est beaucoup plus facile ainsi. » Puis, il replaça la patte du cheval qui se ressouda aussitôt, et le cheval ne parut pas souffrir de l'opération. Alar, intrigué, examina le travail du nouvel ouvrier, le trouva parfait et n'eut rien à redire. A ce moment, un client entra dans la forge et voulut qu'on répare une roue de sa charrette. Alar envoya son nouvel employé s'en charger. Pendant ce temps, arriva le seigneur du lieu, homme fort irritable et qui voulut aussitôt qu'Alar s'occupe lui-même de ferrer son cheval. Celui-ci se dit qu'il pourrait essayer la manière de faire de son ouvrier. Après tout, il avait bien observé comment il s'y prenait et saurait bien lui aussi, le maître forgeron, réussir par cette méthode. Il coupa donc la patte du cheval du seigneur et se mit en devoir de la ferrer. La pauvre bête souffrait et gémissait de douleur, le sang coulait à flots de sa blessure, et le seigneur, dans une rage folle, menaçait Alar de le tuer

pour lui apprendre à se moquer de lui. Alar avait beau essayer de recoller la patte, il n'y arrivait pas; et le cheval épuisé, à bout de sang, tomba à terre. Il se résolut alors à demander l'aide de son ouvrier, qui arriva prestement. Il regarda Alar en souriant et replaça la patte du cheval qui se releva tout dispos. Alar le considérait, ébahi, en ne sachant trop quelle contenance prendre. L'étranger lui dit : « Vous avez écrit sur votre enseigne que vous êtes le maître sur tous les maîtres, vous êtes en effet un excellent ouvrier, mais j'ai tenu à vous montrer que vous n'êtes pas maître sur tous, car vous voyez qu'il y en a de plus forts que vous. » Alors, seulement, Alar remarqua l'aurole lumineuse que l'étranger avait autour de la tête et comprit que c'était Jésus-Christ lui-même qui avait voulu lui donner une leçon. Depuis, on ne vit plus qu'une simple enseigne sur sa forge : « Alar maréchal-ferrant. »

Dans le transept nord, on voit saint Philippe, qui tenait une lance, et une Vierge mère déhanchée, du quatorzième siècle, offrant une pomme à l'enfant Jésus qui tient en main un livre.

Aux quatre coins de la croisée du transept, des personnages forment cul de lampe : saint Pierre, saint Jean, un personnage dans l'attitude de la conversation et une truculente femme qui montre ses seins nus. Trois des quatre poutres de la chapelle sont encadrées dans des gueules de dragon, la quatrième est entourée aux extrémités de feuillage.

Au siècle dernier, la nef était séparée du transept par un chancel aux cloisons de bois. Au haut, on pouvait lire « 1606 Louis Hamon fabrique lors », puis sur un écusson tenu par deux renommées : « Servire Deo regnare est. » Une poutre au-dessus portait le Christ en croix avec la Vierge et saint Jean. Ces personnages sont actuellement accolés au mur de la nef.

Il y a encore dans la chapelle des personnages bi-face provenant d'un ancien calvaire et une pierre carrée aux armoiries martelées des Buzic.

Une coutume assez originale se passait à Saint-Claude : on portait dans la chapelle une chemise des gens morts en mer.

Dans la sacristie, existe une statue moderne de saint Claude destinée

à être portée en procession, ainsi qu'une croix processionnelle en argent avec des clochettes, des béquilles que l'on portait en ex-voto, et une paire de lanternes à manche. Elle contient également un reliquaire pour les reliques de saint Claude. La sacristie fut refaite au dix-huitième siècle comme l'atteste l'inscription : 1749 Michel Le Bot Prêtre.

On y conserve un calice d'argent de la fin du dix-septième siècle, œuvre d'Olivier Le Roy, de Morlaix, et une patène également d'argent, signée I., G., de la même époque.

La voûte autrefois lambrissée du chœur était ornée de peintures représentant les principaux traits de la vie de saint Claude peints par Claude Hen en 1661. Malheureusement ces peintures ont irrémédiablement disparu lors de la restauration de la chapelle par la commune, en 1968.

Trois cantiques sont à la disposition des pèlerins. L'un d'entre eux raconte, à la manière d'une GWERZ, l'histoire du marquis de Kergoat libéré des Turcs par saint Claude.

**

Le calvaire qui se dresse sur le placite de la chapelle a un fût octogonal. Le Christ est descendu de la croix, sur les genoux de sa mère. D'un côté sont saint Pierre et saint Jean et de l'autre saint Yves en barrette et tenant une bourse, avec la Vierge. C'est une très belle œuvre du Landernéen Le Doré, vers 1630.

La fontaine de saint Claude se trouve environ à deux cent cinquante mètres plus bas. C'est un monument, refait en 1891, où figure le blason des Buzic. L'ouverture abrite, dans une niche grillagée, une statue de saint Claude en évêque, esquissant un geste de bénédiction, qui fut sculptée par le célèbre Santig Koad au début du siècle.

**

Dix statues de procession, munies d'un dispositif qui permettait de les promener au bout d'un bâton, existent encore. On les appelait irrespectueusement « Santig abostolik gand eur vazig en e rereg » —

petit saint apôtre avec un bâton dans son cul — ce qui montre bien comment on les portait. Il y a tout d'abord la statue de saint Corentin, deux de la Vierge à l'enfant, une de saint Diboan, une de saint Mémor, avec l'inscription « 1822 donnée par Claude Jean Jézéquel », deux de saint Claude, une de saint Eloi, une de saint Joseph, assez grossière, avec les initiales J. K., enfin une de saint Jean avec l'inscription « donnée par Joseph Le Cap et Marie Vergos ».

En 1721, le pardon avait lieu le second dimanche de septembre, et, plus anciennement le troisième dimanche du même mois. On y donnait du crin en offrande à saint Eloi. Aujourd'hui, il a lieu le premier dimanche de septembre. Il était fréquenté par les Plougastels, par les gens de Loperhet tout proche mais aussi par les Léonards de Guipavas, du Relecq, de Saint-Marc.

Les gens du village de Saint-Claude venaient jusqu'au bourg avec la croix, les statues et les reliques. Là, la procession s'organisait et l'on repartait vers Saint-Claude. En cours de route, les enfants essayaient de passer sous le brancard des reliques, sans recevoir de coup de baguette des deux gamins chargés de leur garde et pour cela armés d'un bâton. La procession des vêpres était accompagnée de huit clochettes portées par les enfants, parents du fabricant en titre. Ils se voyaient également confier les petits saints au bout des bâtons. On faisait trois fois le tour de la chapelle et lorsque l'on y entraît, il fallait passer sous les reliques portées à bout de bras par deux hommes. Mais les deux jeunes gardiens veillaient et frappaient de leur bâton « rikabanet » c'est-à-dire à l'écorce sculptée, ceux qui faisaient mine de toucher aux reliques.

Le jour du pardon de Saint-Claude également, le curé bénissait un grand nombre de petits pains d'un sou, plus récemment des gâteaux, que l'on faisait manger aux enfants pour leur apprendre à parler; de là, peut-être, vient que les Plougastels sont si bavards.

CHAPELLE SAINT-TRÉMEUR

Cette chapelle, discrète, se trouve à trois kilomètres et demi au sud du bourg. Le clocher en est assez élégant bien qu'un peu petit. Elle est étroite et basse et n'a que trois petites fenêtres : l'une au chevet et les deux autres sur les côtés. Près de la fenêtre sud, cette inscription : V : VIGOUROUS F F : FAICT : FAIRE : CETTE : CHAPELLE : 1581. Près de la fenêtre nord, on lit F : IVLIAN : F : 1636. Au-dessus de la porte sud est la date de 1801. Monsieur l'abbé Uguen (curé de 1928 à 1937) y fit ajouter un transept, démoli depuis.

Lorsqu'en 1930 on construisit ce transept, on découvrit sous terre un certain nombre de squelettes; il s'agissait là, dit-on, des victimes d'une bataille entre les Anglais et les gens du coin, à une époque que personne ne peut plus préciser.

A gauche de l'autel de pierre, on remarque le Père Eternel, du quinzième siècle. Il est coiffé de la tiare, drapé dans son manteau rouge. Il est encastré dans un trône aux appuie-bras sculptés. Le fils qu'il tenait sur ses genoux et la colombe du Saint-Esprit ont disparu. Au-dessus de lui, une paire d'anges gardiens du dix-septième siècle, très beaux, guidant l'un un petit garçon, l'autre une petite fille.

A droite de l'autel est une monumentale et naïve statue de saint Trémeur tenant sa tête dans sa main gauche et dans l'autre la palme du martyr.

Trémeur était le fils de Konomor, puissant comte du Poher. Celui-ci demanda à Warok — comte de Vannes — la main de sa fille Trifina. Warok hésita longtemps, car Konomor avait déjà tué six de ses épouses. Saint Gildas, cependant, pour éviter une guerre entre les deux comtés, décida le père à donner sa fille. Les premiers mois du mariage furent heureux. Mais quand Konomor vit que Trifina allait devenir mère, ses instincts sanguinaires se réveillèrent. En effet, on lui avait



prédit qu'il périrait à cause de son fils. La pauvre épouse, ne pouvant plus douter du sort qui l'attendait, décida de retourner à Vannes près de son père. Elle y était presque arrivée lorsque Konomor la rattrapa et lui coupa la tête. Le père, désolé, ramena le cadavre de sa fille et fit appeler Gildas qui, d'un signe de croix, lui remit la tête sur les épaules et la ressuscita. Elle accoucha d'un fils que l'on appela Trémeur. Celui-ci fut confié, tout jeune, à Gildas. Un jour, que le saint abbé allait à Landévennec pour visiter saint Guénoles, il amena Trémeur avec lui et le laissa à Plougastel pour s'amuser, car Trémeur raffolait du jeu de la soule — espèce de football breton qui

se pratiquait avec une boule de cuir remplie de foin. Il jouait donc avec des amis, lorsque Konomor passa, reconnut son fils et lui trancha la tête. Mais Trémeur, lui, prit sa tête dans ses mains, maudit son père et continua à jouer jusqu'à ce que Gildas revienne pour la lui remettre sur les épaules. Une assemblée d'évêques se réunit sur le Méné Bré, sous la direction de saint Hervé, lança l'anathème sur Konomor, qui fut tué à la bataille du Relecq, en Plounéour-Ménez.

Saint Trémeur est invoqué contre les maux de tête. On vient à la chapelle pour le prier et l'on met sa tête dans l'ouverture qui se trouve sous le bénitier sculpté près de la porte sud.

On remarque aussi une belle statue de la Vierge Mère, INTRON VARIA AR WIR ZIKOUR, Notre Dame du Bon Secours. Cette Vierge a la particularité d'écraser une démonsse femelle aux seins proéminents, qui tient une pomme dans sa main droite.

Cet être fait partie de la mythologie celtique. C'est une « morganez », habitant les profondeurs marines. Ces créatures sont d'une beauté extraordinaire et les morganezed, pour avoir de beaux enfants, attirent dans l'eau les plus jolis garçons, mais ne les laissent plus partir. Elles partagent avec eux leurs immenses richesses, leur font une vie de rêve dans leur manoir du fond de l'océan, mais elles sont d'une jalousie extrême, et celui qui y est entraîné est condamné à vivre de toute éternité dans les profondeurs de la mer.

Il y avait une fois un jeune homme d'une beauté légendaire qui se rendait en famille au pardon de Saint-Trémeur. Par un chemin étroit, ce groupe de pèlerins longeait la mer pour se rendre à la chapelle, et le jeune homme suivait un peu derrière les autres en devisant gaiement avec ceux qui le précédaient. Tout à coup, il se tut et ses compagnons, en se retournant, virent qu'il avait disparu. Ils l'appelèrent et le cherchèrent en vain. Sa mère, inquiète, se mit à genoux et invoqua la Vierge Marie en la suppliant de lui rendre son enfant. Alors, on vit le jeune homme sortir de l'eau portant une pomme d'or dans la main. Il se mit à raconter son histoire : « Une morganez est sor-

tie de l'eau, m'a attrapé la jambe et m'a entraîné dans les profondeurs de la mer sans que j'ai même eu le temps d'appeler au secours. Elle voulait me faire manger cette pomme, mais je vous entendais qui m'appeliez et ma mère qui demandait l'aide de la Vierge Marie. Alors une dame est apparue, elle écrasa la morganez de son pied et me ramena au rivage à travers les vagues. » Tous avaient compris que Madame Marie avait sauvé leur compagnon des griffes des démons de la mer.

On voit sur le mur nord, un vieux Christ du seizième siècle d'une facture très naïve dont la figure est expressive, le buste saillant et dont les jambes fléchissent sous le poids du corps.

Saint Sébastien, patron des épidémies, jeune, attaché à un arbre, attend sa volée de flèches, tandis que saint Roch, en pierre, dans le mur du clocher, relève sa robe pour montrer son bubon pesteux.

Saint Roch, s'il est un des guérisseurs de la peste, est aussi prié par les malades atteints d'impétigo (de toque) : ils endurent les mêmes souffrances que les siennes, quand il avait la peste, et que son chien lui léchait ses plaies pour les cautériser.

Tout près, un magnifique bas relief du dix-septième siècle représente Notre-Dame de Pitié portant son fils sur les genoux.

Un vieux saint en pierre de Kersanton polychrome ayant en main une banderole, un livre sous le bras et une bête à ses pieds, est saint Marc.

Il est vénéré dans plusieurs paroisses de Bretagne, dont Brest. Il a la réputation de protéger les champs des gelées et de la grêle. Autrefois, on évitait de planter du chanvre le jour de sa fête, car il aurait été difficile à ramasser. On lui portait des sacs de blé et d'orge, pour obtenir « madou an douar », les biens de la terre.

Enfin, il est un saint du dix-septième siècle que, malgré son apparence, on honore comme saint Riou.

Il y a de cela très longtemps, c'était à l'époque où les Bretons arrivèrent en Armorique, régnait à la Roche-Maurice un prince païen, nommé Elorn. Il n'avait qu'un seul fils, appelé

Riou, et le prince était très malheureux car un dragon dévastait la contrée et exigeait chaque année un jeune enfant pour le dévorer, et le sort était tombé sur le jeune Riou qui allait être livré à la bête. Désespéré Elorn se jeta dans la rivière, que l'on appelait à l'époque Dour Don, qui passait devant son château (et à laquelle il donna son nom). Heureusement deux bons chrétiens se promenaient par là : Néventer qui était un puissant guerrier et Derrien qui était moine. Ils le sauvèrent et apprirent les raisons de son désespoir. Ils lui dirent que s'il voulait devenir chrétien ils se chargeaient tous deux de débarrasser le pays du méchant dragon et ainsi Riou serait sauvé. Elorn bien sûr accepta. Les deux amis avancèrent vers la caverne du dragon horrible qui se précipita vers eux, mais, d'un signe de croix, rendirent l'animal plus doux qu'un agneau. Derrien passa son étole au cou de la bête et le jeune Riou la conduisit comme un chien jusqu'à Brest, pour le montrer au roi Bristok, et de là à Plouneour-Trez où les saints lui ordonnèrent de se noyer dans la mer. Elorn se convertit ainsi que toute sa famille. Riou, touché par la grâce, partit avec sa mère vivre en ermite dans les bois de la Forêt-Landerneau. Puis, à la mort de celle-ci, il se retira sur un rocher écarté à côté de Camaret et y demeura quarante ans à prier Dieu sans cesse. Saint Gwenolé, de Landévennec, apprit l'existence de l'ermite et vint lui rendre visite sur son rocher pour le prier de venir à son monastère. Il fut très étonné de voir un saint vieillard à moitié nu, dont le corps était recouvert et protégé par de la mousse comme il en pousse sur les rochers. Riou accepta l'invitation de Gwenolé, et, lorsqu'à l'abbaye il revêtit la robe des moines, toute la mousse qui le protégeait tomba et son corps apparut jeune et vigoureux.

Les principales fêtes qui se célébraient à Saint-Trémeur avaient lieu le lundi de la Pentecôte, les jours de saint Joseph et de saint Marc et le dernier jour d'août, fête de saint Riou. La procession s'y rendait pour la saint Marc. Le pardon a lieu le second dimanche de juillet.

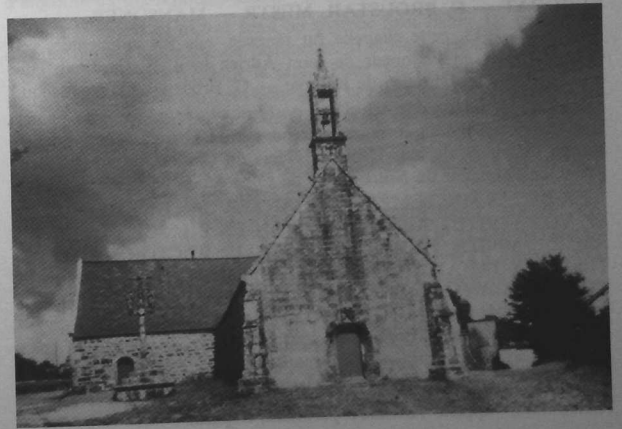
En 1738, soixante livres furent payées à un fondeur de Brest pour augmenter et refondre la cloche de Saint-Trémeur.

Au sud de la chapelle, se dresse un joli calvaire, construit vers 1600, qui porte d'un côté le Christ avec la Vierge et saint Jean et de l'autre saint Trémeur et saint Gildas. Les visages ressemblent étonnamment à ceux du grand calvaire du bourg. La fontaine de dévotion se trouve à une centaine de mètres au sud-ouest de la chapelle.

CHAPELLE DE SAINT-ADRIEN

La chapelle de Saint-Adrien est située à cinq kilomètres au sud-ouest du bourg, au fond de l'anse de LAUBERLAC'H, sur la rive droite de la rivière. Elle date de 1549.

Une légende, rapportée par Arthur de La Borderie, attribue le début de l'évangélisation de la Bretagne à saint Philippe et à un disciple de Joseph d'Arimatee, nommé Drénalus, en breton Drénan, qui aurait fondé l'évêché de Lexobie, et serait mort en l'an 92. C'est aussi le patron du Drennec. Mais, au seizième siècle, le clergé voulut à tout prix remplacer les saints bretons par ceux du calendrier, et c'est ainsi qu'officiellement, saint Drénan fut changé en saint Adrien, martyr à



Nicomédie vers l'an 303, reconnu comme ayant le privilège de défendre contre les maladies contagieuses. Mais la ferveur populaire continue à prier saint Dréan.

Cette chapelle en remplaça une autre, car déjà un acte du 27 décembre 1414 nous apprend que Marguerite Burel, femme d'Alain Morant, donna cinq sols de rente à l'abbaye de Daoulas sur ses terres entre Saint-Adrien et Plougastel.

C'est un assez vaste édifice en croix latine composée d'une nef, d'un chevet carré et d'un transept à bras allongé.

Le pignon ouest est percé d'une porte en anse de panier, surmontée d'une accolade renaissance à crossettes avec, aux angles, deux contreforts à console renversée. Au-dessus, il y a un petit campanile de la fin de la période gothique.

Sous le clocher est cette inscription : ER BLOAVEZ 1913 AR CHAPEL MAN A ZO BET NEVEZET, HIRRET EO BET, E ZOUR ADSAVET, EN HENOR SANT-ADRIAN BENNIGET — FR. CARDINAL PERSON — CL. GRIGNOUX FABRIC. DEUS KERGOAT — G. BROUSTAIL MESTR — MANSONER.

(En l'an 1913, cette chapelle fut rénovée, elle fut augmentée, son clocher relevé, en l'honneur de saint Adrien béni. F. Cardinal, curé — Cl. Grignoux, fabricant de Kergoat — G. Broustail, maître-maçon.)

La façade sud est décorée d'une porte moulurée en anse de panier. Une inscription gothique nous apprend que la chapelle fut fondée le second dimanche de mai 1549 par Henri du Chatel, recteur de Plougastel, en l'honneur de Notre-Dame de Consolation et de saint Adrien.

ER BLOAS MIL PEMP CANT HANTER CANT NEMED UNAN EZ VOA FONTET AR CHAPEL MAN EN EIL SUL E MAE, EN AMSER MESTR HERRY A CASTELL, RECTOR PLOECAS-TELL, HA JAHAN GUERGOZ, DIT MONOT, GOUERNER ER CHAPEL MAN EN ENOR DA DOE HA YTRO MARIA A COFORT HA SANCT ADRIAN.

Une petite partie de cette façade, endommagée par un obus en 1944, fut restaurée ainsi que la fenêtre.

Sous la fenêtre du chevet une pièce, rapportée du bourg lors d'une restauration, rappelle l'ossuaire paroissial disparu.

A l'intérieur, le pavé est fait de dalles irrégulières. A l'entrée des bras du transept, de belles colonnes monolithes supportent les tirants qui étayent la charpente. A trois des quatre coins de la croisée du transept, des culs de lampe sculptés représentent les symboles des évangélistes : un aigle, un taureau et un ange; il manque le lion de saint Marc. Au coin du transept nord, il y a un moine grotesque et un monstre à tête humaine.

Les quatre poutres de la nef sont encastrées dans des gueules de dragon, ainsi que celle du transept sud. La poutre du transept nord est richement sculptée de guirlandes et de feuillage.

Le chœur est lambrissé de panneaux sculptés provenant des coffres de la région : 1638 — Kervella, Kerdoncuff à Godibin —; 1644 — Jézéquel à Kerzivès —; 1652 — Kervella à Kerzivès —; 1734-1739 — Le Gall à Penanéac'h 1782; sans date Piriou à Kerzivès, Grignoux à Kergoat.

L'autel lui-même est fait de panneaux et dessus est posée une paire d'angelots du dix-septième siècle.

Dans le chœur se trouve aussi un superbe banc-bahut, de 1611, orné d'arabesques, d'entrelacs, de cartouches. Il porte une représentation de Véronique tenant le voile de la sainte Face. Sur ce meuble sont posées deux petites statues qui proviennent de la chapelle plus ancienne : un évêque, saint Aaron, portant une croix, et un joli saint Michel écrasant le dragon.

Voici la prière que l'on adressait au « Balanser an eneu » — au peseur des âmes.

GOULENNOM GAND AR WERC'HEZ VARI, PA DEUI DEVEZ AR MARO, DA LAVAR D'AN AOTROU SANT MIKAEL, DIRAG DOR AR BARADOZ, DA BOUEZA MUIOCH A VAD EVID A ZROUG.

(Demandons à la Vierge Marie, lorsque viendra le jour de la mort, de dire à Monsieur Saint Michel, devant la porte du Paradis, de peser davantage de bien que de mal.)

Saint Aaron ou ARAN, lui, était le premier moine breton, qui vivait en ermite près de Saint-Malo.

Autour de l'autel, tout d'abord, on voit un saint Fiacre du seizième siècle, puis un saint Philippe du seizième siècle également, portant la lance avec un livre dans la main gauche. C'était le maître de Drénan.

Ensuite saint Adrien, déhanché porte ses tripes dans ses mains.

La dévotion populaire l'appelle sant Mémor et vient le prier pour les coliques et les maux de ventre. Il faut lui allumer un cierge pour être guéri de tout mal d'entrailles.

La statue de saint Riwall est caractéristique du dix-huitième siècle. Il est habillé en prêtre avec l'étole et le surplis et est coiffé de la barrette.

Riwall était un prince de race royale de Bretagne insulaire. Sainte Koupaïa, sa sœur, était la femme du roi Hoel Da ou Hoel Mad, l'un des rois les plus célèbres de l'île de Bretagne, qui laissa des lois si sages qu'elles sont encore admirées aujourd'hui. Les attaques des Saxons faisaient régner l'insécurité dans le pays que gouvernait Riwall. Il décida de passer la mer avec ses sujets et vint en Armorique fonder le royaume de DOMNONEE (dans le nord de la Bretagne actuelle). Il fut bientôt rejoint par Fragan, son cousin, le père de saint Guénolé. Les deux cousins avaient une véritable passion pour les chevaux et un élevage de coursiers splendide. Ils décidèrent un jour d'organiser une course sur la plage de Bréhec. Un des sujets de Fragan, Maël, fils de Conomaël, sur le point de gagner, tomba de cheval et se fracassa la tête. Saint Gwenolé qui assistait à l'épreuve se mit en prière et ressuscita Maël. Riwall accueillit bientôt son beau-frère, le roi Hoël, qui fonda un royaume dans le pays de Rennes et sa sœur Koupaïa. Ses neveux vinrent aussi et Riwall leur donna à chacun un endroit pour s'installer : saint Tuzwall, ou Tugdual, qui fonda l'évêché de Tréguier, saint Luner qui se retira dans le Goëlo et sa sœur Santez Seo ou Sev, dans le pays de Morlaix. Lorsque Rinod, son fils, fut en âge de régner, saint Riwall lui laissa la couronne, devint moine, puis prêtre. Il évangélisa la montagne cornouaillaise où il mourut.

A l'entrée du chœur, il y a deux statues très belles en bois : l'une

représentant la Vierge à l'enfant et l'autre le Sacré-Cœur, qui furent offertes en ex-voto en 1940 et 1941.

Dans le transept nord, on peut voir un magnifique groupe du dix-septième siècle où saint Martin coupe son manteau pour en donner la moitié au pauvre. Martin est représenté en militaire avec une cuirasse, un manteau rouge qu'il coupe avec son épée et un chapeau assez cocasse. Le mendiant est amputé d'une jambe, remplacée par un pilon. Le cheval tourne la tête vers le pauvre hère comme s'il s'intéressait à la charité de son maître.

Sur les volets du triptyque sont sculptés quatre évangélistes et saint Adrien en martyr, tenant la palme, saint Nicodème ayant en main les trois clous et la couronne d'épines, un évêque et saint François d'Assise représentant les stigmates.

A côté de ce triptyque, il y a une Vierge Mère en granit, du seizième siècle, il doit s'agir de Notre-Dame de Confort ou de Consolation.

Sainte Marguerite sort de son dragon, drapée dans un manteau rouge; la bête est effroyable avec une grande langue rouge qui sort de sa gueule ouverte.

Sainte Marguerite est beaucoup priée en Bretagne. La légende en fait d'ailleurs une Bretonne de bonne famille, qu'un chevalier français poursuit de ses assiduités. Comme elle ne veut pas céder, « me ne ian ket evid-se digand ar C'hallaoued — je ne vais pas pour cela avec des Français », dit-elle dans sa gwerz, celui-ci la fait persécuter. On la mit d'abord jusqu'au cou dans un étang glacé, et, comme elle ne mourait pas, on la jeta dans une caverne avec un dragon qui l'avalait mais il creva aussitôt, et Marc'harit — Marguerite — sortit par le dos de la bête. Pour la faire périr, son bourreau dut la décapiter. A cause de sa sortie miraculeuse du ventre du dragon, elle est priée par les femmes enceintes pour obtenir une délivrance facile. A Sainte-Marguerite de Logonna, on va en pèlerinage et on fait trois fois le tour de la chapelle avec une gorgée d'eau dans la bouche.

Dans le transept sud, se trouve une autre niche du dix-septième siècle dans laquelle on voit saint Yves entre le riche et le pauvre. Saint Yves

est vêtu en prêtre en surplis et en camail, coiffé de la barrette sur ses cheveux longs et frisés. Le riche, en robe longue, revêtu d'un manteau avec un chapeau, les cheveux abondants, porte moustache et barbiche. Il puise des pièces dans sa bourse. Quant au pauvre, vêtu d'une robe blanche déchiquetée et d'une espèce de boléro, il tient une besace et un bâton. Chaussé de sabots, des molletières lui couvrent le bas des jambes, sa tête est démesurément grosse.

Une magnifique statue de saint André en évêque, portant la mitre et la crosse, a un livre ouvert dans la main gauche. Il est revêtu d'une riche chape. Il était autrefois dans une niche, datée de 1685, qui a disparu lors de la restauration de la chapelle.

Saint André est invoqué comme marin-pêcheur, mais il est souverain contre la coqueluche des enfants et contre la toux en général.

Saint Eloi, costumé en évêque avec des gants mauves, trône dans une niche à volets. De grosses pierres précieuses ornent sa mitre et les orfrois de sa chape. Sur les volets de la niche sont sculptés en bas relief le Père Eternel tenant son fils mort dans les bras, saint Nicolas avec les trois petits enfants dans le saloir, saint François d'Assise agenouillé devant le crucifix et un saint évêque.

Saint Eloi, bien que non breton, est très vénéré en Bretagne comme protecteur des chevaux mais aussi parce qu'on le confond avec un saint, très breton celui-là, saint Alar qui fut le successeur de saint Corentin sur le siège de Cornouaille. Mais pourtant, le bon saint Eloi, ministre de Dagobert, eut des rapports avec la Bretagne. Judikaël, roi de Domnonée, était, en même temps qu'un chrétien exemplaire, un guerrier valeureux qui remporta beaucoup de victoires sur les troupes franques. Tant et si bien que Dagobert envoya Eloi à Judikaël pour demander la paix. Deux saints ne pouvaient que s'entendre et Judikaël accompagna même Eloi à Paris pour aller s'arranger avec Dagobert en 636.

PA SAVAS TROUZ E BREIZ GWECHALL, ETRE AR FRANS HAG HON TADOU

SANT ALAR, KANNAD ROUE GALL, A LAKA PEOC'H TRE HON DIOU VRO

Lorsqu'il y eut autrefois des troubles entre la France et nos Pères, ce fut saint Eloi, messenger du roi de France, qui établit la paix entre nos deux pays.

Un saint Corentin du seizième siècle se trouve tout à côté. C'est l'évêque de Cornouaille et il le montre bien par la richesse de ses habits pontificaux.

Corentin vivait en ermite dans la forêt de Névez lorsque le roi Gradlon passa par là avec toute sa troupe et s'arrêta à l'ermitage du saint. Pour recevoir tant de monde, Corentin ne fut pas embarrassé. Il attrapa le petit poisson qui nageait dans sa fontaine, en coupa un bout et le remit à l'eau, vivant. Il fit cuire le morceau de poisson et put rassasier Gradlon et toute sa troupe. Emmerveillé, le roi lui fit don de son palais à Quimper qui devint le siège épiscopal de Corentin. On l'invoque pour obtenir de la pluie depuis que le Père Maunoir, en 1644, à Daoulas, lors d'une longue sécheresse, composa un cantique à saint Corentin et le fit chanter par tous les jeunes réunis. La pluie douce et abondante tomba aussitôt.

Une statue de sainte Anne, archaïque, en pierre de Kersanton est sur le mur nord près de la croisée du transept. Elle est seule et n'a pas la Vierge Marie à côté d'elle.

Sainte Anne est la grand-mère des Bretons. Elle est très aimée partout, car la légende en fait une Bretonne : elle serait née à Plonévez-Portzay, au château de Moëllien, et se serait embarquée pour aller en Judée épouser Joachim; mais à la mort de celui-ci, elle revint finir sa vie en Bretagne, où Jésus vint d'ailleurs, accompagné de saint Pierre, pour dire au revoir à sa Grand-Mère. En fait, Anna était par coïncidence une déesse celtique, mère des vivants et gardienne des morts, honorée dans les endroits marécageux. Ce hasard aida beaucoup à l'évangélisation rapide des Bretons.

Un grand crucifix, très beau, du quinzième siècle, se trouve sur le mur du clocher.

Dans la sacristie, on conserve un calice et une patène de 1635,

œuvre de Jacques Pépin, orfèvre à Landerneau, et un ciboire en argent, daté de 1781, fait par P.G. Rahier, de Brest.

Le calvaire, à l'extérieur, fait face à la porte nord de la chapelle et porte la date de 1594. Il est orné d'un côté des statues de la Vierge et de saint Jean, de l'autre de la Madeleine et de saint Fiacre. Il fut refait en 1712, selon l'inscription : I. MARI IAC/G. BOT 1712.

La fontaine se trouve à cent mètres de la chapelle au lieu-dit PARK-AR-FEUTEUN.

*
**

Saint-Adrien fut autrefois le lieu d'apparitions. Lorsque le Père, Maunoir vint à Plougastel, la mission fit des conversions extraordinaires.

Écoutons-le raconter lui-même l'histoire : « La Sainte Vierge témoigne également par sa présence combien elle était contente d'entendre chanter ses louanges. Un dimanche, comme quelques jeunes filles du voisinage de la chapelle Saint-Adrien s'étaient réunies au pied d'une croix pour chanter, comme elles entonnaient le cantique de la salutation angélique, une femme d'une noblesse incomparable s'assit au milieu de ces jeunes filles qui avaient abandonné les danses en usage pour venir chanter les louanges de la Vierge et, à la fin du cantique, cette noble dame leur dit : « Mes enfants, lorsque vous chanterez cette prière ajoutez à la fin des paroles :

MAR KIRIT PEDI EVIDOMP
BIRVIKEN KOLLET NE VEZOMP.

Si vous voulez prier pour nous
Nous ne serons jamais perdus.

Peu après la Sainte Mère du Christ signifia d'une manière évidente que ce distique avait été composé par elle en faveur de ses clients. Deux surtout des jeunes filles dont nous venons de parler, occupées à garder leur troupeau, passaient le jour à chanter les cantiques de la mission. Or, l'une d'elle étant tombée malade et se trouvant à l'article de la mort, la Sainte

Vierge lui apparut et, la prenant par la main, l'invita aux joies du Paradis. Puis, elle lui dit de prier sa compagne de venir afin d'être témoin de cette grâce. Celle-ci accourt et la Sainte Vierge lui touche également la main. La malade mourut peu après dans les bras de la Sainte Vierge. J'ai connu les détails de cette faveur sept ans plus tard de la bouche de celle qui en avait été témoin ».

*
**

Le pardon de Saint-Adrien a lieu le deuxième dimanche de mai. C'était l'un des plus importants.

Après la messe et la procession qui avaient lieu le matin, les cafés accueillèrent tout le monde. Des baraques s'installaient sur la place du village. Il y avait une boutique qui attirait beaucoup de monde : c'était le « mil a kaz » — loterie où le numéro gagnant était désigné par une tête de chat peinte sur la roue.

On jouait aussi à un jeu de quilles très particulier. Les petites quilles étaient disposées sur un plateau placé sur une table. De chaque côté était réservé un emplacement où les joueurs mettaient les gages, c'est-à-dire ce qu'ils avaient dans leur poche, leur chapelet ou leur couteau. Avant de lancer la boule, on crachait dessus abondamment. Elle était envoyée dans un tuyau recourbé débouchant sur le plateau où étaient les quilles, et celui qui en abattait le plus d'un coup était le gagnant de la partie.

Un jeune homme pouvait offrir une bague ou une broche à une jeune fille préférée, mais ceci n'était pas un engagement. Pierre Louÿs raconte que la bague d'argent que portaient les jeunes filles de Plougastel avait un secret : si la pointe du cœur était tournée vers le dos de la main, le cœur était promis et donné, mais si le cœur pointait vers l'ongle, le cœur était libre.

CHAPELLE DE SAINT-GWENOLÉ

La chapelle s'élève dans un bouquet d'arbres, au fond du « VORLENN SANT-DREN », l'étang de Saint-Adrien, à quelque cinq kilomètres du Bourg.

Au temps du roi Gradlon-Flamm (750-834), seigneur de Cornouaille, arrière-petit-fils du roi Gradlon de la ville d'Is, un homme noble nommé Eucatt, qui avait acheté pour une très forte somme la terre qui s'appela ROS-EUCATT, en donna au monastère de Landévenec le village de LAN-ELURI pour le repos éternel de son âme. Les moines s'empressèrent d'y élever un oratoire, dédié bien sûr à saint Gwenolé. Il fut détruit par les Normands et reconstruit après.

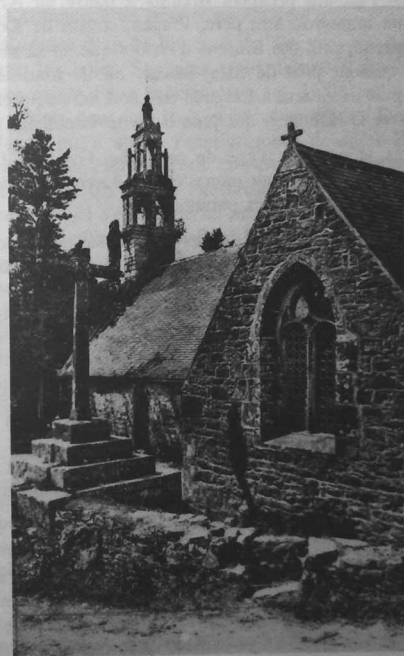
La chapelle actuelle a la forme d'une croix latine assez vaste. La nef est sans doute très ancienne, car les fenêtres y furent aménagées par la suite. On pouvait naguère lire sur une poutre la date de 1514. Elle fut restaurée au dix-septième siècle, comme en témoigne l'inscription, au-dessous de la fenêtre du chevet : M : I : B LE GALL : CARI O : V : 1706. Remaniée à nouveau en 1896, elle subit une autre restauration en 1970. Le pavé irrégulier est fait de dalles de schiste et de grès quartzeux.

Le clocher, élégant, est à deux étages; le premier à deux baies forme la chambre des cloches; le second, à une seule ouverture, est accolé de petits arcs-boutants et surmonté d'un dôme à lanternon.

Il y a cinq poutres à l'intérieur, dont deux sont encastrées dans des gueules de monstres. Au fond de la nef, sont des figures grotesques en forme de culs-de-lampe.

L'autel, en bois, baroque, du dix-septième siècle, est formé de panneaux, ornés d'arabesques comme les gradins du tabernacle et les niches contenant les statues. Surmontant le vitrail flamboyant, il y a la colombe du Saint-Esprit et trois autres colombes tenant des bande-

roles; des angelots portent des grappes de fleurs. Aux gradins de l'autel figurent six chandeliers de bois sculptés. Le petit rétable est décoré de médaillons représentant le Christ et la Vierge; au-dessus du tabernacle est le Christ et un grand crucifix du dix-septième siècle.



Dans des niches sculptées, de chaque côté de l'autel, on voit la statue de saint Gwenolé, en bois polychrome, en chape, avec mitre et crosse de un mètre soixante-dix de haut, et celle de saint Thomas apôtre,

toutes deux du dix-septième siècle. Deux statuettes les entourent, celle de saint Augustin, portant un cœur et un livre, et celle de saint Laurent qui portait son gril.

Saint Gwenolé est l'un des saints les plus aimés en Bretagne. Ce fut l'un des premiers Bretons à naître en Armorique de parents immigrés. Son père, Fragan, cousin de Konan Mériadeg, premier roi des Bretons d'Armorique, et sa mère, Gwenn, débarquèrent près de Saint-Brieuc, où ils fondèrent Ploufragan, puis ils vinrent à Lesguen en Léon, où naquirent Gwenolé, Jacut et Gwézenneg, qui tous trois devinrent des saints.

Très jeune, vers l'âge de sept ans, Gwenolé fut confié à l'abbé saint Budoc au monastère de Lavré, près de Bréhat. Il venait souvent voir ses parents.

A l'occasion d'une de ses visites, sa petite sœur Clervie qui jouait dans la cour, eut son œil arraché et gobé par une oie. Affolée, la mère demanda à Gwenolé quoi faire. Sans s'énervier, celui-ci attrapa le volatile, lui enleva l'œil qu'il venait d'avaler, le remplaça dans l'orbite de sa sœur, et d'un signe de croix lui rendit la vue.

Une autre fois, un enfant, sur le bord de la grève, à Guis-sény, vit approcher les mille voiles d'une flotte de pirates saxons. Gwenolé appela son père et lui dit que, avec l'aide de Dieu, il les vaincrait facilement. Le combat eut lieu à Izel-Vez en Plounévez-Lochrist et Fragan fut vainqueur.

A vingt-deux ans, Gwenolé quitta son maître Budoc et partit avec onze moines fonder un monastère, d'abord à Tibidi, en Logonna-Daoulas, puis il traversa l'embouchure de l'Aulne et établit la célèbre abbaye de Landévennec.

Ami du roi Gradlon-Meur, Gwenolé le sauva de la submersion de la ville d'Ys et l'amena à Rumengol où ils élevèrent un sanctuaire à la Vierge. Après une vie pleine de miracles, Gwenolé mourut en 532, en célébrant la messe, soutenu par deux moines. On l'appelle à Plougastel Sant-Gwenolo, ou plus simplement Sant-Nolo.

Au transept méridional une niche à volets présente une statue de saint Karadeg en évêque; sur le volet gauche est saint Goulven et sur celui de droite saint Gweznoù. Ce triptyque est daté de 1658. Au-dessus apparaît un écusson « mi-parti au premier de gueules au chef d'azur chargé d'une croix de Malte de gueules, au second d'azur au chevron de gueules accompagné de trois roses d'argent ».

Karadeg était le fils aîné de Keredig, roi de Cardigan au Pays de Galles. Son père étant devenu très vieux, il s'enfuit pour éviter d'être proclamé roi, et, guidé par une colombe il se réfugia dans une forêt et vécut en ermite. De là il passa en Irlande où il suivit l'enseignement de saint Patrick, devint prêtre puis évêque. Pour construire un monastère, il se vit refuser par des païens l'autorisation d'abattre un arbre sacré, mais celui-ci s'écrasa de lui-même. Dieu l'appela à évangéliser la Cornouaille anglaise. Pour le conduire, la pierre d'autel sur laquelle il célébrait la messe traversa la mer devant lui et l'amena jusqu'à un lieu nommé Carrum, aujourd'hui Carthampton. Un dragon ravageait la contrée; Karadeg le dompta aisément; mais, il aimait tant les animaux qu'au lieu de le tuer, il lui commanda d'aller bien loin et de ne plus nuire à qui que ce soit. Reconnaisant, le roi Arthur lui donna l'emplacement d'un monastère.

Un jeune prince du pays, Ténéan, était si beau qu'une jeune princesse l'aimait éperdument. Mais Ténéan voulait devenir moine, et, pour échapper aux instances de la jeune fille, il obtint de Dieu d'être couvert d'une lèpre affreuse. Il se réfugia au monastère de Karadeg qui lui prépara un bain et il fut aussitôt débarrassé de sa lèpre. Lorsque Ténéan décida de venir en Armorique, saint Karadeg devenu vieux l'accompagna. Ils débarquèrent sur les rives de l'Elorn, où Ténéan repoussa un débarquement de pillards saxons. Ténéan fonda Plabennec, pendant que Karadeg se retirait à Trégarantec.

Saint Goulven, lui, vit le jour au pays « pagan ». Son père, Glodan, débarqua à Plounéour-Trez avec sa femme, Gologwen, sur le point d'accoucher; elle mit au monde un fils. Son mari cherchait désespérément une source, quand Dieu fit

sourdre la fontaine qui porte encore le nom de l'enfant. Goulven vécut en ermite à l'endroit de sa naissance. Il s'attira l'estime de ses voisins et du seigneur de Lesneven, le comte Even. Celui-ci, ayant remis à Goulven trois mottes de terre du champ qu'il charruait, celles-ci se transformèrent en trois lingots d'or, de quoi faire un calice, trois croix et trois belles cloches carrées. Il assista le comte Even dans sa bataille contre les Normands et fut un moment évêque de Léon, mais il quitta ses fonctions et reprit la vie d'anachorète.

Nous parlons de saint Gwezou au sujet de la chapelle de Langristin.

A côté de ce triptyque, un évêque en bois polychrome, de quatre-vingt-dix centimètres de haut, bénit les visiteurs. Une statue du seizième siècle de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, tient une croix mutilée. C'est elle qui découvrit à Jérusalem la vraie croix du Christ. Elle porte un livre dans la main droite et a le corps ceint d'une cordelière. On mettait des chapelets à ses pieds.

En face, se tient une statuette de la Vierge à l'enfant du dix-septième siècle. A ses côtés, on voit le Sacré Cœur, œuvre du vingtième siècle, *ex-voto* de la guerre 1940-44. Un tout petit saint François d'Assise présente ses stigmates. Saint Pierre, portant la tiare, bénissant de la main droite et portant autrefois les clés, se dresse dans un coin.

Dans le transept nord, il y a un groupe remarquable : c'est une niche en triptyque du dix-septième siècle. Au milieu, saint Louis, roi de France, revêtu du manteau royal avec un camail semé de mouchetures d'hermines, porte le collier de saint Michel décoré de coquilles Saint-Jacques et de croix; une couronne de fleurs de lys lui ceint le front. Il tient de la main gauche le sceptre et de la main droite la couronne d'épines enveloppée d'un linge. A gauche, est une sainte femme non identifiée, avec les cheveux ornés d'une couronne de perles. Elle est vêtue d'une longue robe avec un corset à pointes et d'un manteau à manches. De l'autre côté, se trouve sainte Gwenn allaitant à la fois ses trois enfants : Gwenolé, Jacut et Gwezennec.

La légende raconte en effet que Gwenn, ayant accouché le même jour de trois garçons, se vit par Dieu dotée d'une troisième mamelle qui lui poussa entre les deux premières. Elle

dut à cette particularité de pouvoir allaiter tous trois en même temps et d'en faire de grands saints. Ceci vient d'une confusion entre « trimamis » et « trimama », « trois fois mère » et « trois mamelles ». Ce qui nous a valu Santez-Gwenn Teirbronn. Les femmes enceintes venaient la prier pour obtenir un heureux accouchement et recueillaient de la poussière devant la sainte pour en faire un breuvage.

Saint Jacut était honoré à Loperhet; une chapelle s'élevait autrefois à Saint-Jacob en son honneur.

Sur la poutre de gloire il y a la crucifixion; le crucifix de un mètre cinquante est entouré de la Vierge et de saint Jean. Un bateau avec son pavois pend d'une poutre; c'est un *ex-voto* d'un marin sauvé de la mer.

*
**

A l'angle du transept méridional se dresse un petit calvaire qui porte sur ses consoles latérales la Vierge et saint Jean adossés à saint Gwenolé et à saint Pierre. Il a cette inscription : 1654 L. ARGAL.

La fontaine de dévotion se trouve entre la chapelle et le village de RUNAVEL. On y jette des croix faites de brindilles.

On venait prier saint Gwenolé pour les travaux agricoles : on balayait la chapelle et on ramassait la poussière dans un sac que l'on répandait sur les cultures pour fertiliser les champs et empêcher les maladies. Il est réputé souverain contre les vers blancs qui attaquent les fraisiers.

Le lundi du pardon, on lui offrait des poules blanches que l'on vendait aux enchères.

Ceci provient d'une légende : Saint Gwenolé, dit-on, aimait beaucoup danser quand il était jeune. Un jour qu'il se préparait pour aller à une fête, son père — Fragan — lui dit : « Tu vas rester à la maison pour garder la récolte, car la volaille dévaste tout. » Mais Gwenolé, à peine son père eut-il tourné le dos, rassembla les coqs, les poules et les poussins dans une grange, leur fit un beau sermon et leur interdit de bouger

jusqu'à son retour. Puis, il s'en alla danser tranquille et retrouva après toute la volaille qui n'avait pas bougé.

On lui portait également de l'orge et du froment qui étaient vendus à l'encan. Le pardon de Saint-Gwenolé a lieu le premier dimanche de mai.

CHAPELLE SAINTE CHRISTINE

A quatre kilomètres à l'ouest du bourg, se trouve la chapelle de « Langristin ».

Elle est actuellement dédiée à sainte Christine, vierge et martyre, fille d'Urbain, gouverneur d'une ville de Toscane sous Dioclétien. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, elle fut d'abord jetée à l'eau avec une meule de moulin autour du cou, puis tuée à coups de flèches vers l'an 300. Elle est la patronne de Palerme, où son corps fut transporté.

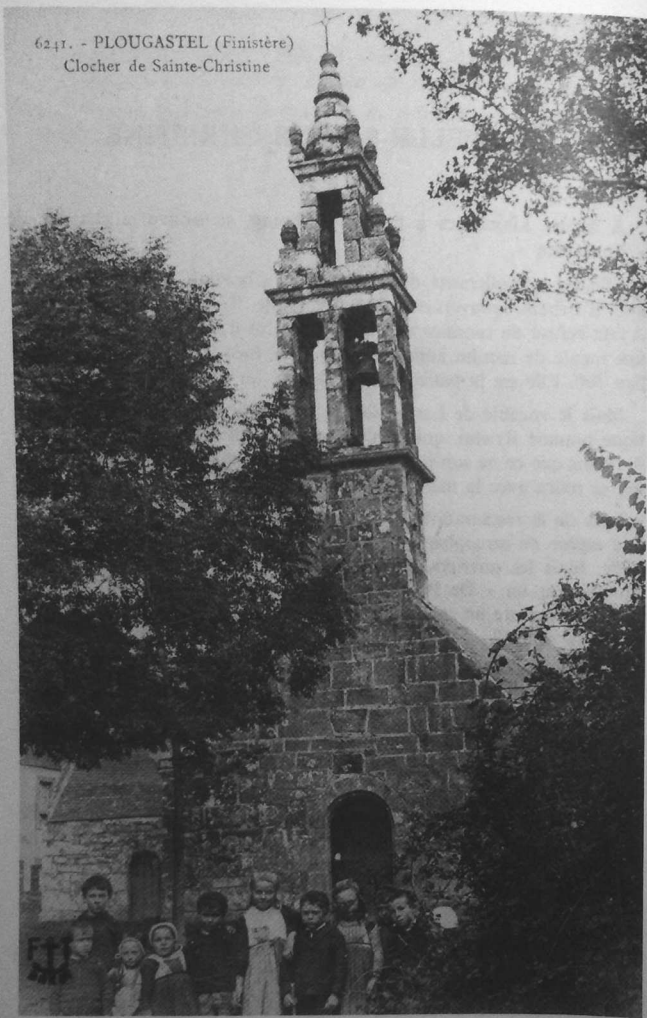
Mais le vocable de Langristin est révélateur du culte d'un saint celtique nommé Kristin, qui serait venu vivre en ermite dans la contrée. A moins que ce ne soit une femme, Kristina, la cousine de saint Hervé, qui se retira avec la mère de celui-ci dans un ermitage et y mourut.

Lors de la restauration du calvaire de Langristin, on trouva dessous une espèce de sarcophage en pierres levées avec un squelette à l'intérieur. Mais les ouvriers, oubliant de prévenir qui que ce soit, dirent benoîtement un « De Profundis » à l'intention du mort et coulèrent dans la sépulture un sac de ciment. Peut-être était-ce le corps du saint ou de la sainte ?

La chapelle, très belle, est un édifice en forme de croix latine, avec un chevet à pans coupés de style Beaumanoir. Le modeste oratoire du début s'est sans doute conservé dans la nef actuelle, où les fenêtres présentent des arcs brisés bloqués au mortier, dont une restauration du dix-neuvième siècle a recouvert l'extérieur de pierres de taille appareillées.

En 1605, le fabricant Thomas y fit ouvrir une porte. La chapelle fut remaniée en 1634 et Frances Thomas fit inscrire son nom sur l'arc extérieur du chevet polygonal, alors que Mazé Gal était fabricant. Le clocher lui aussi date de cette époque. Il fut d'abord relevé en 1914, comme nous l'apprend une plaque de pierre avec l'inscription : ER

624r. - PLOUGASTEL (Finistère)
Clocher de Sainte-Christine



BLOAZ MIL NAO C'HANT PEVARZEG, EUS AN DIAZEZ
BETEG AR BEG, AN TOUR-MAN A ZO BET ADSAVET, EN
HENOR DA SANTEZ KRISTINA BENNIGET. F. CARDINAL,
PERSON, Y. ANDRE FABRIK, G. BROUSTAIL MESTR-MAN-
SONER.

(En l'an 1914, depuis le pied jusqu'au haut, cette tour a été remontée en l'honneur de sainte Christine bénie. F. Cardinal, curé, Y. André fabricien et G. Broustail, maître-maçon.)

Démoli pendant la guerre 1939-1945, il fut restauré en 1975.

Les anciens vitraux étaient datés de 1558 et représentaient l'Assomption de la Vierge et saint Nicolas avec les trois enfants. Actuellement, ce sont des vitraux modernes.

L'autel est une large table de pierre moulurée posée sur un massif de maçonnerie. Derrière l'autel est suspendu un très beau Christ expressif, du seizième siècle. A droite se trouve une imposante statue de sainte Christine en granit polychrome du quinzième siècle, la meule du moulin autour du cou et un livre sous le bras droit. A gauche, on voit une Vierge à l'enfant, assise, en bois, du seizième siècle, l'air satisfait. Elle est posée sur une console armoirée (trois couronnes à pointes). Elle avait autrefois au-dessus d'elle deux petits anges qui se trouvent actuellement à la sacristie.

Toutes les statues sont rassemblées dans le transept nord. Il y a tout d'abord saint Nicolas en évêque avec une vieille figure, dont la baratte avec les trois enfants a disparu. Ensuite, se présente « l'Ecce Homo », le Christ aux outrages, du seizième siècle, puis saint Justin qui portait un enfant. Le reliquaire contenant des reliques de sainte Justine, on a dû la remplacer en statue par son homonyme.

Un très beau saint Antoine, avec son bâton en T, attend les offrandes. Un sanglier à mi-corps, qui se trouve dans la sacristie, faisait corps avec ce personnage.

Saint Antoine vivait en anachorète dans les déserts d'Orient au début du christianisme. Le diable lui apparut sous la forme d'un cochon. C'est pour cette raison qu'on en a fait son animal familial. On le prie pour se protéger de l'ergotisme appelé

« feu Saint-Antoine », mais c'est surtout le protecteur des cochons.

Il avait autrefois une niche à riches colonnes torses et, au pied de son autel, se trouvait un charnier dans lequel tous les gens du quartier qui tuaient un cochon venaient mettre un morceau à saint Antoine. Lorsque le charnier était plein, on faisait une vente publique au pied du calvaire.

Puis viennent saint Côme et saint Damien (celui-ci est en mauvais état et se trouve à la sacristie). Ils portent les pots à onguents et les flacons pour mirer les urines. Mais on les priaient surtout comme médecins des animaux.

Une sainte Christine de 1947 fait figure de parent pauvre à côté des autres statues. Elle est signée Paglin.

Sainte Anne a perdu la Vierge Marie, elle est pourtant courbée pour la recevoir et lui apprendre à lire.

Un très haut saint Mathieu du seizième siècle nous accueille ensuite avec un livre dans la main gauche.

L'évangéliste saint Mathieu, après une vie d'apostolat très remplie, en Ethiopie et en Egypte, fut martyrisé au Caire. L'apôtre aurait bien voulu que ses reliques reposent en terre chrétienne. Aussi, profitant que les marins bretons du Bas-Léon étaient de passage en Egypte, il leur apparut en songe pour leur demander de transporter ses restes en Bretagne. Les Bretons trouvèrent la sépulture du saint et s'emparèrent de la tête de l'évangéliste, qu'ils amenèrent à bord de leur bateau pour la transporter jusqu'en Bretagne. Lorsqu'ils arrivèrent devant les côtes du Léon, près du Conquet, le vaisseau manqua de heurter un récif, mais la roche s'entrouvrit pour laisser passer le bateau miraculeusement. Le roi Salaün vint lui-même accueillir les précieux restes. Pour les recevoir, il fut édifié un monastère très important, appelé Loc-Mazé Penn-Ar-Bed (monastère de Mathieu au bout du monde). La tête y demeura jusqu'à la fin du dixième siècle où elle fut volée par des pirates et transportée en Italie.

Ensuite, se trouve une étonnante sainte Marguerite, du dix-septième

siècle, très longue, avec un air étonné et presque béat, ressemblant étrangement à certaines statues irlandaises de la même époque. Un ange est sculpté sur le socle mais elle n'a plus son dragon. Enfin, dans le coin, est une belle statue de saint Claude, de la fin du quinzième siècle.

Un bateau *ex-voto* pend d'une poutre et est appelé Sainte-Christine. Au-dessus de la porte de la sacristie sont incrustés deux anges portant un calice, sans doute provenant d'un calvaire plus ancien.

Dans la sacristie de 1741, outre une très belle Vierge assise, du seizième siècle, très abîmée et une sainte Agathe dans le même état, sont conservées huit statuets de procession avec un trou pour le bâton. Ce sont parfois des copies maladroites des grands formats de la chapelle. On y voit saint Gouesnou, saint Eloi, saint Antoine, sainte Christine, saint Mathieu, saint Sébastien et un autre saint non identifié, enfin une statue de la Vierge avec l'inscription « Regina sine Labe Originali Concepta Ora pro nobis ».

On voit également le reliquaire en bois, du dix-huitième siècle, qu'on portait autrefois en procession. Il y a quelque temps on montrait un crâne, que l'on disait être celui de la fondatrice Mademoiselle de Lescaouidic. On conserve dans cette chapelle un calice et une patène d'argent. Le calice est de l'orfèvre Pierre Paraud (1798) et la patène de Jean-Baptiste Simon Lefranc (1809). Il y a également deux ciboires d'argent du dix-neuvième siècle.

*
**

Le calvaire est très beau. D'un côté la Vierge et saint Jean entourent le Christ en croix. Un ange porte l'inscription « INRI ». Au-dessous du crucifix, d'autres anges portent la coupe du Saint-Graal selon la coutume bretonne, et plus bas est un petit Christ assis qui attend le martyr. De l'autre côté est une piéta, entourée de saint Gwezno avec un calice et de sainte Christine, avec plus bas une truculente scène du portement de croix. Il porte l'inscription : A. THOMAS 1587.

A une vingtaine de mètres au sud-ouest de la chapelle se trouve la fontaine de Saint-Gwezno surmontée du buste du saint qui tient un calice.

Saint Gweznou naquit en Bretagne insulaire. Comme tant de nos saints, il passa la mer et aborda près de Brest. Au début, les gens lui refusèrent asile et il dut dormir sur une pierre. Il se réfugia dans un bois et y construisit un ermitage. Le comte Konomor lui accorda autant de terrain pour un monastère qu'il pourrait en clôturer en un jour. Gweznou prit une fourche qu'il traîna derrière lui. Au fur et à mesure qu'il passait, un fossé se creusait et il s'élevait un talus. Il ferma sa retraite d'une pierre levée qui en interdisait l'entrée aux femmes sous peine de mort subite. Un jour qu'il demandait de lui donner un fromage, une femme avare lui répondit qu'elle n'en avait pas. Le saint lui dit : « Tu dis la vérité sans le savoir, car en fait tu n'en as pas ». En effet, tous les fromages de la femme s'étaient transformés en galets.

Saint Gweznou était un excellent architecte. Devenu évêque de Léon, il fut invité à visiter un monastère en construction à Quimperlé. Gweznou fit quelques critiques et loua son propre maître d'œuvre. Le maçon, jaloux, laissa tomber son marteau sur la tête du saint qui mourut le crâne brisé.

On invoque saint Gweznou contre les rhumatismes.

**

Le 3 avril 1735, Jean Léon de Trévérret, sieur de Leskaouidig, obtint de Rome les reliques des saints Vincent et Clément et de saintes Justine et Christine.

Le 25 octobre 1736, Monseigneur de Ploëc, évêque de Quimper permit de les exposer à la vénération publique et de les renfermer dans la chapelle de Sainte-Christine en Plougastel.

Le sieur de Trévérret et son épouse, Françoise de Kernafien, obtinrent de l'évêque que les reliques fussent vénérées le lundi de la Pentecôte, jour du principal pardon de la chapelle.

Le 2 juin 1737, le corps politique de Plougastel, c'est-à-dire le général, s'assembla à l'issue de la grand-messe et remercia Monsieur de Trévérret pour le don fait à la chapelle.

Le lundi de la Pentecôte 1737, la boîte contenant les reliques avec la bulle de concession et le procès-verbal épiscopal, fut portée solennellement, escortée par les hommes en armes de l'église paroissiale à la chapelle Sainte-Christine.

Lors du pardon, on récite toujours un De Profundis pour le repos de l'âme de Monsieur et Madame de Trévérret.

Le jour du pardon, désormais fixé au quatrième dimanche de juillet, on faisait en procession trois fois le tour de la chapelle en chantant les vingt-six couplets qui racontent l'histoire de la sainte, avec les statues des petits saints et les reliques. Quand la procession rentrait dans la chapelle, tout le monde passait sous les reliques tenues à bout de bras par les porteurs, et ceux qui essayaient de les toucher recevaient un coup de bâton de l'un des jeunes garçons préposés à leur garde. Ensuite, on allait embrasser le reliquaire. Jusque tard dans la soirée, les enfants avaient le droit de faire tinter la cloche de la chapelle.

La chapelle de Sainte-Christine fut vendue comme bien national le 2 Fructidor An IV, avec le cimetière et les soixante-douze pieds d'arbre qui s'y trouvaient, pour la somme de deux cent soixante-dix-neuf livres douze sols. L'acquéreur était un Brestois, habitant KERALCUN.

**

On dit en proverbe : « Ped Doue zo e Langristin ? Tri, eun e peb pisin hag eun all er mez o c'hoarzin » (Combien de Dieux y a-t-il à Sainte-Christine ? Trois, un dans chaque bénitier et un autre dehors en train de rire). D'où vient ce dicton ? Sans doute du fait qu'il y a trois bénitiers à Sainte-Christine, deux en dedans et l'autre dehors.

CHAPELLE DU PASSAGE

Juste sur le port du Passage, à un kilomètre et demi au nord du Bourg, se trouve la chapelle de Saint-Langiz ou Languy. C'est la plus petite chapelle de Plougastel, mais l'histoire du quartier est très importante.

De plan rectangulaire, la chapelle est toute simple, datée de 1603. Des poutrelles assez récentes portent le toit et le clocher est tout petit.

La structure de la maçonnerie, grossière et irrégulière, laisse penser que cette chapelle est bien plus ancienne que le début du dix-septième siècle, d'autant plus qu'il y existe une statue du quatorzième siècle.

L'édifice est en pierre de Logonna, mais les encadrements des fenêtres sont en Kersanton (dix-septième siècle). La façade principale,



à l'inverse des autres chapelles, est tournée vers le nord, à cause de sa situation au bord de la rivière.

Le chœur est entouré de boiseries formant un lambris sur les trois faces. L'autel en bois est surmonté d'un trône d'exposition. Deux meubles de rangement sont disposés de chaque côté, servant de sacristie.

Deux tableaux, huile sur bois, entourent le chœur et encadrent la fenêtre. A droite est représentée la Sainte Famille et de l'autre côté la fuite en Egypte.

La chapelle a eu plusieurs vocables : Notre-Dame de Bonne Nouvelle en 1774, Notre-Dame du Bon Voyage en 1782, Sainte-Blandine en 1805. Mais la dévotion populaire l'appelle Chapel Saint-Langiz.

On y voit la statue de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, Vierge à l'enfant de facture naïve du seizième siècle.

Au fond de la chapelle, se trouve Notre-Dame de Bon Voyage. C'est un superbe groupe du seizième siècle représentant la fuite en Egypte. La Vierge est assise sur un âne débonnaire, enveloppée d'un manteau tenant l'enfant Jésus embobiné dans un maillot qui lui emboîte les bras et même la nuque, maintenu par un ruban en losange.

Il y avait de quoi prier Notre-Dame de Bon Voyage avant de passer l'Elorn car il y eut de nombreux naufrages.

En 1308, en traversant, quarante-cinq personnes se noyèrent dans le même bateau et huit seulement furent sauvées.

En 1776, on retrouva le corps de cinq hommes et quatre femmes qui périrent dans le naufrage du canot des fermes du Roy.

En 1863, un bateau se perdit et emporta avec lui trente-sept Plougastels.

Les femmes de marins venaient souvent faire brûler un cierge aux pieds de Notre-Dame de Bon Voyage.

A droite du chœur est la statue de sainte Blandine, improprement appelée sainte Claudine, du dix-septième siècle, portant la palme du martyre. Elle est drapée dans un voile sur une robe brodée.

La statue de saint Langiz, le saint vénéré, est bien sûr présente. C'est un anachorète avec de la barbe et des cheveux longs, les mains jointes et les yeux mi-clos.

Saint Langiz doit être identifié avec saint Ethbin ou saint Iben. Ce saint, né en Grande-Bretagne, fut un compagnon de saint Gwenolé et, avec lui, eut l'occasion de guérir un lépreux. Il vint en Irlande et en Armorique, se rendit célèbre par ses austérités et surtout par ses miracles. Il mourut à l'âge de 83 ans.

On prit tellement l'habitude de l'implorer en cas de graves maladies, qu'il devint saint « Diboan », le saint qui enlève la douleur, et, en même temps, le saint malade « Languy ». On l'appelle vulgairement « Sant-Tu Pe Du » celui qui fait le malade aller d'un côté ou de l'autre, qui met fin à l'épreuve. Beaucoup de béquilles lui étaient déposées en *ex-voto*.

On voit aussi une statue de saint André, invoqué pour la coqueluche. La croix qu'il tenait de la main gauche a disparu et a été remplacée par une plus petite qui n'est pas du même format. Il a une pose théâtrale qui est bien du dix-septième siècle.

Saint Antoine, patron des cochons, tient dans la main droite un bâton, un gros chapelet pend de sa ceinture.

Le crucifix du quinzième siècle, qui autrefois se trouvait sur une poutre de gloire, est très beau. C'est sans doute une œuvre flamande. Les pans du linge qui entoure les reins du Christ flottent au vent.

Deux statues ont été rebaptisées pour les besoins du culte : il s'agit de toute évidence de saint Jean et de la Vierge au calvaire, entourant autrefois le Christ sur la poutre de gloire. Elles sont appelées respectivement saint Augustin, esquissant un geste de bénédiction, et sainte Agathe, portant un voile, un manteau rouge et une robe mouchetée.

C'était une jeune princesse chrétienne de Sicile qu'un préfet romain désirait. Comme elle refusait, elle fut livrée à une maison de prostitution, mais elle en sortit aussi pure qu'elle était rentrée. Alors son persécuteur lui fit tordre les seins et les lui arracha avec des tenailles. Mais, miraculeusement, ils

repoussèrent. Les nourrices viennent la prier pour avoir du lait en abondance.

On conserve dans la chapelle un calice d'argent et de bronze, de 1798 environ, œuvre de P. Paraud, de Paris, et une patène d'argent doré, faite par G. Le Roy de Morlaix vers 1700.

Un bateau à trois mâts, *ex-voto* marin, pend d'une poutre.

*

**

Le calvaire qui se trouve dans le petit cimetière au nord de la chapelle a été fabriqué en 1622 par l'atelier Le Doré. Le Christ en croix se trouve entre un moine portant un calice et un évêque. Au revers est une piéta caractéristique du sculpteur landernéen. Une inscription est sur le socle : IVN GUIGORUS. F. POR. LORT 1622.

Vendue comme bien national sous la Révolution, la chapelle fut achetée le 11 juillet 1796 par M. Testard du Cosquer qui voulut ainsi la sauver de la profanation. Elle fut rendue au culte quelques années plus tard.

Plus haut que la chapelle se trouve la vieille maison, du dix-septième siècle, de l'aumônier que la famille Testard du Cosquer entretenait au Passage. Le dernier fut l'abbé Yves Abollivier.

*

**

Le culte de saint Langiz était très renommé et s'étendait à Plou-gastel bien sûr, mais aussi à Brest, à Landerneau et même jusqu'à Porspoder. L'argent du voyage par le bac devait être recueilli au moyen d'une quête, « un sou pour saint Langiz ». Saint Langiz n'a pas l'habitude de faire des miracles, mais il indique si le malade va mourir ou guérir.

Après avoir balayé la chapelle, on se rendait à la fontaine de Saint-Langiz. Celle-ci était assez difficile à trouver. C'est un rocher marqué d'une croix à la peinture, qui se trouve près du Cap. On creusait au pied de ce rocher jusqu'à ce que l'eau bourbeuse en jaillisse. On y trempait un vêtement porté par le malade et selon que l'une ou l'autre des extrémités surnageait, on en tirait un bon ou un funeste présage.

Il y avait à la disposition du public quelques devineresses, comme « Naïg Ar Vengleuz » : invariablement sa réponse était de déposer une obole auprès du saint, et quelques gros sous dans sa propre main. Puis on allait brûler un cierge à saint Langiz et l'on mettait sur le malade le linge mouillé dans la fontaine. Quand un enfant était malade, on demandait à neuf femmes appelées Marie de donner une obole pour faire dire une messe à saint Langiz.

*
**

Il y a aussi, près de la chapelle, un puits, nommé puits de Saint-Languy, qui comporte un curieux phénomène : l'eau descend quand la mer monte et monte quand la mer descend. Ainsi l'eau du puits se conserve toujours parfaitement potable.

Le pardon de Saint-Langiz avait lieu le premier dimanche de septembre. A cette occasion, il y avait des concours de régates, de nage, de rames, de godille.

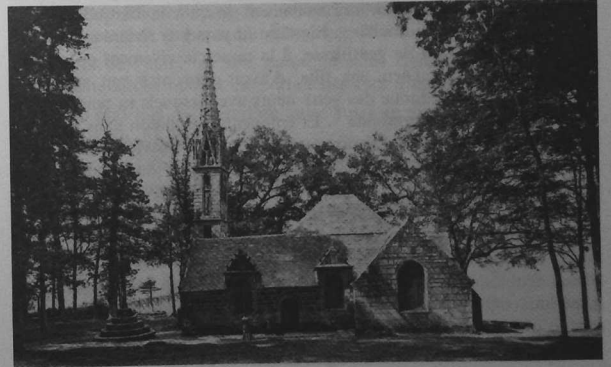
CHAPELLE SAINT-JEAN

La chapelle se trouve à trois kilomètres du bourg, au nord-est.

Au douzième siècle, les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem s'installèrent à Plougastel et y édifièrent une maladrerie destinée à héberger et à soigner les gens qui avaient rapporté des croisades toutes sortes de maladies : lèpre, peste, dysenterie, choléra, typhus... Ils avaient d'ailleurs un établissement similaire de l'autre côté de l'Elorn, à Camfrout en Guipavas. La chapelle primitive de Saint-Jean fut édiflée par eux pour apporter le réconfort moral à leurs malades.

La population locale ne se contenta pas de cette explication et bâtit une légende au sujet de saint Jean.

C'était à l'époque où tous les grands saints visitaient la Bretagne. Saint Jean voulut lui aussi connaître ce pays où



l'on disait que les gens étaient si bons et si hospitaliers. Un soir, arrivé sur les bords de l'Elorn, à Camfrout en Guipavas, il fut étonné par la beauté du paysage qu'il voyait en face et voulut traverser la rivière. Il alla donc frapper à la porte d'un marin-pêcheur et lui demanda d'avoir la gentillesse de le conduire sur la rive de Plougastel. Le vieux marin lui répondit qu'il n'avait pas le temps, car son souper était prêt. A côté on lui dit qu'on venait de tirer le bateau à terre, qu'il repasse le lendemain. Dans la chaumière voisine, les gens avaient fini leur repas et récitaient les prières du soir avant d'aller au lit on refusa de l'aider. Déçu et fatigué, l'Apôtre s'assit sur un rocher pour réfléchir. Pendant qu'il pensait, une voix pure et admirable s'éleva dans le soir. C'était une toute petite fille mais aveugle. Saint Jean s'approcha et lui demanda pourquoi elle était aussi gaie, alors qu'elle ne voyait pas. La petite lui répondit que c'était sa façon à elle de dire sa prière du soir, que sa mère lui avait appris cette chanson avant de mourir. L'Apôtre lui raconta son histoire et ses difficultés à trouver un bateau qui le fasse traverser la rivière. « Ce n'est que cela, dit-elle, j'ai l'habitude de mener les bateaux, et je connais la rivière. Conduisez-moi seulement jusqu'à la barque de mon oncle, près du rocher ». L'enfant fit passer la rivière à l'Apôtre. Emu de tant de gentillesse, il la remercia vivement et lui dit : « Remercie Dieu, ma fille, d'avoir rencontré son ami saint Jean. Je te donne des yeux neufs avec lesquels tu pourras voir comme tout le monde ». Et enfonçant son bâton dans la grève, il poursuivit : « Désormais tous les gens qui viendront prier à cet endroit recouvreront la vue, en souvenir de la bonté d'une fillette aveugle ». Le miracle fut connu rapidement dans le pays et on éleva une chapelle à Monsieur Saint Jean.

La chapelle actuelle, du xv^e siècle, se dresse dans un paysage admirable, sur le bord de l'Elorn, entourée d'arbres, chênes, platanes, frênes, érables, hêtres, immenses et séculaires. C'est un monument de la période ogivale flamboyante. Le svelte clocher gothique est remarquable d'élégance.

Il s'y trouve une cloche d'origine anglaise, portant la date de 1795

et l'inscription : « The Fame of not shields ». Il s'agit vraisemblablement d'un butin de guerre, ramené de l'arsenal de Brest.

Dans le mur ouest, la porte en anse de panier est surmontée d'une accolade, dans laquelle se hisse un petit homme qui regarde, étonné. Tout autour de la porte, dans un entrelac de feuilles, fourmillent des génies, des petits bonshommes, des escargots et des lézards. Plus haut, un lion porte dans ses griffes une tête humaine. La longère nord, fortement endommagée par la guerre en 1944, fut refaite et légèrement modifiée en 1952.

A l'intérieur, le plan de la chapelle est très irrégulier. Au début du quinzième siècle, on construit une chapelle en forme de Tau, mais elle fut agrandie en 1607 par doublement de la nef en un large bas-côté : 1607 GVILLAVME CALVE FIT FAIRE CETTE CAPELA LORS FABRIQUE disait une inscription de la longère sud, disparue lors de la restauration. Trois piliers ronds supportent trois arcades du dix-septième siècle, séparant les deux constructions. En 1780, on releva la longère nord : JEAN VENEUST CALVEZ FABRIQUE 1780 et RENEZ RUNAVOT 1781.

Les statues sont toutes peintes en blanc. Ceci provient de ce que la chapelle était fréquentée par les malades, et on passait de la chaux sur toutes les statues, par mesure d'hygiène; l'habitude en est restée.

Au coin de l'autel est une statue de saint Eloi, en chape et mitre, du seizième siècle, auquel on portait des fers à cheval.

Un peu plus loin, au coin d'un autre autel, se dresse une jolie Vierge-mère naïve du dix-septième siècle.

Puis un saint Jean-Baptiste du dix-huitième siècle, avec une grosse tête, qui porte un agneau. Autrefois était fixé à cette statue, par une chaînette, un œil de cristal que l'on appliquait sur les yeux malades, en priant le saint de les guérir.

Une statue en Kersanton d'un saint non identifié, du seizième siècle, est à côté. Près de la porte, se trouve saint Jean l'évangéliste, du quinzième siècle, portant le calice, puis un beau saint Roch, dans l'attitude traditionnelle, montrant le bubon pesteux sur sa cuisse.

En face se trouve un magnifique crucifix du quinzième siècle, en

bois, de style flamand. Contre un pilier se tient la Trinité, majestueuse, du seizième siècle, dont la colombe du Saint-Esprit a disparu. Enfin, il y a saint Joseph, du seizième siècle, en bois, mutilé et en très mauvais état.

La chapelle fut vendue comme bien national en 1796. Rachetée, elle fut donnée à la commune le 2 février 1952 par Monsieur Villiers, ancien sénateur du Finistère.

*

**

Sur le placître de la chapelle se dresse un joli calvaire en granit de Kersanton, au fût octogonal. Le crucifié est surmonté de deux anges portant des banderoles, qui forment comme un toit du plus heureux effet. Aux pieds du Christ, la Madeleine est renversée pour le regarder. Sur les consoles de la Croix, sont la Vierge et saint Jean l'évangéliste, et plus bas, le Christ attendant son supplice est assis sur un rocher, orné d'un crâne et d'un tibia. A gauche est un ange avec la couronne d'épines et à droite un autre tient la colonne de la flagellation. De l'autre côté, on trouve une piéta et, dans un cartouche, l'Agneau de Dieu.

La fontaine sacrée est formée tout simplement de quatre pierres d'ardoises enfoncées dans la grève et l'eau de mer la recouvre à chaque marée. Mais beaucoup de gens venaient s'y laver les yeux en priant saint Jean de leur rendre la vue ou de guérir leurs ophtalmies.

Saint Jean était très vénéré pour les maux d'yeux. Anne de Bretagne, elle-même, souffrant de la vue, se déplaça à Saint-Jean-du-Doigt, car la relique du doigt de saint Jean refusa d'aller jusqu'à elle.

*

**

Le 24 juin avait lieu le pardon à Saint-Jean, encore appelé pardon des oiseaux, qui était extrêmement fréquenté par les Plougastels, bien sûr, mais aussi par les Léonards et les Brestoises, à tel point que l'on transformait les fermes en hostelleries. De grandes tentes étaient dressées, où l'on buvait du cassis-limonade ou du café. On y mangeait également des crêpes et du pain trempé dans du lait et frit.

Longtemps à l'avance, les enfants et les adolescents du voisinage allaient à la chasse aux oiseaux. Les merles et les grives étaient attrapés avec un lacet fait de crin de cheval (meilleur, paraît-il, que celui de jument) dont on torsadait six brins ensemble. A une extrémité, on formait un nœud coulant et l'autre était attachée à un bâtonnet, que l'on piquait au pied d'un talus, bien recouvert de feuilles. On y mettait comme appât des fourmis rouges. Les chardonnerets, eux, étaient pris dans des lacets munis de plusieurs nœuds coulants, disposés sur un bouquet de chardons. Les bouvreuils, les plus prisés, étaient attrapés à la glu, que l'on faisait avec de l'écorce de houx : on engluait un bâton disposé sur une cage contenant une femelle. Au bout d'un moment, venait un mâle qui se posait sur le bâton et était aussitôt pris. Tous ces oiseaux étaient exposés à Saint-Jean, dans de merveilleuses cages d'osier, fabriquées par les enfants eux-mêmes.



Le petit quai de St-Jean qui s'effondra en 1890.

Les Brestoïses venaient si nombreux au pardon que s'établissait entre le port de commerce de Brest et celui de Saint-Jean un va-et-vient continu. A Saint-Jean même un appontement rustique, long d'une soixantaine de mètres accueillait les bateaux.

En 1890, eut lieu une catastrophe épouvantable. Il faisait très beau ce jour-là et l'affluence des pèlerins était exceptionnelle. A la fin du pardon, les gens s'étaient massés sur la passerelle pour prendre place dans les bateaux au fur et à mesure qu'ils arrivaient. La foule considérable qui se pressait sur l'embarcadère et les gens qui se poussaient les uns les autres engendrèrent un début de panique. Les directeurs de la compagnie qui affrétait les bateaux, Messieurs Pennors et Simon, essayèrent d'organiser un service d'ordre et de calmer les impatients. Mais la foule grossissait sans cesse.

Vers six heures du soir arriva la catastrophe. Le vapeur « LA LOUISE » venait de partir avec un chargement et le « SAINT-JOSEPH » arrivait et se rangeait le long du quai. Il se produisit alors une poussée formidable dans la foule, à laquelle la passerelle ne résista pas et elle s'effondra, précipitant à l'eau un grand nombre de personnes. Une cinquantaine d'entre elles put s'accrocher au morceau de passerelle qui faisait radeau et purent aussitôt être secourues. Mais les autres se noyèrent, ne sachant pas nager pour la plupart; elles criaient, s'agrippaient les unes aux autres... Ceux qui savaient nager se précipitaient à la mer pour porter secours, des canots arrivaient et on y entassait les victimes... Les fermes du voisinage et le manoir proche de Monsieur Villiers, sénateur du Finistère, se transformèrent en infirmeries... En définitive la catastrophe fit un grand nombre de blessés et sept morts, au nombre desquels le quartier-maître Bondon, qui périt en essayant de sauver les victimes, et dont une rue de Recouvrance porte le nom.

*
**

C'est à Saint-Jean qu'eut lieu la clôture de la mission du Père Maunoir : « La procession qui termina la mission de Plougastel servit de prélude aux missions qui devaient suivre. Elle eut lieu le 24 juillet 1644 et s'avança jusqu'à la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Là, devant un auditoire de quinze mille personnes, dont plusieurs étaient venues de dix

ou douze lieues à la ronde, le Père Maunoir prononça un dernier discours sur la nécessité de la pénitence. Des apparitions qui eurent lieu en ce moment, à la vue de tous les spectateurs, multiplièrent encore les conversions ».

Le 24 juin 1660, le Père Maunoir conduisit aussi à la chapelle Saint-Jean la procession de la mission de Loperhet.

A cette occasion eut lieu une échauffourée : la procession avançait avec les enfants en tête, lorsqu'elle tomba sur des gens qui allaient danser; les sonneurs jouaient déjà. Les cantiques couvraient la musique et les danseurs s'arrêtèrent. Le Père Maunoir monta sur la croix pour faire un sermon, mais l'un des sonneurs l'y rejoignit et essaya de le faire tomber. Un gentilhomme sortit son épée et menaça de couper ensemble le Père Maunoir et la croix. Le prédicateur, aidé des gens de la procession, réussit à le désarmer et à l'éloigner, et la procession put continuer.

*
**

Il nous faut parler aussi du Feu de la Saint-Jean, le « tantad », l'une des coutumes les plus attachantes de Plougastel, qui avait lieu le 23 juin au soir.

Chaque année, inmanquablement, chaque famille du quartier apportait un fagot ramassé par les enfants. On construisait le bûcher qui était allumé par le plus âgé des Jean présents. La jeunesse animait le feu par des pétards, des fusées, des coups de fusil. Tous les jeunes devaient sauter par couples au-dessus du feu. On balançait les enfants à trois reprises au-dessus des braises pour les faire grandir. Puis tout le monde se taisait, et se mettait à genoux, pendant que la diseuse de prières, ou l'homme âgé qui est habituellement chargé de les dire, récitait les invocations traditionnelles et les grâces, auxquelles tous répondaient. Ensuite, tout le monde, à la queue-leu-leu, faisait le tour du feu en silence, trois fois, en frappant les braises avec le « louzaouenn an tantad », l'herbe de la Saint-Jean (*), que l'on frottait sur les yeux.

A la fin de la cérémonie, chaque personne ramassait un tison pour

(*) L'orpin ou sedum telephium.

purifier l'eau du puits ou de la fontaine. Et, le lendemain, on mettait en vente aux enchères les cendres du feu de la Saint-Jean, engrais souverain et bénéfique pour les cultures.

A Plougastel on faisait aussi un « tantad » en l'honneur de saint Pierre, patron de la paroisse.

LE PONT DE PLOUGASTEL

Le pont de Plougastel, implanté entre la rive cornouaillaise et léonarde de l'Elorn, bien qu'en ciment armé, est une magnifique œuvre d'art, qui ajoute encore à la beauté du site.

Depuis très longtemps, on avait compris que la route Quimper-Brest, passant par Plougastel, était beaucoup plus courte. Cela rompait également le splendide isolement des Plougastels dans leur presqu'île.

Dès 1892, une demande fut faite au Conseil général du Finistère par l'Amiral Réveillère pour que l'on construise un pont sur l'Elorn. En 1894, trois projets furent même déposés, mais aucun ne fut retenu. En 1904, fut lancée une société pour réaliser le pont, mais qui disparut bien vite. Et en 1907, fut créé le bac à vapeur du Passage.

Le 22 septembre 1922, Albert Louppe, Président du Conseil général, demanda et obtint la réalisation de ce pont. Les crédits en furent votés le 25 avril 1923.

« Le plus grand pont du monde en ciment armé », tel était le slogan répandu à l'époque, fut une œuvre colossale de près d'un kilomètre de longueur, le tablier supérieur étant à quarante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer, avec un tirant d'air de trente-six mètres sous chaque travée, et trois arches de cent quatre-vingt-six mètres. Il nécessita la mise en œuvre de vingt-cinq mille mètres cubes de béton, la mise en place de mille cinq cents tonnes d'armatures et deux milles mètres cubes de charpente et de coffrages.

On peut imaginer dans ces conditions le problème que posait le transport des matériaux. Celui-ci fut résolu grâce à deux transbordeurs à câbles parallèles d'une portée de six cents mètres qui fonctionnèrent sans arrêt depuis leur mise en service en août 1926 jusqu'à la fin des travaux en 1930.

Il fallut de grandes précautions pour la fondation des culées, qui se

fit à l'air libre, à l'abri de batardeaux circulaires en béton armé de vingt-huit mètres de diamètre. Pour construire les piles dans la rivière, on dut utiliser un caisson, comme caisson-cloche, pour la pile du côté Kerhuon qui fut ensuite utilisé comme caisson perdu à la place de la deuxième pile.

Pendant la durée des travaux, le cintre était construit sur la grève de Plougastel, près du village du Cap. Il fut monté sur deux chalands en béton armé. Lorsque le 2 avril 1928 eut lieu le lancement du cintre et sa mise en place sur le premier emplacement, une foule nombreuse assistait à l'opération : il s'agissait d'un arc de près de deux cents mètres de longueur et de quarante mètres de haut. Il fut déplacé deux fois pour faire les deux autres arches.

Et enfin, le 9 octobre 1930, le pont Albert-Louppe était prêt pour l'inauguration. Monsieur Gaston Doumergue, Président de la République, Monsieur Pernot, ministre des Travaux publics, Monsieur Dumesnil, ministre de la Marine, vinrent à Plougastel pour l'occasion.

Arrivé à Quimper, le Président se rendit à Brest en fin de matinée où il déjeuna. Après avoir fait un tour à l'arsenal et lancé le croiseur « Dupleix », il visita l'Ecole Navale. Ensuite il arriva sur le pont de Plougastel, coupa le ruban symbolique et admira les costumes du Léon et de Plougastel qui s'étaient rassemblés en foule. Il vint jusqu'à Plougastel où il fut reçu par le maire, Mathurin Thomas, en costume, ainsi que le conseil municipal et la population, devant le calvaire. Il rentra à Brest d'où il partit vers dix-huit heures.

Le 12 octobre, eut lieu la Bénédiction solennelle du pont. La procession accompagna l'évêque, vers deux heures de l'après-midi, jusqu'au pont où une foule nombreuse s'était massée des deux côtés. Les croix de Plougastel et celles de Kerhuon s'embrassèrent, l'évêque bénit le pont et la fontaine de « Iec'hed mad », tout à côté.

Le 28 août 1944, les Allemands affolés voulurent couper leur retraite et firent sauter le pont. Ils avaient placé des explosifs sous chaque pile afin de le démolir complètement, mais les FFI, dont M. Kerdoncuff, prévenus, avaient enlevé la plupart des charges et il n'y eut à sauter que l'arche du côté de Kerhuon. Elle fut réparée et inaugurée en 1949. On élargit le pont en 1965.

Voici la reproduction de la plaque commémorative :

DEPARTEMENT DU FINISTERE

Pont Albert Louppe

Construction décidée par le Conseil Général le 22 septembre 1922, M. A. Louppe, sénateur, étant président; M. Lefort, ingénieur en chef.

Inauguré le 9 octobre 1930 par M. G. Doumergue, Président de la République Française.

Assisté de MM. J.L. Dumesnil, Ministre de la Marine; G. Pernot, Ministre des Travaux Publics.

M. Ch. Vatin, étant préfet, M. R. Cavenel, ingénieur en chef.

Travaux dirigés par M. Genet, ingénieur en chef; MM. Coyne et Petry, ingénieurs des Ponts et Chaussées; M. Luard, ingénieur des Travaux Publics de l'Etat.

Ingénieurs constructeurs Société Anonyme des Entreprises Limousin procédés Freyssinet.

*

Deux statues de granit d'Huelgoat, dues au ciseau de Quillivic, en costume du Léon, accueillent les visiteurs, du côté de Kerhuon, tandis que du côté Cornouaille, deux Plougastels en costume local, Paul Mahé et Marie Bizien, saluent les passants.

A l'entrée du pont, la fontaine « Iec'hed Mad », de la bonne santé, fournit une eau de qualité exceptionnelle.

Le plus grand pont du monde en ciment armé, en 1930, n'était plus que le troisième de France en 1953, et le vingt-neuvième du monde.

LES VILLAGES

La presqu'île de Plougastel s'étale dans la mer comme les doigts d'une main. La terre et la mer se mélangent, s'interpénètrent profondément et l'on comprend pourquoi beaucoup de marins-pêcheurs sont également paysans. La devise du pays : WAR ZOUAR HA WAR VOR, sur terre et sur mer, décrit bien cette double nature.

Les Bretons, lorsqu'ils s'installèrent en Armorique au cinquième siècle, fondèrent bien sûr les paroisses en PLOU, mais aussi les ermitages en LAN (LANVRIZAN, LANNOURZEL...), des villages en TRE (LE DREFF), subdivisions de la paroisse, d'autres en BRE (BRELEIZ) pour les collines, en LEZ (résidence). Les LOC vinrent un peu après, et plus tard, sans doute vers le septième siècle, sont nés les KER qui donnent son cachet à la Bretagne.

Les « KER », du vieux breton KAER, désignaient à l'origine des endroits fortifiés. Au dixième siècle, le sens en a changé et a commencé à concerner les habitations. Vers le onzième siècle, ce terme veut déjà dire un groupe de maisons rurales, un hameau.

*

**

La paroisse de Plougastel aux 157 villages, en raison de son étendue, fut divisée très tôt pour les besoins du culte en « kordennad » (cordelées).

Autrefois, assujetties aux abbayes de Daoulas et de Landévennec qui en percevaient les dîmes et les droits de passage, elles étaient réunies autour d'une ou deux chapelles qui possédaient leurs desservants.

Il n'y a plus aujourd'hui de « kure » — vicaire » dans aucune des chapelles de la paroisse, mais chacune d'entre elles célèbre toujours plus ou moins son pardon, à une date qui lui est propre.

Chacune avait son fabricant qui centralisait les offrandes et les ressources pour pourvoir à l'entretien de la chapelle et des croix. Les habitants assuraient la subsistance du « kure » en blé pour toute l'année.

Il y a six kordennad à Plougastel, et chacune a conservé très longtemps sa physionomie particulière liée au style de vie de ses habitants.

Saint-Jean est une région calme, isolée par sa situation géographique mais qui contient deux chapelles : celle de Saint-Jean et surtout celle du Passage, voie d'accès et de commerce très importante.

Illien, assez écarté lui aussi, est un peu à part, plus « francisé » dit-on. Sa chapelle est à sainte Christine.

L'Armor est avant tout le quartier des pêcheurs, avec le port de Porsmeur, de l'Auberlac'h et du Caro. Il est très animé. Sa chapelle est à saint Adrien qui a voulu, un temps fut, devenir paroisse indépendante.

Le Rozégat, plus retiré, possède une vie interne qui lui est propre et est considéré comme plus traditionnel. Son port, le Tinduff, n'a pris d'importance qu'après 1914. Il possède deux chapelles : Saint-Guénolé et Saint-Trémeur.

Le bourg-campagne, ou Fontaine-Blanche, est intermédiaire entre les autres quartiers, et la chapelle est à Feunteun-Wenn. C'est le seul coin qui n'ait aucun accès à la mer.

Le Douar-Bihan — la petite terre — est habité de cultivateurs, riches pour la plupart, à tel point qu'on en a appelé un village « La Palestine ». Sa chapelle est à saint Claude.

Les découpages civils, les sections de vote par exemple, ont eux aussi adopté les kordennad.

*

**

Mais, Plougastel a également un autre système de division, les « breuriez ». Ceux-ci existent depuis un temps immémorial. Ce sont des divisions territoriales, et non ecclésiastiques, dont les liens internes sont spécifiques. A l'intérieur de chaque breuriez, les familles se doivent aide et assistance dans la joie comme dans la peine. Toutes les familles du même breuriez se retrouvent, une fois l'an, à la Toussaint, pour assister à la cérémonie de l'arbre des âmes et du pain des morts (voir p. 301).

La paroisse comprend vingt et un breuriez :

- la kordennad de Saint-Jean en a deux;
- celle d'Illien cinq;
- celle de l'Armor deux;
- celle de Rozégat trois;
- celle du Douar-Bihan deux;
- celle de la Fontaine-Blanche cinq,
(bourg non compris, car celui-ci forme un breuriez à lui tout seul);
- un dernier breuriez de sept villages chevauche les kordennad de l'Armor et du Rozégat.

Ces « breuriez », que l'on peut traduire par frairie, confrérie, ou plutôt clan, proviennent d'une initiative laïque où le clergé n'intervient pas.

A l'intérieur d'un même breuriez, les liens qui existent entre les personnes sont ressentis par tous comme une nécessité, tellement évidente qu'on n'en parle même pas. Chaque famille doit déléguer l'un de ses représentants à l'enterrement et au service de quelqu'un du breuriez, de même que l'on invite les jeunes au café et au bal de la noce. On se fréquente davantage, bien que l'appartenance à un même breuriez ne crée pas d'obligation, sinon que l'une des personnes de la famille assiste à la cérémonie de l'arbre de pommes. Quand on change de maison à l'occasion d'un mariage, on change également, sans problème, de breuriez. Il n'y a aucune organisation interne, il n'y a pas de chef, mais cela existe de tout temps et fait partie de la vie même de Plougastel.

Le problème de l'origine de ces Breuriez et des cérémonies

s'y rattachant a posé une énigme importante aux historiens. Il s'agit sûrement d'une institution extrêmement ancienne, qui s'est conservée à Plougastel dans un état de pureté étonnant. D'après les dernières théories sérieuses et vraisemblables de M. Gilbert Hamonic (*), ils seraient l'expression d'une communauté antique, celtique ou pré-celtique en tous cas indo-européenne, un rassemblement d'un clan à l'occasion de la fête des morts. M. Germet a retrouvé en Grèce, à l'époque archaïque, des cérémonies analogues avec le pain et un arbre fictif de fruits pour honorer les morts à certains moments de l'année. La division mystérieuse de la paroisse par le « Pont an diaoul », la ligne de pierres levées, qui séparait le territoire en trois parts, marquait peut-être, il y a plus de deux mille ans, la partie occupée par chaque clan peuplant ce qui allait devenir Plougastel.

*

**

Les fermes et les villages étaient autrefois assez isolés; en effet, la présence de nombreuses sources, de fontaines et de puits, facteurs essentiels de l'implantation humaine, a favorisé l'émiettement de l'habitat. On accédait aux villages uniquement par des chemins creux, poétiques, certes, mais qui en hiver se transformaient en mares de boue; d'où la nécessité de créer des divisions de la paroisse qui permettent une vie communautaire.

(*) Gilbert Hamonic : Organisation sociale et religieuse d'une communauté traditionnelle de Basse-Bretagne. Thèse de doctorat 3^e cycle d'Ethnologie.

L'HABITAT

Les villages de Plougastel semblent, à première vue, bâtis sans plan préétabli, mais pourtant les maisons ont toutes le dos tourné aux vents dominants et leur façade s'ouvre au sud-est ou au sud.

Les premières habitations furent, bien sûr, des abris de bois et de branchages avec une seule ouverture servant de porte et de fenêtre, et un trou au milieu du toit pour permettre l'évacuation de la fumée, car le foyer était situé au milieu de la pièce. C'était exactement les huttes de charbonnier que l'on peut voir encore à Huelgoat.

Puis ce furent des maisons de rondins, recouvertes de chaume. Ensuite vinrent les maisons de pierre, rectangulaires ou ovales, constituées par un seul rez-de-chaussée, de plus en plus allongé, souvent double. La récolte et les fourrages étaient conservés dans le bâtiment principal; c'est ainsi qu'apparut le premier étage d'abord utilisé comme grange, auquel on accédait par une échelle extérieure. Plus tard, il y eut une petite ouverture destinée à l'aération des grains et de la paille.

Alors se généralisèrent les étages servant à l'habitation, auxquels on accédait souvent par des escaliers extérieurs en pierre.

La maison d'habitation et des constructions secondaires constituent la propriété de chaque famille. Les différents édifices ne sont jamais sous le même toit, mais ils forment un ensemble continu, pas nécessairement rectiligne. Quand les fermes possèdent une aire à battre, la maison familiale occupe une position centrale par rapport aux autres constructions qui entourent l'aire. Les autres bâtiments sont alors soit dispersés autour, soit en cour fermée. Mais la consanguinité fait que ces diverses constructions peuvent appartenir à des familles alliées mais différentes.

Plus anciennement, les gens et les animaux habitaient sous le même toit, séparés par une cloison de bois.

LA MAISON

Le type général de maison, à partir du dix-septième siècle, est le même dans toute la presqu'île : c'est une construction rectangulaire, à un étage, et toutes les ouvertures sont sur la façade sud ou sud-est. D'abord construites en quartzite sombre, extraite du sol même de la presqu'île, elles étaient plus récemment édifiées en pierre de Logonna ou du Conquet.

Les toits des maisons d'habitation sont en ardoise des Monts d'Arrée et ceux des crèches étaient en chaume pour marquer la différence. Sur la cheminée extérieure était fixée une croix de bois noir ou de fer forgé, souvent surmontée d'un coq fixe. Au-dessus de la porte d'entrée, il existait un auvent en pente, recouvert d'ardoises.

Dans les maisons les plus anciennes, il y avait un décrochement du toit et de la façade, à l'endroit où se trouvait la table (apotéis), ce qui formait une petite avancée de la façade, du plus heureux effet.

En général, le rez-de-chaussée comporte deux fenêtres et l'étage trois, mais la porte est rapprochée de l'une des fenêtres et éloignée de l'autre. Ces maisons sont souvent datées au linteau de la porte. A partir du début du vingtième siècle jusqu'à 1930 environ, les façades s'ordonnent en travées. Parfois une niche ornée d'une statue surmonte la porte, et vers 1920, on va peindre quelquefois sur le crépi des lignes blanches en figures géométriques.

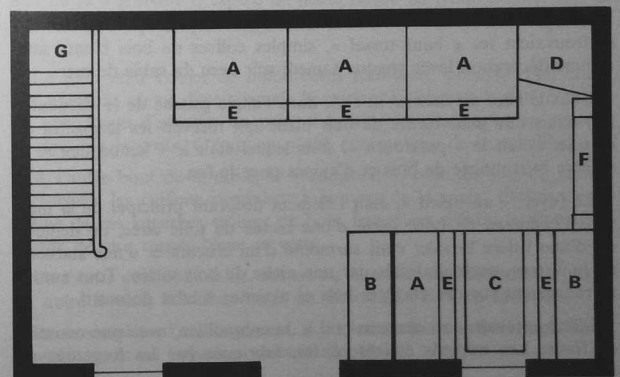
La porte d'entrée avait une particularité : elle était percée d'un panneau carré, « an nor vihan », qui s'ouvrait à l'intérieur au moyen d'une clé et qui était destiné à éclairer ce coin de la maison.

Lorsque la maçonnerie était terminée, il y avait le « maout » (le bélier) : les maçons mettaient un bouquet sur l'une des cheminées.

C'était l'occasion de réjouissances, la maîtresse de maison conviait à un repas pantagruélique toute la famille, les maçons et tous les gens du village qui avaient participé au charroi des pierres et du ciment. On tuait bien sûr le cochon pour cette fête.

L'INTERIEUR

Dans toutes les maisons de Plougastel, l'intérieur était semblable. C'était une salle rectangulaire unique qui occupait tout le rez-de-chaussée. L'entrée était de plain-pied et le sol en terre battue, la plupart du temps. Les murs étaient badigeonnés à la chaux, laissant seulement apparaître les pierres de la cheminée. Près de la porte d'entrée se trouvait l'escalier pour monter à l'étage et dans l'autre bout de la pièce, l'âtre.



TYPE D'AMENAGEMENT D'UNE MAISON DE PLOUGASTEL
A Lit clos — B Vaisselier — C Table — D Patafouru.
E Banc — F Atre — G Escalier.

A droite, perpendiculairement à la porte, on rencontrait un buffet-vaisselier « ar veselhier », dont la partie haute était ornée d'un luxe d'assiettes à but décoratif, dont on ne se servait jamais, et le bas servait à ranger les ustensiles ménagers.

Faisant face à la porte, se trouvait la rangée des lits-clos, « ar gwele-kloz », simples et peu sculptés, mais toujours cirés. Ils avaient une seule porte coulissante. On les vernissait chaque année, pour le pardon du quartier, lorsque les parents venaient rendre visite. Au-dessus étaient exposées les photographies de mariage, les images pieuses, les canevases, etc. À l'intérieur, il y avait des sommiers de paille et des coëttes de balle d'avoine.

Le berceau du nouveau-né, « ar vranshell », était accroché au plafond du lit-clos. C'était une espèce de nacelle arrondie en lattes de bois, qu'une ficelle attachée à l'un des bords permettait de balancer pour bercer l'enfant. Dans la journée, il était décroché et posé à côté de l'âtre.

Juste devant les lits-clos et servant de marchepieds pour y monter, se trouvaient les « bank-tossel », simples coffres de bois blanc, sans aucune décoration lavés chaque samedi soir avec du sable de mer.

Dans le coin du dernier lit-clos, dans l'angle gauche de la cheminée, il y avait une plate-forme de bois blanc qui recevait les ustensiles de cuisine, c'était le « patafour », sous lequel était le « keuneudeg », la réserve bien rangée de bois et d'ajoncs pour le feu.

Le foyer, « an oaled », était l'élément décoratif principal de la maison. Le linteau de bois, garni d'une bande de toile cirée, de dentelle ou d'une lisière brodée, était surmonté d'un crucifix et d'une statuette de la Vierge, parfois abrités par une niche de bois vitrée. Tout autour se rangeaient sur des étagères bois et assiettes à effet décoratif.

L'âtre recevait « an drezenn-bod », la crémaillère, avec une marmite de fonte. Les trépieds étaient en fer, fabriqués par les forgerons de quartier.

Les petites taches rouges qui viennent sur les trépieds étaient, disait-on, les âmes du purgatoire. C'est pourquoi il ne

fallait jamais laisser un trépied sur le feu, lorsqu'il n'y avait pas de casserole dessus. « Pa vez an trebe war an tan e vez an anaoun paour en e boan » quand le trépied est sur le feu, les pauvres âmes sont dans la peine.

Dans le mur du foyer, des trous étaient aménagés pour accueillir la salière et le savon, afin de les empêcher de prendre de l'humidité. Autour du foyer étaient disposés des petits bancs où l'on s'asseyait pour se chauffer.

À droite de la cheminée, il y avait un autre vaisselier, décoré lui aussi d'assiettes et de bols, et devant se trouvait le banc de la table.

Celle-ci était rectangulaire et placée le bout contre la fenêtre perpendiculairement au mur. Elle dissimulait souvent un pétrin, avec un plateau mobile.

Le maître de maison s'asseyait toujours « e gorre an dol », au haut de la table, à gauche de la fenêtre. Devant lui était le pain, recouvert soit de la « gestenn », espèce de petite huche en paille tressée, soit de la « doujez », longue bande de lin ou de coton avec des franges d'un seul côté.

Le pain était l'objet de nombreuses traditions, presque d'un culte; par exemple, on ne devait jamais le reposer à l'envers, le côté convexe en bas. Avant d'entamer un pain, il fallait y dessiner avec un couteau le signe de la croix. C'était un péché énorme que de le gaspiller.

À l'autre bout de la table, le « kanastell », roue de bois où étaient accrochées les cuillers, pendaient à hauteur de la main. Parfois c'était même de ces superbes cuillers de bois, incrustées d'étain, sculptées de motifs de cire rouge, bleue et verte.

De l'autre côté de la table, adossé au vaisselier de l'entrée, se trouvait un autre lit-clos, le mieux orné, où dormait le chef de famille.

Pour compléter l'aménagement, il y avait toujours une horloge, haute et vitrée, avec un balancier souvent décoré.

Sous l'escalier, on rangeait les pots à lait, les passoires et aussi parfois le charnier, « ar jarnell », où l'on conservait la viande de porc. Parfois ce dernier se trouvait auprès de la porte d'entrée, ainsi que la laiterie.

Dans quelques maisons, « an arvelve », l'évier, était auprès de la porte. C'étaient deux tablettes de pierre épaisse, portées par deux blocs, avec un petit conduit dans le mur pour l'écoulement des eaux. Mais la plupart du temps, la vaisselle se faisait dans une bassine et il n'y avait pas d'évier.



Intérieur de ferme de Plougastel : la rangée des lits-clos.

Les armoires étaient à l'étage. Chacun avait la sienne, belle et sculptée, et y rangeait ses affaires. C'est là également que se trouvaient les merveilleux coffres à grain, sculptés et ornés.

Pour s'éclairer, on utilisait les « goulou-rousin », espèces de chandelles de graisse d'animaux, qui donnaient une faible lumière pour les veillées.

Cette disposition des maisons est restée intacte jusqu'en 1945.

Les animaux étaient logés dans des crèches plus petites. La grange se trouvait également à côté. Ces bâtiments secondaires étaient construits en pierres semblables à celles des maisons.

Le fumier était placé en général près du mur extérieur et son importance donnait une idée de la richesse du propriétaire.

**

Les gens étaient chez eux pour les repas, mais surtout le soir. La journée se terminait selon les saisons, l'heure du repas étant retardée en été. Durant la mauvaise saison, d'octobre à mars, c'était le moment des veillées. Par exemple, pour préparer les plants de fraisier à repiquer le lendemain, ou tout simplement pour le plaisir de se retrouver, les gens se réunissaient chez l'un ou chez l'autre. Parfois on avait la chance d'avoir un conteur, un « pilhaouer », marchand de chiffons, de passage, venu de la montagne, hébergé pour la nuit, ou un mendiant, ou tout simplement un vieillard du pays, qui racontait devant un auditoire très attentif des contes ou bien des « rimadellou » à faire trembler, sur la mort ou les korrigans.

En dehors des veillées saisonnières ou occasionnelles, la soirée se passait tout simplement. Les hommes arrivaient pour manger, les femmes les servaient et elles mangeaient debout ou assises dans l'âtre. Ensuite, elles faisaient la vaisselle puis se mettaient à filer ou à tricoter, tandis que les hommes s'occupaient à de menus travaux à l'intérieur de la maison; ils sculptaient, par exemple, des cuillers de bois, des étuis à pipe, des tabatières, ou bien fabriquaient des cages de ronce pour les oiseaux. Tous bavardaient et se racontaient les nouvelles apprises au cours de la journée.

Après cela, l'homme le plus âgé de la maisonnée, à moins que ce ne soit exceptionnellement un enfant qui allait à l'école, lisait la vie du saint du jour dans le « Buhez ar Zent », en psalmodiant sa lecture pour la rendre plus solennelle. Ensuite, tout le monde s'agenouillait

pour les prières du soir, dites en breton et en latin par la maîtresse de maison, qui après récitait les « Grasou », invocations bretonnes aux saints de la paroisse, aux protecteurs des animaux et à ceux qui ont des pouvoirs particuliers. Certains ajoutaient « eur Pater hag eun Ave Maria evid ar pinvidig da binvidikaad hag ar baour da jom en he renk », un pater et un Ave pour que le riche s'enrichisse et que le pauvre reste dans son état. Parfois, après cela, le père de famille tendait le bénitier pour que tous se signent avant d'aller dormir.

Ceux qui en avaient envie sortaient faire leurs besoins dans la nature, et rapidement tout le monde s'endormait dans son lit-clos.

*
**

La porte n'était jamais fermée s'il y avait du monde dans la maison. Pour aller chez quelqu'un, on suivait une espèce de rituel : par exemple, un paysan a besoin d'une faucille. Il s'en va vers la maison voisine, tout le monde l'aura vu traverser l'aire à battre, mais personne ne bouge. Arrivé à la porte, il demande s'il y a quelqu'un dans la maison : on lui répond d'entrer. Il s'avance alors jusqu'au coin du vaisselier, à côté de la porte, on lui dit d'avancer dans la maison. Il s'approche de la table où tous sont en train de manger. On paraît étonné de le voir. Le maître de maison lui dit de « mettre son poids sur le banc », il répond qu'il n'est pas fatigué; la maîtresse de maison l'invite à s'asseoir, il dit qu'il est pressé; une troisième fois, elle le prie de prendre place, tout en donnant un coup de torchon ou de tablier, symbolique, à l'endroit désigné : alors seulement il s'assied. On parle de choses et d'autres, du temps, des nouvelles du bourg, de la moisson... Le maître de maison dit à sa femme de porter quelque chose à boire, l'autre proteste qu'il n'a pas soif; on insiste, il répond que ce n'est pas la peine. Seulement à la troisième fois, il accepte. En effet, s'il acceptait du premier coup, on dirait qu'il est venu chercher à boire; s'il refuse à la troisième fois, il veut faire le fier. Au bout d'un moment, l'homme s'en va et, lorsqu'il est prêt à sortir de la maison, il dit pourquoi il est venu.

Cela paraît complexe et pourtant se faisait naturellement. La politesse bretonne est basée sur le respect mutuel, sur une délicatesse de sentiments dans les moindres nuances. Tout manquement à ces règles entraîne « ar vez », la honte.

LE MOBILIER

Une des expressions les plus originales de la tradition Plougastel est le mobilier. Celui-ci est bien sûr de plus pur style breton et ressemble soit à celui du Léon soit à celui de Cornouaille, ou plutôt participe des deux traditions, avec des caractéristiques particulières.

Au Moyen-Age existait une communauté de civilisation entre tous les pays celtiques, même dans les meubles, qui consistaient en coffres, assez rudimentaires, mais faciles à transporter. A partir du quinzième siècle s'élabore un mobilier plus compliqué, qui eut son apogée au dix-huitième siècle, et l'on peut dire que la pure tradition des menuisiers bretons s'est conservée jusqu'aux premières années du vingtième siècle.

Les meubles de Plougastel sont taillés dans le chêne ou le châtaignier. Comme ils sont destinés à être accolés les uns aux autres et alignés sans espace entre eux autour de la pièce unique de la maison, le dos et les côtés sont en bois brut, seule la façade en est ouvragée. Ils sont tous trapus, les corniches sont rectilignes ou inexistantes, mais le décor est très abondant. Jamais on ne trouve de clous dans la décoration.

Les coffres sont en général de très belle qualité. Il en existe de deux sortes : les coffres à grain qui font souvent jusqu'à deux mètres de haut, avec un couvercle bombé, et les coffres à linge, plus petits, qui furent remplacés au dix-huitième siècle par l'armoire. Les plus anciens coffres de la presqu'île sont du seizième siècle, gothiques, dont certains à un

seul panneau de bois. Ensuite, au dix-septième siècle, par souci d'économiser le bois, les façades sont divisées en panneaux. La décoration, d'abord renaissance, avec des caryatides, des saints et des guirlandes, unit ensuite ces motifs à des entrelacs celtiques, gothiques ou religieux en un amalgame étonnamment riche.

Les presses à lin firent leur apparition au dix-septième siècle. Ce sont des grandes armoires rectangulaires, sans corniche, à deux petites portes encadrées à Plougastel de larges montants. Le bas forme une espèce de coffre où l'on rangeait la filasse et les écheveaux, tandis que les pièces de toile étaient disposées à la partie supérieure. Elles sont ornées de grappes, d'oiseaux, de bouquets et de rosaces.

Les armoires, elles, sont plus tardives, elles vinrent à la fin du dix-huitième siècle et eurent leur apogée au dix-neuvième. Leurs portes sont beaucoup plus longues que celles des presses à lin et leur ornementation est surtout à base de rouelles et de « gâteaux ». Mais les presses à lin servirent d'armoire quand le tissage cessa.

Les lits-clos ne possèdent qu'une seule porte, large et toujours décentrée vers la tête du lit. Ils sont à panneaux assez simplement décorés et ne comportent jamais de fuseaux. A la partie supérieure de la porte, il y a une petite ouverture en forme de cœur, ou une ajouration en rosace, en IHS ou entourant un oiseau.

Les vaisseliers sont très simples, il s'agit d'une série d'étagères peu ou pas sculptées posées sur une espèce de buffet sans décoration. Le buffet n'est qu'une évolution de ce meuble.

L'horloge apparut vers la fin du dix-huitième siècle. Le coffre en est simple, droit et sans moulures, mais de proportions harmonieuses. Par contre, les Plougastels affectionnaient les balanciers très sculptés qui apparaissaient par un voyant vitré.

Il y eut aussi de rares meubles de manoir, beaucoup plus sophistiqués, mais toujours fabriqués par les artisans du pays qui réussissaient à en faire de vrais chefs d'œuvre, malgré la naïveté de leur décoration.

En définitive, le meuble de Plougastel était très adapté à la vie de tous les jours et agrémentait l'existence du paysan dont les goûts

artistiques étaient figurés sur les différentes parties du mobilier. Ces pièces uniques sont toutes remarquables et il faut admirer le génie de ces menuisiers, les « kalvez », qui parcouraient la campagne, deux ou trois mois avant un mariage, pour réaliser ces chefs d'œuvre.

LE BOURG

Le chef-lieu de la commune, où se trouve l'église, la mairie et les commerces, c'est le « bourg ». L'appellation « commune » indique depuis la Révolution, le territoire de la « paroisse » qui, avant, désignait la cellule sociale qui compose Plougastel. D'ailleurs, en breton, est resté le mot « parrez », qui veut dire aussi bien la commune que la paroisse. On vient au bourg le dimanche, pour les fêtes religieuses ou pour la foire, qui a lieu le dernier jeudi de chaque mois. C'est l'occasion pour les membres des familles dispersées un peu partout dans Plougastel de se retrouver collectivement, d'aller boire le café ensemble et de se raconter les nouvelles.

Le bourg a pris depuis ces dernières années une extension extraordinaire. Avant ce n'était qu'une bourgade, entourée de villages, qui depuis se sont fondus dans l'agglomération et dont il ne reste plus que les noms, désignant les quartiers.

Un manoir est au centre du bourg, celui du Rest : là vivait au dix-huitième siècle Charles Le Bris, sire du Rest, procureur et notaire pour la juridiction de Daoulas, père de l'abbé Paul-François Le Bris du Rest (1754-1830) qui prêta serment et le rétracta par la suite, en 1828.

AN TI KOZ, la vieille maison.

Il y avait là un vieux chêne que l'on appelait GWEZENN AR PUNS, l'arbre du puits, qui était sûrement le plus vieil arbre de la région.

En face, se trouve le PROSPITAL KOZ, l'ancien presbytère, daté de 1738, où siégea le tribunal révolutionnaire.

Un peu plus loin, à l'ouest, se trouve KOADIG-MEZ, le petit bois des glands, encore appelé Bel-Air.

Ce village est sur la route qui va à BOD-ONN et sur celle qui va à ILLIEN. Depuis un siècle, y sont les écoles privées de Sainte-Anne et de Saint-Pierre.

Un enfant n'allait à l'école qu'à six ou sept ans, et encore ceux des familles pauvres n'y allaient que de sept à neuf ans, avant de s'engager comme « mevel », domestique, ou « plac'h », servante.

Les enfants venaient de si loin à pied, et en sabots de bois, qu'ils ne pouvaient rentrer chez eux à midi; les filles avaient un panier d'osier et les garçons une musette bleue, dans lesquels ils mettaient une tartine de pain beurré, un peu de lard et une pomme. Certains allaient se faire tremper une soupe dans les auberges du bourg; tous les bols, alignés, attendaient les enfants, qui y coupaient leur pain, sur lequel on versait un peu de bouillon.

Au nord, est le KLEGER (Cléguer), les rochers.

Ce village est traversé par la ligne de pierres, le Pont du Diable, qui va vers KILIOU. Dans le petit bois, il y avait trois menhirs dont deux debout et un abattu, et, dans le champ voisin, un certain nombre de pierres qui auraient pu former un CROMLEC'H, un sanctuaire. La situation du KLEGER en faisait une place importante à l'époque préhistorique.

Il existait au KLEGER un manoir, propriété des Le Ségalen du Cléguer. L'écuyer Pierre Le Ségalen, sire du Passage, épousa Françoise Lavanant. Michel Le Ségalen, son fils, épousa Guillemette Salaün qui fut la grand'tante de La Tour d'Auvergne. Au KLEGER était aussi la famille qui faisait le courrier entre Plougastel et Landerneau, à cheval.

Il y a de cela fort longtemps vivaient au KLEGER dans leur petite maison un cordonnier et sa femme. La maison était petite. Une seule pièce sombre servait à la fois de chambre, de cuisine, aussi d'atelier et d'échoppe pour le cordonnier. Tout était propre et bien ordonné et ils vivaient tous les deux paisiblement, mais dans la misère, car les clients boudaient singulièrement les chaussures que faisait Gwenolé Ar C'Here. Ils étaient pourtant beaux les souliers brodés qu'il fabriquait à l'ancienne mode. Mais les gens élégants du bourg préféraient les chaussures de la ville. Un soir, Gwenolé regardait

avec tristesse le seul morceau de cuir qui lui restât. Il avait de quoi fabriquer une seule paire d'escarpins et rien d'autre. C'était la fin. Sa femme, Nonn, essaya en vain de le consoler et de lui donner du courage. Ils allèrent se coucher, avec le soleil, dans leur lit-clos bien ciré, pour économiser la chandelle. Ils réussirent à s'endormir et le lendemain se réveillèrent bien reposés. Gwenolé, le premier levé, manqua de tomber à la renverse quand il vit sur sa table de travail une paire de souliers si ravissants qu'il n'en avait jamais vus de semblables. Ils étaient faits avec le dernier morceau de cuir qui lui restait, celui-là même qu'il contemplait tristement la veille. Sa femme et lui restèrent béats d'admiration devant ce prodige inattendu. A peine eut-il ouvert sa porte qu'un client qui avait aperçu les jolis souliers les lui acheta et les paya plus cher que Gwenolé en demandait. Avec cet argent, Gwenolé alla à pied à Landerneau et acheta du cuir. Il en eut pour faire deux paires de chaussures. Quand il rentra le soir, il était trop tard pour se mettre à l'ouvrage, aussi promit-il, dès le lendemain, de se mettre à tailler de nouveaux souliers. La nuit, Nonn qui ne pouvait dormir en pensant à l'histoire de la nuit précédente resta aux aguets. Vers minuit, elle entendit un bruit dans la cheminée. Par le trou de la porte du lit-clos, elle aperçut deux KORIG (*) qui trottaient çà et là dans la maison et qui, après avoir fait le tour, s'assirent à la table de travail et se mirent à l'ouvrage. Toute la nuit, ils taillèrent et cousirent des souliers. Elle réveilla Gwenolé pour qu'il vît lui aussi les KORIGED qui travaillaient, mais ils se gardèrent bien de faire le moindre bruit, car ils savaient qu'il ne faut jamais les déranger. Le lendemain matin, les deux paires de souliers étaient là, aussi jolis que ceux de la veille. Gwenolé et Nonn ne se sentaient plus de joie. Naturellement, les deux paires furent vendues aussitôt et Gwenolé put acheter une nouvelle provision de cuir. La nuit suivante,

(*) Les KOR, KORIG, KORED, ou les TEUZ, sont les appellations plougastel pour les korrigans, ces petits êtres bénéfiques ou malfaisants selon les circonstances. Ceux d'entre eux qui sont malicieux sont nommés VILTANSOU.

tout recommença, ainsi que les autres nuits. Les KORIG étaient, là, fidèles au travail. Gwenolé n'avait pas trop de ses journées pour aller chercher du nouveau cuir et les souliers étaient de plus en plus magnifiques. Nonn, en bonne femme d'intérieur, laissait le soir quelques crêpes sur le coin de l'établi, car elle savait que les KORIGED en raffolent. Un jour, elle fit part à son mari de son projet. Elle avait remarqué que ses petits amis étaient habillés de haillons et que leurs vêtements avaient besoin d'être changés. Elle confectionna à leur intention deux kabigs rouges et deux petites culottes de drap vert pendant que son mari leur fabriquait deux paires de petits chaussons de cuir verni. Ils les déposèrent près de l'établi, sur un banc, pour que les KORIGED les voient. Elle laissa également une douzaine de crêpes de froment. Cette nuit-là, les KORIGED, quand ils arrivèrent, restèrent tout surpris, puis ils endossèrent les habits qui leur allaient parfaitement, chaussèrent leurs souliers neufs et ravis commencèrent à danser, ne s'arrêtant que pour déguster les crêpes. Puis au petit jour, ils s'en allèrent. Le matin, il n'y avait pas de souliers fabriqués par les KORIGED, mais sur l'assiette un bel écu d'or. Chaque fois que Gwenolé avait besoin de s'acheter du cuir, et seulement pour cela, il trouvait à sa place un nouvel écu d'or. Gwenolé et Nonn, avec la réputation de leurs jolis souliers, purent vivre confortablement et longtemps.

Au nord, se trouve *KERAVEL*, le village du vent.

Il est situé sur la route de Brest et du Pont.

Trois jeunes gens de *KERAVEL* se décidèrent un jour à aller à Brest faire un tour pour apprendre le français : en effet, il leur devenait nécessaire de savoir une langue étrangère, ne serait-ce que pour vendre leurs fraises. Les voici donc dans la grande ville, écoutant de toutes leurs oreilles ce que disaient les gens autour d'eux. L'un d'entre eux dit soudain aux autres : « Ça y est, moi j'ai entendu : oui, oui ! » L'autre avait retenu : « Frappé tous les trois ! » et le troisième n'avait

rien appris. Ils reprirent le chemin du Passage et à Kerhuon le dernier entendit : « Vous avez raison ! » Ils étaient vraiment heureux d'avoir appris le français et sur le chemin du retour décidèrent à la première occasion de se servir de leurs connaissances nouvelles. A TOULL AR ROHOU, ils virent un homme et une femme allongés sur la route, morts. Pendant qu'ils les contemplaient, voilà les gendarmes qui arrivèrent et qui leur demandèrent qui avait fait le coup. Les jeunes gens, heureux de pouvoir montrer leur science toute neuve s'exclamèrent : « Oui, oui ! frappé tous les trois, vous avez raison ! » On les mit en prison sans autre explication. Ils furent conduits au Tribunal et le juge leur demanda s'ils reconnaissaient leurs torts ; « Oui, oui ! frappé tous les trois, vous avez raison ! » A chacune des demandes, c'était évidemment la même réponse, si bien que le juge se dit qu'il y avait quelque chose qui n'était pas clair dans le comportement des trois gaillards. Il leur fit expliquer en breton leur histoire et s'aperçut de leur innocence. Les gendarmes se firent sérieusement réprimander. Mais les trois jeunes gens se jurèrent de se contenter désormais de leur breton, bien moins dangereux que le français.

Plus bas que KERAVEL, il y a *GOAREM-GOZ*, la vieille garenne.

Les Goarem sont des étendues incultes sur lesquelles pousse l'ajonc, qui haché était utilisé comme nourriture pour les chevaux. C'est également un excellent combustible que l'on ramassait en fagots.

Un nommé Yann était un voleur d'ajonc, mais on avait beau le surveiller, on ne pouvait jamais le prendre sur le fait, aussi il pouvait raconter ce qu'il voulait et continuer ses forfaits. Enfin, un soir que Yann revenait du goarem, avec son chargement d'ajonc sur le dos, le propriétaire du terrain l'aperçut et commença à lui crier dessus. « Comment !, dit Yann, c'est bien à moi ! que la lune m'avale si je porte de l'ajonc volé ! » ; l'autre n'en crut pas ses yeux : l'astre engloutit Yann, que depuis, en regardant bien, on peut voir, quand la lune est pleine, porter éternellement son fardeau.

On raconte cette histoire aux enfants pour qu'ils ne regardent pas trop longtemps la lune.

A l'est, est *KERTANGI*, le village du nommé Tanguy, nom d'origine totémique, en vieux breton TAN KI, chien de feu.

Il existait un manoir à *KERTANGI* dont la façade a été transportée pierre à pierre et remontée à l'arrière de la maison sise au 10 de la rue du Pont.

Un calvaire de trois marches se dresse à l'intersection des deux routes. Il est en pierre de Logonna et comporte Notre-Dame de Pitié au-dessous du crucifié. Il est du début du dix-septième siècle.

Les *KORED* aimaient bien la proximité des calvaires et dansaient la nuit sur les petites places réservées autour des croix. Un homme qui s'était attardé et revenait à la maison avec son *DORZ-VARA*, son pain, fut entraîné dans la danse et ne dut son salut qu'au chant du coq où tous les *KORED* disparurent. Son pain, que pour la danse il avait mis sur sa tête, s'était usé et lui faisait comme un collier autour des épaules. Cette histoire est placée dans différents endroits de Plougastel, mais particulièrement à *KERTANGI*.

Près de *KERTANGI*, se trouve « *AN TI FORN* » où il y avait autrefois un four banal.

Plus loin, vers *KROAZ-AR-BIZ*, au-dessus de la maison de retraite, est *KERHUEL*, le village sur la hauteur.

Au sud, on trouve *MEZARLIOU*, le champ des veaux, où il y a la croix du bas du bourg datée de 1896.

A côté est la maison où vécut Filliger, le peintre de renom, pratiquement inconnu de son vivant. Lors de la dissolution de l'école de Pont-Aven, dirigée par Gauguin, il se réfugia à Trégunc, dans la famille Le Guellec, qu'il accompagna à Plougastel en 1915 et y resta jusqu'à sa mort en 1927.

TOULL AR RANIG, le trou de la grenouille.

C'est le village qui se trouve à l'entrée du *GEUN*, le marais, qui forme le centre de la presqu'île de Plougastel. On y voit parfois, dit-on, des feux follets.

KORDENNAD de FEUNTEUN-WENN

KERBAZKORED, le village du gué barré.

En effet, on barrait certains ruisseaux pour permettre la pêche plus facile. Il y avait beaucoup de poissons, surtout des saumons, à tel point que les contrats des valets de ferme spécifiaient que l'on ne devait pas leur servir de saumon plus de deux fois par semaine.

C'est dans cet endroit qu'est né en 1899 le Père Gwenaël (Mathurin Thomas); d'abord prêtre du diocèse, il fut l'un des fondateurs de l'école technique de Guissény, puis trappiste à la Trappe de Tymadeuc. Il fut pris par les Allemands le 14 juin 1943 pour des actes de résistance et envoyé au camp de Neuengamme. Il y mourut le 3 janvier 1945.

KERHEUNED IZELLA et *HUELLA*, le village du bois à feu.

Il existe, en effet, une différence entre *KOAD* et *KEUNEUD*, le premier voulant dire le bois en général et l'autre le bois pour faire du feu.

Plus bas que *KERHEUNED* se trouve un taillis dans lequel sont les ruines de la chapelle de Saint-Abraham, le père des croyants, et du village de *KERAMENN*. Ce hameau a été totalement anéanti par la peste de 1598. Les survivants se réfugièrent plus haut que *KER-GOLLE*, mais ils moururent tous. Est-ce ce terrible destin qui a frappé les imaginations ? Toujours est-il que des légendes courent sur ces lieux maudits. Il y a d'abord les *GOULOUIGOU AN ANAON* ou *GOULAOUENN KERAMENN* qui sont des feux follets; on voyait parfois une main tenant un cierge qui allait sur les marais. Ou bien c'étaient des créatures, comme le *LOPER NOZ*, qui venait frapper aux portes et aux fenêtres. *L'ANKOU*, la mort, était un personnage habillé d'un kabig dont la capuche lui recouvrait la tête. Il traversait les champs et les haies, en dehors de tous chemins et sans laisser de trace de son passage. Le *KARRIGEL AN ANKOU* que l'on entendait grincer le soir sur les routes était signe de mort prochaine.

Il y avait, également, à *KERAMEN* un moulin à eau.

LOSTENGOAD, le bout du bois.

Au siècle dernier, tout près de ce village, existait un moulin à vent, *AR MILFIL*, foudroyé vers 1860. Il dépendait de *MIL AR C'HEUN* à *KERNEVEZ*.

Dans les moulins à vent, il y avait une pailleasse sous l'escalier où le meunier pouvait se reposer et faire toutes sortes de choses pour passer le temps, comme des étuis à pipe ou des espèces de jarretières tressées. Il disposait des clochettes près des meules et, si le vent soufflait trop fort et faisait tourner trop vite les ailes, les clochettes se mettaient à tinter et prévenaient le meunier qui allait alors, vite, régler son moulin.

Près de cet endroit passait le *PONT AR DIAOUL*, la ligne de pierres levées, qui sillonnait la commune et se divisait : d'un côté, elle partait vers *KERZIVEZ*, *KERZENIEL* et *LARMOR*, et, de l'autre côté, par *KROAZIOU-ROUZ*, elle se dirigeait vers *LESKIVID*. On dit que le diable lorsqu'il venait à Plougastel s'amusa à se dégourdir les jambes en sautant d'une pierre à l'autre.

KERDOMAZ, le village du nommé Thomas.

KROAZIOU-ROUZ, les croix rousses.

C'est une maison sur un plateau où est le croisement des routes qui va au *ROZEGAT* et celle qui se rend à *LARMOR*. Il y avait deux croix, rousses de mousse. Il n'en existe plus qu'une datée de 1908.

Mais dans ce quartier, se tenaient des réunions de *PAO-TRED AR SABAD*, les gens du sabbat, qui menaient un tapage infernal. C'étaient des êtres malfaisants qui s'amusaient à démolir les champs à peine labourés. Ces sorciers, aussi appelés *AR FRANMANSONED*, étaient des gens qui allaient dans la nuit sur la lande et particulièrement à *KROAZIOU-ROUZ*. Ils avaient des pouvoirs considérables et toujours malfaisants. Un paysan décidé à les empêcher de retourner la parcelle qu'il avait labourée l'après-midi prit son soc de charrue entre ses jambes et attendit. Le soc disparut et le champ fut retourné. Un prêtre du siècle dernier,

Monsieur Le Louët, allait les combattre et revenait avec sa soutane déchirée.

TOULL MELEN, le trou jaune.

C'est un petit village sur le bord des GEUNIOU, des marais, qui s'étendent de *TOULL AR RANIG* à *KERDOMAZ*.

KEROULLE, le village du bas de la paroisse (*GOULLE* ou *GOUELED*).

Il existe près de ce hameau une fontaine, ruinée actuellement, celle de Saint-Abraham, qui dépendait de la chapelle du même nom à *KERAMENN*. On y apportait les enfants pour leur apprendre à marcher et leur fortifier les jambes. On leur lavait les pieds et les jambes dans la fontaine et on les faisait marcher tout autour, puis on y plantait une petite croix de bois. Un paysan du voisinage, admirant les pierres qu'il y avait autour de la fontaine, décida de se les approprier et de s'en servir pour sa maison, mais les malheurs qui accablèrent la famille l'obligèrent à les remettre en place et à les rendre au saint.

Dans ce village est né Trémur Julien, qui fut prêtre à Plougastel pendant la Révolution. Avant la Révolution, les prêtres non pourvus de charges officielles étaient assez nombreux. Ils résidaient la plupart du temps chez leurs parents, participant aux travaux de la ferme. Leurs demeures étaient reconnaissables à un calice sculpté sur la porte. Certains d'entre eux, comme Trémur Julien, dirigeaient une petite école. Ils jouissaient des honoraires de leurs messes et du casuel des cérémonies auxquelles ils participaient.

KERDRAON VRAZ et *VIHAN*, les villages de la vallée.

Le petit pont de *PONT AN HADEN*, le pont de la graine, se trouve un peu plus bas que *KERDRAON VIHAN* sur la rivière de Saint-Gwenolé. Entre *KEROULLE* et *KERDRAON VRAZ* se trouve la maison appelée *TOULL AN TOUSEG*, le trou du crapaud.

A *Kerdraon vihan*, un prêtre se cachait durant la Révolution. Il fut dénoncé et les Bleus à sa recherche vinrent pour fouiller la maison dans laquelle il s'était réfugié. Les gens affolés ne trouvèrent rien de mieux que de le coucher dans le lit où se trouvait déjà la grand'mère

impotente. Les Bleus, furieux de ne rien découvrir, donnèrent des coups de sabre partout, particulièrement dans le lit où était le prêtre, qu'on pouvait encore voir il y a quelques années.

KERHALVEZ, le village du menuisier.

Le *KALVEZ* ou menuisier était un personnage important autrefois. Deux ou trois mois avant le mariage, on le priait de venir à la maison, on l'installait dans la grange et il se mettait à fabriquer les meubles du jeune couple aux goûts de celui-ci, et selon son inspiration et sa technique propres. A la fin du seizième siècle, la Bretagne était très riche en menuisiers qui étaient aussi des sculpteurs. Ils faisaient non seulement des lits-clos, des presses à lin, des coffres à grain et à linge, des vaisseliers, et plus tard, aussi les coffres à horloge, mais également les statues de nos chapelles.

Dans ce village, on montrait un puits, aujourd'hui comblé, qui passait pour renfermer les ossements d'un grand nombre de pestiférés.

Une petite croix à côté du hameau représente une Notre-Dame de Pitié, de très grande qualité, du seizième siècle.

KERBRAD, le village du pré.

Il y eut sans doute un lieu noble à *KERBRAD*. On retrouve en 1673 le nom d'Emile Huon, seigneur de *KERBRAD*.

AR ROZEG, la roseraie (appelé à tort *Le Rosier*).

Peut-être faut-il y voir le *ROSA MONACHORUM* de la Fontaine Blanche, située assez près de ce hameau, la résidence des moines qui desservaient la chapelle au douzième siècle.

Il y existait un manoir, d'abord possession de la famille de Léon, qui portait : « d'or au lion morné de sable à la bordure de onze annelets en orle. » Il devint ensuite propriété des Rohan, lors du mariage de Jeanne de Léon avec Hervé de Rohan en 1363, mais ces derniers en furent expropriés par le duc de Bretagne en 1472 et il passa aux de Kersauzon au cours du quinzième siècle. Les terres appartenaient, au siècle dernier, au comte de Chalus.

AR VERN, l'aunaie.

Ce village doit son nom à l'aune qui pousse dans le sol marécageux et dont l'écorce sert aux teinturiers pour teindre les étoffes en noir.

Il y avait un manoir qui appartenait aux prieurs de Plougastel. Le 26 mars 1326, il y eut un « jugement donné par Jacques, seigneur-évêque de Cornouaille, entre l'abbé Alain de Daoulas d'une part et frère Daniel Podeur, prieur de Plougastel, d'autre part, touchant le manoir du GUERN et son moulin par lequel jugement les bâtisses sont dites appartenir à l'abbaye ». En 1329, Daniel Podeur passa un contrat avec le seigneur-abbé pour le manoir et le moulin. En 1473, l'abbaye fit obligation aux prieurs de Plougastel de dix-huit rais de froment, six livres sur le manoir du GUERN, douze livres de pension et dix francs or, avec obligation de nourrir un religieux de l'abbaye avec eux dans leur prieuré.

Près du VERN se trouve une croix intéressante. Elle est surélevée de trois marches à degrés carrés et a un fût octogonal. Elle porte un crucifix rudimentaire qui est, ainsi que la sainte femme au livre qu'il y a de l'autre côté, de 1761, comme il est marqué sur la face nord : I. Vigouroux — 1761. Mais le reste est de 1534, comme en fait foi une inscription en magnifiques lettres gothiques fleuronées : FUST FESTE CESTE + l'an : MIL Vc XX4 — par M: Ian Lescop. Ce calvaire fut remonté en 1914 par P. Le Gall-Galéron.

Entre le VERN et la FONTAINE-BLANCHE, il y a l'oratoire de Santig-Benead, dont la statue en bois a été récemment volée.

FEUNTEUN WENN, la Fontaine Blanche, ou plutôt la Fontaine Sacrée.

Ce village s'est appelé d'abord, vers le douzième siècle, ROS MENECH, la colline des moines, traduit poétiquement en latin ROSA MONACHORUM, la rose des moines. La fontaine y était très fréquentée, bien que christianisée, et il ne serait pas étonnant que le culte du dieu païen, récemment retrouvé, se soit continué très longtemps sous des dehors de christianisme.

On dit que les moines y auraient laissé un trésor dans une vieille maison. La FONTAINE-BLANCHE, ainsi que plusieurs autres villages de Plougastel, possédait un jeu de quilles. C'est un jeu exclusivement plougastel, qui tient d'ailleurs du bowling. Les quilles en bois, coniques, au nombre de neuf, sont disposées par rang de trois à l'intérieur d'une palissade de bois en arrondi qui reste, bien sûr, à demeure.

Il s'agit, d'un seul coup, de faire tomber le plus grand nombre possible de quilles en lançant une grosse boule en if sur les planches du fond. Il y a un homme chargé de relever les quilles et qui est payé pour le faire.

On jouait aussi à la galoche. Un petit taquet de bois était enfoncé en terre à l'intérieur d'un cercle. On mettait plusieurs pièces qu'il s'agissait de faire tomber en lançant un palet rond en fer. Les pièces tombées à l'intérieur du cercle étaient la propriété du gagnant.

KERAVILI, KER AR VILI, le village des galets.

KER DREVEL, KER DRONVAL, le village de Dronval, (DRO-NUUAL est un prénom vieux breton).

Saint Dronval fut évêque à Tréguier, disciple de Joseph d'Arimathe au premier siècle.

LESKIVID, la résidence de la saulaie.

Au-dessus de LESKIVID est un champ appelé PARK AR MENHIR où passait la ligne de pierres venant du Cléguer. A une cinquantaine de mètres se trouvaient deux menhirs, rapprochés l'un de l'autre. La ligne de pierres continuait ensuite vers le KARN pour y rejoindre un autre menhir.

KERVENAL, le village de saint Gwenaël.

A la jonction de la route de Plougastel à Loperhet avec celle de KERVENAL, là où est actuellement l'échangeur, se trouve un KROAZ HENT, croisée de chemins, appelé BEZ AR MERZER et le marécage situé au-dessous s'appelle GEUN AR ZANT. Les passants ne manquaient pas de jeter un caillou dans le fossé, sur un tas énorme de pierres, ceci pour honorer, selon l'habitude celtique, la tombe d'un personnage vénéré; au Menez-Hom, il y a un cairn semblable entre les deux plus hauts sommets; c'est le tombeau du roi Marc'h dont l'âme sera sauvée le jour où du haut de sa tombe, il pourra voir le clocher de la chapelle sur l'autre versant.

Il s'agit d'un personnage, autre que saint Gwenaël, dont le nom est oublié, qui vivait dans un ermitage (*), et la réputation

(*) Ce saint personnage vivait sûrement à l'époque ancienne où Loperhet ne s'était pas encore détaché de la paroisse-mère, Plougastel, car on trouve Ti ar Sant à Loperhet, pas très loin de Kervenal.

tion de sa sainteté et de ses pouvoirs miraculeux étaient grands même chez les quelques tribus païennes qui vivaient sur le territoire à l'arrivée des Bretons. Un seigneur païen, dit-on, dont le fils était malade le fit quérir pour qu'il le guérisse. Mais il était en train de célébrer la messe et fit répondre au seigneur d'attendre la fin de la liturgie. Furieux, le païen tira son épée et le tua. Ce saint fut enterré à cet endroit.

KORDENNAD D'ILLIEN

BOD-ONN, le buisson de frênes.

En 1575, les détenteurs des fermes de *BOD-ONN* s'engagèrent à donner la dîme de la dix-huitième gerbe à l'abbaye de Daoulas.

Il y eut un manoir dans ce lieu. L'écuyer Jean Moysan y vivait. Il était Enseigne de Vaisseau, Chevalier de Saint-Louis et apparenté aux Launay. Il épousa en 1728 Marguerite Le Ny, dame de Kerven, qui à sa mort épousa Jean Palud, sire du Fresq. Les Moysan portaient « d'azur à trois molettes d'argent, une fleur de lys de même en abysse ».

KROAZ-NEVEZ, la croix neuve.

C'est un petit hameau à l'intersection de la route d'ILLIEN et de celle de KERWEZEC. Une magnifique croix celtique a remplacé, en 1947, le vieux calvaire démoli pendant la dernière guerre.

KERNEVEZ-IZELLA et *HUELLA*, la ville neuve d'en bas et d'en haut.

Il y avait un lieu noble à KERNEVEZ. Le dernier propriétaire, dit-on, était rouge de barbe et de cheveux, et pouvait dépenser cent écus par jour. Il habitait le manoir de PENN AR RUN en Dirinon et émigra lors de la Révolution.

Les habitants de ces deux villages étaient des « domaniers », c'est-à-dire qu'ils exploitaient des « koumanant », des domaines congéables. C'est une institution exclusivement bretonne, remontant au droit celtique. L'exploitant est locataire du fonds tout comme un fermier, mais il est propriétaire de tous les édifices, le bailleur n'ayant que la nue-propriété de la terre et des plus grands arbres, ceux qui sont « assez forts pour soutenir une échelle ». A chaque « Gouel Mikael », la Saint Michel, le domanier verse au bailleur le montant de la « rente conve-nancière », mais il lui doit aussi certaines corvées comme le charroi. Le bail était signé pour vingt-huit ans, avec renouvellement tacite, et si

le fermier s'en allait, le propriétaire de la terre était obligé de le dédommager, après expertise, de tous les édifices. Bien sûr, les gens de KERNEVEZ ont depuis longtemps racheté leurs exploitations.

Un calvaire, démoli pendant la dernière guerre, mais remonté avec la piéta de celui qu'il y avait dans le vieux cimetière, se dresse à KERNEVEZ-IZELLA. Il comporte deux marches et un socle octogonal, une Vierge de Pitié, quelques inscriptions illisibles et au revers un écusson au lion. Il date de la fin du quinzième siècle.

Plus bas que KERNEVEZ, c'est MIL AR C'HEUN, le moulin du marais, où existait en plus du moulin à eau, un four banal. Au long de la rivière, il y avait plusieurs lavoirs à rouir le lin. On maintenait le lin immergé pendant une semaine au moyen de grosses pierres. Au moulin à eau correspondait un moulin à vent, sur la colline en face, près de LOSTENGOAD, le Milfil.

MESLEIOU, MEZ-LEINIOU, le champ des hauteurs.

Le MEZ (pluriel MEZIOU ou plutôt MEJOU) est une parcelle qui n'est délimitée que par des pierres bornales plantées à chaque angle.

Beaucoup de procès sont nés à leur sujet, car certaines personnes de mauvaise foi allaient la nuit changer de place aux bornes. On rencontrait parfois la nuit des gens courbés sous un lourd bloc de pierre : c'étaient des trépassés condamnés à porter les pierres bornales qu'ils avaient déplacées. Il suffit, pour les délivrer, d'avoir la présence d'esprit de leur dire : « LAKIT ANEZAN ELEC'H MA VEDO » — mettez-la où elle était.

KEROUGAR, KER-HOKAR, le village du nommé HOKAR, nom vieux breton.

On ne manque pas de dire à un enfant qui s'endort debout : « EMAN ERRU PAOTR KEROUGAR D'AZ KERCHET », « voilà le gars de KEROUGAR qui vient te chercher ».

KILIOU, les bosquets, de KILI qui veut dire : bouquet d'arbres.

La ligne de pierres que nous avons déjà vue, le Pont-An-Diaoul, se dirigeait vers ce village. C'est par erreur que l'on a placé le manoir des Barbu à KILIOU. Celui-ci se trouvait à Quilliou en PLOGASTEL-SAINT-GERMAIN, d'où la confusion.

KERVEZENGAR HUELLA et IZELLA, KER GWEZENGAR, le village de Gwezengar.

Un nommé Querguezengar fut chargé en 1454 de faire un rapport sur les nouvelles fortifications de Guingamp. Le nom de Guethengar existe au cartulaire de Quimperlé.

A peu de distance de KERVEZENGAR-IZELLA, se trouvait le manoir du KILLIEG (de l'endroit boisé). Il n'en reste pas trace, sauf quelques briques par-ci, par-là. Il existait à une époque inconnue, mais les routes qui se rendent à son emplacement s'appellent encore HENTCHOU AR GILLIEG.

KERALLIOU, le village des veaux.

En effet, LIOU désigne les veaux en dialecte du Bas-Léon et en toponymie de la région.

C'est là que furent plantées les premières fraises, vers 1720, par un infirmier de marine qui en rapporta quelques plants du jardin botanique de l'hôpital maritime de Brest. C'est un village qui a pris un développement considérable depuis peu.

Dans ce hameau vécut l'amiral Salaün (1866-1936) ancien préfet maritime de Brest, dont l'épouse était de Plougastel.

Plus bas que KERALLIOU, se trouve PORZ AR VIL, le port du moulin, et BEG PLOUGASTELL, la pointe de Plougastel. A côté du port, il y a un rocher appelé ROCH LOSKET, la roche brûlée, où se trouve une caverne; peut-être a-t-il été incendié lors d'une invasion. Il servit de carrière pour faire les cales du port de commerce de Brest. On l'appelle également ROCH AR SARPANT, le rocher du serpent.

VERGOZ, GWERN-GOZ, la vieille aunaie.

TRAUIDAN, la vallée du nommé Idan.

Il y eut un saint Idan, abbé au Pays de Galles, compagnon de saint Ildut.

Dans ce village existe une maison du dix-septième siècle. Plus bas que le hameau est installée une coopérative ostréicole. Les huîtres de Plougastel sont célèbres et la qualité exceptionnelle des gisements où elles croissent, est à l'origine de cette notoriété.

KERWEZEG, le village boisé.

Le procès de canonisation de saint Yves nous raconte un naufrage effrayant qui eut lieu au mois d'août 1308. Quarante-cinq personnes avaient pris place dans le bateau du Passage lorsque survint une tempête qui en noya trente-cinq, parmi lesquelles la femme d'un certain Huon, de *KERWEZEG*, la femme de Jafrez Gwiomarc'h, ainsi qu'un nommé Grallon, de Komeneg en Dirinon.

ROC'H KILIOU, le rocher des bocages.

ILLIEN AR GWENN, la falaise blanche ou du nommé Le Guen.

A côté est le Fort du Corbeau, sur la pointe qui était autrefois nommée « *BEG AR VRAN* », la pointe du corbeau. Il existe depuis le début du dix-septième siècle, c'était avec le Fort de l'Armorique, ce que l'on appelait la batterie de Plougastel. Il fut renforcé sous les ordres de Vauban en 1695 et est toujours en service.

Tout près également se trouve *ROC'HANOU*, les petites roches, où est installée une station de la marine. Une pointe dans la mer s'appelle *BEG AR MARROU*, la pointe des houes.

Il y avait deux fours à *ILLIEN AR GWENN*, l'un en bas du village et l'autre en haut. Ils étaient la propriété de trois ou quatre familles. Les autres habitants s'étaient divisés et répartis entre ces fours, dont le propriétaire les laissait user à jours fixes.

ILLIEN AN TRAON, la falaise du bas.

Ce village est également appelé *ILLIEN* « *SERPIL* », ce qui signifie « fermé à l'aide d'une bille de bois ».

TRAPIG LOMM, buvette de LOMM (Guillaume).

Trap veut dire, en dialecte de Plougastel, bistrot.

KERDREIN, le village des épines et *MILIN KERDREIN*, le moulin de *KERDREIN*.

Ce moulin s'appelait également *MIL GWENOLO* ou *MIL KERNIZI*, le moulin de Gwenolé ou celui de Kernisi.

Entre *KERDREIN* et *KERNIZI* il y avait autrefois la chapelle de Saint-Pabu. La table d'autel se trouverait encore dans une des maisons de *KERNIZI*, ainsi que la statue du saint.

Saint Pabu n'est autre que saint Tugdual. C'était le fils de sainte Koupaïa, sœur de saint Riwall, et le frère de saint Luner et de Santez Seo. Il débarqua au Conquet avec soixante-douze religieux, y établit un monastère, puis fonda l'évêché de Tréguier, dans un pays qui lui fut donné par son oncle saint Riwall. Il se rendit à Rome un jour et fut, dit-on, élu pape. Mais il revint à Tréguier. Il mourut après une vie remplie de miracles. Saint Tugdual est très habile pour la guérison du bétail. Mais c'est surtout pour les eczéma que l'on venait le prier, et pour le soulagement des maux d'yeux et d'oreilles.

KERNIZI, *KER-NEIZI*, le village des nids.

Le hameau possède un point de vue magnifique sur Brest et ses ports, l'estuaire de l'Elorn, le pont, et le Goulet.

Il y avait un manoir, aujourd'hui disparu, qui appartenait en 1426 à Jean — sire de Kernizi — et qui était l'époux d'Alice Buzic. Leur fils, Hervé, épousa Isabelle de Kerret, de la maison du Fresq.

Le manoir passa ensuite à la famille Kerguern de Kernizi qui portait « un écu de sable à trois aigrettes huppées d'argent, brisé d'une étoile de même en chef », et dont la devise était : « *Utinam* ».

Au dix-huitième siècle, il appartenait aux Gousabat de Chef de ville, ou de Penn ar Ger, également sires de Chef de ville en Plourin, de Keropartz en le Tréhou et qui portaient : « écartelé d'argent et d'azur, le premier quartier chargé d'une croix ancrée de gueule surchargée de cinq coquilles d'argent ».

Il existe dans ce village une maison, datée de 1657, sans doute un reste de l'ancien manoir, dont les deux corps de logis forment une partie d'une cour fermée. Les ouvertures sont en Kersanton.

Une légende existe au sujet de la « pennherez » de *KERNIZI* :

Le vieux seigneur qui habitait *KERNIZI* était déjà presque aveugle et ne pouvait plus faire grand chose. Sa femme, qu'il avait beaucoup aimée, était morte depuis de nombreuses années, mais il lui restait une fille, Kristina, qui était si jolie avec ses longs cheveux blonds que sa beauté en était devenue légendaire. On l'avait tellement choyée et adulée que cette

jeune fille, au demeurant bonne, honnête et courageuse, était devenue orgueilleuse et exigeante à force d'avoir été admirée. Son vieux père lui pardonnait tout, car elle était tout pour lui.

Il ne lui avait pas manqué d'admirateurs et de soupirants, mais elle les avait tous découragés les uns après les autres. L'un d'entre eux quand même, son frère de lait, le jeune seigneur de Penn ar C'Hoad, qui la connaissait depuis ses plus jeunes années et savait combien, au fond, elle était bonne et gentille, ne désespérait pas et l'aimait ardemment. D'ailleurs, Kristina le considérait comme son seul véritable ami.

C'était une époque troublée où, à cause de rivalités diverses, les guerres ravageaient la Bretagne. Des soldats, de différentes nationalités, s'affrontaient dans le pays et les gens ne savaient plus très bien à qui ils avaient à faire. D'autant plus que, profitant de cette pagaille créée par les guerres, des bandes de brigands s'étaient formées, détroussant les paysans et les marchands qui revenaient des foires de la Martyre et de Lanterneau, volant les voyageurs qui s'avançaient sur les routes à travers le « Koad ar Harz », attaquant les villages et les manoirs isolés, et ravageant tout sur leur passage. On parlait beaucoup d'un chef de bande sinistre et cruel, le méchant de Kersanzé, dont le nom suffisait à remplir d'effroi les populations.

Le vieux sire de KERNIZI, sachant très bien qu'il ne pouvait guère être d'un grand secours en cas d'attaque, avait donné des conseils de prudence à sa fille et fait poser des verrous sur les portes du manoir.

Un soir donc où tout le monde était couché et où le sire de KERNIZI dormait déjà d'un profond sommeil, Kristina fut réveillée par les bruits d'une troupe de cavaliers dans le lointain, puis plus rien. Elle se sentait énervée et angoissée, et n'arrivait pas à trouver le sommeil. Tout à coup, des coups furent frappés à la porte du manoir; effrayée, elle ne répondit pas, mais les coups persistèrent tellement qu'elle descendit, tout en tremblant, voir ce qui arrivait. « Ouvrez-moi, Penn-

herez. Je ne vous ferai aucun mal, ouvrez-moi car je veux entrer ». Kristina se douta qu'il s'agissait d'un bandit dont la troupe se cachait autour du manoir et n'attendait que le signal du chef pour se ruer à l'intérieur et tout piller. Elle savait ne pas pouvoir compter sur son vieux père, ni sur sa vieille nourrice. Elle ne pouvait réveiller les valets qui dormaient dans la grange. Il fallait donc qu'elle se débrouille seule; elle saisit la grosse épée de son père et dit : « Je ne peux pas attraper moi-même la serrure, passez la main par le trou du chat, et je vous donnerai la clé pour que vous ouvriez vous-même ». Sans se méfier, l'inconnu passa le bras par la chatière pour recevoir la clé, mais Kristina, tenant à deux mains l'épée de son père, en asséna un tel coup sur le bras qui pénétrait par la porte qu'elle coupa net la main de l'inconnu. Un hurlement effroyable se fit entendre suivi de cris et d'une chevauchée frénétique de toute la troupe qui s'en allait vociférant et proférant des menaces. Toute la maisonnée et le village furent évidemment réveillés et l'on trouva Kristina pâle et tremblante, tenant fébrilement l'épée de son père près d'une main coupée dégoulinante de sang. Puis, la vie reprit peu à peu normalement dans le manoir et le souvenir de cette nuit s'estompa.

Quelques mois plus tard, à la nuit tombante, alors que l'on se préparait à souper, un voyageur se présenta au manoir. Il avait vraiment fière mine; son élégance et sa politesse étaient exquises. On le reçut au manoir, et se révéla de compagnie fort agréable. Un seul détail le rendait un peu original : il portait de magnifiques gants de peau et il ne retirait que l'un d'eux pour manger, l'autre il le gardait constamment sur sa main. Mais, il était tellement sympathique qu'il conquit rapidement le vieux sire de KERNIZI. Il parlait de ses richesses et savait faire valoir au bon moment son immense fortune. Il fit cadeau à chacun de différents objets et réussit bien vite à être considéré comme un ami. Il se présentait comme châtelain dans le lointain Trégor, mais sans donner beaucoup de détails. Kristina n'était pas insensible aux charmes du visiteur,

et quand celui-ci lui offrit une croix d'or si belle qu'elle n'aurait jamais espéré en posséder de pareille, elle ne put cacher son émotion ni ses sentiments. Il ne fut pas difficile d'envisager le mariage, d'autant plus que l'étranger semblait n'avoir d'yeux que pour Kristina.

Ce fut une fête magnifique que ce mariage qui dura trois jours entiers. Le vieux sire de KERNIZI, tout ému, était heureux de voir combien son nouveau gendre était prévenant pour sa chère Kristina. Tout était pour le mieux, sauf pour le jeune sire de Penn ar C'Hoad, qui cachait douloureusement son dépit d'avoir perdu Kristina. Celle-ci était heureuse sans doute, bien que quelques petits détails la choquaient dans le comportement de son époux. Par exemple, même au lit, il gardait toujours sa main gantée.

Vint le jour où il fallut quitter le manoir de KERNIZI. Le vieux seigneur les bénit en pleurant et Kristina monta sur le cheval de son mari. Ils parcoururent un long chemin. Kristina, tout heureuse de voyager en compagnie de son époux et de voir tant de choses nouvelles pour elle, se sentait quand même assez mal à l'aise : son mari était devenu taciturne et répondait brusquement à chacune de ses questions.

Le soir, ils arrivèrent dans un endroit désert, dans les Monts d'Arrée; seule une vieille auberge inquiétante s'élevait dans le paysage impressionnant. Déjà, depuis longtemps, à chaque détour de chemin, elle entendait des hullements, comme ceux des chouettes, mais qui ressemblaient à des signaux. Elle avait vraiment peur et l'air étrange de son mari n'était pas pour la rassurer.

Ils arrivèrent à l'auberge, et son mari fit descendre Kristina de la monture. Personne à l'intérieur, si ce n'est une vieille femme toute ridée et sale, mais, dans la grange, s'entassaient des barriques de cidre en grand nombre. Le mari de Kristina fit entendre un sifflement particulier, et aussitôt de chaque barrique sortit un brigand. Ils furent bientôt entourés de toute la troupe. Affolée, Kristina se retourna vers son mari. Celui-ci la regardait d'un air féroce, tout en retirant son gant, ce gant

même qu'il ne quittait jamais, et apparut une main de fer. En ricanant, il la frappa et lui dit : « Voilà, Kristina de Kernizi, cette main que tu as coupée. Je suis de Kersanzé, et ma vengeance sera terrible. Tout ce que j'ai souffert à cause de toi, tu devras le payer ! ». Kristina s'évanouit de terreur, mais sans ménagement on la ramena; alors commença pour elle un long martyre. Non seulement, elle était traitée comme la dernière des servantes, mais elle devait subir les caprices de son mari et les violences de tous les bandits de la troupe. L'orgueilleuse Kristina était bien malheureuse; brutalisée, maltraitée, obligée à toutes les corvées, ne sachant même pas où elle se trouvait. Elle n'avait même plus le courage de pleurer.

Les bandits s'absentaient quelques fois, un jour ou deux, pour des expéditions vers des villages lointains et revenaient chargés de butin. De Kersanzé était le pire de tous et ne laissait pas passer une occasion d'humilier et d'avilir la pauvre Kristina désespérée.

Pendant une des absences du bandit, où elle restait seule avec la vieille femme de l'auberge, elle s'aperçut que cette pauvre femme était elle aussi une victime des bandits. Elles devinrent presque amies, et se promirent de s'aider l'une l'autre. Kristina lui raconta son histoire et son désespoir d'être mariée à un être aussi méchant que Kersanzé. La vieille lui révéla alors que Kersanzé avait déjà femme et enfants dans le Trégor et que, par conséquent, Kristina n'était pas vraiment mariée avec lui. Aussitôt s'éleva un espoir dans le cœur de la jeune fille. Si elle réussissait à faire prévenir son ami, le sire de Penn ar C'Hoad, celui-ci ne manquerait pas de venir la délivrer. La vieille femme, qui était moins surveillée que Kristina parce que les bandits n'y faisaient même plus attention, se postait tous les jours sur le bord de la grand-route pour attendre un passant qui fût assez compatissant pour se charger d'un message pour le seigneur de Penn ar C'Hoad. Un soir, elle revint toute heureuse car elle avait trouvé un prêtre qui se rendait à Plougastel et avait pu lui confier le message de Kristina pour son ami.

Lorsque le sire de Penn ar C'Hoad reçut, du prêtre, le message de Kristina et apprit le récit que lui avait fait la vieille, il sauta sur son meilleur cheval et rassembla ses hommes. Le soir même, armés et décidés, accompagnés d'autres jeunes seigneurs, ils arrivèrent sur les contreforts des Monts d'Arrée. Longtemps, ils cherchèrent la cachette des bandits; enfin, un soir, par hasard, ils se trouvèrent dans un village où les gens, affolés, cherchaient à se cacher car la bande des brigands pillait tout. Le sire de Penn ar C'Hoad et ses amis les prirent en chasse et réussirent à les mettre en fuite. En les suivant, ils parvinrent à l'auberge qui leur servait de repaire mais n'essayèrent point d'y pénétrer car ils n'auraient rien pu faire devant la troupe entière des bandits.

Le lendemain matin, il avait dressé un plan d'action : pendant que ses amis essaieraient d'accrocher les brigands et de les retenir loin de leur repaire, le sire de Penn ar C'Hoad et quelques hommes iraient jusqu'à l'auberge chercher Kristina. Ce qui fut fait. La joie de Kristina retrouvant son ami de Penn ar C'Hoad, fut telle qu'on ne peut la décrire. Celui-ci eut de la peine à reconnaître la belle héritière de KERNIZI tant les mauvais traitements l'avaient changée; mais, tout orgueil avait disparu de son cœur, elle était la gentille et bonne Kristina à laquelle rêvait depuis toujours le sire de Penn ar C'Hoad.

Les bandits furent exterminés et de Kersanzé, dit-on, fut tué le jour même, alors qu'il essayait de s'échapper.

Kristina revint au manoir de KERNIZI où son vieux père, usé par l'inquiétude, l'attendait pour mourir, ce qu'il fit content et rassuré car sa fille chérie se maria en grande pompe avec son ami de Penn ar C'Hoad.

L'ancien puits du hameau, en granit, est dit « de Saint Jacob », parce qu'il contient encastrée à l'intérieur, une statue de bois de saint Jacut, provenant de l'ancienne chapelle de Saint-Pabu.

LEUR AR MARCH, l'aire du cheval.

L'élevage des chevaux à Plougastel, remonte à une date lointaine.

Au dix-septième siècle, on les élevait surtout pour la vente et l'exportation. Ils étaient réputés et leur commerce était important. Le paysan parlait de « VA LOAN », ma bête par excellence, avec fierté. On les vendait dans les foires qui ont lieu à dates fixes : La Martyre, Hanvec, Daoulas, La Roche-Maurice, mais surtout à Landerneau pour la foire des Plougastels.

On a gardé à Plougastel, le souvenir du roi MARCH, l'oncle de TRISTAN. C'était un roi mythique qui possédait un cheval remarquable. Un jour qu'il poursuivait une biche, sa flèche ricocha et tua son cheval. Peu de temps après, il fut étonné de voir qu'il avait lui-même des oreilles de cheval. Personne ne le savait, sinon le barbier qui venait le raser toutes les semaines. Celui-ci, bavard, ne pouvant plus garder le secret, alla le dire aux roseaux du rivage. Mais les sonneurs se servirent de ces roseaux pour faire des anches et tous les binioux de la contrée, au lieu de sonner normalement, disaient : « Le roi MARCH a des oreilles de cheval », tant et si bien que le roi en mourut de honte. Il fut enterré sur le Menez-Hom.

La croix de LEUR AR MARCH est un crucifix du seizième siècle avec trois marches carrées en grosse maçonnerie et un fût octogonal. Il porte des emblèmes funéraires, une tête de mort, et un écu de prêtre avec un calice et l'inscription G.M.

LESKAOUIDIG, la résidence du petit lieu planté de sureaux.

Le manoir qu'il y avait en ces lieux a perdu son portail d'entrée avec ses deux tourelles. La maison, du dix-septième siècle, renferme quatre belles cheminées de granit, des portes en anse de panier et la charpente d'origine.

En 1448, y vivait Olivier de Rosnivenen. En 1590, y vinrent les Dourguy. En 1730, il fut habité par les Léon de Tréverret.

Claude François Léon de Tréverret, écuyer, seigneur de Kozquer en Guimaëc, Kerdalaes et Leskaouidig, conseiller-secrétaire du roi le 30 mai 1702, pourvu le 26 avril 1727 de lettres d'honneur et de vétérance qui confèrent la noblesse héréditaire, mourut en 1731. Il avait reçu de sa mère Anne du Dourguy, dame de Roscerf, la seigneurie de LESKAOUIDIG. Il portait comme blason « d'or, à la face vivrée de

gueule ». C'est son fils, Jean Léon de Tréverret, époux de Françoise de Kernaften, qui obtint de Rome les reliques de sainte Christine et les firent vénérer par la population. Après cela, y vinrent l'écuyer Bernard de Liscoët et Françoise Bernard, sa femme. En 1787 apparut Monsieur Frotter de Lesvern et en 1789, l'écuyer Louis Angé.

KERVILZIG, le village du nommé Bilzig, diminutif de Bili.

Ce dernier portait le nom de saint Bili, né en 840 et diacre à Aleth (Saint-Malo) où il écrivit la vie de Saint-Malo. Il devint évêque de Vannes et fut tué par les pirates normands en 915.

LANGRISTIN, l'ermitage de Kristin.

Il existait dans ce gros village, assez central, une école fondée vers 1870 et qui a fonctionné jusqu'à ces dernières années. Elle desservait tout le quartier d'ILLIEN et une partie de celui de LARMOR.

Les cloches de *LANGRISTIN* chantent, dit-on, et racontent :

« Langristiniz, laëron lann, desket d'ezo gant o mamm
Langristiniz, laëron sabl, desket d'ezo gant o zad
'Giz ma z'int, z'int, 'giz ma z'int, z'int ! »

Gens de *LANGRISTIN*, voleurs d'ajonc, ceci a été appris
[par leur mère

Gens de *LANGRISTIN*, voleurs de litière, ceci leur a été
[appris par leur père

Comme ils sont, ils sont ! comme ils sont, ils sont !

LODOEN, la part d'Owen (qui est une autre forme du prénom Even).

KERVASDOUE, le village du serviteur de Dieu.

Le mot « gwaz » avait, à l'origine, la signification de serviteur, de vassal. L'homme, au sens de mâle, se disait « gour ».

Plus haut que le hameau, sur la colline, existe un curieux menhir, le « mene Kabin ». On dit aux enfants qu'il existe une *GWRACHIG-KOZ*, une vieille sorcière, dans le rocher, et qu'elle a le pouvoir d'apporter un petit frère ou une petite sœur à celui qui le lui demande.

Juste en contrebas de la butte, il y avait une petite maison, aujourd'hui en ruines. Elle était si basse que la cheminée affleurait au flanc de la montagne et que les enfants, bien sûr, s'amusaient à la boucher, au grand dam de la petite vieille qui y habitait. Un jour, celle-ci mourut. Tout le village était rassemblé pour la mise en bière. Quand on voulut la mettre dans le cercueil, elle se réveilla et commença à grogner parce qu'il y avait trop de monde chez elle. Longtemps après, quand elle décéda pour de bon, les gens n'osaient pas y croire et il fallut attendre pour la mettre en bière qu'on soit sûr que cette fois-ci elle n'était pas encore en train de jouer un tour de sa façon.

TRAPIG AR C'HOUEL pe *ROZ AN TRAON*, la buvette de la forge ou la butte de la vallée.

C'était une buvette qui se trouvait près du moulin et de la forge de *KERVASDOUE*. Car c'est souvent chez les artisans que l'on trouvait les débits de boissons. C'était une simple pièce de la maison aménagée pour recevoir un comptoir derrière lequel se trouvaient trois tonneaux. Le « *TRAP* » était annoncé par un bouquet de laurier au-dessus de la porte. Tenu par une femme de la famille, il permettait aux clients d'attendre que l'artisan ait terminé son travail, et c'était un appoint sérieux aux ressources du ménage. Ces débits faisaient aussi commerce de denrées indispensables à la vie rurale. Ils étaient très nombreux à la campagne.

Le moulin à eau de *KERVASDOUE* se trouvait sur la rivière et le moulin à vent correspondant dressait ses ailes sur la colline, près de *KROAZ AR VOSSSEN*. Accolée au moulin à eau, il y avait la forge.

Le forgeron de *KERVASDOUE* eut, dit-on, maille à partir avec le diable. Ce dernier s'était présenté chez lui, avec l'espoir de lui prendre son âme par trahison. Le forgeron avait compris les desseins du diable, mais il feignait d'entrer dans son jeu. Il lui dit qu'avant de quitter cette terre et d'aller goûter aux joies de l'Enfer, que lui avait dépeintes son visiteur, il serait heureux de pouvoir rendre service à un seigneur si gentil; et puisque ses talons étaient prêts à se décoller, qu'il allait les lui

remettre en un tournemain. Le diable, avare, fut ravi de l'occasion et tendit ses pieds à l'artisan. Le forgeron saisit un fer, qu'il aspergea d'eau bénite, attrapa des clous énormes qu'il fixa au pied fourchu du démon, qui hurlait de douleur et se débattait, sans pouvoir se dégager, retenu qu'il était par les apprentis qui s'amusait beaucoup. Il lui ferra également l'autre pied et ne laissa le diable partir que lorsque celui-ci promit de le laisser tranquille désormais, et de lui donner son sac.

C'était un sac merveilleux : il suffisait de dire « Ke bars ! Entre ! » et la chose ou la personne qui y était entrée ne pouvait plus en sortir. Le forgeron mourut peu après, car il était déjà très vieux. Il se présenta donc à la porte de l'enfer : mais quand le diable le vit, lui qui en était encore à soigner ses pieds, il le chassa, effrayé. Le Plougastel s'en alla donc jusqu'à la porte du Paradis et frappa. Saint Pierre vint lui ouvrir, mais refusa de le laisser entrer au ciel ainsi. L'artisan saisit son sac et dit « Ke bars ! », et voilà Saint Pierre dans le sac, à son corps défendant, bien sûr. Le forgeron entra tranquillement en Paradis, s'assit sur son sac qui se démenait et s'agitait nerveusement. Il ne délivra Saint Pierre que contre un papier l'autorisant à rester au Paradis pour l'éternité.

ROZ AR VIL, la colline du moulin.

Les moulins étaient très nombreux à Plougastel. En 1853, on en notait vingt-huit, dont une quinzaine à eau. Les femmes s'occupaient plus volontiers des moulins à eau. Les meuniers étaient, de la population, ceux qui avaient le plus de contact avec les habitants. On venait volontiers les voir pendant leur travail, pour bavarder. Ils avaient le temps, pendant que le moulin tournait, de faire des « ibil-beuz », des étuis de pipe en buis, de tresser des lacets, des rubans ou des jarretières. Le blé que l'on envoyait au moulin était souvent un mélange de froment, de seigle et d'orge; dans les fermes les plus pauvres, ce n'était que de l'orge. Le meunier se payait en nature, il se réservait sur la mouture un pourcentage fixé, par la Coutume de Bretagne, au quatorzième. Comme dans les fermes, il n'y avait pas de bascule et

que le meunier en avait une, on le soupçonnait de prendre bien davantage que son dû et d'humecter la farine afin que le paysan ne s'en aperçoive pas. Aussi il pouvait élever à bon compte des poules et des cochons.

Les meuniers avaient aussi la réputation d'être des séducteurs, de courir impunément les bonnes fortunes... Une chanson dit :

« Ar miliner e laer ar bleud a vo daonet beteg e veud... »

« Tre man ar bleud 'koueza er sac'h, ar miliner a bouk
[d'ar plac'h... »

Le meunier qui vole la farine sera damné jusqu'à son pouce...

Pendant que la farine tombe dans le sac, le meunier
[embrasse la fille...

Au-dessus de *ROZ AR VIL*, il y avait un dolmen, détruit au début de ce siècle, et l'on trouva dessous des outils en pierre polie.

LINSVERN.

LEIN-SPERN, la hauteur de l'épine.

PENN AR C'HOAT, le bout du bois ou Chef du bois.

Le manoir était appelé *WARD FILID*, garde-goémon. En 1514, pour terminer son procès avec l'abbaye, Guillaume de Kersauzon, sire de *PENN AR C'HOAT* donna à l'abbaye, une maison et son jardin, situés rue des Merciers à Daoulas. En 1562, c'est François de Penn ar C'Hoat ou de Penn an Coët qui en est propriétaire et qui se présenta à la montre de Cornouaille à Quimper... Il portait comme écu « d'argent à trois souches déracinées, de gueule ». En 1735, ce manoir appartient au marquis de la Rivière.

Il existe dans le village une porte ancienne, sur une grange, qui doit venir d'un moulin. Elle est étonnamment couverte d'inscriptions, gravées dans la pierre, il y en a partout, à l'intérieur comme à l'extérieur, et de différentes époques.

Ce hameau est situé au fond de l'étang du *KARO*, que l'on appelle *VORLENN AR C'HARO*, où se jette le ruisseau qui passe à Sainte-Christine, *GOUER LANGRISTIN*, qui alimentait onze mou-

lins renfermant dix-huit paires de meules. Comme cette rivière était souvent à sec, les meuniers se firent construire cinq moulins à vent. Quand l'eau et le vent manquaient, ils allaient faire moudre à Daoulas, ou au ROUAL près de Landerneau. Ce cours d'eau prend sa source au sud-ouest du bourg dans une garenne marécageuse, dite GEUN AR C'HOURVEZ.

PENN AR PONT, le bout du pont.

Il s'agit d'un débit de boissons construit à l'extrémité du cordon littoral de galets, au bout de l'étang du KARO et transformé en pont.

Une légende est placée dans ce coin : Un jour, TREMEUR coupait des arbres sur le bord de la rivière du KARO. C'était un pauvre homme qui vivait péniblement avec sa femme et ses nombreux enfants, mais il avait du courage, et travaillait avec entrain. Il avait déjà coupé un gros chêne, et s'attaquait à un châtaignier, dont le bois, certainement, lui permettrait de nourrir sa famille pendant un petit moment; car il comptait le vendre au menuisier qui allait venir fabriquer les meubles de mariage de la pennherez de KERGNONN. Il frappait fort, donc et mettait son cœur à l'ouvrage, si fort même que sa hache s'échappa de ses mains et tomba dans la rivière. Il eut beau chercher partout, impossible de la retrouver. Il s'assit, chagriné. Tous les projets qu'il faisait étaient tombés à l'eau, c'était le cas de le dire. Il était trop pauvre pour posséder une autre hache, et c'était un peu son gagne-pain qu'il avait perdu.

Pendant qu'il ruminait sa tristesse, il sentit près de lui une présence. En se retournant, il vit un TEUZ qui le contemplait gravement.

— « Pourquoi donc l'homme es-tu si triste ? »

— « Ah ! Mon pauvre TEUZ, j'ai perdu ma hache dans la rivière et je ne peux pas la retrouver. Je ne sais pas comment je pourrai nourrir ma famille, maintenant que je n'ai plus de hache. »

— « Ne t'inquiète pas, fais-moi confiance, je vais t'aider. »

Le TEUZ se jeta dans la rivière et aussitôt lui ramena une hache toute en or. « Voilà ta hache, je l'ai retrouvée. »

— « Non, mon ami, ce n'est pas celle-là. La mienne est une hache bien ordinaire. »

Le TEUZ plongea de nouveau et ramena une hache toute en argent. « Cette fois, la voici », dit le TEUZ.

— « Excuse-moi, mais ce n'est pas celle-là, non plus. La mienne est une hache comme toutes les haches de bûcheron. » Le TEUZ, une troisième fois, alla dans la rivière et cette fois ramena une hache ordinaire, celle de TREMEUR. « Oh ! Je ne sais comment te remercier, grand merci à toi », et TREMEUR, tout ragaillard et heureux, ne perdit pas une minute et recommença aussitôt à couper son châtaignier, sans même un regard aux belles haches d'or et d'argent qui brillaient dans l'herbe, mais qui ne lui appartenaient pas. Le TEUZ lui dit : « TREMEUR, tu es un homme loyal et sincère. Prends également cette hache d'or et celle-ci d'argent. Je te les donne car tu es honnête. Elles sont à toi, je t'en fais cadeau. » TREMEUR remercia le TEUZ et continua son travail jusqu'au soir, puis avec ses trois haches il regagna sa maison sur le Ménez Rossimon. Sa femme, le voyant arriver avec les haches du TEUZ, en fut tellement stupéfaite qu'elle ne put s'empêcher de les faire admirer à ses voisines. TREMEUR dut donc raconter son histoire. Son voisin, LAN BRAZ, en fut aussitôt jaloux. Il se dit qu'après tout, il pourrait lui aussi profiter d'un TEUZ si généreux. LAN BRAZ partit donc le lendemain pour la rivière et commença à couper, lui aussi, un châtaignier en frappant si fort qu'en quelques instants sa hache sauta dans la rivière. Sans même essayer de la rechercher, il s'assit, se mit à geindre et à se lamenter jusqu'à ce qu'arrive le TEUZ. « Pourquoi l'homme es-tu tellement de chagrin ? » « Ma hache est tombée dans la rivière et je ne puis plus la retrouver. »

— « Cesse tes lamentations, je vais te la rendre ! » Le TEUZ plongea dans la rivière et ramena la hache de LAN BRAZ, une bonne hache bien ordinaire. « Non, dit LAN

BRAZ, en continuant de gémir, la mienne était beaucoup plus belle. » Le TEUZ repartit et ramena une hache d'argent. « Ce n'est pas non plus celle-là. La mienne était une hache de grande valeur », se lamenta l'autre. Cette fois, le TEUZ lui ramena une hache tout en or. « La voilà, dit LAN BRAZ, c'est bien celle-là. Je te remercie TEUZ. » Mais le TEUZ éclata de rire. « Tu as cru, LAN BRAZ, me tromper ? On ne se moque pas impunément des TEUZ, tu verras. » Il lui lança sa vieille hache à la tête et disparut avec la hache d'or et celle d'argent laissant, là, LAN BRAZ tout meurtri et bien déconfit. Il ne raconta pas son histoire en rentrant au village, mais sa femme, elle, ne put s'empêcher d'en faire part à ses voisins.

KORDENNAD DE LARMOR

KERGOAD, le village du bois.

Il y eut un lieu noble à cet endroit possédé par un nommé Sébastien Le Laviec, qui avait une terre à KERBASKORED. Les Laviec ou Lavyec étaient sieurs de Penn An Ru et l'un d'entre eux fut procureur royal et notaire à Daoulas en 1672.

GODIBIN VIHAN et *VRAZ*, KOAD-IBEN, le bois de Iben.

Iben ou Ethbin était le nom de sant Langiz, vénéré au Passage.

On a voulu voir dans *GODIBIN* une déformation de *GOBILIN*. Les *GOBILINED* étaient des lutins qui lavaient la vaisselle des fermières négligentes, mettaient tout en ordre dans la maison; ils s'occupaient même de la besogne du fermier, nettoyaient les crèches et bouchonnaient le cheval.

Le 6 mars 1863, le bateau de pêche de *GODIBIN*, la « Marie-Josèphe », se perdit corps et biens en revenant de Brest, par assez beau temps. L'accident eut lieu vers six heures du soir entre le Fort de Larmor et Penn Beleg. Trente-sept personnes y périrent, ne sachant pas nager. On dit qu'elles moururent entraînées au fond de l'eau par leurs *GODELLADOU AOUR*, leurs pochées d'or, provenant de leurs ventes au marché de Brest.

L'ancien maire de Plougastel, Mathurin Thomas (1862-1939), vécut dans ce village.

Une belle croix en granit sombre monolithe se dresse entre les deux *GODIBIN*. Le court fût octogonal porte en sens vertical : G. BRENNEUR — 1706.

Une maison à étage du dix-huitième siècle existe dans ce hameau. Sur chacune de ses façades de granit gris s'ouvre une porte en plein cintre de granit jaune. Les remparts du pignon ouest, harpés, montrent l'ancienneté de la demeure.

KERNEUR, KERNEIZUR, KERNEZUR, KER AN LEIZOUR, le village du négligent.

Ce fut un lieu noble. En 1677, y vivait Catherine du Lory, dame de Kernézur.

SANT-DRENAN, Saint-Adrien.

C'est un petit village où il n'y a aucun cultivateur, mais où les corps de métiers nécessaires à la vie de la campagne étaient représentés. Il y avait même un bureau de l'inscription maritime et des douaniers.

Saint-Adrien eut à deux reprises la tentation de se séparer de Plougastel, à la Révolution tout d'abord et ensuite à la fin du siècle dernier où les gens écrivirent à l'évêché pour demander d'en faire une paroisse indépendante, ce qui leur fut refusé.

Un jeune homme de Saint-Adrien partit à Rennes en 1841 pour y faire deux ans d'études, revint et fonda l'école publique en 1843. En 1905, une institutrice refusa à l'inspecteur d'abandonner l'instruction bilingue breton-français qu'elle donnait.

Il y avait encore récemment deux écoles privées et une école publique.

La fontaine correspondant à la chapelle de Saint-Adrien se trouve au lieu-dit « Park Ar Feunteun ».

KERZIVEZ IZELLA et HUELLA, le village en friche (appelé *KERDIVEZ* en 1575).

Difeith, en vieux breton, signifie inculte.

Des lignes de pierres préhistoriques que l'on appelait « Pont An Diaoul » ou « Hent An Diaoul » passaient par ces hameaux. On dit que ces constructions délimitent la terre chrétienne d'avec celle qui appartient au diable et celui-ci emprunte volontiers ces passages lorsqu'il vient visiter ses domaines.

A *KERZIVEZ* vivait, il y a de cela très longtemps, un homme appelé Yann. Ce n'était pas à proprement parler un méchant homme, mais il éprouvait une véritable passion pour l'or. Il aurait fait n'importe quoi pour en avoir et sa vie n'était menée que par ce désir constant. Aussi le surnom-mait-on « Yann an Aour », Jean de l'or.

Il cultivait quelques maigres champs où, à grand-peine il faisait pousser des récoltes; mais, ce n'était sûrement pas son lopin de terre qui pourrait lui procurer cet or qu'il désirait tant.

Ses terrains étaient bordés de ces fameux murs, le « Pont du Diable ». Tout en peinant à cultiver sa terre pleine de cailloux, il se prenait parfois à penser que, de l'autre côté, dans les possessions du diable, devaient se cacher des richesses immenses.

Un jour n'y tenant plus, il sauta le muret et se mit à gratter la terre. Celle-ci aussi, du côté du diable, était pleine de cailloux comme la sienne. Mais, sous ces pierres, en grattant un peu se cachaient de beaux galets en or qui brillaient et remplirent Yann d'un bonheur indicible. Il en mit plein ses poches, sa chemise, son bonnet et s'enfuit tout heureux se promettant bien, dès la nuit tombée, de venir chercher un autre chargement.

Plus il creusait, plus les pierres d'or étaient grandes, de vrais pavés jaunes et éclatants. Il ramassait sans relâche, ne sentant même plus sa fatigue tant sa joie était enivrante. Mais, tandis que Yann suait sur cet or, Messire « Pol Gornick » — le diable — inspectait ses terres et arriva par le muret. Avec un sourire narquois, il resta un moment à contempler Yann qui s'acharnait à la besogne et soudain lui dit : « Voleur ! Tu n'as donc pas honte, Yann, de t'approprier le bien d'autrui. Je te tiens enfin, malhonnête. Tu verras ce que cela va te coûter. » Yann, le pauvre voleur, n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait. Il se retrouva accroché par les griffes de Satan, jeté sur le dos de la jument rouge du diable et ballotté par le galop infernal de celle-ci. Il entendait le ricanement de Satan et sa voix grinçante qui lui disait « Ah ! Ah ! Yann, le voleur, je m'en vais te faire rôti tout vivant et je te donnerai à manger à mes domestiques, ça t'apprendra à voler le diable. »

Le pauvre Yann, désespéré, ne pouvait ni crier ni demander secours. Ils traversaient des paysages tristes et désolés; et plus

ils approchaient de l'enfer, plus tout était désert et desséché. Des colombes noires battaient des ailes lamentablement et poussaient des cris désolés. Ils arrivèrent devant un château sinistre et tout noir qui avait une grande porte brillante par laquelle ils entrèrent au galop. Yann sentait son sang se glacer dans ses veines. Le diable le laissa tomber du haut de la monture comme un sac de linge sale. Comme il était tombé, le pauvre, il resta, tellement il avait peur, et ce qu'il voyait n'était pas pour le rassurer. Il y avait tout autour de lui des marmites énormes, pleines de poix, sur des feux que des petits démons attisaient sans arrêt tandis que d'autres apportaient des fagots d'ajonc et de la tourbe pour alimenter les feux. La poix bouillait à grosses bulles et l'on voyait des têtes et des bras apparaître. D'autres diables, avec des peignes de fer rougi au feu, cardaient les damnés comme s'ils étaient du chanvre. On entendait des cris horribles; Yann crut bien reconnaître quelques-uns de ses compatriotes, même un ou deux de ses amis, mais il n'en était pas sûr parce que la peur l'empêchait de trop regarder. Ses genoux tremblaient, la tête lui tournait d'autant plus qu'il y avait autour de lui une ronde de diabolins qui l'observaient avec des sourires épouvantables, prêts à lui sauter dessus à la première occasion.

Mais voici que des gens disent au diable : « Maître, votre palefrenier, dont vous étiez si content, vient de mourir. » Satan réfléchit un instant : « Eh bien, Yann, le voleur, voilà une grande chance pour toi satané gredin ! Tu vas prendre la place de ce palefrenier, mais attention, à la moindre bêtise je te fais rôtir. » Et voici, Yann devenu le palefrenier du diable.

L'écurie était spacieuse et propre. Il y avait là trois juments dont celle qui avait conduit jusqu'en enfer le diable et son prisonnier Yann. Elles étaient maigres et paraissaient malheureuses, leurs os étaient prêts à traverser leur peau, et des plaies purulentes couvraient leur dos pelé. Yann, devant des bêtes si décharnées, sentit son cœur de paysan se fendre, car il n'aimait pas voir des chevaux dans cet état. Satan vint faire sa tournée et lui dit : « Je t'ai prévenu que tu ne dois pas me

mécontenter. Voici quel sera ton travail. Tous les matins, tu dois broser et étriller puis laver ces trois bêtes. Attention ! le seul fourrage que tu dois leur donner, sont ces os calcinés qu'il y a là dans le coin. Ensuite, tu donneras consciencieusement cinquante coups de bâton de noisetier matin et soir à cette jument que voici. Si je te surprends à mal faire, tu passeras aussitôt dans la rôtissoire et je te ferai moi-même griller avec plaisir. »

Non seulement Yann se sentait honteux d'être devenu le valet de Satan — et il avait vraiment peur du diable — mais encore il lui répugnait de ne donner à la pauvre jument que des os calcinés comme nourriture. Enfin, il valait mieux obéir pour éviter de gros ennuis. Il se mit à l'ouvrage en soupirant.

Quand il alla pour frapper la jument rouge, celle-ci le regarda si tristement avec un regard si humain qu'il n'eut pas le courage de la battre. Il lui donna un peu de fourrage à elle aussi. Il se mit à frapper avec son bâton sur une poutre pour faire croire qu'il battait la jument. Le diable venait de temps en temps inspecter le travail de son palefrenier et ne trouvait rien à redire; au contraire, il le félicita pour la vigueur des coups qu'il donnait et qui résonnaient dans tout l'enfer.

Un jour que le diable était sorti, Yann, qui s'était pris d'affection pour la pauvre jument, se mit à la peigner doucement, et il vit, enfoncée dans le crâne de la bête, une grosse épingle noire. Il l'enleva et la jument se mit à parler : « Tu as l'air d'un brave homme de chrétien qui aime les chevaux. Je t'en prie, écoute-moi sans en avoir l'air. Est-ce que tu voudrais rentrer chez toi, en Bretagne ? » — « Oh, mon Dieu ! Tout de suite si cela est possible. » — « Il faut que tu sois patient Yann, je te dirai quand nous pourrons partir car, moi aussi, je veux m'en aller; je suis chrétienne, moi aussi. Si tu n'avis pas retiré l'épingle qui me traversait la tête, j'étais obligée de demeurer la jument du diable pour toute l'éternité. Je te préviendrai du moment venu, tu dois avoir de la patience. En attendant, il faut que je prenne des forces, et tu vas me donner davantage d'avoine et de foin pour que je sois prête

pour le voyage, mais fais-le discrètement pour ne pas que les autres chevaux le sachent. » Yann, confiant, se mit à soigner et à nourrir la jument rouge avec beaucoup de soin. Cela dura encore quelques semaines. Grâce à la bonne nourriture qu'il lui donnait, son poil redevint vite luisant et son œil vif. Un jour, elle lui dit : « C'est aujourd'hui l'occasion pour nous de fuir, le diable est parti en tournée très tôt ce matin et ne rentrera que demain soir. Il faut que nous nous échappions tout de suite. Voici ce que tu dois faire : la cloche que tu vois là-haut au sommet de la tour il faut que tu la bourres d'étoupe car elle sonne d'elle-même quand quelque chose arrive ici et rappelle aussitôt le diable. Empêche-la donc de sonner. Ensuite, tu prendras un des sacs que Satan prend pour aller en tournée et tu le rempliras de quelques pauvres âmes que tu veux délivrer. Puis, tu ramasseras précieusement le bâton de noisetier avec lequel tu devais me frapper, le bouchon de paille avec lequel tu frottes les chevaux et la brosse avec laquelle tu les laves. N'oublie rien et dépêche toi, le temps presse. »

Yann observa scrupuleusement toutes les recommandations de la jument. Il bourra délicatement la cloche avec de l'étoupe et les chiffons qu'il put trouver de telle façon que le battant ne puisse bouger. Puis, il prit le sac du diable et se glissa vers les chaudières où il avait reconnu des amis et des parents et le rempli de leurs âmes. Il ramassa soigneusement le bâton, le bouchon de paille et la brosse. Ceci fait, il prévint la jument qui l'attendait avec impatience. Et les voilà tous deux en route au grand galop.

Mais la cloche, à force de s'agiter, réussit à se débarrasser des chiffons et de l'étoupe qui bloquaient le battant et se mit à sonner, rappelant le diable qui arriva aussitôt et se mit dans une colère effroyable. Il courut après les deux fuyards de toute sa force. La jument rouge dit à Yann : « Ne vois-tu rien arriver derrière nous ? » — « Malheur à nous, je vois le vieux Satan qui se rapproche et il n'a pas l'air content. » — « Jette le bâton derrière toi », dit la jument et Yann de

s'exécuter. Le bâton, dès qu'il toucha le sol, se transforma en une énorme rivière et en un immense étang. Comme tout le monde le sait, le diable a peur de l'eau et il fut obligé d'en faire le tour. Yann et sa jument se pressaient le plus qu'ils pouvaient. Au bout d'un moment, Yann se retourna et vit le diable qui avait déjà fait le tour de l'étang. « Jette la brosse », dit la jument. Dès qu'elle eut touché la terre, la brosse se transforma en une forêt gigantesque et Yann vit que le diable avait bien du mal à se dépêtrer à travers les arbres. Quelque temps après, la jument demanda à Yann : « Ne vois-tu rien derrière toi ? » — « Oh que si, le diable a réussi à sortir de la forêt et se rapproche de nous. » — « Jette le bouchon de paille. » Aussitôt, le bouchon de paille devint une montagne plus haute que le Ménéz Arré et son sommet touchait les nuages. Voici le diable bien ennuyé car la montagne était vraiment énorme et il se décida à l'escalader plutôt qu'à en faire le tour. « Yann, dit la jument, est-ce qu'il nous suit toujours ? » « Il a déjà redescendu la montagne et il est bien près de nous. » — « Heureusement que nous sommes presque arrivés en terre bénite, dit la jument. Fais un grand signe de croix et que Dieu nous vienne en aide ! » La jument rouge, au moment où Satan allait l'empoigner, fit un bond violent et retomba en terre bénite. Satan avait beau hurler, il ne pouvait plus rien contre eux. Yann, épuisé, descendit de la jument qui reprit aussitôt forme humaine; c'était une belle princesse comme Yann n'en avait jamais vu.

Ils ouvrirent le sac où ils avaient mis les âmes et celles-ci s'envolèrent vers le purgatoire, en louant leurs sauveurs. La princesse dit à Yann : « Moi aussi, je les accompagne. Toi, retourne chez toi. Fais pénitence, nous nous retrouverons bientôt. » Yann rentra vers KERZIVEZ. Personne ne le reconnaissait et lui ne reconnaissait personne. Il retrouva sa maison, mais les gens qui l'habitaient étaient des inconnus qui lui demandaient qui il était. Il leur raconta son histoire, et s'aperçut qu'il s'agissait des arrière-petits-enfants de ses propres arrière-petits-enfants. Tout le monde l'avait oublié.

Yann alla trouver le curé de Plougastel, se confessa et obtint le pardon de ses péchés. Il mourut presque aussitôt, bien décidé à ne plus retourner en enfer.

KROAZ AR VOSENN, croix de la peste, encore appelée *KROAZ LUKAS*, la croix de Luc.

Ce calvaire, isolé, sur la route de LARMOR, a le fût recouvert de pustules, faites pour imiter les bubons de la peste. La légende raconte que la peste n'alla pas plus loin, retenue par sa promesse à un jeune meunier qui lui avait fait passer la rivière. Un évêque bénissant se trouve au-dessous de la piéta. Il porte une inscription G. K GUELLA, et elle date de 1664.

Tout près se trouvent encore les ruines du moulin à vent qui dépendait de Kervasdoué.

PENN AN DRE, le bout de la trêve.

Ce village devait être le dernier appartenant à la trêve de Saint-Adrien. La trêve était autrefois importante pour percevoir la dîme, qui consistait dans le paiement d'une redevance de la dixième partie de ce que la terre rapportait : cet impôt était payé au clergé.

PENN AN ERO (VRAZ HA VIHAN), le bout du sillon.

Ce sillon est un cordon littoral de galets qui sépare le VORLENN SANT-DREN, l'étang de Saint-Adrien, de la baie de LAUBERLAC'H. Le hameau de PENNANERO se trouve juste à la base du sillon.

Il y existait un manoir. Nicolas Marion, sire de PENN AN ERO, épousa en 1696 Françoise Le Ségalen, dame du Passage. Les Marion portaient « de sable à un épi de seigle d'or accompagné de trois nêfles, de même, tigées de sinople ». De cette famille fut un maire de Brest en 1724.

TALAOURON VRAZ, le front d'or.

Dans ce quartier, quatre villages sont appelés TALAOURON, car le climat exceptionnel en fait véritablement le paradis dont parlait Cambry, le front d'or, face à la côte nord inculte du ROZEGAT.

On y cultivait autrefois des asperges qui venaient au moins un mois ou six semaines avant celles d'ailleurs.

TI KOZ TALAOURON, la vieille maison (de TALAOURON).
KERVEN TALAOURON, le village bâti en pierres (de TALAOURON).

KERDANGI TALAOURON, le village de Tanguy (de TALAOURON).

Le 5 août 1529, Jean du Largez, évêque d'Avesnes et ancien abbé de Daoulas, donna entre autres choses à l'abbaye, pour fonder deux messes par semaine à la Fontaine-Blanche, un vieil étage à KERDANGI TALAOURON.

Il existe un manoir en ruines en ce lieu. Peut-être, est-ce le manoir dont il est question dans la GWERZ, bien connue à Plougastel, de « Kloareg Kerdangi ». Il est de 1676, date sculptée sur un blason au-dessus du claveau de la porte en plein cintre du rez-de-chaussée. La porte de l'étage auquel on accède par un escalier extérieur comporte l'inscription : GREDA IOSEP ARGAL HA DA MARC'HARID VERVR — 1681 (*).

Il y aurait un souterrain qui rejoindrait la mer à côté de LAUBERLAC'H. Au quinzième et au seizième siècles, il y avait des troubles continuels en Bretagne et le souterrain, placé en général à côté de la mer, servait d'abri et de cache aux populations lors des incursions côtières. Plus tard, lorsque la paix fut rétablie, ils furent remblayés et leurs issues condamnées.

TI C'HAP, la maison du nommé Cap.

Dans ce hameau fonctionna l'un des derniers métiers à tisser de la paroisse; les autres se trouvaient à KERZIVEZ-IZELLA et à KERGOAD.

KOZ FORN, le vieux four.

Autrefois, les paysans pour cuire leur pain étaient obligés d'utiliser le four du seigneur, le four banal, moyennant redevance. Jusqu'à la dernière guerre, il existait encore à Plougastel trois sortes de fours :

(*) Les belles pierres en ont été récemment déplacées à Pennfoull (Loperhet).

les fours banaux utilisés par plusieurs villages, les fours de village utilisés par les gens d'un seul hameau et les fours familiaux propriété de la famille qui les utilisait. La famille propriétaire d'un four banal (KEN FORN) en avait en fait une charge honorifique, puisqu'elle devait amasser le combustible en grande quantité et même avoir des domestiques pour s'occuper du four, car certains très fréquentés devaient cuire tous les jours de la semaine. Le propriétaire du four recevait une redevance en pâte ou produits alimentaires ou encore en services (charroi, moisson, etc.). Les cendres étaient conservées pour faire la lessive et ensuite elles étaient utilisées comme engrais.

La pâte était faite exclusivement par les femmes, qui avant de la mettre à lever, y dessinaient trois signes de croix. Ce sont elles aussi qui, habituellement la portaient au four.

Le Mardi-Gras, c'était le jour du far : on en faisait de toute sorte, de froment, de blé noir, de riz, fourrés de raisins et de pruneaux. Le propriétaire du four se voyait offrir par chaque usager un verre de vin ou de rhum.

La fournée habituelle se terminait par du « kuign-forn » : c'est une espèce de galette de pâte à pain, peu cuite, mais délicieuse, qui servait de repas ce jour-là.

AN OBER LAH (LAUBERLACH), *AN ABER LEC'H*, l'aber du lieu (sacré).

C'est une dénomination très ancienne qui se retrouve en baie de Douarnenez et à Perros-Guirec, sous la forme « An Obrelec'h ».

Pour y descendre, la route est très sinueuse et pittoresque. Dans le dernier tournant se trouve la buvette appelée « al letern », la lanterne.

Le port de LAUBERLACH est parfaitement situé, avec un môle qui protège les bateaux contre les vents du large. Il se trouve au milieu d'une végétation luxuriante qui contraste vraiment avec l'aridité du nord de la presqu'île. Les Brestoises y venaient en bateau le dimanche après-midi pour y manger des crêpes et, en saison, y faire des ventrées de fraises : on donnait une certaine somme et l'on pouvait manger dans les champs autant de fraises que l'on désirait.

Les steamers anglais y venaient charger des fraises et il y avait

beaucoup d'animation dans ce petit port. Actuellement s'y trouve une ferme aquacole et une école de voile.

Un rocher dans la baie porte le nom de « karreg an Hantervare », la roche de la mi-marée : lorsqu'il apparaît, il signale la moitié de la course effectuée par le flux.



Le sol de l'anse de LAUBERLACH est différent de celui du reste de la presqu'île : il est composé d'une alternance de grès micacé, de schistes calcaireux et de schistes feuilletés, avec une lentille calcaire.

Un marin de LAUBERLACH revenait de Brest en bateau et fut pris dans une tempête. Il se signait et se vouait à tous les saints qu'il connaissait. Plus le vent augmentait et plus il promettait des sommes importantes aux protecteurs célestes qu'il invoquait. Quand enfin il arriva au port, ses amis lui demandèrent quand il comptait se libérer de toutes les promesses qu'il avait faites. Il leur répondit que pour cela, il faisait confiance à sa sœur, qui étant religieuse et par conséquent l'épouse de Jésus-Christ, saurait bien trouver un terrain d'entente avec tous ces gens qu'il avait invoqués.

KERZIOU, *KER ZEHOU*, le village à droite.

Ce village a la particularité d'appartenir à deux « breueriez », entre lesquels les gens se répartissent.

Près de ce hameau, il y a le *PARK AN TRIMEN* où sont trois menhirs l'un à côté de l'autre, séparés de trois mètres environ et font deux mètres cinquante et un mètre soixante de haut.

En contrebas des maisons se trouve la fontaine de Saint-Riwall. C'est un édifice de pierres de taille avec un arc de plein cintre reconstruit au dix-septième siècle. Des éléments du quinzième siècle sont conservés dans la partie du haut comme le monogramme du Christ et de la Vierge entouré d'une couronne. Le saint en Kersanton, du quinzième siècle, est habillé d'une chasuble antique, porte une croix dans la main droite et dans la gauche un livre. On l'entourait de chapelets et l'on mettait des sous sous la statue, que l'on ramassait de temps en temps pour faire dire une messe à Saint-Adrien à l'intention des trépassés.

Autrefois, l'après-midi du pardon de St-Adrien, la procession venait jusqu'à cette fontaine. Les marins-pêcheurs, rentrant le soir sur leurs bateaux, ne manquaient jamais de se signer en passant à la hauteur de St-Riwall.

KERGALLEG, le village où quelqu'un parle français.

KERZENIEL, le village de Déniel.

Saint Déniel fut le premier évêque de Bangor au Pays de Galles au septième siècle.

De ce lieu, on a un panorama qui s'ouvre largement sur le Ménez-Hom, Landévennec et toute la partie méridionale de la rade. Sur la grève, on trouve d'excellentes pierres à aiguiser.

Peut-être y a-t-il eu un manoir dans ce hameau, car un rocher arrondi sur la grève s'appelle « kein al lez », l'arrière de la résidence.

TI FLOC'H, le village de l'écuier.

Un dicton affirme que « *TI FLOC'H, AN TI KOZ, KORDENN AR C'HLOC'H A ZO AN TRI WELLA TIEGEZ A ZO E PLOUGASTELL* » — *Ti Floc'h*, la vieille maison (du bourg) et la corde de la cloche sont les trois meilleures fermes de Plougastel. On peut

se le demander pour les deux premières; mais la corde de la cloche, chaque fois que le sacristain la tirait, lui rapportait beaucoup d'argent.

PORZ MEUR, le grand port.

Entre « *Beg Nou Vraz* », la pointe de la grande tante, et « *Beg ti Her* », la pointe de la maison de Her, qui n'est autre que la pointe du Karo, s'étale la plage et le port de Porzmeur, dans le site appelé « *Toull ar Begennou* », le trou des pointes. Ce fut le port le plus important de Plougastel et actuellement il est désert. Il lui reste son môle très pittoresque.

AN ARVOR, l'Armor.

Dans les régions maritimes de Basse-Bretagne, le mot *ARVOR* désigne la partie côtière d'une commune par opposition au *GOURE*, la partie intérieure. Ce village était appelé *KERAMPENNEG* jusqu'au siècle dernier, le village de celui qui a une grosse tête. Une partie du hameau était appelé *KERAROUE* (*), le village du roi. Peut-être s'y trouvait le « château » d'Arastagn, prince du Faou au sixième siècle.

En 1535 et 1572, un bail établissant une location au lieu-dit *KERAMPENNEG*, pour l'abbaye de Daoulas, à des paysans de Plougastel, stipule que les fermiers « seront tenus de venir offrir leurs poissons au seigneur-abbé, toutefois moyennant rétribution, toutes les fois qu'ils passeront avec du poisson devant sa maison, et ce, sous peine de cinq sous d'amende chaque fois qu'ils contreviendront à cette clause ».

Une petite maison du début du dix-septième siècle se dresse dans le hameau. Elle est rectangulaire, en granit; les ouvertures principales sont situées au nord. On accède à l'étage par un escalier extérieur.

Au haut du village, la croix de la Libération fut édifée en août 1949.

Le fort de l'Armorique, construit sur « *Barr an Atred braz* », le sommet du grand détrit, fut édifé au début du dix-septième siècle et fortifié par Vauban. Il sert toujours à la Marine.

(*) Le nom de famille Roue en breton, Le Roy en français, que portent certaines personnes de Plougastel, provient d'un sobriquet que l'on donnait au vainqueur du jeu du pageault : le meilleur archer devenait « le roi » pour un an et souvent ce surnom devint nom de famille.

ENEZ KRENN, l'île ronde.

Cette île était rattachée autrefois à la terre. Il y a toujours un endroit que l'on appelle « Pont an Enez », le pont de l'île. Elle a servi de carrière de marbre et de pierre à chaux.

En 1694, Vauban, après avoir réussi à chasser les Anglais de Camaret, fit installer des batteries à l'île Ronde ainsi qu'à la Pointe de l'Armorique et les garnit de gros canons et de mortiers. Mais au bout de quelques mois, le manque de crédits dut lui faire réduire le personnel. Il réussit quand même à obtenir qu'on construise des corps de garde dans les batteries de Plougastel.

En 1756, au moment de la guerre de Sept Ans, le ministre, Monsieur de Machault, sur l'avis du commandant de la Marine, Monsieur du Guay, autorisa l'établissement, sur l'île Ronde, d'une batterie de mortiers que le duc d'Aiguillon, faisant l'inspection des garde-côtes, jugea inutiles et fit supprimer au mois de mai suivant, malgré l'avis de plusieurs experts. On renforça les fortifications de la Pointe de l'Armorique. L'île Ronde devint alors une carrière dont on tira les pierres nécessaires pour cet ouvrage. Mais en 1775, le marquis de Bézay en interdit l'extraction car l'île allait disparaître et devenir un écueil dangereux.

KERNIE, KERNIVIEZ, ker an diviez, ker'n diviez, le village de la fatigue, de l'épuisement.

KERNIE est bâti sur le « Beg Ti Her », la pointe du Karo, à côté d'une falaise escarpée, d'où l'on a de magnifiques échappées vers la rade de Brest, comme à Toull-Marc'h.

Tout autour de ce hameau, sur la lande, couraient *AN ALOUEZEG*. C'étaient des gens mystérieux, des sorciers, qui se promenaient en bande dans la campagne chantaient et s'amusaient à des tours détestables. Malheur à celui qui les rencontrait, il se faisait maltraiter et battre, et était obligé de les suivre toute la nuit.

ROZ SIMON, la colline de Simon.

Ce village est protégé par la crête d'une colline assez imposante où des grands rochers affleurent au sommet.

Le journalier Guillaume Bouguen, de *ROZ SIMON*, fut condamné en 1731 pour avoir volé du fil dans un courtil. On le pourchassa à coups de fusil.

ROCH AN TURIG, le rocher de la petite colline.

TEUR ou *TOR* veut dire : la pente, le flanc d'une colline.

KERGONNEG, le village de Konneg.

Konneg est un prénom qui avec l'augmentif *TO*, qui était très courant en vieux breton, donne *Togonneg*, c'est-à-dire *Tegonneg*. Ce dernier était un moine, évêque et disciple de Saint-Pol-de-Léon.

Plus haut que ce hameau est *TOULL AR GROAZ*, le trou de la croix. Celle-ci a un socle cubique à trois marches. Elle est en Kersanton avec un nœud à large console et porte un crucifix et une piéta, sous laquelle est la date de 1664.

LANN OURZEL, l'ermitage de Ourzal.

Saint Ourzal n'est autre que Saint Arzel, *ARZ MAEL*, le prince-ours. Il débarqua dans l'Aber-Ildut et fonda Plouarzel, vécut en ermite, et séjourna en France près du roi Chilbert, puis il créa Ploërmel. Il pouvait faire sortir l'eau de la terre, guérir les maladies des hommes et des animaux. Il dompta, comme saint Pol de Léon, un dragon.

LANNEGEL, Lann ingal, le champ plat (*Campus equali*, en latin, en 1317).

Le procès de canonisation de saint Yves raconte qu'Azevizia, fille d'Inizan, de Plougastel, devint complètement folle à l'âge de 17 ans, en 1317, à tel point qu'on devait l'attacher pour l'empêcher de nuire. Sa mère, nommée elle aussi Azevizia, la recommanda à saint Yves, l'année suivante aux environs de la saint Jean, et lui promit chaque année un cierge aussi gros et aussi haut que sa fille, tant que celle-ci vivrait, s'il voulait bien la guérir. Elle prit donc sa ceinture de cuir noir et commença à mesurer sa fille : celle-ci se trouva aussitôt en pleine possession de sa raison et put reprendre une vie normale. Or ceci se passait à *LANNEGEL* qui appartenait à son père.

AR CHARO, le cerf.

C'est un nom d'origine totémique.

Le cerf avait une importance considérable dans la religion celtique; le dieu Kernunos, qui donnait la vie et l'abondance, était représenté avec des cornes de cervidé; saint Edern avait comme monture un cerf; c'est un symbole religieux très ancien, sans doute pré-celtique, depuis les époques où nos ancêtres chassaient pour survivre.

Le port du CARO existe depuis très longtemps, il est construit juste devant un cordon littoral, transformé en petit pont, qui sépare le VORLENN de la mer. La baie est défendue par les deux forts appartenant à la Marine, l'Armorique et le Corbeau. La Marine y entretenait autrefois, au temps des bateaux à voile, un dépôt de bois immergé pour les constructions navales. Il n'y avait autrefois qu'un petit poste de douaniers. Les Brestois y venaient le dimanche après-midi, en vapeur, pour y faire du tourisme et il s'y est installé un débit de boissons. Peu à peu, les maisons se sont agglomérées autour.

En 1820, un jeune homme s'enfuit de Brest pour échapper à une épidémie de choléra et se rendit au CARO où il jeta l'effroi parmi la population locale craignant la contamination. Des gens le tuèrent et l'enterrèrent sur place.

KORDENNAD DU ROZEGAT

AR FORN RAZ, le four à chaux, encore appelé BIGORN.

Les fours à chaux qui y existaient ont fonctionné jusqu'au milieu du siècle dernier. On y traitait la pierre de PENNANEAC'H et les bateaux venaient accoster au petit quai qui s'y trouve pour chercher la chaux. L'étroit passage, situé entre le bout du sillon (cordon littoral de PENNANERO) et le quai de FORN RAZ, est appelé GOUZOUG — le cou — et fait communiquer la mer avec l'étang de Saint-Adrien. Le courant y est extrêmement rapide et il faut beaucoup de dextérité aux barreaux pour ne pas aller se jeter sur la paroi du quai.

Une petite crique à côté porte le nom de Porz Gwenac'h.

KERAMENEZ, le village sur la montagne.

Du haut du plateau de *KERAMENEZ*, on découvre en grande partie la rade de Brest, les estuaires des rivières du Faou et de Daoulas, l'embouchure de l'Aulne et Landévennec, le Ménez-Hom et la presqu'île de Crozon, ainsi que les collines et les vallées de Plougastel. Il y a une table d'orientation.

Le *RADENNADEG* ou coupe des fougères avait lieu, surtout à *KERAMENEZ*. Tous les cultivateurs en avaient besoin pour servir de litières à leurs bêtes. La coupe se faisait à la faucille en automne et chaque famille en ramassait trois à dix charretées, selon son gré. On l'effectuait sur des garennes familiales ou plus souvent sur des terrains loués pour l'occasion. Les gens s'entraidaient, et la journée se terminait par un repas, des jeux et des danses. Onze hectares de landes et de garennes existent à *KERAMENEZ* qui sont la propriété de quatre villages : *KERAMENEZ*, *KERALKUN*, *PENNANEAC'H* et le *SKIVIEG*.

Un soir, il y avait danse à *LAUBERLAC'H*. Mais sur la montagne en face, à *KERAMENEZ*, on voyait une bande

d' « ALOUEZEG », ces sorciers peu recommandables, qui s'ébattaient. Un homme dit qu'il allait essayer de traverser la montagne, sans se faire prendre par eux. Il passa donc la baie en bateau et s'engagea sur la colline. A peine fut-il sur la lande qu'il se fit poursuivre par ces êtres qui hurlaient à sa suite. Heureusement, il courait très bien; il réussit à s'engouffrer dans la première maison du village et à refermer aussitôt la porte sur lui, car un des « ALOUEZEG » avait déjà attrapé le bout de sa chemise, qu'il fut obligé de couper pour se dégager.

KERALKUN, le village de Hael Kun, qui signifie en breton du Moyen-Age : « le vieux courageux ».

Au dix-septième siècle, le manoir de *KERALKUN* appartenait à Jean Huon et Marie Le Jeune. Le 12 novembre 1673 fut baptisé l'un de leurs enfants, Trémour, dont le parrain fut René du Louet, sire de Coatjunval, de Keranc'hoat, de Kérérault et de Pennanrun. Les Huon portaient « d'or aux chevrons de gueule, accompagné, en pointe, d'un corbeau de sable ». A la fin du dix-septième siècle, René Rodellec, sire de *KERALKUN*, épousa Françoise Palud, dame du *FRESK* et dame de Leznon. Les Rodellec portaient « d'argent à deux flèches tombantes empennées d'azur, posées en pal », et leur devise était « *MAD HA LEAL* » — bon et loyal.

Après la Révolution, y vivait un étranger au pays qui avait acheté Sainte-Christine, Saint-Adrien, ainsi que le manoir de *KERALKUN*, lors de leur vente comme biens nationaux. Il fut tué par sa concubine, une fille de Plougastel, tant est si vrai que :

« Madou beleien, kolo gwiniz du
ne z'int mad'med d'ober ludu »

Les biens des prêtres et la paille de blé noir ne sont bons qu'à faire de la cendre.

AR SKIVIEG, de Skao, le lieu planté de sureaux.

C'est un des villages les plus éloignés du bourg. Un tournant de la route du *SKIVIEG*, qui était tellement difficile, fut appelé « An De Profundis ». A la pointe du *ROZEGAT* se trouve le *BEG DOUBIDI*.

Autrefois, il y avait au *SKIVIEG*, un jeune homme qui s'appelait Per. Il menait ses vaches paître sur les falaises et, tous les jours, il voyait trois oiseaux splendides qui se posaient sur la grève et qui, merveilleusement, après avoir déposé leur plumage, se transformaient en trois belles princesses, les plus jolies que l'on puisse imaginer. Après s'être baignées, elles revêtaient à nouveau leurs parures d'oiseaux et s'envolaient pour disparaître. A force de les voir, Per devint amoureux de la plus jeune. Il demanda à sa grand-mère ce qu'il fallait faire pour pouvoir l'approcher. Celle-ci lui fit un pain de méteil et lui dit : « Quand tu verras la jeune fille, tu lui offriras un peu de ce pain, peut-être qu'elle l'acceptera. » Per écouta son conseil et donna à la femme-oiseau un peu de son pain de méteil, mais celui-ci ne lui plut pas. Le lendemain, sa grand-mère lui avait fait un beau pain d'orge. Celui-ci ne plut pas non plus à la jeune fille. Le surlendemain, ce fut un pain de froment, que la belle princesse mangea de grand appétit, et aussitôt, tomba amoureuse du jeune homme; il rentra à la maison tout heureux et demanda à sa grand-mère comment faire pour épouser la femme-oiseau. Elle lui répondit : « Ce sont les filles d'un sorcier très puissant qui habite dans un palais suspendu au-dessus de la mer. Cela m'étonnerait que tu puisses y aller. Il faut n'avoir peur de rien. Empare-toi du pelage de ta bien-aimée et exige pour le lui rendre qu'elle consente à t'emmener au château de son père. » Per fit consciencieusement ce que sa grand-mère lui avait dit. « Rends-moi mon plumage », dit la femme-oiseau en suppliant. « Je te le rendrai si tu consens à me conduire au palais de ton père ! » Les menaces des trois sœurs n'y firent rien et force fut à la jeune fille de le prendre sur son dos et de l'amener jusqu'au château du sorcier. Quand ils y arrivèrent, on cacha Per dans le jardin rempli d'arbres magnifiques et le jardinier promit de l'héberger. Les princesses furent punies pour avoir été en retard et enfermées dans leurs chambres. Per était très ennuyé de ne plus voir sa bien-aimée. Mais le jardinier remplissait tous les jours trois paniers de fruits et les montait

jusqu'à la chambre de chaque jeune fille. Per se cacha dans le panier de sa douce et arriva chez elle, ainsi ils furent réunis. Mais les sœurs l'apprirent, elles furent jalouses et dirent qu'elles allaient tout raconter à leur père. Alors les deux amants décidèrent de s'enfuir au plus vite. La jeune fille revêtit son manteau de plumes et prit Per sur son dos, et les voilà au SKIVIEG. La grand-mère fut très heureuse de les accueillir, puis ils parlèrent mariage. La princesse dit à Per qu'elle serait heureuse de devenir sa femme à une condition : c'est qu'il ne la frappe jamais. Per promit et ils se marièrent. Ils vécurent vingt ans ensemble. Ils eurent trois garçons splendides, d'une beauté merveilleuse. Un jour, qu'ils bavardaient entre eux, il s'éleva une dispute à cause de très peu de chose et Per nerveux frappa la jeune femme. Celle-ci ne dit rien. Une autre fois, elle rata la soupe et Per lui donna un soufflet. Enfin, une troisième fois, parce qu'un des enfants manqua de tomber de la falaise, Per lui donna une autre giffe. Alors, la femme, en pleurant, embrassa ses enfants et disparut. On ne l'a plus revue depuis. Les enfants, dit-on, lorsqu'ils arrivaient à vingt ans disparaissaient les uns après les autres, ils allaient retrouver leur mère.

KER EVEN, le village du nommé Even.

Even fut prêtre et martyr au sixième siècle. C'était un prénom très répandu à Plougastel aux siècles derniers.

PENN AR STER, le bout de la rivière.

Ce village est situé au fond de l'étang de Saint-Adrien, *VORLENN SANT-DREN*, à l'endroit où s'y jette le ruisseau, dit *GOUER AR STANG*, qui a trois sources, l'une à la Fontaine Saint-Pierre au bourg, une autre une vingtaine de mètres plus bas et une troisième dans une garenne marécageuse au bas du bourg.

La première mention de culture de la fraise à Plougastel se trouve en 1736 à *PENN AR STER* chez Olivier Malléjac (inventaire après décès).

Il y avait ici un jeu de quilles assez spécial, comme on en trouvait dans quelques villages de Plougastel : un mât était

disposé sur une table, auquel était accroché un fil avec une boule au bout; il s'agissait, en lançant la boule de faire tomber le plus possible des petites quilles d'une dizaine de centimètres de hauteur qui entouraient le mât.

SANT-GWENOLE, *SANT-NOLO*, Saint-Gwenolé.

Ce village était appelé autrefois *LAN ELURI*, et fut donné par Eucatt à l'abbaye de Landévennec au huitième siècle.

Il est construit dans une petite anse du *VORLENN SANT-DREN*, entouré de grands arbres avec un minuscule lavoir, et quelques maisons autour de sa chapelle.

KERAVIL, *KER AR VIL*, le village du moulin.

Dans ce hameau est le *MIL GODIBIN*, le moulin de Godibin. Il était, autrefois, appelé *KERANGELENENN*, le hameau du plant de houx.

AR STANK, le barrage.

Il est ainsi appelé car pour obtenir l'étang du moulin, on a été obligé de barrer toute la largeur d'une prairie.

RUN AVEL, la colline venteuse.

Il existe dans ce lieu une vieille maison. Une date sur la fenêtre de l'étage indique 1704. Ce plan qui apparaît à *RUNAVEL* a été très souvent utilisé par la suite à Plougastel au cours du dix-neuvième siècle. Un décrochement dans la façade sud fait intérieurement une avancée pour la table, l'apotéïs.

Il y a une carrière souterraine à *RUNAVEL* avec un couloir assez long qui s'enfonce dans la terre.

PENN AN NEACH-ROZEGAT, le bout de la colline de Rozegat.

Le mot *NEACH* est le même que *KREACH*. *ROZ EGAT* vient de Eucatt auquel appartenait au huitième siècle la colline toute entière.

Dans cette butte était exploitée une carrière de pierre à chaux, un gisement de calcaire dévonien. Cette pierre était employée depuis la plus haute antiquité, elle fut par exemple utilisée pour le mortier dans la villa gallo-romaine de Saint-Frégant. L'exploitation dura jusqu'au

milieu du siècle dernier. Actuellement ces carrières, AR VENGLÉUZ, sont abandonnées, mais restent des couloirs énormes sous le village de PENN AN NEACH, avec des stalactites.

Il y avait un manoir dans ce lieu où vivait au dix-huitième siècle, Mazurié, sire de PENN AN NEACH. De cette famille est Mathurin Mazurié, rapporteur du point d'honneur, gentilhomme de la vénerie du roi, maire de Morlaix en 1759 et député aux Etats Généraux, et son descendant maire de Morlaix en 1782. Ils portaient « d'azur à la mesure ouverte d'argent ».

Il y avait une fois, à ROZEGAT, un jeune enfant qui n'avait jamais pu marcher sans béquilles. Il aurait bien voulu participer aux jeux de ses camarades mais devait se contenter de les regarder avec envie, assis dans un coin. Un jour, voici qu'un pauvre passa; ce n'était pas un « klasker-bara » habituel, celui-ci était encore beaucoup plus misérable et avait l'air affamé et fatigué. Il demanda l'aumône aux enfants qui jouaient et ceux-ci le chassèrent. Il s'approcha de l'enfant infirme et lui demanda un peu de pain : celui-ci pris de pitié lui donna son goûter tout entier. Alors le mendiant le toucha et lui dit : « Tu n'auras jamais plus besoin de béquilles ! » Il disparut aussitôt. Le pauvre enfant n'osait pas croire au miracle et se leva bien timidement; et voici qu'il pouvait se servir de tous ses membres. Il comprit alors que le mendiant n'était autre que Jésus-Christ lui-même.

KERALGI, KER HAEL KI, le village de Hael Ki.

C'est un nom totemique qui, en vieux breton, signifie « chien courageux ».

KERLORANZ, le village de Laurent.

C'est un hameau qui ne comporte qu'une seule maison.

KERGARVAN, le village du nommé Karvan.

Karvan, les cerfs, est l'éponyme de LAN CARVAN au Pays de Galles, où saint Cadou fonda un monastère et où saint Brandan le navigateur enseigna.

TRAON LIORZ, la vallée du jardin.

C'était un village réputé pour faire les premières récoltes de blé de toute la commune. LIORZ signifie jardin ou verger, mais à Plougastel le LIORZ NEUD servait aussi à faire sécher le lin ou le chanvre venant d'être roui. On y étendait le fil après plusieurs lessives et buées pour achever de le blanchir sur l'herbe. On disait : « Lakat an neud da brada (pe da braya) », mettre le fil sur le pré. Si le LIORZ NEUD était un peu éloigné du village, on y construisait une hutte ou LAP NEUD pour mettre le fil à l'abri des intempéries.

En juillet 1575, les fermiers de TRAON LIORZ acceptèrent de donner à l'abbaye de Daoulas la dime à la dix-huitième gerbe de blé.

Sur une maison de 1659 existe une inscription où le texte est gravé sans souci de couper les mots :

YOZEN-R
OLLANT
ALACAS : OB
ERANTIMA

Il faut lire : YOZEN ROLLANT A LACAS OBER AN TI MA, (Yves Rollant fit faire cette maison). C'est une habitation toute simple ouverte sur une cour au milieu de laquelle se trouve un puits. Auprès de la demeure est un PENN-TI, petite chaumière de deux pièces et à côté, une étable, entourée d'un champ de cinquante ares que le maître mettait à la disposition du valet. Elle a reçu un certain nombre de remaniements, mais beaucoup d'éléments sont d'origine. Le puits porte l'inscription : OLIER ARER ANT FIACRA ROL — 1589, c'est-à-dire : OLIER ARER FIACRA ROLANT — 1589.

AR ROCH, la roche ou la citadelle.

Il existe un manoir, dans ce lieu, construit en 1589 par Philippot, seigneur de la Roche. C'est une maison de qualité exceptionnelle. Les murs sont en granit et en grès, les ouvertures en granit jaune. La porte est en plein cintre et quatre magnifiques fenêtres à meneaux à appuis légèrement saillants s'ouvrent sur la façade. Ce manoir fut vendu à la Révolution et revendu en 1856.

Il y avait également un puits de trente-six mètres de profondeur.

Une grotte aménagée dans le fond servait pour la personne chargée du curage.

KERMUTIL, *KER METILH*, le village du méteil.

Le blé que l'on envoyait au moulin était un mélange de seigle, d'orge et d'un peu de froment, c'est le « metilh » — le méteil.

Il y a dans ce hameau deux maisons anciennes mitoyennes. Celle qui est le plus à l'ouest a la façade sud ordonnancée et s'ouvre par une porte en anse de panier surmontée d'un blason rond. L'autre a une porte de plein cintre et une date commençant par 16...

Une partie du village s'appelle *KERIGOU*, les petits villages.

TINDUFF, *TI AN DU*, la maison du noir ou du nommé Le Du.

Dans ce village, on conserva longtemps le lit-clos où dormit le Père Maunoir lors de sa mission de 1544 à Plougastel. Voici quelques années, il fut donné aux Jésuites de Quimper.

La région de *TINDUFF* était célèbre pour ses prunes, que l'on portait par bateau au marché de Brest, dans d'immenses « kroaiou », espèces de tamis assez grossiers, fabriqués sur place. On récoltait également des cerises, nécessaires pour faire le « dourkerez », la liqueur nationale de Plougastel.

PORZ TINDUFF, le port de Tinduff, ne prit de l'importance qu'après 1919. Actuellement, c'est le port le plus animé de Plougastel, une coopérative ostréicole s'y est installée. Différents endroits aux noms d'animaux peuplent la côte à côté de *PENN AL LANN*, le bout de la lande : *AR C'HAOR*, la chèvre; *AR BOCH*, le bouc; *PORZ EBEUL*, le port du poulain.

Les pêcheurs de Tinduff étaient plus exclusivement marins que les autres Plougastels, leurs fermes étaient plus petites et ils étaient davantage sur la mer. Ils avaient beaucoup de rapports avec la presqu'île de Crozon, où en cas de gros temps ils restaient s'abriter. Certains d'entre eux étaient de sacrés gaillards, du moins si l'on en croit la chanson « Bag ar filiped », qui raconte leurs exploits.

C'est à *PORZ TINDUFF* que l'on prenait le bateau pour se rendre en pèlerinage au pardon de Sainte-Anne-La-Palud. Vers quatre heures du matin, on s'embarquait jusqu'au Loc'h, en Argol. De là, à pied, les

pèlerins traversaient la presqu'île de Crozon, en priant. Certains étaient pieds-nus, d'autres en bras de chemise, pour faire pénitence. Arrivés à Sainte-Anne vers midi, on faisait trois fois le tour de la chapelle à l'extérieur, puis trois fois le tour de la statue, en la frappant légèrement de son bâton de pèlerin. Puis on allait s'amuser à la fête foraine, jusqu'à l'heure de la messe de minuit. Après cela, tout le monde dormait pêle-mêle dans les granges sur la paille. Vers dix heures du matin, au sermon de la grand-messe, on repartait à pied vers le Loc'h, où les bateaux de Tinduff attendaient pour ramener les pèlerins.

Les bateaux de Kerhorre, qui draguaient les praires, hivernaient à Tinduff, pour être plus près de leur lieu de pêche. Mais les équipages ne restaient pas dormir à bord, ni au village. Ils prenaient le premier bac pour traverser l'Elorn, venaient à Tinduff à pied, ce qui était très loin, embarquaient jusqu'à la fin de l'après-midi et retournaient, toujours à pied, au Passage pour le bac, portant leur sac de praires sur la tête et les épaules.

A *KROAZ TINDUFF*, il y a une croix érigée en 1639 et restaurée en 1883. Elle comporte un crucifix d'un côté et la Vierge à l'Enfant de l'autre, ainsi que des personnages bifaces : saint Yves et la Vierge, et, saint Jean et saint François d'Assise.

LANRIWAZ, l'ermitage de Riwaz.

Le prénom *RI-VVOAS*, en vieux breton, signifie l'homme de race royale.

Le mot « lan » désigne une terre sacrée, dans laquelle parfois il y avait un édifice religieux presque toujours consacré à un saint insulaire, et qui pouvait appartenir à un monastère.

Il y eut au siècle dernier, dans ce hameau, une école particulière de filles, tenue par deux vieilles demoiselles qui avaient eu pitié des nombreux kilomètres que devaient faire les enfants pour se rendre au bourg.

Il n'y a guère plus que dans ce village que l'on pratique l'apiculture traditionnelle. Et pourtant le miel eut une importance considérable dans la vie des Plougastels. Les « paotred ar mel », négociants en miel, parcouraient la campagne pour ramasser le miel récolté par les cultivateurs. Avant le sucre, on

ne connaissait que le miel pour édulcorer les aliments; de plus il constituait une friandise pour les enfants, voire même un médicament pour les maux de gorge ou un antiseptique pour les petites plaies.

On devait d'abord fabriquer la ruche de paille, puis on la frottait de jeunes feuilles de chêne dont l'odeur était agréable aux abeilles. On y disposait en croix deux ou trois baguettes de chêne pour les aider à attacher leurs rayons, puis on aspergeait la ruche de crème fraîche. Il fallait récupérer un essaim, ce qui était une opération délicate. A la Saint-Michel, on sacrifiait les abeilles, en les asphyxiant au moyen d'une mèche soufrée placée dans un trou de terre sur lequel on maintenait la ruche. On récupérait pêle-mêle tout ce que contenait la ruche, cire, pollen, miel, larves que l'on passait au broyeur. Le miel était recueilli dans des pots de grès et vendu, ainsi que la cire, aux « paotred ar mel » ou à la foire du bourg. Certains se rendaient même à la foire du Faou ou à celle de Saint-Fiacre à Crozon, où l'on allait par bateau depuis LAUBERLAC'H.

Le fait de posséder quelques ruches avait une incidence très heureuse sur l'économie d'un ménage. Aussi n'oubliait-on jamais d'y planter un bout de buis bénit, et lors d'un décès, d'y attacher un bout de fil noir.

KERVENGANT,

le village de la pierre blanche, ou du nommé Maen Kant (Mengant), qui a la même signification.

SANT-TREVEUR, Saint-Trémeur.

Saint-Trémeur est un petit village, autour de sa chapelle entourée de grands arbres. Plus bas que le hameau se trouve la grève de Porz Al Loc'h, le port de l'étang de mer, pittoresque et poissonneuse.

Amédée Créac'h, instituteur à Saint-Adrien, a raconté à Anatole Le Braz une histoire qui s'est passée à Saint-Trémeur :

« Fanta Lezoualc'h de Saint-Trémeur, pour gagner quelques sous, se louait à la journée dans les fermes des environs. Aussi, ne pouvait-elle vaquer à son propre ménage que le soir.

Or, un soir, elle se dit en rentrant : « C'est aujourd'hui samedi, demain dimanche. Il faut que j'aille laver la chemise de mon homme et celles de mes deux enfants. Elles auront le temps de sécher d'ici à l'heure de la grand-messe car la nuit promet d'être belle. » Il faisait, en effet, un magnifique clair de lune. Fanta prit donc le paquet de linge et s'en alla laver à la rivière.

Et la voilà de savonner, de frotter et de taper à tour de bras. Le bruit de son battoir retentissait au loin dans le silence de la nuit multiplié par tous les échos « Plic, Plac, Ploc ! ». Elle était toute à sa besogne. Quel que fût l'ouvrage, elle y allait hardiment des deux mains. C'était sans doute pourquoi elle n'entendit pas arriver une autre lavandière.

Celle-ci était une femme mince, svelte comme une biche et qui portait sur la tête un énorme faix de linge aussi allègrement que si ç'eût été un ballot de plumes. « Fanta Lezoualc'h, dit-elle, tu as le jour pour toi, tu ne devrais pas me prendre la place la nuit ». Fanta, qui se croyait seule, sursauta de frayeur et ne sut d'abord que répondre. Elle finit, enfin, par balbutier : « Je ne tiens pas à cette place plus qu'à une autre, je vais vous la céder si cela peut vous faire plaisir ». — « Non, répartit la nouvelle venue, c'est par badinage que je t'ai parlé de la sorte. Je ne te veux aucun mal, bien au contraire. La preuve en est que je suis toute disposée à t'aider si tu consens ». Fanta Lezoualc'h, que ces paroles avaient rassurée, répondit à la maouez-noz — à la femme de nuit — : « Ma foi, ce n'est pas de refus, seulement je ne voudrais pas abuser de vous car votre paquet de linge semble plus gros que le mien ». — « Oh, moi rien ne me presse ». Et la femme de nuit, de jeter là son faix de linge et toutes deux de frotter, de savonner et de taper avec entrain. Tout en besognant, elles causèrent. « Vous avez dure vie, Fanta Lezoualc'h ». — « Ah ! Vous pouvez le dire, en ce moment surtout, depuis l'angélus du matin jusqu'à la nuit close au champ et cela doit durer ainsi jusqu'à la fin de l'août. Tenez, il n'est pas loin de dix heures, et je n'ai pas encore soupé ». — « Oh bien ! Fanta Lezoualc'h,

dit l'étrangère, retournez donc chez vous et mangez en paix; vous n'en serez pas à la troisième bouchée que je vous aurai rapporté votre linge blanchi comme il faut. » « Vous êtes vraiment une bonne âme », répondit Fanta, et elle courut d'une traite jusqu'à sa maison.

« Déjà ! s'écria son mari en la voyant rentrer. Tu vas vite vraiment ». — « Oui, grâce à une aimable rencontre que j'ai faite ». Elle se mit à raconter son aventure. Son homme l'écoutait, allongé dans son lit où il achevait de fumer sa pipe. Dès les premières paroles de Fanta, son visage devint tout soucieux. « Oh, oh ! dit-il, quand elle eut fini, c'est là ce que tu appelles une aimable rencontre, Dieu te préserve d'en faire souvent de semblables. Tu n'as donc pas réfléchi qui était cette femme ? » — « Tout d'abord, j'ai eu un peu peur mais je me suis vite rassurée ». — « Malheureuse, tu as accepté l'aide d'une maouez-noz ». — « Jésus, mon Dieu, j'en avais eu l'idée. Que faire maintenant, car elle va venir me rapporter mon linge ? » — « Achevez de souper, répond l'homme, puis rangez soigneusement tous les ustensiles qui sont sur l'âtre, suspendez surtout le trépied à son clou, vous balaiez ensuite la maison de façon à ce que l'aire en soit nette, vous mettez le balai dans un coin, la tête en bas; cela fait, lavez-vous les pieds et jetez l'eau sur les marches du seuil et couchez-vous, mais soyez preste ». Fanta Lezoualc'h obéit en hâte. Elle suivit point par point les recommandations de son mari.

Le trépied fut assujéti à son clou, le sol de la maison nettoyé jusque sous les meubles, le balai renversé le manche en l'air, l'eau qui avait servi à laver les pieds de Fanta répandue sur les marches du seuil. « Voilà », dit Fanta, en sautant sur le « bank-tossel » et en se fourrant au lit sans même prendre le temps de se déshabiller tout à fait.

Juste à ce moment, la femme de nuit cognait à la porte. « Fanta Lezoualc'h, ouvrez, c'est moi qui vous rapporte votre linge ». Fanta et son mari se tinrent bien cois. Une seconde, une troisième fois, la femme de nuit répéta sa demande d'ouverture; même silence à l'intérieur du logis, alors on entendit

au dehors s'élever un grand vent, c'était la colère de la maouez-noz. « Puisque chrétien ne m'ouvre, hurla une voix furieuse, trépied vient m'ouvrir ». — « Je ne puis, je suis suspendu à mon clou », répondit le trépied. « Viens, alors, toi balai ». — « Je ne puis, on m'a mis la tête en bas ». « Viens alors, toi eau des pieds ». « Hélas regarde-moi, je ne suis plus que quelques éclaboussures sur les marches du seuil ». Le grand vent tomba aussitôt. Fanta Lezoualc'h entendit la voix furieuse qui s'éloignait en grommelant : « La mauvaise pièce, elle peut se féliciter d'avoir trouvé plus savant qu'elle pour lui faire la morale ».

TEVENN, la falaise.

Le mot TEVENN, falaise, désigne un pâturage au bord d'une grève et est à rapprocher du gallois Tywyn qui veut dire, bord de mer.

Un souterrain au TEVENN rejoint la mer. On dit qu'il continue vers Saint-Trémeur.

KERGOLLE, KERCHOLE, le village du taureau.

Plus bas que ce hameau est une fontaine appelée INTRON VARIA AR WIR SIKOUR, vénérée à la chapelle de Saint-Trémeur. On y mettait des petites statues venant de tous les pèlerinages.

LESTRAOUENN, la résidence de la vallée.

TRAOUENN est le même mot que TRAONIENN.

En 1598, lors de la peste qui ravagea Plougastel, des villages entiers furent décimés, comme KERAMENN. Les survivants, essayant d'échapper au fléau, abandonnèrent leurs demeures et vinrent se réfugier dans les champs, entre KERGOLLE et LESTRAOUENN, dans des abris de fortune. Mais tous moururent au bout de quelques temps, victimes du mal.

KORDENNAD DU DOUAR BIHAN

BEUZID, le lieu planté de buis.

Cet endroit rappelle l'époque romaine. En effet, il a gardé le souvenir du buis, plante méditerranéenne, que les Romains plantaient autour de leurs demeures.

BRELEIZ (BERLEIZ), la montagne de la résidence.

Il y eut un manoir dans ce lieu, qui appartenait aux Le Flô, originaires de Vannes. Ils portaient en blason « de gueules à trois rencontres de cerf d'or ». Au début du dix-septième siècle, on y trouve Yves Le Flô et sa femme Julienne Caroff. Guillaume, sire de BRELEIZ, fut débouté à la réformation de 1669. De cette famille est le fameux général de brigade de Lesneven.

C'est le ruisseau qui coule de FEUNTEUN KOADIG AR GOW, la fontaine de petit bois du forgeron, qui fait tourner le moulin de BERLEIZ. « GWELLA DOUR A ZO ER VRO, ZO HINI KOADIG AR GOW » : la meilleure eau qu'il y ait au pays est celle de KOADIG AR GOW.

RUNAVOD, RUN AR VOD, la colline du bosquet.

Une jeune fille de RUNAVOD avait fait faire une robe de soie rouge, dont l'aune coûtait cinq écus. Elle se trouvait si belle qu'elle s'oubliait devant son miroir au lieu même d'aller à la messe. Le diable apparut devant elle habillé en gentilhomme magnifique et lui fit la cour. Au bout de trois jours, la jeune fille mourut. Quand les porteurs de cercueil arrivèrent, ils ne purent soulever la bière. On l'ouvrit et on y trouva un lièvre attaché par des liens et une vipère qui le gardait. On raconte volontiers cette histoire aux enfants pour les empêcher de trop regarder dans la glace.

KERGEVEN, le village du nommé Keven.

Un disciple de saint Gwenolé portait ce nom, au sixième siècle; il avait tant de patience, dit-on, qu'une hirondelle couva ses œufs dans sa main et qu'il attendit en priant que les petits soient éclos.

Il existe dans ce hameau deux maisons anciennes, l'une de 1653 et l'autre de 1663.

PENN AL LEIN, l'extrémité de la hauteur.

Ce lieu se trouve sur un monticule tout près d'un petit bras de mer qui l'entoure à chaque marée, mais cet aber a servi de dépôt d'ordures et est comblé désormais.

PENN AN NEACH-TANGI,

le bout de la hauteur de Tanguy, ainsi appelé pour le différencier de PENN AN NEACH-ROZEGAT.

Ce village appartenait, jusqu'à ces dernières années, à Monsieur de Coatpont.

KERZINAOU, le village dans la descente.

En effet, ce hameau se trouve dans la descente entre le BEUZID et PONT-KALLEG.

PORZ GWENN (BRAZ HA BIHAN), le port sacré.

Dans les langues celtiques GWENN signifie blanc ou sacré. Dans ce cas particulier, il s'agit du port sacré.

Le mot « porz » désigne aussi bien un abri naturel, une anse du littoral, comme c'est le cas ici, qu'un port aménagé.

On y a trouvé des monnaies romaines amassées dans un vase en argile, sans doute cachées là au moment des incursions des Saxons aux troisième et quatrième siècles.

Le sol de l'anse de PORZ GWENN est particulier : il est composé de schistes argileux vert olive ou gris, avec des bandes de schiste vert sombre et des bancs de fossiles. On y trouve également des pyrites de fer ou de cuivre dans une gangue schisteuse.

ROSSERMEUR ou *ROSSERE* (Roscerf), le tertre du grand sillon ou le tertre du sillon.

Depuis la plus haute antiquité, existait dans ce village un manoir, dont il ne reste plus de trace, sinon les souterrains. A l'origine, il devait vraisemblablement être habité par la famille de Roscerf.

En 1186, Hervé II de Léon donna la dime à l'abbaye de Daoulas sur la seigneurie de Roscerf. Cette donation fut confirmée en 1218 par Geoffroy, évêque de Cornouaille. En 1418, Even Buzic, sieur de Roscerf et de Kergoad en Loperhet, dont la devise était : « Komzit mad » — parlez bien — fonde une messe chaque troisième vendredi du mois pour dotation de laquelle il fait don à l'abbaye de Daoulas d'une table d'argent doré avec des reliques. Les Buzic portaient comme armes « de gueule à six besants d'argent, trois, deux, un ». C'est Even qui fonda la chapelle Sainte-Anne à Daoulas en 1426. Cette famille se fonda dans celle de Liscoët. En 1585, le sire de ROSSERMEUR est Yves de Liscoët. Une transaction est consentie entre l'abbaye de Daoulas et Yves de Liscoët, qui ne reconnaissait pas la légitimité de la dime de 1186; l'abbaye se désistait du droit de champart sur la montagne de Saint-Claude où est la chapelle de la seigneurie de Roscerf... « le dit seigneur de Liscoët, ému de dévotion et sans aucune approbation de la dite dime, transporte cent sols-monnaie à l'abbaye sur les lieux de Roscerf ». En 1595, le 7 juillet, Yves de Liscoët baille au monastère, deux écus par an, à perpétuité, sur la dix-huitième gerbe, sur le lieu où demeurait Nicolas Le Vigouroux, à Roscerf. Les Liscoët avaient comme blason « d'argent au chef de gueule, chargé de sept billettes, quatre et trois ».

Au dix-huitième siècle vinrent les Dourguy, qui portaient « d'azur au massacre de cerfs d'or », auxquels appartient aussi, un moment, le manoir de LESKAOUIDIG.

AL LEZ, la résidence.

A l'arrivée des Bretons en Armorique, les « machtierns », chefs de tribus, résidaient dans des « lez ».

Actuellement réduit à un tout petit hameau, c'était peut-être une des résidences primitives des sires de Roscerf.

TI AR MOAL, la maison du chauve ou du nommé Le Moal.

On dit qu'une femme de *TI AR MOAL* qui avait des jumeaux les avait laissés, un moment, seuls, pendant qu'elle

allait au bourg. La servante était occupée à traire les vaches. Les Viltansou, voyant les deux bébés, les volèrent et mirent à leur place deux vilains nains noirs et pleins de poils. La pauvre femme, déçue, les élevait, mais c'étaient de véritables démons qui braillaient toute la journée, qui griffaient celle qui les nourrissait et l'épuisait. La femme s'en fut trouver une sorcière et, sur son conseil, elle vida autant de coquilles d'œufs qu'il y avait de monde dans la maison, et donna alors l'ordre à la servante d'y tremper la soupe. Elle entendit aussitôt les deux Viltansou qui disaient :

« NI N'EUS GWELET HADA AR GWEZ E KERVENAL
[NAL

NI N'EUS GWELET SEVEL TIEZOU TI AR MOAL
MORSE EN HON BUHEZ N'EUS GWELET
[KEMEND-ALL ! »

« Nous avons vu semer les arbres de Kervenal, nous avons vu construire les maisons de *TI AR MOAL*, mais jamais dans notre vie nous n'avons vu quelque chose de pareil ! »

La preuve fut faite que les deux bébés étaient des Viltansou. On se mit à les fouetter, à les battre comme plâtre, jusqu'à ce que la famille entière de Viltansou vienne les chercher, en rapportant les véritables enfants de la femme.

KERVOGER, le village du mur.

Ce hameau était habité à l'époque romaine, car les Bretons, en arrivant trouvèrent des vieux murs gallo-romains, d'où le nom du village. Il est situé près de Saint-Claude où, sans doute, existait un lieu de culte païen, ce qui prouve que le quartier était occupé dans l'Antiquité.

PENN AR VERN,

le bout de l'aunaie ou l'extrémité du marais, car l'aulne poussant dans les endroits humides, « gwern » désigne aussi un marécage.

Il existait autrefois une variété de fraises appelées « *SIVI PENNAVERN* ».

KERHAMON, le village du nommé Hamon.

Il y eut un saint Hamon, prince de Bretagne, qui devint lépreux et fut moine à Savigny. Il mourut en 1173.

PEDEL, l'endroit mou, vaseux.

Il existe un gué assez vaseux à cet endroit qui sert à passer d'une rive à l'autre de l'aber.

Un calvaire se dresse à l'entrée du village. Il a deux marches, un socle cubique, un fût octogonal. La croix est simple avec un crucifix à branches rondes. Sur le socle est marqué : H. PERES - 1718 et sur le fût : M. LEGAL VIKERE (*sic*). Il s'agit sans doute de Monsieur Le Gall qui fut vicaire de 1710 à 1718.

SANT C'HLODA, Saint-Claude.

Comme il y avait à l'église paroissiale et dans toutes les chapelles, on voyait à Saint-Claude, à l'entrée du cimetière, une dalle d'ardoise posée verticalement qui empêche le passage, pour que les animaux n'aillent pas courir dans l'enclos. Mais Anatole Le Braz dit que cette pratique a pour but de retenir les âmes des morts qui rampent à ras de terre. C'est une espèce de barrage magique entre le monde des morts et celui des vivants.

PONT KALLEG, le pont de celui qui a de grands testicules.

KALLEG est un ancien surnom répandu comme nom de famille, dérivé du radical *KELL*, en gallois *CAILL* (testicules). *PONT* est un mot d'origine latine, emprunté par les Bretons bien avant l'émigration, car on le retrouve au Pays de Galles et en Cornwall.

Il y avait dans ce village un manoir appartenant, au dix-septième siècle, à Jean Symon et à Scolastique Gillard.

C'était une coutume de Plougastel que le *BIZINNADEG*, la coupe de goémon. Le goémon, « *AR BARA MOR* », le pain de mer, est une des raisons de la fertilité de la terre de la presqu'île. Déjà en 1681, une ordonnance en réglait la coupe : « Tous les ans, le premier dimanche de janvier, les habitants des paroisses du littoral doivent se réunir pour fixer l'époque et la durée de la coupe des varechs croissant à l'endroit de leur territoire; les syndics, marguilliers ou trésoriers sont chargés

d'en faire la convocation, d'afficher et de publier les décisions à peine d'amende ».

En 1731, Louis XV promulgua un édit selon lequel la coupe de goémon devait se faire dans les trente jours du quinze janvier jusqu'au troisième jour après la pleine lune d'avril.

En fait, deux périodes de trois jours étaient autorisées en février à quinze jours d'intervalle. Chaque village avait son propre terrain de coupe, ceux qui étaient sur le bord de la côte, en bas même du hameau où chaque famille possédait depuis des générations un ensemble de rochers qui étaient sa propriété et que personne d'autre ne pouvait s'approprier. Les autres faisaient leurs coupes sur les hauts fonds dans les abers. Le goémon était récolté à la faucille sur les rochers dès que la mer commençait à descendre; ratissé, il était mis en tas au fur et à mesure et chargé sur des charrettes. Mais dans l'anse du Moulin Neuf, par exemple, les charrettes ne pouvaient rouler sur la vase, aussi utilisait-on des radeaux de forme carrée juchés de perches assemblées, « *AR KAZE-KENN* », que l'on remontait en tirant avec des canots.

L'école de *PONT KALLEG* fut fondée en 1880.

AR VIL NEVEZ, le moulin neuf.

Ce fut un des derniers moulins à eau à fonctionner. Dans le moulin, il y avait également un foulon à berlinge.

Les moulins à foulon étaient constitués d'un assemblage de pilons de bois, actionnés par la force du courant d'eau, qui battaient le tissu en tous sens, pour le feutrer en quelque sorte. L'eau de la rivière avait une grande importance pour le bon résultat de l'opération, c'est pourquoi les deux moulins à foulon se trouvaient sur le même cours d'eau.

Entre *VILNEVE* et *Sant-C'Hloda*, se trouve *FEUNTEUN AR C'HEFELEG*, la fontaine de la bécasse.

KERIG AR GOFF, la petite maison du forgeron ou du nommé Le Goff.

Les forgerons étaient nécessaires pour les cultivateurs, car ce sont eux qui fabriquaient tous les outils. De plus, les chevaux devaient être

ferrés tous les deux à trois mois. Ils étaient dispersés dans toute la commune et leur patron était Sant Alar.

LANVRIZAN, l'ermitage de Brizan.

Il existait une croix à LANVRIZAN, peut-être le dernier vestige d'une chapelle dédiée à Saint Brizan. Si l'on en juge par l'ermitage de Saint-Hervé à Lanrivoaré ou par celui de Saint-Gwenal à Botquénéal, les moines celtiques vivaient dans de minuscules cellules où l'on pouvait à peine tenir debout. Une niche pour garde-manger, une pierre de foyer qui permettait la cuisson d'un modeste repas et un trou pour conserver la braise sous les cendres pendant la nuit, étaient tout l'équipement du logis de l'ermite. Il y avait un menhir à LANVRIZAN.

DIFROUD, *DIOU FROUD*, deux torrents.

Cet endroit est ainsi appelé parce qu'il y existe deux ruisseaux.

Au sud du hameau, dans une garenne, s'élevaient trois menhirs respectivement de trois mètres cinquante, un mètre cinquante et un mètre soixante-quinze et ce dernier était à dix mètres au sud du précédent. Rien n'en subsiste désormais.

En 1464, une censive finelle fut faite par l'abbé Gwimarc'h, de Daoulas, à Even Kermarrec, prêtre, de deux pièces de terre à DIFROUD, nommées anciennement la terre Jean Thomas, à charge de dix-sept deniers par an.

KERGOFF, le village du forgeron.

L'ancien manoir de KERGOFF est aujourd'hui abandonné. La construction actuelle est du dix-huitième et du dix-neuvième siècles. Au nord du manoir se trouve l'ancienne chapelle transformée en maison d'habitation. Il appartenait en 1360 à Jean, vicomte de Léon. Lors du mariage de Jeanne de Léon avec Hervé de Rohan en 1363, il devint possession des Rohan.

En 1472, François II déposséda les vicomtes de Rohan, qui avaient épousé le parti du roi de France, de leurs domaines, dont KERGOFF. Il passa donc au quinzième siècle aux Kersauzon. En 1630, c'était Jacques de Kervern, sire de Kergoff et de Kernisi, qui y habitait. En 1709, vint l'écuyer François de Gousabat, sire de Chef-de-ville et de Kergoff et, à la fin du dix-huitième siècle, y résidait Monsieur de

Kernaflen de Tréverret, qui habitait le plus souvent Quimper. Vendu comme bien national en 1794, il fut racheté par Monsieur Boelle de Brossart, de Brest, dont le fils fut le beau-père de Gustave Zédé. En 1870, l'ingénieur général Gustave Zédé en hérita. Celui-ci, né à Paris en 1825 était le cadet d'une illustre famille. Son père était ingénieur de la Marine et fut préfet de la Seine. Il sortit major de sa promotion à Polytechnique dans le génie maritime et devint en 1877 directeur des constructions navales. Il participa avec Krebs à la réalisation du ballon dirigeable « le France » en 1884. Avec Dupuy de Lôme, il dessina les plans du « Gymnote », l'ancêtre de tous les sous-marins modernes à immersion constante. Son nom est d'ailleurs attribué à un sous-marin quinze fois plus puissant que le premier. C'est lui aussi qui restaura le port de Fou-Tchéou et fut fait mandarin civil par l'empereur de Chine, alors qu'il était sous les ordres de l'amiral Courbet. Il revenait chaque été à KERGOFF. Gustave Zédé mourut dans une explosion de laboratoire alors qu'il procédait aux essais d'une poudre lente pour la propulsion de torpilles en 1901.

Le 25 août 1529, pour la fondation de deux messes le mardi et le samedi de chaque semaine à la Fontaine Blanche, Jean du Largez, évêque d'Avesnes, donna entre autres choses à l'abbaye de Daoulas, cent sols de rente à prendre sur la ferme de Guyomarc'h Corre du village de KERGOFF et dix sols sur la ferme de RUN BIHAN.

C'est de KERGOFF qu'était originaire Claude Vergos, vicaire de Plougastel, né le 31 mai 1753 et prêtre en 1787. Il refusa le serment et fut persécuté.

Il y a un chemin, Roud ar Gazeg, le gué de la jument, qui relie KERGOFF à KERIEVEN. Il s'y passait, dit-on, des choses étonnantes au crépuscule : des animaux comme des espèces de sangliers, y couraient en crachant du feu. Mais, aussi, des prêtres s'y promenaient en faisant semblant de lire leur bréviaire, pour que personne ne leur adresse la parole...

MIL KERGOFF, le moulin de KERGOFF.

Il y avait dans ce moulin une cuve à foulon pour la berlinge, étoffe grossière de laine brute généralement rousse qui était enduite de suif au cours des tissages pour la rendre imperméable. Une fois terminée,

elle était mise à tremper et battue à KERGOFF ou au Moulin Neuf. Elle était destinée à faire des jupes, des pantalons ou des kabigs. L'étang s'étire du manoir au moulin.

Au moulin de KERGOFF, pendant la Révolution, se cachait un prêtre. Un jour, après une dénonciation, les gardes arrivèrent pour l'arrêter; grâce au fils aîné du meunier, il put s'enfuir par une cachette ménagée entre le moulin et la roue, et rejoindre provisoirement Loperhet.

GORRE KER, le haut du village.

« Gorre » désigne la partie haute d'une paroisse ou d'un village par opposition au « Goule, Goueled » qui veut dire la partie basse. Ce hameau se trouve sur une hauteur.

A côté de ce village se trouve FEUNTEUN AR SOUDARDED, la fontaine des soldats, ainsi appelée parce que les soldats en manœuvre s'arrêtaient pour boire et faire la pause.

LIZOURZINIG,

la résidence de l'étang du petit cygne, ou LIORZINIG, le jardin du petit cygne. En 1575, ce village était appelé LESOURDIVIT.

Il peut s'agir du prénom « Ourzin », actuellement Ursin, qui est le même qu'Ourmel, Ourzal, auquel cas ce lieu signifierait : la résidence du petit Ourzin.

Il y eut un manoir à LIZOURZINIG dont il ne reste plus de trace. Il appartenait aux du Louët qui portaient « d'or à trois têtes de loups de sable arrachés de gueule ». Pierre du Louët, conseiller du duc Jean IV en 1391, fut marié à Marguerite de Launay qui fut veuve en 1426. Leur fils Alain, époux de Marie de La Palud, vivait en 1448 et eut comme fils, Jean, dont le fils Pierre, époux de Marie de Coatmenec'h, devint sire de Keranc'hoat en Loperhet et de Coatjunval au Folgoat. Un de leurs descendants fut évêque de Cornouaille.

En 1675, on y retrouve Robert du Louët également seigneur de Kérérault. C'est Madame du Louët-Harlay qui fit appel à Etienne Téstard du Cosquer comme intendant de ses biens en 1695.

En 1575, les habitants du village s'obligèrent à donner à l'abbaye de Daoulas la dime à la dix-huitième gerbe de blé.

MEZARGAZ, le champ du chat.

Il y a une légende, bien connue à Plougastel, qui est celle du chat noir qui fait de l'or, « ar c'haz du hag e gac'h aour ». Ce chat noir était le diable lui-même et il se louait pour un certain temps à ceux qui lui vendaient leur âme. Il fallait le nourrir, comme un bébé, de bouillie de froment et de lait doux, et à cette condition, les gens qui l'avaient ne manquaient jamais d'or. Mais le terme du contrat venait vite, car pour le diable les nuits comptent comme les jours. Il fallait donc soit vendre le chat à un autre, soit aller brûler en enfer.

Les habitants du hameau de MEZARGAZ décidèrent en 1575 de donner à l'abbaye de Daoulas la dime à la dix-huitième gerbe de blé.

KEROURMEL,

le village de Ourmel, Ourzal, Arzel.

KERIEVEN, le village du nommé Keven.

En effet IEVEN est le même mot que KEVEN dont la forme ancienne est KEZVEN. C'est le dernier hameau à la limite de Loperhet qui touche à Saint-Jacob où existait une chapelle dédiée à saint Jacut le frère de saint Gwénéolé et un hôpital qui fut donné à l'abbaye de Daoulas en 1186 par Guyomarc'h, vicomte de Léon.

LOPERHET, qui était autrefois partie intégrante de Plougastel, ainsi que Dirinon, Daoulas et Saint-Urbain, est une paroisse sous la protection de santez Berhed, sainte Brigide, patronne de l'Irlande.

Le culte de sainte Brigide a succédé à celui de la déesse du même nom, Berhed, la mère des Dieux. Sainte Brigide de Kildare était l'abbesse d'un des monastères les plus réputés d'Irlande et fit beaucoup de miracles, mais dans l'esprit populaire, on l'a assimilée à la BERHED de la tradition bretonne, qui veut qu'elle ait assisté à la naissance du Christ. Voici la traduction de la GWERZ de Noël, très connue à Plougastel :

Fatigués, à travers les chemins, marchent saint Joseph et la Vierge Marie, et, ils s'avancent vers Bethléem pour se faire inscrire selon l'ordre du roi. Dans la poussière, s'en va la

pauvre Marie, la fille de Joachim, avec son ventre qui soulève sa robe rouge sous son manteau bleu. Ils voudraient trouver une chambre pour se reposer, car Marie sait que son terme est proche. Ils frappent aux portes des hôtelleries, mais sans pitié, on leur refuse une place parce qu'ils n'ont ni or ni argent, et, l'hôtelier leur crie : « Toutes les salles de ma maison et toutes les chambres sont pleines de nobles gens et de barons, les gentilshommes et les barons sont des gens de bien, mais vous, vous êtes des pauvres gens et nous n'avons pas de place pour vous. » — « Vous qui logez les gens riches dans vos chambres dorées, répondit Joseph, vous qui ne recevez que des personnages habillés d'or et d'argent, vous allez donc laisser l'enfant Jésus dehors ? » Dans la maison, il y avait un fils clerc déjà bien avancé dans ses études. « Oh ! Mon père, dit-il, c'est la Vierge Marie qui vous demande à loger. Au nom de Dieu, trouvez une place pour elle ! » — « Si vous avez, mon fils, tellement pitié de Marie, courez après elle et mettez-la dans l'écurie, puis donnez-lui une poignée de foin pour qu'elle puisse se coucher. » Lorsque sonna minuit, la nuit de Noël, c'est entre un âne et un bœuf qu'est né Jésus, le Sauveur. Le monde dormait et il n'y avait plus de lumière et pas de feu pour réchauffer l'enfant qui venait de naître et ses petits pieds étaient glacés par le froid. Le coq chanta deux fois, trois fois, et Joseph se leva, et sortit, et s'en fut frapper à la porte de l'hôtellerie. « Bonjour et joie à tous dans cette maison et surtout à vous, maître l'hôtelier. Madame Marie m'envoie vous demander une chandelle pour l'éclairer, si vous en avez la bonté. Elle voudrait aussi l'une de vos servantes pour l'aider à langer le nouveau-né. » — « Ma femme et mes filles sont allées se coucher et elles sont très fatiguées. Elles ne se lèveront pas avant le jour. Il n'y a que celle-ci qui est dans l'âtre et que l'on appelle Berhed, mais elle n'a ni mains ni doigts, vous l'aurez si vous voulez ! » — « Berhed, s'il vous plaît, langez mon enfant et je vous en serais reconnaissante ! » « Comment pourrais-je vous aider, madame la Vierge, puisque je n'ai pas mes membres ? Com-

ment languerais-je votre fils puisque je n'ai ni mains ni doigts ? Et pourtant j'ai bien du chagrin de voir le pauvre enfant Jésus, la pauvre créature qui tremble de tous ses petits membres transis de froid ! » Elle n'avait pas fini de parler qu'il lui est poussé des mains et des doigts aussi bien qu'à n'importe laquelle de ses sœurs, et c'est Berhed qui emmaillota le Sauveur du monde. Et elle devint sainte en Paradis avec ses mains neuves qui ont langé Jésus.

KORDENNAD DE SAINT-JEAN

KEROUMEN, le village des Romains.

Ce lieu devait comporter une exploitation agricole romaine car on y a ramassé de nombreuses tuiles. La ligne de pierres levées, dite Pont du Diable, y passe. On a trouvé dans un champ, au sud-ouest du village, des fragments de briques et des morceaux de poteries. En labourant un autre champ, au nord-ouest du village, on a découvert, sous une pierre, un vase de terre qui contenait des restes de charbon et de la cendre. On a trouvé également de la cendre sous des pierres levées.

La tradition indique qu'il y aurait eu ici un manoir habité en dernier lieu par une noble, appelée Baronez Keroumen, et que ce manoir fut détruit du temps de la Révolution. Il est vraisemblable qu'il s'agit de la dernière occupante de la villa romaine, dont le souvenir, conservé à travers les siècles, a fait une baronne. Sans doute son « manoir » a-t-il été brûlé au moment de l'arrivée des Bretons au cinquième siècle, ou bien par les Normands.

De toutes façons autour de ce village, il y a des énigmes assez étonnantes : par exemple, le groupe de garennes qui s'appelle Oadejou Ruz, les brèches rouges. Un champ est nommé Goarem ar C'horrig, la garenne du Korrigan.

Dans cet endroit existait un KOUMANANT, une ferme à domaine congéable.

ROC'H NIVELEN pe *RUNAVELEN*,

Roc'h 'n uvelen, le rocher sur la hauteur, ou Run ar Veleien, la colline des prêtres.

Il existe peu de noms de lieux qui ont fait couler autant d'encre. On a voulu y voir *ROC'H NIVELLYN*, par déformation de *LLEWEL-*

LYN, qui veut dire prêtre du dieu Lud. On a trouvé aussi *ROC'H 'N'AVELEN*, *AVELEN* étant un nom propre (*AVELEN* fut évêque de Quimper, mort en 872). On a pensé également à *AVELEN*, la hernie. Mais la prononciation populaire l'appelle *RUNAVELEN*, et c'est une déformation de *RUN AR VELEIEN*. Qui étaient ces prêtres ? Dieu seul le sait. Peut-être le clergé de Plougastel avait-il des possessions en cet endroit, à moins qu'il s'agisse de prêtres païens.

Le grand rocher s'appelle *ROC'H AR C'HASTELL* et c'est bien là qu'était la forteresse naturelle qui a donné son nom à la presqu'île. La roche plus bas se nomme *ROC'H SALAUN*. A une époque indéterminée, cet oppidum fut détruit par le feu, sans doute par des agresseurs. Depuis le sommet jusqu'à la base, dans la partie orientale, il renferme des amas de pierres mêlées d'argile, les unes brûlées, les autres calcinées, les autres vitrifiées. L'argile, elle-même, a pris la couleur de la brique. Monsieur Marcellin Nicolle, en 1868, y a trouvé un vase de pierre à anses de vingt centimètres de haut, quinze de large à la paroi inférieure et treize à la partie supérieure, cinquante-cinq centimètres de circonférence et dix centimètres de profondeur. Le bord avait neuf centimètres d'épaisseur et la partie antérieure une échancrure en forme de bec verseur.

Ces rochers ont une forme bizarre qui rappelle vraiment l'aspect d'un château-fort en ruines. Il y a aussi le « chien géant », où certains ont vu une porte préhistorique. Toujours est-il que Plougastel était parfaitement défendu au nord par ce rocher énorme et par les autres qui forment comme les tourelles d'une forteresse : *TREASTELL*, *ROC'H KEREZEN*, *ROC'H KOAD PEHAN*. Rien d'étonnant à ce que les hommes préhistoriques s'en soient servi comme retranchement, et que les Gaulois, les Romains et les Bretons aient pris leur suite.

TREASTELL, le passage de la forteresse.

Sur le rocher existent des traces de l'enceinte préhistorique. Une caverne s'ouvre sous le rocher qui fut certainement occupée, et qui communique, dit-on, avec un souterrain qui mènerait au bourg.

Les rochers de Plougastel ont leur légende : Ceci se passait à l'époque très ancienne où les gens de Plougastel vivaient tranquilles sans aucun souci d'argent. Il y avait déjà longtemps

que Paol Gorniek (le diable) n'était pas venu faire un tour en Bretagne et il guignait ce petit coin qui lui semblait bien agréable pour un terrain de chasse. Mais Jésus veillait sur Plougastel et refusait à Satan le plaisir de venir éprouver les gens de ce pays. Et pourtant, de guerre lasse, car le démon revenait constamment à la charge, Jésus décida de lui donner la permission de venir à Plougastel, mais seulement pendant la semaine de Pâques. Le diable se dit que ce n'était pas une petite affaire et il se prépara soigneusement. D'abord, il prit avec lui tous ses déguisements les plus persuasifs, se mit en grands frais et acheta même, lui si avare, des souliers neufs. Il arriva donc en grand équipage et parcourant la presqu'île se faisait passer partout pour un grand seigneur. Il promettait aux vieilles femmes des richesses, aux jeunes des brocards et des bijoux. Mais à peine, le voyait-on arriver que malgré ses nombreux déguisements et ses belles paroles, on le reconnaissait, on lui riait au nez et tout le monde le harcelait jusqu'à ce qu'il s'enfuie. A coups de fourches, à grands renforts d'eau bénite, on le chassait et on le pourchassait. Les jours de la semaine passaient rapidement et le pauvre Paol était toujours bredouille. Il se trouva, un soir, près d'un manoir, résidence du sire de KERERAOD. Il se dit que, puisque les pauvres gens ne voulaient pas le recevoir, peut-être aurait-il plus de chance auprès d'un représentant de la noblesse. Il se présenta donc au manoir et trouva le sire de KERERAOD qui, de retour de la chasse, se reposait sur la terrasse dominant la rivière Elorn. Le diable avait pris la précaution de s'habiller comme un gentilhomme pour se présenter au maître du manoir. « Bien le bonjour, Monsieur de Kereraod, j'ai l'honneur de... » — « TRIZEK MIL BOUL C'HURUN !!! » l'interrompit le sire de Kereraod dont la patience n'était pas la grande qualité, quel est ce malotru qui se présente devant moi avec son chapeau sur la tête ? Le diable ne broncha pas ; en effet, il lui était difficile d'ôter son chapeau, car du coup on verrait ses cornes. « Veuillez, Monsieur l'intrus, vous découvrir avant de me saluer ! » tonitrua le sire de Kereraod qui

s'était levé de son siège et s'approchait avec un air menaçant. Le diable ne bougeait toujours pas. Le seigneur fit sauter le chapeau d'un geste et les cornes apparurent. « Comment ? le diable chez moi ! Je vais te faire passer l'envie, satané Paol, de venir ennuyer les chrétiens ! » D'un coup de pied, d'une force formidable, il projeta le diable de l'autre côté de la rivière. Celui-ci se retrouva à Kerhuon, meurtri et se frottant le postérieur. Ruminant sa vengeance, il se dirigea vers une maisonnette, près de la grève. Une pauvre veuve y vivait misérablement. Lorsque le diable entra chez elle, elle était en train de manger un peu de bouillie d'avoine et des crêpes de sarrasin. « L'aumône, s'il vous plaît, ma bonne dame. » — « Ne joue donc pas au malin, lui répondit la veuve. Tu es le diable, je t'ai reconnu. Mais si tu as faim, tout diable que tu es, je ne serais pas plus pauvre pour partager avec toi mes crêpes et ma bouillie ! » Le diable mangea de bon appétit. Quand il se fut rassasié, il lui dit : « Tu peux me demander ce que tu veux et je le ferai. Tu as été bonne envers moi et je veux te remercier. » — « Oh ! lui répondit la veuve, je n'ai pas grands besoins. Si je n'avais pas ces rochers dans mon champ, je serais moins fatiguée à la fin de la journée, mais ce n'est pas grand chose. » — « Je vais t'en débarrasser sur le champ ! » Paol Gorniek attrapa les rochers un à un et les lança sur la rive opposée, à Plougastel, où ils se trouvent toujours. Mais Jésus veillait sur ses fidèles chrétiens de Plougastel. Il leur envoya son ami saint Jean pour les protéger, et, saint Jacques qui remplit les abords de la presqu'île des savoureuses coquilles qui portent son nom, et, saint Pierre pour leur apprendre à les pêcher. Ce dernier est d'ailleurs le patron de l'église paroissiale. Enfin, il demanda à saint Thomas de changer les petits cailloux, jetés par le démon, en de jolies fraises rouges qui font la gloire de Plougastel.

On attribue une légende similaire à Gargantua qui, n'ayant pas été rassasié à Plougastel, mais repu à Kerhuon, lança sur la presqu'île cornouaillaise les rochers qui encombraient l'autre rive.

On raconte également que la Vierge, traversant la région sous les traits d'une vieille femme couverte de haillons, fut chassée par les Kerhorres, mais les Plougastels l'accueillirent charitablement et la comblèrent d'attentions. En récompense, la presqu'île devint fertile.

A côté de TREASTELL, existaient les ruines du village de KERVAZOU, qui fut totalement ruiné au moment de la peste de 1598.

ROC'H KEREZEN, le rocher de la cerise.

C'est un rocher immense surplombant la rivière de l'Elorn.

En 1494, le sire de Kervern donna à l'abbaye de Daoulas, pour se faire faire une tombe dans l'église de Daoulas, vingt-cinq sols à prendre de Hervé Treastell à *ROC'H KEREZEN*.

En 1528, Gaillarde Treastell, veuve de Jean Treastell, concéda à l'abbaye vingt deniers de rente sur *ROC'H KEREZEN*.

On dit que pendant les guerres de l'Empire, le comte de Rosmorduc, officier de Napoléon, avait comme ordonnance un homme de *ROC'H KEREZEN*. Lorsqu'ils revinrent de guerre tous deux, après Waterloo, le comte, reconnaissant envers ce serviteur qui lui avait plusieurs fois sauvé la vie, lui donna toutes ses possessions entre *ROC'H KEREZEN*, le *CAP* et *KERERAOD*.

A côté de *ROC'H KEREZEN* se trouvent deux maisons. L'une s'appelle Kerbrug et l'autre Sainte-Hélène. Plus bas, se trouvait *TI ROC'H*. Là habitaient un petit vieillard appelé *LAOUENANIG* et sa femme qui était devineresse à la fontaine du Passage.

Sur la route à quatre voies se dresse la Croix du Pont, *Kroas ar Pont*, simple et moderne, en granit éclaté, qui a remplacé un calvaire plus ancien, venant de l'abbaye de Kerbeneat.

AR C'HAP, le cap.

Le *BEG AR C'HAP* forme l'embouchure de l'Elorn avec la pointe de *LIEVEN* en face et le pont s'est construit à cet endroit. Ce village fut décrit par Hippolyte Violeau dans son roman « La Maison du Cap ».

Ici vivait un *KALVEZ-MOR*, un menuisier de marine, qui construisait des gabares de Plougastel et les bateaux kerhorres. Les gabares

de Plougastel étaient des bateaux à deux mâts avec voile de flèche et tout-dehors, non pontées, de dix mètres environ de long sur trois à quatre mètres de large. Elles étaient hautes de bordage et basses de quille. En 1617, Claude Penamenn, de Cléden-Cap-Sizun, avait fait faire une barque à Plougastel.

Les vestiges des deux chalands en béton ainsi que celles des deux cales, utilisés lors de la construction du Pont, étaient en face du Cap et ont servi longtemps aux pêcheurs à la ligne.

AR PONT,

le pont (voir page 141).

ROC'H AR GROAS, le rocher de la croix.

Au-dessus de ce hameau, un rocher du massif de *ROC'H KEREZEN* dessine curieusement une croix. On dit qu'un jeune marin de Kerhuon, voulant violer une fille, fut frappé par la foudre à cet endroit et que celle-ci brisa en croix la pierre.

KOZKER AN TREIZ, le vieux village du Passage.

Ce village est situé à quelques champs du Passage entre les rochers de *ROC'H KEREZEN* et ceux de *TOULL AR ROC'HOU*. A droite de la route, se trouve un petit rocher, *ROC'HIG AR VUGALE*, ainsi nommé parce que l'on dit qu'on y vient y chercher les petits enfants.

Les *KOZKER* sont des appellations très anciennes pour la plupart, datant de l'arrivée des Bretons.

AN TREIZ, le Passage.

« Brasa leo a zo e Breiz zo etre Gwezno hag an Treiz » — la plus grande lieue qui se trouve en Bretagne est entre Gouesnou et le Passage. Ce dicton sert à décrire la distance qui séparait la rive léonarde de l'Elorn de la rive cornouaillaise, car on ne comptait pas la traversée.

En effet, c'est à Treiz Quineg, le Passage actuel, qu'avait lieu le passage de l'Elorn.

Le samedi, fête de saint Barthélémy, 1399, Henri Le Heuc, sire de Kerlerc'h, chevalier de la Compagnie d'Alain de Rohan, auquel appartenait le droit de passage, en céda le tiers à l'abbaye de Daoulas.

à condition de « trois messes par semaine et d'un anniversaire à chants » pour le repos de son âme.

Deux ans après, son fils, Guillaume, constitua à l'abbaye, une rente de quatre livres sur le même passage; et en 1407, le seigneur du Chatel, héritier des Kerlerc'h, approuve la jouissance par l'abbaye de ce droit.

En 1670, Louis de La Mothe Vilbré d'Apremont, abbé de Daoulas, rendait aveu à : « Très haute et puissante dame Marguerite de Gondi, dame duchesse et douairière de Brissac et de Beaupréau, propriétaire des terres, seigneuries et juridictions du Chastel en Léon » pour le droit de l'abbaye sur le tiers du revenu du passage de Treiz Guineg « servant à passer et repasser entre les paroisses de Daoulas, Plougastel et de Guipavas sur la rivière et bras de mer qui dévalle de la ville et port de Landerneau à Mulgun, ledit passage estant indivis o Messire du Louët, seigneur du Coatjunval, Guillaume de Penn-an-Coët, sieur de Keroual, et Jean de La Marre, sieur de Kereraod sous la charge de dix-huit sols de chef-rente solidaire due à la seigneurie du Chastel sur le total dudit passage par chacun an, au premier jour de janvier, dont je (l'abbé) dois, sur ma dite portion, quatre sols, six deniers, en constitution solidaire avec les susnommés, laquelle portion est à présent tenue à ferme par Alain Piriou demeurant au village de Lesquivit, Guillaume Hamon et Béatrice Kerdoncuff, veuve Hiérome Calvez, demeurant au village du Passage de Plougastel, pour en payer par an vingt-sept livres tournois. »

L'abbaye avait donc le droit de percevoir le revenu du passage deux jours de la semaine, les deux autres copropriétaires du même droit l'exerçaient chacun deux jours. Restait un jour indivis entre eux et qui fut, enfin, adjugé à l'abbaye pour couper court à toute discussion. Nous apprenons ces détails par un mémoire des Pères Jésuites, répondant, en 1748, à l'opposition qu'on voulait apporter à l'exercice de leur droit de passage. On les accusait, entre autre, d'avoir choisi pour l'abbaye, les jours les plus lucratifs de la semaine.

Les Pères Jésuites commencent par établir qu'ils sont en possession, « plus que quadragénaire, d'exercer leur portion dans le droit du passage, les dimanche, lundi et mercredi de chaque semaine », et ils ajoutent : « Ces jours bien loin d'être les plus profitables le sont moins car, le dimanche, il ne passe que très peu de monde, par accident,

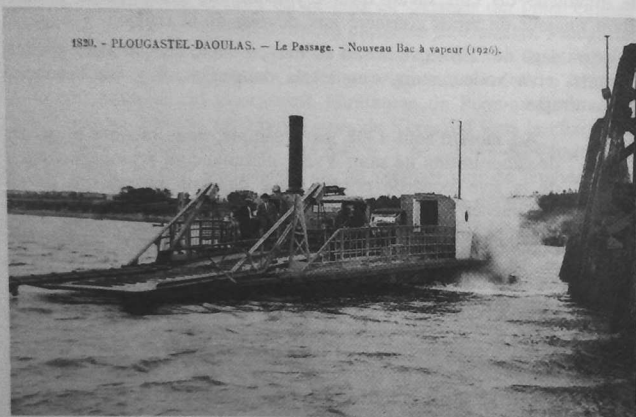
il en est ainsi du mercredi au lieu que tous les mardis, il y passe beaucoup de monde avec chevaux et charges pour le marché de Brest; le jeudi, pour le marché de Gweznoù; le vendredi et le samedi, pour le marché de Brest-Recouvrance. Ce ne sont pas les Pères Jésuites qui ont fixé ces jours, ils n'ont fait que suivre la règle établie avant l'Union. Que n'étant pas moralement possible du moins sans de grands inconvénients et sujet de discussion de partager, entre trois différents portionnaires, l'un des sept jours de la semaine, on l'a accordé en entier aux Pères Jésuites et ça a été, suivant toutes les apparences, le dimanche où l'on savait qu'il n'y avait pas grand profit à faire, étant un jour de repos consacré aux devoirs de la religion. »

Le passage de l'Elorn se faisait au moyen d'une barque assez grande, à rames et à voiles; mais, c'était très dangereux, il y eut beaucoup de naufrages.

Au mois d'août 1308, par exemple, nous raconte le procès de canonisation de saint Yves, quarante-cinq personnes venant de la rive léonarde prirent place dans un bateau qui devait les amener au Passage de Plougastel. Il était midi environ et le temps était chaud, même orageux. Le bateau était presque arrivé lorsque s'éleva une tempête et la mer devint terriblement démontée en un instant. Gwion ar Biz et la plupart des gens qui étaient dans la barque se recommandèrent à saint Yves avant d'être jetés à la mer. Gwion, d'après ce qu'il narre, toucha le fond de l'eau plusieurs fois sans pouvoir faire autre chose que de continuer à prier saint Yves, il lui promit un cierge aussi grand et gros que lui-même. Alors il resta à la surface, ballotté par les vagues pendant une heure ou deux, jusqu'à ce qu'un bateau de pêche léonard le recueille, mais il avait avalé beaucoup d'eau. Yuzikael Omensin, de Plougastel lui aussi, se recommanda à saint Yves et lui promit dix sous d'or s'il survivait. Il fut sauvé lui aussi, ainsi que sa sœur Yuzeta, et Hazega Gwennou, et d'autres, en tout dix personnes sur les quarante-cinq.

En 1866, on dut commander deux embarcations supplémentaires, que construisit Joseph Calvès, de Lauberlach.

Depuis 1882 la municipalité de Plougastel réclamait un bac à vapeur. La Préfecture refusa, arguant que les chevaux auraient peur. Un certain nombre d'habitants signèrent alors une pétition demandant que l'on allonge les cales du Passage, qu'on ne pouvait accoster aux marées d'équinoxe. Ce fut accepté, le Conseil Général en paierait la moitié et le reste serait à la charge des communes de Plougastel, Loperhet, Dirinon, Lambézellec, Saint-Marc, Guipavas et Brest. Loperhet accepta de verser sa quote-part, mais pas les autres communes. Plougastel fut donc obligé d'en payer presque la moitié et les cales furent augmentées.



En 1907, on mit enfin en service des bacs à vapeur, le Saint-Pierre et le Saint-Jean. Ils appartenaient au « Père Noël », l'un des premiers automobilistes du Finistère.

Le bac pouvait contenir deux cent cinquante personnes et douze voitures à cheval. L'équipage se composait de quatre personnes, toutes de Plougastel : le patron, le mécanicien, le novice qui était aussi le caissier, et le mousse.

Il fonctionnait de 6 h 30 du matin à 20 heures avec une interruption de 12 h à 13 h 30.

En dehors des heures de service, ou pour les gens pressés, on faisait appel à un petit canot à rames, stationné à Plougastel. Les gens de Kerhuon l'appelaient au moyen d'une corne.

Les pêcheurs et pêcheuses de Kerhorre avaient le privilège de ne payer que la moitié du prix, à condition d'aider à la manœuvre aux avirons, en cas de nécessité.

Par gros temps, le bac était quelquefois repoussé jusqu'à Saint-Jean, où d'ailleurs on le mettait à l'abri en cas de tempête. Lorsque le temps était vraiment trop mauvais, on faisait appel à un bateau à deux mâts, du type « bateau de Plougastel ».

Ce bac fonctionna vingt-trois ans, de 1907 à 1930 — date de la mise en service du Pont Albert-Loupe.

Les « Kerhorres », habitants de Kerhuon, étaient les ennemis héréditaires des Plougastels. Ils pêchaient dans leurs bateaux le long de la presqu'île, leurs femmes habillées de noir, traversaient Plougastel avec leur havenot et leur panier sur la tête pour aller pêcher des coquillages sur les grèves ou la crevette à Saint-Adrien. C'étaient des gens bizarres pour les Plougastels, on les accusait de toutes sortes de vols et de larcins. Aussi, chaque dimanche, éclataient des bagarres homériques dès qu'ils arrivaient de ce côté de l'Elorn. Cela s'est terminé il y a peu de temps.

*
**

Au PASSAGE, avait également lieu l'embarquement des fraises à bord des steamers. Chaque village déléguait un ou deux chars-à-banc, moyennant une rétribution au conducteur de quatre ou cinq francs. Ils descendaient en file interminable jusqu'au Passage où les steamers attendaient jusqu'à dix heures du soir. Les chargeurs touchaient de deux francs cinquante à trois francs cinquante, les enfants de un franc à un franc vingt-cinq. Chaque conducteur de charrette recevait la somme de vingt centimes pour aller boire une petit verre chez Jean Caret.



Chargement des fraises dans les steamers pour l'Angleterre vers 1920, au Passage.

Il y avait un manoir au Passage, avec une tourelle carrée à deux étages, aujourd'hui démolie. On y montrait une table à damier où La Tour d'Auvergne, qui vint souvent ici, aimait à faire sa partie.

L'écuyer Pierre Le Ségalen, sire du Passage, eut deux enfants :

L'une, Françoise Le Ségalen, dame du Passage, épousa en 1695 l'écuyer Nicolas II Marion — sire de Penn an Ero.

L'autre, Michel Le Ségalen épousa Guillemette Salaün — la grand-tante de La Tour d'Auvergne. Leur fille Françoise Marie Le Ségalen épousa Paul Testard du Cosquer, dont le fils Jean-Michel — négociant en vins au Passage, poète breton — fut député de la paroisse à l'assemblée de la sénéchaussée de Quimper en avril 1789, député du canton de Plougastel aux assemblées électorales du département et du district de Landerneau en 1791 et 1792. Il mourut au Passage en 1794 à l'âge de 82 ans.

Les Testard du Cosquer portaient : « d'argent au lion de gueules », alias « d'or au chevron de gueules accompagné de trois testards de sable ».

On dit qu'au siècle dernier, un aumônier du Passage avait donné sa soutane à laver à des lavandières. Quand elles voulurent la tremper, la soutane s'enfonça dans le lavoir et les femmes avaient beau tirer dessus, il n'y avait rien à faire. On alla donc chercher le prêtre et lui expliquer l'histoire : « Ah ! dit-il, j'ai oublié d'en retirer mon livre ! » Il vint lui-même au lavoir, attrapa sa soutane, retira un livre rouge de la poche et dit : « Vous pouvez la laver maintenant, elle ne vous causera plus de soucis ! »

KOAD PEC'HEN ou **KOAD PEHAN**, le bois du nommé Pec'han. L'impératrice Eugénie, en 1858, monta sur le rocher de **KOAD PEHAN**. La légende s'en empara. On dit qu'elle y perdit sa bague que beaucoup recherchent, depuis, en vain bien sûr, et l'immense roc s'appelle Rocher de l'Impératrice.

Le 7 mai 1478, dans un acte de l'abbaye de Daoulas, il est question d'un « champ appelé **AN PARK MEREN** étant jouxté le chemin venant de **KOAD BECHAN** au chemin des pèlerins d'un côté et la terre du sieur Le Heuc de l'autre, près du village de **TREIZ QUINEG** en Plougastel-Daoulas », est-ce le chemin des pèlerins qui se rendaient au pardon de Saint-Jean ou un tronçon de la route des Sept-Saints, par lequel auraient passé naturellement les pèlerins du Bas-Léon se rendant à Quimper ou s'en revenant, de leur **TRO-BREIZ** ?

KEREROD (ou **KERERAULT**), **KER AER AOD**, le village de la brise de la mer.

Le manoir actuel est presque entièrement du dix-septième siècle. Il succéda à un château-fort du douzième siècle, vraisemblablement construit en même temps que celui de la Forêt-Landerneau, qui constituait une base défensive sur l'Elorn, en protégeant l'entrée et le port de Landerneau. En effet, des vestiges de murailles se trouvent au-

dessous du manoir et descendent vers la rivière. Il fut très remanié au seizième siècle et au siècle dernier.

En 1426, y habitait Maurice de Kererault. Son fils, Jean I^{er} de Kererault, épousa, en 1436, Marguerite de Ribles. Hervé I de Kererault, en 1462, épousa Marguerite de Lescu. François épousa Françoise Garzenc. Hervé II, en 1510, épousa Michèle Goazren et Jean III, le 7 juin 1568, Marie de Coataudon. C'est lui qui mourut de la peste le 27 septembre 1598. Son fils, Jean IV, en 1600, épousa Isabelle d'Heussaff. Jean de La Mare, en 1692, épousa Jeanne de Kererault et ils eurent comme fille Marie de La Mare qui épousa Gilles Leroy en 1726. Geneviève Leroy, leur fille, épousa, en 1726, Paul de Longueville, seigneur de Champmorrot, lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Leur fille, Marianne de Longueville de Champmorrot, épousa Charles Aubert de Courserac, chevalier et compagnon de Duguay-Trouin, qui fit avec lui l'expédition de 1711 au Brésil. Il mourut en 1725 et sa veuve épousa Léopold, comte de Gand et du Saint-Empire romain germanique, lieutenant de vaisseau. Le fils, du premier lit, François Aubert de Courserac, épousa Marianne Ledu du Bot et fut sans postérité. Sa veuve épousa Étienne Le Febure de La Pâquerie et leur fils, Charles, épousa Amélie Hamon. Louise Lefebure de La Pâquerie épousa Armand Testard du Kosker, et vendit le manoir à sa cousine germaine Hortense Guillou, épouse de l'amiral Romain Desfossés (1798-1864) dont les descendants l'habitent encore.

Romain Desfossés est né à Gouesnou le 8 décembre 1798 au manoir du Bourgneuf. Il entra dans la marine en 1807, puis à l'école navale, fut nommé contre-amiral le 27 décembre 1847, puis vice-amiral en 1853. Il participa à l'éducation du prince de Joinville. Il était à la prise d'Alger, commandant l'escadre du Levant, et présida le conseil des travaux de la marine en tant que vice-amiral. En 1859, il était commandant de l'escadre de la Méditerranée. Député du Finistère en mai 1849, il fut ministre des colonies de 1849 à 1851. Promu amiral de France en 1860, il mourut à Paris le 15 octobre 1864.

Le manoir et ses dépendances furent mis en vente à la Révolution, le 15 floréal an VII, pour la somme de 443,90 livres.

Après du manoir existe une petite chapelle dédiée à saint Jacques qui date de 1780. Derrière est la pierre tombale de Jean III de Kere-

rault avec l'inscription : FEV : SIEUR : DE : KERAUVLT MORT + DE : LA : PESTE : TF M NGHEC — 1598 MERVEL DA BEVA. Ces derniers mots constituent la devise de KEREREAULT, qui figure également au-dessus du portail : 1623 — Mourir pour vivre, Vertu suivre, Vrai honneur retenir, de KEREREAULT le désir.

Les de Kererault avaient comme armoiries : « d'azur fretté d'argent, une fleur de lys de même sur l'azur en chef ».

Un calvaire en Kersanton se trouve dans le village, son fût est lisse et sans ornement, avec l'inscription : 1891 R.D.

VEREURI, la métairie.

C'était la ferme du manoir de KEREREAULT, et son moulin, MIL AR VEREURI, était un moulin banal. C'était à peu près la seule métairie de Plougastel. Dans cette forme de location, le métayer et le propriétaire, qui fournit la moitié des semences et la moitié du cheptel, ont chacun une moitié des produits de la ferme, mais le métayer doit s'acquitter d'autres redevances, en beurre et en poulets.

TOULL AR ROHOU, le trou des rochers.

Il y avait une fois un vieux seigneur de Loperhet qui n'avait que trois filles. Il était très fatigué et voulait, avant de mourir, marier au moins l'une d'entre elles. L'aînée eut l'idée de s'habiller en page, avec l'armure de son père et d'aller à la cour du roi de Brest. Mais elle fut reconnue et revint à la maison toute confuse. La seconde se déguisa à son tour, mais rencontra sur sa route des bandits et rebroussa chemin. La troisième, qui s'appelait Tioda, se risqua elle aussi. Elle rencontra également les voleurs, mais éperonna son cheval et réussit à passer. Elle arriva à Brest où on la reçut à la cour du roi, toujours habillée en garçon. Devant un si beau page, la reine fut émue et l'attacha à son service. Elle ne tarda pas à tomber amoureuse de son page et le lui montra bien, tellement que Tioda ne savait plus que faire et décida d'ignorer les avances de la reine. Celle-ci, furieuse d'être délaissée, décida de se venger et dit au roi qu'elle avait entendu son page se vanter de pouvoir débarrasser le pays du sanglier du Cranou qui maltraitait des régiments entiers

envoyés à sa poursuite. Le roi fit venir Tioda et lui commanda, sous peine d'avoir la tête tranchée, de lui amener la bête. La pauvre fille, toute ennuyée, se prit à regretter de s'être fait passer pour un garçon, mais elle alla tout de même jusqu'au Cranou, décidée à tenter le tout pour le tout. Elle rencontra une vieille dame qui lui demanda un peu de pain; Tioda partagea avec elle son repas et la pauvre, après avoir mangé, lui dit : « Prends cette épée et marche droit devant toi. Tu rencontreras bientôt le sanglier. Tu le frapperas à la queue, au cœur et à la tête, et tu le ramèneras sans mal au roi. » C'est ce que fit Tioda et lorsqu'on la vit apparaître au château avec la tête du sanglier, le roi lui fit fête. La reine, qui entre temps avait trouvé un autre page duquel elle était tombée amoureuse, vit arriver Tioda avec dépit et décida de la soumettre à une épreuve encore plus difficile. Elle parla au roi, lui disant que son page pourrait bien aussi les débarrasser du dragon de l'étang du Roual, qui avait déjà détruit des armées entières. Le roi, au début réticent, se laissa convaincre et ordonna à Tioda d'aller s'en emparer. La jeune fille ne put refuser et elle arriva au Roual très effrayée. Mais elle rencontra à nouveau la vieille de la fois précédente, qui après un repas, lui dit : « Le dragon est terrible, mais avec mon secours, n'aies pas peur : tu lui jetteras ce morceau de pain magique et pendant qu'il sera occupé à le dévorer, tu saisisras le sabre que je t'ai déjà donné et lui couperas la tête que tu enverras au roi. » Ainsi fut fait et Tioda, toute fière, ramena au roi la tête du dragon. Celui-ci tout heureux d'être débarrassé du monstre, félicita chaleureusement la jeune fille, qu'il continuait à prendre pour un garçon. Mais la reine ne se tint pas pour vaincue et finit par persuader le roi qu'un page si débrouillard saurait également les débarrasser de la Santirine, cette bête malfaisante qui ravageait le Koad ar Harz et l'amener vivante jusqu'à Brest. Tioda se jugea perdue, mais ne pouvant désobéir au roi, elle se risqua jusqu'au Koad ar Harz la mort dans l'âme. Elle trouva sur son chemin la vieille des fois précédentes, qui après avoir partagé

son repas, lui dit : « Pour cette fois-ci, je n'ai rien à te donner. Tu te présenteras devant la Santirine et je suis sûre qu'elle ne te fera aucun mal. Tu pourras même lui passer ta ceinture autour du cou et elle te suivra jusqu'à Brest. » La jeune fille s'en alla donc, pas très rassurée, car la force et la férocité de la bête étaient légendaires. Mais tout se passa comme prévu, le monstre dès qu'il vit Tioda devint doux comme une brebis et vint lui lécher les pieds. Elle n'eut qu'à lui passer sa ceinture autour du cou et la mena aussi facilement qu'une vache. En passant à Loperhet, on allait pendre un brigand qui avait tué et volé dans toute la contrée. La Santirine se mit à pleurer à chaudes larmes. En arrivant à TOULL AR ROC'HOU, pour descendre prendre le bateau au Passage, ils croisèrent l'enterrement d'un petit enfant, dont le père qui suivait était tout contristé, mais devant, le prêtre chantait. La Santirine éclata d'un grand rire, à la grande stupéfaction de tous les assistants. Ils prirent le bateau et continuèrent vers le Moulin-Blanc. Là, un navire luttait contre la tempête et sombra brusquement. Les gens se désolaient, mais la Santirine elle se mit à rire.

Le roi, prévenu de l'heureuse issue de l'affaire attendait Tioda à une fenêtre du château, tandis que la reine furieuse se trouvait à une autre, à côté de son page évidemment. La Santirine les regarda bien et de nouveau se mit à rire.

Le roi demanda à la bête : « Puisque tu sais parler comme un homme, peux-tu répondre à mes questions ? » « Certainement, lui répondit la Santirine, parle et je dirai ce que je pense. » « Pourquoi as-tu pleuré à Loperhet quand on allait tuer ce brigand ? »

— Parce qu'au-dessus de la potence, je voyais le diable qui attendait pour saisir son âme !

— Pourquoi as-tu ri à TOULL AR ROC'HOU devant un enterrement ?

— Parce que le père qui paraissait tellement contristé n'était pas le vrai père; celui-ci était le prêtre qui conduisait le cortège et chantait à tue-tête !

— Pourquoi as-tu ri à nouveau en voyant tous ces marins se noyer au Moulin-Blanc ?

— Parce qu'au-dessus d'eux je voyais les anges prêts à emporter leurs âmes au Paradis !

— Maintenant, dis-moi, pourquoi toi si terrible et ayant détruit tant d'armées envoyées pour te prendre, t'es-tu laissé attraper si facilement par un seul homme ?

— Parce que ce soit-disant homme n'est autre qu'une jeune fille et que je ne puis être capturé que par une vierge !

Le roi fut surpris par cette réponse, mais sa curiosité n'était pas tout à fait satisfaite : « Pourquoi as-tu ri en voyant la reine ? »

— Parce que le jeune homme qu'il y a à côté d'elle est tout bonnement son amant !

Toute l'assistance demeura stupéfaite. Le roi, furieux fit mettre à mort la reine et son page, puis séduit par la beauté de Tioda qui, n'ayant plus de raison de dissimuler son sexe, s'était habillée en femme, il l'épousa. Ce furent de belles noces qui durèrent un mois. Tioda fit venir son père et ses sœurs qui trouvèrent bien vite de beaux seigneurs pour les épouser et ils vécurent tous très heureux.

KOZKER *SANT-YANN*, le vieux village de Saint-Jean.

Dans cet endroit existe un manoir appelé en breton *MANER AR GOZKER* et en français Beauvoir. Il est situé bien au-dessus de la chapelle Saint-Jean sur le versant de *MENE KERHUDU*.

En 1426, il était propriété de Henry Le Ny, puis passa à la famille de Kererault. Au dix-septième siècle, il appartenait aux Ségalen du Cléguer et en 1712, par son mariage, à Testard du Kozker. En 1863, l'amiral Romain Desfossés l'acheta. Puis il passa à Monsieur Villiers, sénateur du Finistère, qui l'avait hérité de sa cousine, M^{lle} Coulin.

Le manoir actuel est du dix-neuvième siècle, mais il comporte une partie plus ancienne. Il y avait un aumônier au *KOZKER*, qui desservait Saint-Jean, considérée comme chapelle seigneuriale.

SANT-YANN, Saint-Jean.

Le duc de Rohan percevait des droits sur les navires ancrés à Saint-Jean, car Brest et Landerneau étaient trop petits pour recueillir tous les bateaux. Le droit d'ancrage était analogue à notre actuel droit de quai.

Les droits de port et havre s'apparentaient au droit de douane. Ils furent perçus par les seigneurs de Landerneau depuis une époque très ancienne. Le droit d'ancrage remontait au moins au treizième siècle puisqu'une enquête faite en 1410-11 révélait sa perception au temps d'Hervé IV de Léon. Les droits de port et havre frappaient les diverses marchandises : vin, cuir, sel. Les « Coutumes de la mer au havre de Landerneau », du 13 décembre 1583, constituent un véritable code de fiscalité maritime. Tandis que le droit d'ancrage était perçu en argent, le droit de port et havre l'était en nature. Mais un certain nombre de seigneurs vassaux en profitaient et la part des Rohan restait assez modique.

Même au dix-neuvième siècle, les bateaux marchands préféraient stationner dans l'Elorn, car le port de Brest était cantonné au bas de la Penfeld et minuscule. Il était dangereux de rester mouiller dans la rade qui n'était pas encore abritée par une digue. Le port marchand de Brest ne fut commencé qu'en 1862.

Dans l'Elorn, les bateaux suivaient le lit naturel de la rivière et les capitaines se plaignaient d'être obligés de louer continuellement au risque d'échouer. En 1820, une bénédictine du Calvaire, qui partait par bateau pour Machecoul en Vendée, s'en alla de Landerneau le 20 juillet et n'arriva en rade que le 26, où elle passa encore une journée à cause du mauvais temps.

AN DRE, (le Dreff), la trêve.

La trêve est une subdivision de la paroisse primitive autour d'une chapelle, ici, celle de Saint-Jean.

Dans ce lieu était le manoir des Kersauzon. Au quatorzième siècle, l'héritière des Kersauzon, Tiphaine de Rosninvén, se maria à un

Le Ny à condition que celui-ci porterait les armes des Kersauzon : « de gueule aux fermoirs d'argent », et, leur devise : PRED EO, PRED A VO : il est temps, il sera temps. Au dix-septième siècle, le manoir du Dreff était propriété de l'écuyer Jean de Kersauzon et de son épouse Marie Gourio.

Il y a près de ce hameau une fontaine druidique avec une pierre phallique.

KERZADIOU, le village des ancêtres.

Tad-koz veut dire grand-père, Tad-kun, l'arrière grand-père, et Tad-iou, le trisaïeul, mais à ce stade signifie tous les ancêtres.

C'est dans ce hameau qu'est né Klaoda Ar Prat (1875-1922) poète breton très connu au début du siècle. Il a écrit en langue bretonne beaucoup d'ouvrages, du théâtre, des romans, dont « Glaodinaig Penherrez Kerzadiou », et des recueils de poésies, dont « Mouez reier Plougastell ».

KERVERN, le village de l'aulnaie.

Les nombreux sires de *KERVERN* ou de *KERGUERN* habitaient le village du même nom, mais en Dirinon. La chose remarquable qu'il y avait dans ce hameau était une maison qui possédait l'eau courante bien avant l'adduction d'eau : une fontaine abondante sourdait à côté du foyer.

A côté de *KERVERN*, sur les contreforts du *MENE KERHUDU*, vivaient dans une hutte de branchages un sabotier et sa femme. Ils se désolaient tant de n'avoir pas d'enfant qu'ils firent vœu tous deux d'aller à la messe de minuit de Noël tous les ans : et voici que la femme accoucha d'un joli bébé. Mais quand arriva l'époque de Noël : pour aller à la messe de minuit et être fidèles à leur promesse, il fallait bien laisser l'enfant seul à la maison. Et pourtant à cette époque, il y avait des loups dans les bois de *KERHUDU*. Ils confièrent l'enfant à la Providence et se rendirent tous deux à l'office au bourg, après avoir disposé une maigre collation sur la table pour quand ils reviendraient. Ils se hâtèrent de rentrer : la hutte était ouverte, tout était sens dessus dessous, ce qui

était préparé sur la table avait disparu. Ils furent prêts de défaillir en pensant à ce qui avait pu arriver au bébé : celui-ci était assis dans son berceau et jouait en souriant avec le pelage d'un loup énorme qui, repu, sommeillait.

KROAZ-KERVERN, la croix de *KERVERN*.

C'était le premier hameau de Plougastel sur la route en revenant de Landerneau. Il était tout à fait normal qu'un débit de boissons s'y installe pour désaltérer les gens qui revenaient de la foire.

La foire de Landerneau avait lieu le samedi et le dimanche de la troisième semaine de juillet : c'était celle des Plougastels, encore appelée Foar Merzer Vihan, la foire de la petite Martyre.

Chaque jeune fille avait son cavalier attitré avec lequel elle était toute la journée; ensemble ils jouaient à la loterie, aux jeux de hasard. Celui-ci devait offrir un petit cadeau à la jeune fille, sans que ceci soit considéré comme un engagement. Au retour de Landerneau, il y avait un arrêt obligatoire à *GORREMENE* pour boire le café et terminer la journée en s'amusant encore avant de rentrer. On s'arrêtait aussi souvent à *KROAZ-KERVERN*.

Il y existe une croix de la fin du seizième siècle, avec une piéta, qui fut refaite après la guerre par Monsieur Millet.

AR FROUD, le torrent rapide.

Ce que l'on appelle *AR FROUD*, c'est un ruisseau, *GOUER AR FROUD*, qui faisait tourner le moulin de la métairie de *KERERAOULT*, et se jetait un peu plus loin à la grève, avant *BEG AN DRE*, en ayant traversé un joli bosquet où il fait des cascades.

KROAZ AR BIZ, la croix du nommé Le Biz.

A cet endroit s'élevait une croix toute simple sans Christ, avec deux degrés de pierre de taille, surmontant deux marches de pierres d'ardoise. Elle a disparu lors de la dernière guerre. Elle avait été commandée par Gwion ar Biz en souvenir du terrible naufrage de 1308, dont il avait réchappé grâce à la protection de saint Yves.

TOULL AR BLEIZ, le trou du loup.

Ce village s'appelle aussi *KERANGALL* parce que celui qui construisit la première maison était un Le Gall de la Fontaine-Blanche. S'il est

nommé TOULL AR BLEIZ, c'est qu'il s'y trouvait avant sa création une trappe pour prendre les loups.

Un jour, un sonneur de Loperhet, nommé Herri Ar Voarm, était venu sonner à Plougastel pour un AMBLEUDADEG GWINIZ DU, foulage aux pieds du blé noir. En rentrant assez éméché, il tomba dans la fosse aux loups. Malheureusement, un loup s'y était laissé choir avant lui. Herri Ar Voarm en fut très effrayé et ne savait plus quoi faire. Il saisit son biniou et se mit à sonner avec la force du désespoir. Le pauvre loup, effarouché par une telle musique, n'était pas très à son aise et n'osait pas attaquer le sonneur. Le lendemain matin, les gens sortirent Herry et tuèrent le loup, mais la chanson en est restée :

Birviken, nann birviken	Jamais, non jamais plus
Herri 'r Voarm ne sono ken	Herri 'r Voarm ne sonnera
Me zo sur araog an deiz	Je suis sûr qu'avant le jour
E vo drebet gand ar bleiz	Il sera mangé par le loup

KERGELEN,

le village du houx.

AR FRESK,

la fresche, prairie produisant facilement de l'herbe fraîche.

Le manoir qui existait dans ce lieu appartenait en premier lieu aux Buzic. En effet, Hervé de Kernisi épousa au quinzième siècle Alice Buzic, de la maison du FRESK. Ensuite, il passa à la famille de Kerret qui portait comme armes « écartelé aux un et quatre d'or aux lions mornés de sable, à la cotice de gueule brochante aux deux et trois d'argent à deux pigeons, affrontés d'azur, becquetant un cœur de gueule ». Leur devise était « TEVEL HAG OBER », « se taire et faire ». Jean de Kerret participa à la montre de Cornouaille en 1562. Marie de La Mare, dame du FRESK, épousa en 1664 Jacques Palud, et, leur fils, Jean Palud, sire du FRESK, épousa Marguerite Le Ny de PENNANGER. Les Palud étaient originaires de Crozon.

Une maison utilisée comme grange pourrait être un reste du manoir. Elle possède de belles fenêtres à traverses, des portes en plein cintre,

un linteau de porte mouluré avec une accolade. A l'intérieur, la cheminée est splendide.

AN ENEZ, l'île.

Ainsi nommé parce que deux ruisseaux l'enserrent, qui viennent rejoindre la petite rivière du FROUD.

Il y avait dans ce hameau un manoir, aujourd'hui ruiné, qui appartenait en 1634 à Nicolas de Kersauzon et à sa femme Catherine du Bourgbanc.

TI AR MENEZ, la maison de la montagne.

C'est le dernier village de Plougastel à la limite de Loperhet. Il est situé près du KARN en Loperhet où existe un menhir, vers lequel se dirigeait la ligne de pierres appelée Pont du Diable. Vers 1800, une fermière trouva au pied de ce menhir une vingtaine de pièces d'or.

LA FRAISE DE PLOUGASTEL

Lorsque les ordonnances de Colbert et le blocus des côtes empêchèrent le commerce des toiles, les ingénieux Plougastels se demandèrent ce qu'ils pourraient bien faire pour survivre.

Et c'est alors qu'ils s'intéressèrent à la fraise. L'ingénieur du génie maritime Frézier, au nom prédestiné, avait introduit au jardin botanique de Brest des plants de fraisier — « La Blanche du Chili », après son voyage au Chili en 1712-1714 — (certains disent qu'il s'agissait d'un jésuite, mais l'habitude qu'avaient les Plougastels d'aller visiter le jardin botanique de Brest le lundi de Pâques prouve le contraire). Mais, alors qu'au cours du voyage ses fraisiers portaient des fruits, plantés à Brest ils n'en avaient pas, bien que les fleurs en étaient superbes. On s'aperçut alors que c'était une espèce dioïque et qu'il fallait la planter à côté des fraisiers de Virginie déjà acclimatés pour qu'elle donne des fruits par hybridation.

Frézier avait remarqué l'analogie du climat entre Plougastel et le Chili. Un infirmier de KERALLIOU en apporta quelques plants dans son village, vers 1714, qui se révélèrent d'une fertilité rare.

Le comte d'Orbigny pouvait écrire : « On ne cultive presque plus le fraisier du Chili, le plus gros de tous, à fleurs femelles et qu'on ne parvient à faire fructifier qu'en le plantant auprès d'ananas ou de caprons. Ce fraisier, difficile à conserver chez nous, croît parfaitement à Brest. »

On en connaissait trois variétés à Plougastel réunies sous le même nom « Sivi Ral ». Mais on s'aperçut que le fraisier, parfaitement

acclimaté à KERALLIOU, réussissait encore mieux sur les terrains de la côte sud : LANNOURZEL, KERZENIEL et l'anse de l'AUBERLACH. Puis la fraise s'étendit vers le TINDUFF, le ROZEGAT et le DOUAR BIHAN. C'était un fraisier à gros fruits, de couleur blanche ou à peine rosée, mais au goût très savoureux.



La cueillette des fraises au début du siècle.

La fraise du Chili disparut de la culture en grand vers 1860 et remplacée par la fraise de Mayenne communément appelée « Moyenne », introduite par Jean-Claude Le Gall, officier du mérite agricole, qui la découvrit chez un jardinier de Brest. Cette fraise était précoce et avait un rendement de quarante à cinquante fruits sur un pied.

En 1870, fut essayée la fraise de Paris, puis la fraise d'Angers; en 1890, ce fut la « Marguerite Le Breton », trop juteuse pour être exportée, mais qui trouvait des débouchés à Brest et à Landerneau. La « Royale » qui plaisait aux Anglais fut cultivée en 1895, et « la Doc-

teur Morère » en 1900. Depuis, nous avons eu la « Moutot », et actuellement une quantité énorme de variétés jusqu'à trente et plus, dit-on.

CULTURE.

En octobre, on prépare le terrain à la bêche et on fait des planches de quatre-vingts à quatre-vingt-dix centimètres séparées par des sillons, pour retenir l'eau.

Novembre et décembre sont consacrés à l'arrachage, au nettoyage des plants et au repiquage des stolons vigoureux. Le nettoyage des plants de fraise est l'occasion de veillées très animées où les contes, les histoires et les plaisanteries occupent la soirée. Le repiquage dure jusqu'au mois de février dans les grandes exploitations. On semait du blé sur les fraisiers de première année, pour ne pas perdre de terrain bien sûr, car la récolte était pratiquement nulle, mais aussi pour protéger les jeunes plants. La plantation durait trois ans.

Au printemps, il fallait un sarclage; tout le monde, sous les intempéries, devait arracher les mauvaises herbes.

En mai et juin, arrive la cueillette : tous y participent, y compris les marins-pêcheurs qui arrêtent la pêche durant cette période. Chaque fraise est cueillie à la main par sectionnement du pédoncule, disposée une à une dans des petites corbeilles. On les met dans des espèces de huttes, « lapig sivi », pour leur conserver leur fraîcheur jusqu'au moment du ramassage. Il faut que le fruit soit assez mûr pour lui permettre d'avoir toute sa saveur, mais pas trop pour qu'il puisse supporter le transbordement et les voyages. Autrefois, on utilisait des paniers assez hauts ou des « kroaiou », espèce de tamis ronds garnis de fougère. Maintenant, on utilise exclusivement des petites corbeilles de bois déroulé.

Les représentants des expéditeurs rassemblent chaque jour la cueillette de leurs adhérents. Autrefois, des chars à bancs réquisitionnés dans le village portaient les fraises jusqu'au steamer qui les attendait au Passage.

Ensuite, venait un autre sarclage, et, pour les fraises de première année, « an dislossa », c'est-à-dire qu'il fallait retirer le chaume du blé, tout cela à la main bien entendu.

Actuellement, les bandes de nylon noir, étalées sur les planches de fraises, conservent à la terre toute son humidité et évitent tout sarclage. Les tunnels de nylon blanc, pour les fraises précoces, avancent la récolte de trois ou quatre semaines.

COMMERCIALISATION.

Au début, la fraise se vendait sur place, à Landerneau ou à Brest, où, par une coïncidence heureuse, le marché aux fraises avait lieu rue Frézier.

Pour aller à Brest, on faisait appel aux bateaux du Caro, de Lauberlac'h et de l'Armor. Les Ozanne ont laissé quelques croquis de marchands de Plougastel en bateau.

Vers Landerneau, on se rendait avec des chevaux dont le bât soutenait d'énormes mannequins d'osier.

On vendait les fraises un sou la livre au marché de Brest.

Vers 1850, une marchande de Morlaix venait acheter d'énormes quantités sur le marché de Landerneau pour les revendre, disait-elle, dans son propre pays. On apprit bientôt qu'elle les vendait en Angleterre.

En 1865, date de l'ouverture du chemin de fer Paris-Brest, un gascon nommé Bizière procédait à l'expédition vers Paris des fraises qu'il achetait à Brest ou à Landerneau.

Les producteurs ne formaient pas encore d'associations, et le commerçant traitait isolément avec chaque producteur.

Un négociant de Roscoff, Monsieur Prouff, achetait, en 1867, des fraises, dans les champs, qu'il acheminait vers Paris mais aussi vers Londres via Saint-Malo et Southampton. Les prix étaient rémunérateurs, il payait jusqu'à deux francs cinquante la livre des premières fraises.

Après la guerre de 1870, les fraisiéristes de Paris, ruinés par les dégâts du siège viennent acheter les fraises de Plougastel. Ils sont suivis par des méridionaux, puis par des Anglais. Les Plougastels vendent ainsi toute leur production. Les cultivateurs eurent alors l'idée de vendre eux-mêmes leurs fraises. Jean-Claude Le Gall, surnommé le

Parisien, commença en 1879 à faire des expéditions sur Paris et sur l'Angleterre; mais à chaque saison venaient s'installer à Plougastel des étrangers de plus en plus nombreux. Des Anglais louèrent même des fermes, mais ils ne réussirent pas dans leurs cultures.

De 1880 à 1895, les gens de Plougastel s'occupaient eux-mêmes de l'expédition de leurs fraises vers l'Angleterre, et ceci avec l'aide de quelques commerçants et des retraités de la commune. Cela se passait par Brest (Compagnie James Hay and Son) les mardi, jeudi, samedi et par Morlaix les lundi, mercredi et vendredi. Le transport par Brest était plus intéressant bien sûr car il nécessitait moins de manipulation. Les steamers anglais venaient même charger dans les petits ports de la presqu'île, mais ces bateaux n'allaient pas assez vite; le délai minimum était de trente heures et les fraises pourrissaient. De plus, il fallait de bonnes variétés, les plus résistantes au transport, acclimatables à Plougastel et adaptées au goût des Anglais : c'est ainsi que vinrent la « Royale », la « Docteur Morère », la « Noble », la « Packston » et enfin la « Madame Moutot ». A cause des bateaux anglais qui fréquentaient Plougastel, une brigade des Douanes s'y installa à demeure.

Dès 1894, des agriculteurs s'unirent et fondèrent la société « Shippers Union » dont le but était principalement d'expédier les fraises et les petits pois. Leur premier soin fut de fréter un bateau et de l'aménager.

Léon-Guillaume Le Roux, Breton, ancien consul à Manchester, conseilla en 1896 aux Plougastels d'acheminer directement leurs fraises de Plougastel à Plymouth; par bateau à moteur, il suffisait de dix à douze heures de voyage; de Plymouth elles continuaient par train vers Manchester, Birmingham, Liverpool, Londres; et trente-six heures après avoir été récoltées, elles étaient vendues dans tous les points de l'Angleterre.

Les gens virent ce que gagnèrent ceux qui furent assez hardis pour se risquer. Aussi, en 1898, la « Farmers Union » et en 1900 la « New Union » vinrent concurrencer la « Shippers Union ». Ces deux sociétés s'unirent sous le nom « d'Union ». Chaque société eut ses bateaux, ses agents locaux et étrangers. Deux ou trois membres de chaque émigraient pendant la saison à Plymouth, Manchester et Londres. Ils recevaient la marchandise à son arrivée, faisaient effectuer rapidement

le transbordement et chargeaient des commissionnaires de la vendre au mieux de leurs intérêts, moyennant le paiement de certains frais et une commission de cinq pour cent. Les cours atteints étaient télégraphiés tous les soirs à Plougastel, et le produit de la vente aussitôt expédié par chèque.

Ces paysans de Plougastel, qui s'en allaient en Angleterre pour la saison, quittaient la paroisse en costume local. Ils se changeaient à Landerneau et mettaient le costume « civil ». Au retour, ils se rechangeaient à Landerneau, pour pouvoir arriver à Plougastel en costume du pays.

Les marchands étrangers avaient bien vite quitté Plougastel.

L'expédition se faisait dans des conditions assez désavantageuses. Les cargos étaient mal conditionnés, les fraises se trouvaient au voisinage des chaufferies et pourrissaient par manque d'aération.

On décida en 1899 d'affréter des navires spéciaux, dont la « Résolue » fut le premier du genre. La cale avait été éloignée de la chaufferie et une aération ingénieuse entretenait la fraîcheur.

Les cultivateurs furent très mécontents car les cours baissèrent quand il fallut payer les dividendes. On parla même de passer la charrue dans les champs de fraises. Corentin Abéré fonda donc le « Syndicat des Fermiers-fraisiéristes » en 1906.

Le trafic vers l'Angleterre est de courte durée car les fraises anglaises, lorsqu'elles mûrissent, ont la priorité sur le marché anglais. Les exploitations sont très nombreuses dans le Kent et en Ecosse.

Cinq usines de confitures et de fraises de conserve fonctionnaient à Plougastel en 1925. Depuis, il n'y en a plus aucune.

En 1947, fut fondé le « Syndicat des Producteurs-Vendeurs », les indépendants, qui se chargent eux-mêmes de la commercialisation de leurs fraises sur les marchés anglais. En 1952 naquit la « Loperhéroise » et en 1960 apparut la « Presqu'île ».

*

**

En dehors de la fraise, Plougastel produisait également des petits pois. La récolte en était vendue sur place, où fonctionnait une usine

de conserve. Mais l'invention de la machine à écosser et surtout la promulgation du bill de Mac Kinley, établissant des droits prohibitifs sur les conserves de légumes arrivant de France vers les Etats-Unis, la ruinèrent.

Plougastel cultivait aussi les pommes et les poires à couteau, les prunes et surtout les cerises, en quantité assez importante.

Les petites cerises aigres servent à fabriquer une délicieuse liqueur, que l'on conserve précieusement dans chaque foyer, le « dour kerez », qui est le fameux « Vin de Plougastel », dont parlait Cambry à la fin du dix-huitième siècle.

*

**

La fraise n'est plus la principale production de Plougastel. Actuellement, on cultive des tomates, des melons, des salades et des fleurs. Mais ce que disait Jean Perrier, attaché commercial français à Londres en 1909, est toujours vrai : « Les Plougastels sont les meilleurs commerçants du monde ».

LA PÊCHE

L'activité maritime de la Presqu'île est évidente. Il ne faut pas oublier que les Celtes furent de grands navigateurs et les Gaulois commerçaient avec la Grande-Bretagne. Certains disent même que des Phéniciens seraient venus à Plougastel... Les Bretons, lorsqu'ils débarquèrent en Armorique, arrivèrent avec quelques grands bateaux de bois, mais surtout avec leurs « coracles », embarcations à armature d'osier, recouvert de peaux de bœuf, cousues ensemble et ointes aux coutures de beurre, très légères mais très résistantes.

Aux douzième et treizième siècles, d'après un manuscrit de 1277, retrouvé à Nîmes, sans doute les Plougastels pêchaient-ils la morue ou la julienne. Ils étaient organisés pour cette activité et avaient des mareyeurs qui les attendaient au port pour se charger de vendre le produit de leur pêche.

Leurs bateaux, à l'époque, n'étaient pas très différents des thoniers bretons qui furent construits en bois jusqu'au second tiers du vingtième siècle. Ils avaient deux voiles carrées, le mât n'était pas amovible, mais ces bateaux tenaient la mer par tous les temps et pouvaient même remonter le vent.

Pour une raison inconnue les Plougastels abandonnèrent la pêche à la morue, peut-être lors de la guerre de Succession de Bretagne, où les Anglais et les Français rendaient la mer peu sûre et où il était dangereux de sortir de la rade de Brest. Toujours est-il que cette activité est bien oubliée à Plougastel.

De toutes façons, depuis toujours, le transport vers Brest se faisait par mer, par le Passage ou même par les différents ports de la commune.



Au dix-huitième siècle, il y avait même des gabares de transport de marchandises. Elles exportaient la chaux extraite de PENNA-NEACH-ROZEGAT ou de l'île Ronde et les toiles vers Brest et Landerneau, et revenaient chargées de vin, d'eau de vie ou de produits manufacturés.

Mais les paysans de Plougastel, dans les villages situés près des rivages, ont toujours pratiqué la pêche à leurs heures de liberté. C'est une des originalités de Plougastel; mais ce n'était qu'une ressource de complément.

La pêche se passe dans la rade de Brest, ce qui lui donne un caractère différent, et vaut aux marins de Plougastel d'être appelés « frika kranked », écraseurs de crabes, par les pêcheurs de haute mer.

Elle est saisonnière, coquilles en hiver et, pour certains, poissons en été. Mais comme le reste des familles va au champ, les marins-pêcheurs participent également aux travaux de la ferme. Ils se différencient des autres parce qu'ils ont en général les plus petites exploitations agricoles de la commune. Ils ont également un esprit plus ouvert, puisqu'ils ont des contacts avec l'extérieur.

Au début du siècle, le port le plus important était celui de l'Armor (Porsmeur), mais ensuite ce fut Tinduff; d'autres ports d'importance inégale existent dans la commune comme Lauberlac'h surtout, Kéral-liou, le Caro, Four à chaux, le Passage.

L'équipage du bateau était composé de quatre ou cinq hommes, qui ont souvent des liens de parenté entre eux. Le patron dirige les hommes et le bateau dont il est propriétaire. Les matelots sont chargés de la pêche; le mousse apprend son métier, c'est un adolescent de quatorze ans environ, qui était nécessaire sur les bateaux à voile.

Les bateaux de Plougastel étaient, à cette époque, des gabares à deux mâts, non pontées, avec une voile de flèche carrée et un bout-dehors. Ils avaient une dizaine de mètres de long et trois à quatre de large. On les construisait à Camaret ou au Fret, plus anciennement à Plougastel même, où demeurait encore un constructeur de bateaux, « eur kalvez-mor », au Cap.

Progressivement vers 1914, les côtes remplacèrent les gabares nommées « bateaux de Plougastel ».

La principale occupation des pêcheurs était la pêche à la coquille Saint-Jacques. Elle avait lieu du 15 octobre au 15 avril. Les coquilles de la rade ont la particularité d'avoir une grosse langue rouge, ce qui les font très apprécier sur les marchés.

Elles étaient draguées avec un filet de chanvre, « an trech », fait par les pêcheurs eux-mêmes. Sur un circuit donné, les bateaux faisaient trois tours : au premier tour les bateaux déblaient la vase, au second on drague quelques coquilles et au troisième bien davantage : ensuite, c'est la pleine récolte.

Il existe une zone de trois kilomètres de large environ autour de la presqu'île qui, par tradition, est réservée, par les autres marins, aux pêcheurs de Plougastel.

Jusqu'au début du siècle, les coquilles étaient portées à Brest tous les jours et vendues directement par les pêcheurs mais, les mandataires de Brest commencèrent à venir à Lauberlach et à acheter les coquilles pour les expédier vers Paris.

Un petit nombre de marins-pêcheurs pratique, en été, la pêche aux poissons; mais, celle-ci ne s'effectue pas en rade. Les bateaux vont jusqu'au Conquet et même jusque dans la baie de Douarnenez. Ils partent le soir du port et doivent être de retour au milieu de la journée pour aller vendre leur pêche. Rares sont ceux qui passent plusieurs jours en mer.

On découvrit, à la fin du siècle dernier, les propriétés du maërl ou « skotilh », et du goémon rouge de fond ou « bizin ruz », pour l'amendement des terres. Quelques bateaux pratiquaient ce dragage d'octobre à avril. Les commandes se faisaient directement aux pêcheurs et toujours au même équipage. Chaque batelée demandait une journée de dragage. Celui qui en avait fait la commande venait au port avec sa charrette, à mi-marée, chercher le maërl ou le goémon rouge. La batelée était payée en espèces et, lorsque le propriétaire avait reçu sa commande, il invitait l'équipage à un grand repas « le poulaj », où l'on mangeait du « kig ha farz » arrosé de vin ou d'eau de vie.

Il y a eu peu de changement dans la pêche à Plougastel. Les paysans marins-pêcheurs sont encore la majorité, mais ils sont groupés en coopérative.

Les coquilles Saint-Jacques se sont raréfiées, aussi se sont-ils reconvertis dans le dragage et la culture des huîtres pour lesquelles existent trois coopératives à Plougastel. La réputation des huîtres de la rade de Brest — ce merveilleux fruit de mer — a conquis la France entière et l'étranger. On fait également des essais d'aquaculture.

*

**

Les enfants qui vivaient au bord de la mer s'amusaient aussi à différentes sortes de pêche. Bien sûr, depuis leur plus tendre enfance,

ils savaient fabriquer des filets de pêche et des havenots, qui leur permettaient de cueillir les crevettes dans les trous d'eau. S'ils avaient pu se procurer une certaine quantité de crin de cheval, ils s'amusaient à faire eux-mêmes leurs lignes.

Aux marées de printemps et d'automne, les enfants d'un même village allaient ensemble à la pêche aux coquillages et ramenaient pêle-mêle brennigs, bigorneaux, praires, coques et palourdes.

Pendant l'été, c'était l'époque de la pêche au mulot : quelques garçons étaient chargés de surveiller la mer et dès qu'ils voyaient un banc de mulots, ils couraient prévenir un homme du village qui avait un bateau. Les enfants, répartis le long du filet, le tiraient vers le rivage en empêchant les mulots de sauter par-dessus. Evidemment, c'était un adulte qui démaillait le filet et triait le poisson. Les mulots en bon état étaient vendus, les autres étaient distribués par les enfants dans tout le village.

Pour ceux qui étaient assez loin de la mer, la pêche en rivière se réduisait à la vermée : des vers de terre étaient enfilés sur un fil, qu'on mettait en paquet, et qu'on lançait dans l'eau au bout d'une ficelle. Il fallait être assez adroit pour tirer d'un coup sec sur la ficelle dès qu'une anguille y mordait.

LE TISSAGE

Le tissage fut pendant des siècles la richesse de Plougastel, comme d'ailleurs de la Bretagne toute entière. A partir du quinzième siècle, l'industrie locale de la toile se développa, à cause de l'insuffisance de la production agricole. Elle fut très prospère au dix-septième siècle, mais au début du dix-huitième siècle elle entra en décadence.

Le lin était alors le principal textile cultivé à Plougastel, mais il exigeait beaucoup de temps et un outillage varié.

Il fallait d'abord arracher le lin à la main, puis l'égrener en le frottant sur un peigne, planté sur un chevalet. On recueillait les graines sur un drap étendu au-dessous, on les séchait, les vannait, les criblait, et on les mettait dans des petits barils pour les vendre ou les conserver comme semence.

Les tiges, placées en bottes dans des grandes cuves remplies d'eau, appelées routoirs, étaient laissées rouir pendant une semaine. Après, il fallait les étendre sur un pré pour qu'elles soient bien blanches.

Puis on les broyait à l'aide d'une braie et on les faisait passer et repasser sur le tranchant d'une planche effilée pour les assouplir. Ensuite on les peignait pour débarrasser le lin des impuretés adhérant aux fils.

Après cela, les femmes, à leurs moments perdus, filaient ces fils au rouet et au fuseau et les dévidaient avant de les teindre, s'il le fallait.

Ensuite on tissait le lin. Le métier à tisser qui existait à Plougastel était un vieux métier primitif, en chêne ou en frêne. La traverse derrière le tisserand s'appelait « ar c'houlour », en face de lui « ar brid stern », et le bloc central était « ar feur », où la navette se lançait à la main. Les lisses étaient en fil de lin et le peigne en acier. Le dévidoir, doublé du rouet était « ar c'har neza », le char à filer. Ce métier était souvent placé dans une petite maison, attenant à celle du paysan, et l'on engageait des domestiques pour filer le lin. Les inventaires sont éloquents à ce sujet et beaucoup de paysans avaient de véritables fortunes en lin et en matériel.

« Malgré la richesse des fabricants de toile, dit Cambry en 1794, (les ouvriers) sont aussi très mal logés et se nourrissent aussi mal que dans le reste du Finistère. La fortune des fabricants de toile dans le district que je parcours est telle qu'il n'est pas rare d'y faire des inventaires de cent à deux cents mille livres. »

La toile de Plougastel était de qualité, blanche, propre à faire des chemises, des serviettes, des mouchoirs, des draps. On la portait à Landerneau pour l'expédier vers Cadix, San Lucar, la Hollande ou l'Angleterre. Chaque mardi se tenait à Landerneau un marché de la toile. On apposait sur chaque pièce un sceau qui garantissait certaines normes comme la longueur et la laize, ainsi que la qualité, et cette garantie était très sérieuse et reconnue dans toute l'Europe. Un droit, au profit du Duc de Rohan, était perçu à cette occasion. Plus tard, après la Révolution, ce fut à Landivisiau qu'avait lieu le marché de la toile. Vers 1820, les porteurs ayant comme insigne une plaque de cuivre percevaient un droit de cinq centimes par pièce de soixante et un mètres de toile, que mesurait un préposé.

Les Irlandais, fuyant la persécution religieuse, arrivèrent en Bretagne surtout au dix-huitième siècle et se répartirent dans la région où ils eurent une importance considérable sur le développement de l'industrie de la toile. Il y en eut à Plougastel (*). On les appelait « Ar Morc'hou »,

(*) Extrait du livre d'Etat Civil 1684-1692 :

« Le corps de François ARMSTRONG Irlandais de la paroisse de CARRIGALIN a été enterré dans le cimetière de cette paroisse de Plougastel-Daoulas le quatrième jour de may de l'an mil six cent quatre vingt dix. »

Michel PIRTOU, prêtre-curé.

du nom du prêtre irlandais qui sillonnait la région pour s'occuper de ses compatriotes.

On ne fabriquait pas que de la toile de lin à Plougastel. On y faisait également, la toile « rapparon », espèce de tissu assez dur, propre à faire des sacs, des « bernés », des « linceuls » pour vanner le blé. Grâce à l'élevage de quelques moutons, on y tissait aussi la berlinge, « ar belinjé », destiné à la confection des costumes masculins, en laine et lin mélangés. C'était une espèce de drap grossier, très solide, presque inusable, généralement brun, mais aussi blanc pour les vêtements du dessus, qu'on foulait au moulin à foulon de KERGOFF ou de VILNEVE.

Il ne faut pas oublier le « pillpous », étoffe mi-laine qui servait à faire le tablier des femmes. C'était un tissu spécial au pays, qui se composait de deux parties, la chaîne et la trame : la chaîne, en fil filé à la main, recevait sur le métier même, à l'aide de brosses d'encollage, une teinte bleu-clair; la trame, toujours en laine de toison ou en vieille laine effilée, qui une fois teintée était cardée et filée à la main, et tissée avec deux navettes (deux trames de laine contre une trame de fil). Les laines de toison étaient utilisées pour les tabliers de fête, la vieille laine pour les tabliers de travail. Le résultat en était splendide.

Les dernières personnes qui firent du « pillpous » à Plougastel étaient des « Seur », sortes de tertiaires, vivant dans le monde, mais suivant une règle. Elles portaient la coiffe dépliée pour aller à la messe, et par-dessus mettaient une espèce de voile qui recouvrait les épaules. Un grand chapelet pendait à leur côté.

Lorsque les fraises apparurent à Plougastel, le manque de place et de temps fit diminuer le lin, mais on allait s'approvisionner en fil de lin tissé à la main, principalement à la foire du Folgoët, la veille du pardon, le 7 septembre.

On ne tissait pas de toile de chanvre à Plougastel, mais on vendait les fils à la manufacture de toile à voile de Brest. On s'en servait aussi pour faire des filets de pêche.

*
**

L'âge d'or des tissages eut lieu au dix-septième siècle. Mais Colbert leur porta un coup fatal. Dans le but de relever la draperie française assez mal en point, il établit des taxes sur les draps étrangers parvenant en France. Les Bretons achetaient des serges anglaises contre des pièces de toile du pays. En 1687, l'entrée des draperies anglaises fut interdite. Ensuite ce furent les guerres de la Ligue d'Augsbourg (1686-1697) qui coupèrent tout rapport avec l'Angleterre, qui s'adressa désormais à la Hollande, jadis tributaire de la Bretagne. Puis la guerre de succession d'Espagne (1701-1713) supprima définitivement un des gros débouchés de la toile bretonne. Vers 1735, il y eut un redressement, mais, en 1770, fut supprimé le privilège d'exporter et de commercer avec les colonies. Puis les troubles de la Révolution et la suppression de la marque établie par Colbert laissèrent libres la concurrence et la fraude, et au dix-neuvième siècle ce fut une décadence rapide. Mais il y avait encore, au début de ce siècle, quelques métiers à tisser qui fonctionnaient à Plougastel.

LE COSTUME DE PLOUGASTEL

Le costume de Plougastel a toujours posé une énigme aux ethnologues. Il ne s'apparente que d'assez loin au costume des paroisses environnantes parce qu'il a gardé, surtout dans l'habillement des femmes, un certain archaïsme.

*
**

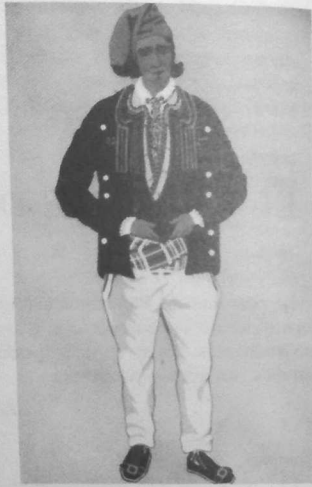
Hommes

Les modes vestimentaires ne sont entrées que très progressivement en Bretagne. On a dû porter longtemps à Plougastel l'espèce de robe de lin ou de bure s'arrêtant plus bas que le genou que l'on voit à la statue du pauvre de Saint-Yves à Saint-Adrien, sûrement jusqu'au xvii^e siècle, époque à laquelle le clergé, trouvant ce vêtement peu convenable, les paysans mirent un bouton entre les deux jambes et rapidement cette jupe se transforma en culotte. C'était pourtant un reste d'habillement celtique, qui ressemblait beaucoup au kilt des Ecosais ou des Irlandais...

Au dix-huitième siècle, le costume masculin est très coloré. François Kervella, mort en 1784, avait porté une camisole violette, une chemise de toile, un habit de coton rouge, des bas de lin ou de berlinge, des souliers, un turban rayé autour de la taille, un chapeau. Il avait également un pantalon de berlinge brun, un habit de drap de Vire brun, une culotte de toile de lin, un bonnet. Par-dessus son habit, il mettait un manteau de drap bleu.



Costume d'homme, 1830.



Costume d'homme du début du xx^e siècle (le premier gilet est devenu la veste du dessus).

D'autres hommes portaient des justaucorps en serge de Normandie ou de Paris.

Le costume habituel était rouge brique composé d'une sorte de jaquette Louis XV à longue basque, appelée « rokedenn », sous laquelle s'étagaient les gilets et d'une culotte courte et bouffante, le « bragou braz », serrée aux genoux par une cordelière terminée par des glands de laine. Celui-ci était maintenu à la ceinture par une longue cheville de bois, « an ibil beuz », passée dans deux boutonnières. Des guêtres de drap enserraient les jambes; la tête était coiffée d'un bonnet rouge, « boned jiliji » ou « silésie », qui, retombant sur l'épaule, recouvrait en partie les cheveux que l'on portait très longs.

Un costume de marié au dix-huitième siècle était entièrement amarante, guêtres comprises, sauf les gilets, blancs bordés de bleu, et vert bordés de jaune. La ceinture était à carreaux rouges; de la culotte serrée aux genoux tombait un flot de dentelle, et avec cela, on portait un grand feutre noir.

Il y eut peu de changement au dix-neuvième siècle. La « rokedenn » fut remplacée par le « porpant » un peu plus court, bordeaux ou noir, dont le dos affectait vaguement la forme d'un gouvernail. Les revers étaient garnis d'un triple rang de petits boutons recouverts de poils de chèvre multicolores, verts, violets et rouges. Les bas des manches étaient agrémentés d'un plissé de dentelle.

Au-dessous, les gilets étaient de couleurs différentes : verts, blancs, bleus, rouges, ornés de broderie jaune, bleue, rouge, violette, s'étaient jusqu'à sept parfois selon la fortune de la personne.

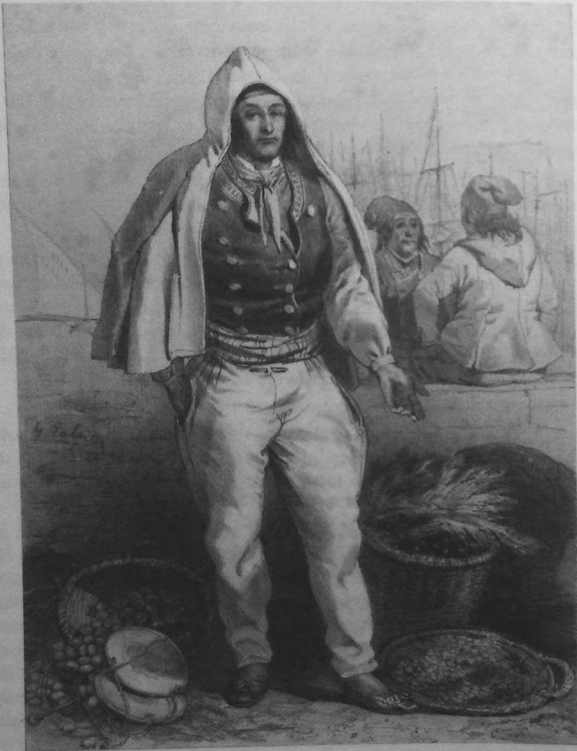
Au lieu du bonnet rouge, on portait, avec le « porpant », un feutre noir aux larges bords, maintenus relevés par des cordonnets de soie, orné d'une étroite guirlande de chenilles bariolées. On mettait une ceinture de coton à carreaux rouges et blancs, qui cachait « an ibil beuz ». On commença à porter la cravate, qui au début était un fichu à fleurs, noué autour du cou sous le col de la chemise.

On continuait à mettre le « bragou braz » pour les cérémonies.

Pour le travail, on avait le capuchon, « kabig gwenn », fait en toile du pays, piquée et matelassée, dont le dos affectait la forme du « porpant ». Avec celui-ci, on mettait un ou deux gilets, mais on avait le pantalon blanc de toile.

Puis, le « porpant » fut définitivement abandonné vers 1900, et ce fut le premier gilet du dessous qui devint le vêtement principal, le « jiletenn war c'horre ». C'est une veste droite et courte mais très ample qui n'a ni col, ni revers, ni poches extérieures. Il est muni, sur le devant, de six doubles rangs de boutons et de boutonnières; pourtant il se boutonne rarement sauf dans certains cas notamment pour aller à confesse, ou pour déclarer un décès, et encore seulement les deux derniers boutons. Le dos du « jiletenn » est droit, d'une seule pièce, sans couture; au milieu du bas se trouve une entaille triangulaire recouverte en forme d'éteignoir.

Sous le « jiletenn », se portent deux ou trois gilets (actuellement un seul), « ar jiletennou dindan » de même coupe mais sans manches, de couleur différente et garnis également de boutons. Largement ouverts sur le haut, ils débordent les uns sur les autres et sont en partie recou-



verts par le turban, « ar gouriz » — large ceinture de cotonnade bleue à carreaux, ou bleu-clair, qui s'enroule autour du corps.

Le pantalon est en drap noir, en été en cotonnade blanche, très étroit à la cheville et ample aux hanches, pourvu sur le côté de poches béantes, avec une braguette sans bouton.

Le chapeau est un feutre poilu à grands bords avec un large ruban de velours, retenu par une boucle d'argent, et qui tombe derrière le dos. On dit que « le Breton ne se découvre que devant Dieu et devant la mort ».

L'habillement ordinaire est le jiletenn bleu à boutons d'os blanc avec des broderies et un gilet noir ou violet et un gilet blanc. La cravate est noire, le turban de flanelle bleue.

Le costume de cérémonie se compose d'un jiletenn de drap violet-rouge, le « mouk Plougastell » garni de boutons de métal blanc ou doré, avec des broderies serrées de soie verte et jaune, où figurent les initiales du propriétaire. Les boutonnieres sont de soie verte. Le premier gilet (seul porté actuellement) est en drap vert, « gwer Plougastell », le second en drap rouge et le troisième en flanelle blanche. Le turban bleu est rayé de blanc. Autour du cou est une cravate de soie brodée d'or et d'argent avec des fleurs multicolores, dont la couleur est toujours assortie au gilet.

Au travail, les hommes portent la vareuse, espèce de marinière de drap foncé, brodée ton sur ton. Comme coiffure, l'on met le grand béret; une chemise blanche à fleurs bleues ou à carreaux complète le costume de travail ou de voyage.

La corporation des meuniers portait un costume de couleur spéciale : le bleu meunier « glaz miliner » avec un gilet blanc.

Les jeunes hommes, après leur mariage, portaient encore le costume mauve pour le baptême de leur premier enfant. Après, ils étaient condamnés au gilet bleu s'assombrissant au fil des années, et était presque bleu noir pour les deuils.

H. Baudrillart écrivait en 1884 : « Leur costume, riche et orné, leur air mâle et ferme, leur tenue parfaite, donnait à ces chefs de culture l'apparence de chefs de clans; la franchise et la gravité de leur langage

ne démentaient pas cette apparence, en même temps que la parfaite netteté de leurs réponses attestait leurs connaissances spéciales et leur sûreté de jugement. Le costume est sans doute étranger à ces qualités d'ordre intellectuel ou moral, mais il les relève et peut-être contribue-t-il à les soutenir ».

*
**

Femmes

Il est vraisemblable que le costume féminin a très peu évolué depuis le seizième siècle. A l'époque, la coiffe devait être semblable à celle de l'île de Sein, ou plutôt au « kapod du » que portent encore quelques femmes de Loperhet. Elle était de lin pour les cérémonies et de cotonnade pour le travail.



Au dix-huitième siècle, Jeanne Gourmelon possédait : un manteau noir, une cape de bouraran noir, deux camisoles de serge l'une violette et l'autre bleue, une jupe bleue, l'autre rouge, plusieurs tabliers, dix

mouchoirs, que l'on portait autour du cou, et plusieurs coiffes. Celles-ci étaient alors très grandes avec les ailes pendantes.

Au dix-neuvième siècle, on commença à replier les ailes de la coiffe sur le fond. Elles étaient très longues et arrivaient, une fois repliées, largement aux omoplates.

Les femmes portaient un épais jupon de molleton bleu, puis une jupe de drap noir, bleu foncé ou mauve dont le bas était garni de ganse jaune; il n'était pas rare de voir des femmes avec plusieurs Jupons étagés. Puis un tablier de « pilpous » — tissu local, très beau, de couleur vive, bleu, rouge ou vert.

Elles avaient aussi, les unes sur les autres, trois camisoles ou « saë-noz » à manches de couleur différente rouge, verte, bleue, violette ou noire et des fausses manches. Le « krapoz » se portait par dessus, c'est un corselet à « kilhog » (coq), bleu, rouge, violet, vert ou noir.

Pour couronner le tout, un mouchoir ou fichu bleu ou rouge imprimé, d'où sortait le col de la chemise bordée de dentelle.

Le costume s'allégera au vingtième siècle. On se contenta d'une camisole ou « saë-noz », d'un « krapoz » et d'une jupe, « al lostenn ».

Pour les cérémonies, la jupe était violette. Le « krapoz » était d'une autre couleur que le corps et que les manches de la « saë-noz ».

Par exemple : si le « krapoz » était bleu, on avait une « saë-noz » violette ou rouge à manches vertes. S'il était vert ou noir, le corps de la camisole était bleu et les manches violettes.

A certaines occasions, l'on mettait, par-dessus le « krapoz », un « hivizen » à trois coqs. Les jeunes filles qui portaient la statue de la Vierge étaient habillées de blanc.

La coiffe se rapetissa; mais pour les processions et les mariages, on la portait les ailes dépliées, parfois en dentelle.

Cette coiffe est la partie la plus originale du costume Plougastel.

Elle recouvre une sous-coiffe, dite « taledenn », qui a les rubans blancs, et un bonnet de coton avec une pièce de zinc, dit « boned bleo » qui porte les rubans de couleur. Les cheveux sont maintenus au moyen d'un ruban, appelé « talgenn ». La coiffe, elle-même, est

composée de deux pièces cousues ensemble : le fond, « ar gern », recouvrant l'arrière de la tête, plissé, et une autre partie, « ar c'hoef », qui recouvre le dessus de la tête. Elle est attachée à la « taledenn » par des épingles.



Les femmes de Plougastel, à la maison, ne portent que la sous-coiffe ou taledenn; elles ne mettent la coiffe que pour venir au bourg.

Pour le deuil, la coiffe est en coton et non amidonnée. Les ailes en sont déployées lorsque le défunt est un parent proche. Le manteau de deuil — le « kapod » — est noir, sans velours, en grain de lime, arrivant aux genoux et il a une espèce de visière assez étrange.

Comme vêtement de pluie, les femmes portent un vêtement assez similaire mais en drap.

Après la guerre de 1914, où les morts furent si nombreux, les femmes gardèrent exactement les mêmes pièces du costume, mais tout noir. Les seules taches de couleur sont le « kilhog » du « krapoz », mauve, et le mouchoir de cou à carreaux bleus pour les femmes mariées et à fleurs blanches sur fond bleu pour les jeunes filles. Le col est un mince liséré blanc qui sort à peine du fichu.

Le costume des cérémonies religieuses est en velours noir, mais rebrodé de perles avec un mouchoir de dentelle, ce qui en fait une pièce magnifique.

**

Enjants

Les costumes de baptême était une véritable merveille. Le bébé était emmaillotté de coton recouvert d'un cache-lange de dentelle où étaient fixés, à l'endroit qui devait recouvrir le ventre du nouveau-né, d'une série de nœuds de ruban bleu-clair, perlé, dont l'assemblage formait un M majuscule. Les enfants étaient, en effet, voués à la Vierge. A



même la peau, le nourrisson avait une brassière de toile, brodée dans un coin d'un M, garnie de dentelle qui se rabattait sur une brassière de laine, bordée de bleu-clair, recouverte d'un bavoir de soie brochée, bleu-clair, perlé, où figurait également un M majuscule. Le riche bonnet perlé à trois pièces était également en soie bleu-clair. Un ruban



Bébé de Plougastel, enveloppé de ses langes, fixés par des « lurennoù », rubans de couleur. La nourrice porte une coiffe en cours d'évolution, plus petite qu'au XIX^e siècle, mais beaucoup plus grande que la coiffe actuelle.



Petites filles en costume de communicantes.

à pampilles d'argent ou « seizenn » était enroulé autour du corps du bébé et remplaçait les épingles. La nourrice qui portait l'enfant le recouvrait d'un châle de laine blanc, couvert d'une pièce de dentelle.

Pour le « kas-kouign » remise des cadeaux au bébé, celui-ci était habillé de rouge.

Lorsqu'il commençait à marcher, le jeune enfant était habillé d'une robe à manches bleu-clair appelée « saë ». Les jours de fête, cette robe était brodée. Sur le devant, un bavoir de soie brochée recouvrait les deux pointes du mouchoir ou fichu, également en soie brochée. Un tablier sans piécette et un bonnet à trois pièces perlé complétaient l'habillement.

Vers cinq ou six ans, la petite fille conservait le bonnet, mais on mettait un chapeau au petit garçon qui gardait le reste du costume de bébé.

Vers six ans, le petit garçon était habillé comme son père; mais, pour tous les jours, il portait seulement le gilet bleu sur un pull-over blanc ou une chemise à fleurs bleues, et la « kasketten ».

La petite fille, elle, quitte la « saë » pour revêtir la « drogot ». La « drogot » est formée de deux parties : une jupe noire plissée et un haut de toile blanche en corselet, cousus ensemble. Sous la « drogot » se porte la camisole, au corps et aux manches de couleur différente. Le bonnet est identique à celui des bébés, mais différent par la couleur. Le tablier est à piécette.

*
**

La Première Communion

Les garçons sont habillés exactement comme leurs aînés, avec le costume mauve brodé.

Les petites filles sont habillées comme leur mère, mais tout en blanc, avec la coiffe de dentelle dépliée. Elles porteront encore ce costume pour les processions. Mais elles ne seront définitivement habillées comme les femmes que lorsque leur taille et leur apparence le leur permettront; et c'était un grand jour où la jeune fille quittait définitivement son costume d'enfant pour prendre celui d'une adulte.

*
**

Ces costumes, si variés, étaient fabriqués par des femmes, à la différence du reste de la Bretagne où des hommes parcouraient la campagne pour faire des habits. Au début de ce siècle, il n'y avait plus qu'un seul tailleur homme à Plougastel, Fanch ar Prus, qui avait gagné ce sobriquet aux guerres du Second Empire.

Il existait deux sortes d'ouvrières pour les costumes tant masculins que féminins : la couturière proprement dite et la tailleuse. La couturière ne fabriquait que les coiffes, les mouchoirs, les tabliers, les cravates; la tailleuse, elle, faisait les broderies et les grandes pièces du costume, les gilets, les robes et les krapoz, les pantalons. Une de ces tailleuses est restée célèbre pour sa dextérité, Mari-Barba Guennou et ses filles.

*

**

Chaque Plougastellen, pour être toujours propre, devait, dit Charles Le Goffic, avoir cent quarante-quatre coiffes. Une telle abondance de linge nécessitait beaucoup de lessives. Celles-ci n'avaient lieu que deux fois par an : au printemps, généralement pour les Gras, et en automne, après les grands travaux d'été.

Toutes les ménagères se groupaient ensemble, à l'intérieur des villages, pour mener à bien les différentes opérations. De grandes journées de lessive étaient ainsi organisées. On envoyait le linge au lavoir en charrette qui le soir le reprenait pour le ramener à la maison. On avait préparé de l'eau bouillante dans tous les chaudrons; au fond d'une énorme cuve percée au bas de plusieurs trous, on étendait une couche de linge, saupoudrée de cendre tamisée, puis une autre couche et ainsi de suite, et sur chaque rangée on versait un seau d'eau bouillante; l'eau s'écoulait par des rigoles mais était aussitôt récupérée à l'aide d'une espèce de louche, appelée « bogod », et remise sur le tas.

Après avait lieu le rinçage au lavoir. Le linge était à nouveau transporté en charrette. Chaque maîtresse de maison lavait son propre fardeau, mais cela se faisait en commun.

Puis, le linge était mis à sécher sur toutes les haies et ramené à la maison en charrette garnie de paille et recouverte d'une toile.

Le repassage et l'empesage avaient lieu dans chaque famille; seules les coiffes étaient données à repasser aux couturières de coiffes.

*

**

Les sabots étaient fabriqués avec le bois des environs. C'était pour tous les jours de grossiers sabots de bois, que l'on portait avec de la paille dedans. Pour les dimanches, ils étaient recouverts à la partie extérieure, jusqu'au bec, d'un morceau de cuir noir.

Plus anciennement, hommes et femmes portaient des chaussures de feutre de couleur, à semelles de cuir, certaines brodées, assorties au costume, avec une boucle d'argent.

QUELQUES TRADITIONS DE PLOUGASTEL

La famille :

La famille à Plougastel repose sur une stricte hiérarchie où chacun occupe la place qui lui revient. Les vieux, parents des chefs de maison, ont une autorité morale très forte et le Tad-koz n'est jamais interrompu quand il parle. Ce sont les liens avec la tradition, des gens d'expérience que l'on respecte et que l'on vénère. Le chef de famille et sa femme n'ont de pouvoir que matériel, sur la bonne marche de la ferme et de la maison. Bien sûr, les hommes s'occupent des travaux les plus durs, mais le sarclage des fraises, la traite des vaches et les tâches méticuleuses sont réservées aux femmes, ainsi que l'entretien du ménage, la cuisine et les soins de la maison. La grand-mère n'abandonne ses responsabilités à sa bru que progressivement et au bout de quelques années. Il y a, à Plougastel, un certain nombre de célibataires, frères ou sœurs de l'un des conjoints, restés dans la maison paternelle; ils font partie intégrante de la maisonnée et sont, en général, très aimés des enfants. C'est un état de chose considéré comme parfaitement naturel et il arrive que les parents décident dès son jeune âge qu'un tel ne se mariera pas, mais qu'il restera aider la famille, ou bien qu'il entrera dans les ordres. D'ailleurs, ces « paotred yaouank koz », ces vieux jeunes gens, ont leur part dans les bénéfices de l'exploitation. Il arrive que l'on donne à certains des enfants l'occasion de faire des études, les jeunes cultivateurs de Plougastel bacheliers étaient assez nombreux il fut un temps, ou d'acquérir un métier extérieur à la ferme.

Les enfants sont élevés par leur mère et par leurs grands-parents.

ce qui assure une continuité dans la tradition. Mais ils vont librement dans toutes les maisons proches et souvent, un célibataire, un « Tonton », se charge de leur apprendre quelques tours de main. A l'intérieur d'un même village la cohésion et l'entraide sont très importantes.

Le respect, et aussi la tendresse, envers ses grands-parents ou ses parents s'exprime par le vouvoiement, alors qu'on tutoie ses frères et sœurs et ses voisins, au moins jusqu'à l'âge où la décence les fait appeler « mon oncle » ou « ma tante », chose tout à fait relative selon l'âge de l'interlocuteur.

Dans certaines familles, assez aisées, il y a aussi des domestiques. Ce sont généralement des jeunes gens pauvres, qui se placent en attendant leur service militaire. Cela peut être aussi des gens de paroisses avoisinantes : alors, le maître va d'abord chez un cabaretier demander s'il connaît des candidats, puis il se rend ensuite pour les chercher à Hanvec, à Irvillac, ou même dans la montagne. Le contrat se fait à l'année ou au mois. Souvent les domestiques restent dans la même maison, où ils sont complètement adoptés. On trouve aussi des journaliers qui se font embaucher pour la saison des fraises.

Pour être considérée, une famille doit d'abord être de Plougastel, c'est-à-dire posséder ses terres depuis un temps immémorial et vivre dans la paroisse. Evidemment, les plus gros propriétaires et les marchands de fraises jouissent d'un statut privilégié dans la considération de tous. Mais il ne suffit pas d'être riche, il faut aussi être honorable, ce concept recouvrant davantage des qualités pratiques comme le savoir-faire éprouvé, le dévouement, l'absence de dettes, plutôt que la fortune. Le fait d'avoir un prêtre ou une religieuse dans la famille en augmente aussi la respectabilité.

Les gens les plus aisés sont appelés les « Julots ». Ce sont en général de gros producteurs de fraises, qui se marient entre eux et n'ont que peu d'enfants pour ne pas diviser le patrimoine. Autrefois les hommes de ces familles gardaient les cheveux longs, ce qui les faisait surnommer « Bleo-hir ».

La naissance :

Pour être sûres d'accoucher facilement, les femmes se rendaient à Sainte-Marguerite en Logonna-Daoulas où elles faisaient trois fois le

tour de l'église, « gand eur begad dour », avec la bouche pleine d'eau de la fontaine. Ou bien elles priaient sainte Agathe, sainte Barbe, ou mieux santez Gwenn à Saint-Gwenolé, où elles balayaient devant la statue et allumaient un cierge. Sainte Berhed, de Loperhet, était aussi connue pour ses pouvoirs.

La sage-femme, « an amiegez », venait faire son office. C'était une vieille femme du quartier qui s'y connaissait en accouchements, et n'hésitait pas à remodeler elle-même le crâne du nouveau-né. Des voisines venaient l'aider. On s'empressait de cacher un petit croûton de pain dans les vêtements du bébé pour le préserver du mauvais œil.

La nouvelle de la naissance se diffusait très rapidement et les voisins accouraient; les hommes trinquaient, et les femmes avaient le droit à un café et au « gwin tomm » — vin chaud —. Les enfants n'étaient pas admis car « leur nez irait de travers ». La grand-mère veillait le bébé la première nuit, de peur qu'il meure sans baptême.

On baptisait le nourrisson dès le lendemain de sa naissance. Le parrain et la marraine étaient toujours, pour le premier enfant, les grands-parents.

Le cortège, en costume de cérémonie, était composé de la nourrice, « magerez », qui portait le bébé, du père, du parrain, de la marraine et de la famille très proche. On empruntait le « streat an ankou », le même chemin que prendra l'enfant lors de son enterrement.

A l'église, la nourrice portait l'enfant et ne le confiait au parrain et à la marraine qu'au moment de l'onction. Ces derniers devaient réciter le Crédo et, s'ils bafouillaient, l'enfant deviendrait bègue. La marraine remettait au prêtre, pour qu'il le dispose sur la tête du bébé, le « boned dole » — bonnet blanc — qui protégerait le nourrisson de la jaunisse.

Ensuite, venait le « skrab » qui consistait à jeter du haut des marches de la sacristie des dragées, mêlées de pièces, aux gamins et aux pauvres massés devant.

Pendant ce temps, la nourrice allait mettre le bébé sur l'autel du Rosaire, pour le vouer à la Vierge.

Le repas, restreint, avait lieu au bourg dans le restaurant traditionnel de la famille, c'était le « friko badiziant ».

Quelques jours après le baptême, c'était le « gwin tomm » — le vin

chaud —. Toutes les femmes mariées du quartier y étaient admises, pour fêter l'heureux événement. Aux personnes qui n'avaient pas pu se déplacer, la mère faisait porter un peu de soupe au lait. Les hommes n'y étaient pas invités et ne se mêlaient pas aux femmes.

Et il y avait le « kas-kouign », réunion plus intime, pour les gens de la famille où chacun apportait un cadeau, soit une pièce, soit un peu de café, de sucre, ou quelque chose pour l'enfant. On offrait aux visiteurs du café, une omelette, des gâteaux. Le bébé, à cette occasion, était habillé de rouge.

Pour que la mère puisse assister de nouveau à un office religieux, il fallait la cérémonie des relevailles, elle allait « bénir sa tête ». Agenuillée sur le porche de l'église, elle attendait que le prêtre vienne lui ouvrir la porte et l'introduire dans le sanctuaire, en lui imposant l'étole.

Le nourrisson était bien sûr nourri au lait de sa mère. Quand arrivait pour lui l'époque d'avoir quelque aliment solide, on lui faisait de la bouillie de froment : la mère en prenait un peu au bout de son doigt et la mettait dans sa propre bouche, puis la donnait au bébé diluée de salive; ainsi la bouillie devenait à peu près digeste, comme un aliment « prédigéré »; cela s'appelait « rei bapa » ou « paska boued ».

Les enfants qui naissaient avec une ligne bleue entre les sourcils étaient, croyait-on, voués à une mort prochaine : il fallait pour conjurer le « droug Sant Divi » les porter à Dirinon sur le rocher appelé « berceau de saint Divi » et les laver à la fontaine de ce saint. Quand le bébé avait la « toque », c'est-à-dire des croûtes qui se formaient sur le visage ou la tête, on lui faisait boire de la tisane de feuilles de noyer, et on allait en pèlerinage à Saint-Fiacre, dans la presqu'île de Crozon. On apprenait à marcher à l'enfant à la Fontaine-Blanche, à parler avec les gâteaux de Saint-Claude. Si le bébé était très malade, on allait consulter l'oracle de Saint-Langi au Passage. S'il était faible, on l'amenait à la fontaine de Saint Abraham où on le lavait abondamment. On disait que les gens qui étaient nés les pieds en avant avaient le pouvoir de « terri al leac'h », de « casser » le rachitisme. Il y avait une vieille femme au bas du bourg qui était renommée pour son pouvoir : elle restait à jeun quand elle devait opérer, puis avec son doigt mouillé de salive frottait cinq fois de suite en croix les hanches de l'enfant et le « pluenn ar stomok », le sternum, en murmurant des prières.

L'enfance :

Les bébés étaient l'objet de l'admiration et des soins de toute la famille. Il était très dangereux de faire passer un nourrisson par-dessus une table, car il deviendrait rachitique et pourrait mourir. Si, par malheur, cela se produisait, il fallait aussitôt le faire repasser en sens inverse pour conjurer le sort. Il restait emmailloté serré pendant très longtemps, mais plus tard on le faisait jouer avec une cuiller et lui parler, « eul loa da goazeal », ou sauter sur les genoux avec différentes chansonnettes. Le père, ou parfois le grand-père, avait une autorité indiscutable, c'est lui qui châtiât. On menaçait les enfants de la Gwrac'h (sorcière), du Loper-noz (frappeur de nuit) ou bien des Paotred ar Sabad (gens du sabbat, sorciers). On leur interdisait de regarder trop longtemps la lune et le bonhomme qu'il y a dedans, de s'attarder devant un miroir... La mère, et surtout la grand-mère, leur racontaient des histoires et leur faisaient découvrir toute chose. Aux pardons, on leur achetait quelque jouet, une trompette, un moulin en papier, ou surtout une « dizenez », sorte de chapelet de Rumengol que l'on mettait autour du cou. Les poupées étaient en chiffons, mais on s'amusait également à tailler et à habiller des betteraves. Les filles avaient un ménage de vaisselle cassée, avec lequel elles jouaient des journées entières à « c'hoari titig ».

Plus tard, quand ils allaient à l'école, les enfants faisaient des jeux dansés et des rondes. Les filles jouaient « kraonennig » avec des noix, ou « troadig kamm », à la marelle. Les garçons eux s'amusèrent à « maoutig dall », colin-maillard, à « paka-paka », la biche, aux cannettes (billes), à « lamm ar maout », saute-mouton, à moins que ce ne soit à la toupie ou au « siforc'hell », espèce de seringue faite avec du sureau. Un jeu particulier était le « choari gaorig » : on mettait à terre trois branches de saule en disposant leur base en triangle pour que la fourche ainsi faite soit solide; un enfant passait un bâton sous la fourche et la lançait en l'air et tous les autres se précipitaient pour la rattraper avant qu'elle ne touche le sol; celui qui l'avait obtenu le droit de la relancer. Il y avait aussi le « baz-iod », où deux gars, les pieds joints, essayaient mutuellement de se soulever au moyen du bâton à bouillie. Certains garnements creusaient une betterave, avec

des yeux et une bouche, y mettaient une bougie pour aller faire peur, la nuit, aux personnes particulièrement sensibles du quartier...

Bien sûr, les enfants aidaient de leur mieux aux travaux de la ferme et de la maison. C'est eux qui, souvent, gardaient les vaches, sarclaient et mettaient du papier cellophane sur les paniers de fraises.

La Communion Solennelle :

Il y avait une première communion, renouvelée les deux années suivantes. La retraite précédant la cérémonie durait trois jours, pendant lesquels on entendait gronder, tonitruer ou rassurer un prédicateur venu de l'extérieur. Pendant les récréations, les enfants jouaient ensemble, les garçons aux billes ou à « lamm ar maout » (saute-mouton), les filles à « maoutig-da! » (colin-maillard), à « troadig-kamm » (la marelle) ou encore à « c'hoari kraonennig » : des noix étaient disposées en ligne dans un rectangle et les fillettes, à tour de rôle, tâchaient de les en sortir en lançant d'autres noix; chacune gardait les noix qu'elle avait sorties et celle qui en avait le plus gagnait la partie.

Le jour de la cérémonie, tout le monde devait être au bourg pour la messe de communion à sept heures, puis assister à la grand-messe de dix heures. Les communiants portaient les beaux habits de circonstance, les garçons le costume mauve, les filles l'habit blanc et la coiffe de dentelle. A midi, avait lieu le repas dans un restaurant du bourg, où en dehors des parents, n'étaient invités que le parrain et la marraine. Puis à trois heures, la procession s'ébranlait pour la Fontaine-Blanche, où l'on disait les Vêpres, et l'on regagnait le bourg pour une dernière bénédiction.

En dehors de la joie de la première communion, cette cérémonie était une espèce de changement d'état, les enfants deviennent des adolescents et commencent à prendre des responsabilités d'homme ou de femme, ce qui d'ailleurs était marqué par un changement définitif de costume.

Le Mariage :

Plougastel était célèbre pour ses mariages collectifs : dix, trente parfois cinquante le même jour, à la même heure. Ils avaient lieu le mardi qui suit l'Épiphanie, le mardi de Pâques et le mardi avant Noël.

Le choix du conjoint posait un certain nombre de problèmes; il fallait, d'abord, qu'il soit du même rang et de Plougastel bien sûr, autant que possible du même quartier, comme à l'Armor, où l'on conseillait de ne pas se marier au-delà de KROAZIOU-ROUZ.



Les parents essayaient, par les couturières, les voisins et surtout les cabaretiers, de se renseigner sur le parti possible envisagé. Si tout était bon, ils chargeaient un « baz-valan », qui veut dire bâton de genêt, d'aller faire la demande. C'était beaucoup plus facile, au cas où la démarche ne réussissait pas, de dire que le « baz-valan » avait agi à l'insu des parents; si personne n'était dupe, l'honneur était sauf.

Les « baz-valan », gens mariés, allaient de nuit trouver les parents de la future ou du futur, en prenant grand soin de ne pas être vus. Ils parlaient de la pluie et du beau temps et glissaient dans la conversation qu'ils étaient venus pour le fils ou la fille. Le père faisait semblant de s'étonner, s'il répondait « on verra », il était inutile d'insister; si on offrait du café aux « baz-valan », la demande était accordée.

Quelque temps après, et deux dimanches de rang, les familles se rendaient visite, ce qui permettait de voir la ferme, et surtout aux deux fiancés de se rencontrer s'ils ne se connaissaient pas. On montrait tout dans la maison, même parfois des choses empruntées aux voisins pour la circonstance, cela s'appelait « ar weladenn ».

Quinze jours avant le mariage avait lieu « an akord » — les fiançailles —. Autrefois, dit-on, le jeune homme et la jeune fille s'asseyaient à table, à côté l'un de l'autre avec leurs parents. Ils n'avaient qu'un seul couteau et un seul verre. Ils étaient considérés comme unis après avoir bu dans le même verre.

Il y avait aussi une cérémonie religieuse; mais dernièrement, tous prenaient un repas en commun dans le restaurant attiré de l'un d'eux et ensuite on se rendait chez le notaire, qui dressait un projet de contrat, signé la veille du mariage. Puis, on allait inscrire les bans à l'église et à la mairie.

Les fiancés ne se donnaient ni le bras, ni la main, et encore moins s'embrassaient : cela ne leur serait même pas venu à l'esprit. Ils marchaient respectueusement l'un à côté de l'autre, sans se toucher. Il est vrai que beaucoup d'entre eux se connaissaient à peine...

Les invitations au mariage se faisaient entre-temps, sauf le vendredi, car c'était très mal vu. On offrait à manger et à boire aux fiancés dans chaque maison où ils allaient, ce qui était une rude épreuve pour leur estomac. Puis, il fallait appareiller les invités du cortège en ménageant les susceptibilités, et en tenant compte des futurs mariages possibles.

La veille du mariage religieux, on allait à la mairie pour la formalité du mariage civil (*), puis chez le notaire. La jeune fille allait également acheter sa fleur d'oranger. Puis, les sonneurs, ou l'accordéoniste, arrivaient et la veillée commençait. Autrefois, les familles préparaient les repas et dressaient les tables dans l'aire à battre; mais, actuellement, les repas se font dans les restaurants du bourg.

Le matin de la noce, le fiancé, accompagné des jeunes du cortège, allait chercher la mariée en char-à-banc décoré de rubans. La famille

(*) On dit qu'en 1895, il y eut quarante-six couples de mariés à se présenter à la mairie le même jour et que le maire n'arrivant pas à les marier tous, il lui fallut continuer le lendemain.

de la mariée offrait à boire et à manger; les fiancés, eux, restaient à jeun pour pouvoir communier.

Au départ de la maison, les voisins tiraient des coups de fusil; autrefois, dit-on, on tirait dans des outres pleines de sang de cochon.

Pour empêcher la mariée de sortir du village, on avait barré la route d'une guirlande de fleurs que la jeune fille devait couper pour passer, en distribuant des friandises aux femmes qui tenaient le ruban.

Au bourg, les invités revêtaient leur costume de cérémonie.

Le jeune homme est conduit à l'autel par sa marraine ou par sa mère, la jeune fille par son parrain ou par son père. Ceux-ci s'appellent « ar renerien ».

En sortant de l'église, il y avait la gavotte sur la place, puis tout le monde se rendait à l'hospice pour y chanter le Magnificat et redanser dans la cour (ou à l'école Sainte-Anne).

Ensuite, tout le monde se dispersait dans les cafés du bourg. Les cavaliers offraient à leur cavalière une bague en argent blanc ou un bouquet de fleurs artificielles.

Alors commençait le repas de noce. Autrefois, les invités se partageaient entre les restaurants du jeune homme et celui de la jeune fille, ceux-ci mangeant dans le restaurant de celui qui allait quitter la maison paternelle. On ne mettait pas d'assiette, les invités mangeaient sur leur pain et apportaient une cuillère; celle-ci était en bois, que les hommes taillaient et incrustaient d'étain, de cire de couleur et décoraient de verroterie. Il était de bon ton d'en offrir une à sa cavalière. Entre les deux guerres, cependant, chacun avait son assiette et son couvert.

Après ce solide repas (on en sortait à six heures du soir) agrémenté de chansons et de plaisanteries, une personne de chaque famille passait dans les rangs avec un panier et chacun mettait un morceau de pain dans l'un ou dans l'autre, pour que les parents puissent connaître le nombre de leurs invités et se partager les frais. Puis, on récitait les Grâces et les prières des morts.

On n'oubliait jamais ceux qui étaient restés à la maison et on leur apportait un morceau du far ou du gâteau servi à la noce. Les restau-

rateurs, d'ailleurs, passaient dans les rangs des convives pour distribuer des bouts de papier de soie afin que chacun puisse mettre commodément son « lodenn ar friko » dans sa poche.

La danse commençait vers huit heures, et tout le monde pouvait y venir. Puis, les jeunes allaient raccompagner la nouvelle mariée car celle-ci ne dormait pas avec son époux le premier soir de nocce; elle le dédiait à la Sainte Vierge.

Le second jour des nocces, on revenait au bourg pour le service des morts, puis on mangeait les restes, frits, de la veille. A la fin du repas « ar renerien », c'est-à-dire ceux qui avaient conduit les mariés à l'église, passaient dans les rangs pour présenter le « bara beniget » — pain béni — et on ramassait l'argent qu'on devait donner, en échange, aux nouveaux mariés. Autrefois, la mariée et sa fille d'honneur se plaçaient à la sortie de la salle avec un verre et une bouteille et proposaient à boire à chacun, qui était libre de refuser, mais devait déposer de l'argent dans une corbeille. A nouveau, le bal commençait.

Pendant ce temps, à la maison on préparait la « soubenn al laez » — soupe au lait —. On plaisantait les mariés, on attachait des clochettes un peu partout. La soupe prête, les mariés d'abord et les assistants devaient en boire pendant qu'on chantait la « son soubenn al laez ». Les jeunes mariés se couchaient alors, devant témoins, car le droit celtique exige que des témoins constatent que les mariés dorment ensemble. Pendant ce temps, la danse continuait.

Le troisième jour, c'était le déménagement de celui qui quittait sa maison pour venir habiter chez son conjoint. C'était encore l'occasion de boire, de manger et de rire.

Le dimanche suivant, après la grand-messe, il y avait un repas, c'était la « bragadenn ».

Pour les contrats de mariage, les Plougastels ajoutent une clause spéciale : « la terre et les biens immobiliers reçus en dot par l'une ou l'autre des parties sont mis eux aussi dans la communauté ». Cette clause permet d'apporter les biens immobiliers à la communauté sans qu'il y ait de droit à payer. L'ensemble de la dot des époux se nomme « diskrog ».

En cas de mort de l'un ou l'autre des époux, la belle-famille de celui qui reste hésite à le renvoyer car une partie des terres lui appartient.

Le conjoint qui va habiter chez ses beaux-parents apporte en général de l'argent. Ceci est déclaré dans le contrat et est appelé « an argourou » (*).

Une forme de mariage très couramment pratiqué à Plougastel est la « doubladenn ». Deux frères épousent deux sœurs, ce qui permet des arrangements par la suite et évite des partages.

Les mariés voient leur état changer. L'homme peut devenir fabricant par exemple; mais le nom de famille n'a aucune importance : le jeune homme, s'il habite KEROLLE, sera Job Keroullé et sa femme Tioda Keroullé.

La Mort :

Les Bretons, comme tous les Celtes, ont une intuition et une sensibilité très vives, qui leur fait percevoir ce qui échappe aux rationalistes actuels.

L'idée de la mort est familière aux Plougastels, car pour eux le monde des morts est très proche de celui des vivants. Depuis leur plus tendre enfance, ils sont habitués à cette idée.

Souvent, les défunts se manifestent aux vivants, par exemple pour demander des prières.

Il y a aussi des prémonitions de la mort de quelqu'un. Le signe peut en être une réalité physique et être vu par plusieurs personnes ou alors être adressé à une personne en particulier.

Il y a le comportement anormal d'objets usuels. Par exemple, à Saint-Adrien, où le menuisier qui devait fabriquer des cercueils entendait ses outils remuer dans son atelier lorsque quelqu'un devait mourir dans le quartier. Ceci arrivait également au menuisier du bourg.

(* Les jeunes filles entrant en religion reçoivent également une dot en terre et en argent. La part en terre est alors rachetée par les frères et sœurs restant sur l'exploitation, ce qui vient enrichir « an argourou » de la jeune fille. Ceci a une importance essentielle, car c'est en fonction de la somme d'argent dont elle dispose qu'elle deviendra « sœur de cœur » ou « sœur converse », ce que les Plougastels appellent d'ailleurs « sœur à cochon ».

C'était aussi le « pennbaz » qui se mettait à taper contre les meubles où il était suspendu. Le « goulouenn Keramenn », feu follet que l'on voyait courir dans les marécages près de KERHEUNEUD, était aussi une manifestation considérée comme néfaste. Le vent qui souffle dans les volets d'une façon particulière, comme une flûte, annonce une mort proche.

Quand quelqu'un est près d'expirer, on entend le « karrigel an ankou » — la brouette de la mort — dans les chemins creux. C'était une charrette aux planches disjointes, attelée de deux chevaux, qui venait chercher les moribonds.

Un homme, rentrant du bourg à la nuit tombée, entendait le bruit d'une charrette qui approchait et se dit que son propriétaire n'était pas très soigneux pour ne pas en graisser les roues. Il vit passer à côté de lui l'ombre d'une carriole, mais ne put distinguer dans la nuit noire qui était le conducteur. En arrivant à la maison, il vit tout le monde affolé, son père venait de tomber raide mort.

D'autres personnes entendaient sonner le glas tout proche, alors qu'aucune cloche n'existait dans les environs.

Certains voyaient des linceuls, si quelqu'un mourait sans prière.

La femme d'un marin n'avait pas de nouvelles de son mari depuis une quinzaine de jours et commençait à être inquiète. Par la fenêtre elle vit une vieille femme qui étendait un drap comme pour le faire sécher. Intriguée, elle sortit pour lui demander ce qu'elle faisait, mais l'apparition avait disparu. Elle rentra dans sa maison et vit de nouveau la vieille femme et son drap. Elle pensa que c'était un intersigne et quand le maire vint la prévenir officiellement de la mort de son mari, elle était prête pour recevoir la triste nouvelle.

Le « loper-noz » — frappeur de nuit —, qui venait frapper aux fenêtres, était aussi un messenger de mort.

L'eau qui tombait goutte à goutte, sans que l'on puisse en trouver l'origine, le sang, les bruits de chaîne, étaient également des manifestations de mort.

Une personne, un jour de 1884, se rendait vers KROAZ-KERVERN. Sur la route, elle entendit des sanglots. Elle se précipita vers l'entrée de tous les champs, mais ne vit personne. Elle se moucha et trois gouttes de sang coulèrent de son nez. Quand elle arriva à KROAZ-KERVERN, elle apprit que le bateau de son beau-frère, le « Liberté », avait coulé corps et biens.

An Ankou, personnification de la mort, est, à Plougastel, un personnage vêtu d'un kabig-gwenn, vêtement masculin de pluie, dont la capuche relevée lui recouvre le visage. Mais il a la particularité de traverser les champs sans laisser de traces visibles de son passage.

Lorsqu'une personne est mourante, la famille et tout le voisinage assistent à l'extrême-onction. On prie Notre-Dame de la Fontaine-Blanche et saint Joseph de la délivrer rapidement.

Quand la mort arrive, cessent toutes activités. Ce sont les voisins qui assurent les travaux quotidiens. Les deux plus proches voisins se rendent au bourg pour les formalités et pour chercher la croix. Aussitôt, on fait tinter le glas avec, auparavant, six coups de cloche pour une femme, neuf pour un homme. Le glas sonne aussi à la chapelle du quartier.

On habille complètement le défunt en vêtements de deuil. On recouvre les miroirs pour que « le mort ne se voit pas dedans », on arrête les horloges. Il faut également accrocher un fil noir aux ruches pour ne pas que les abeilles s'en aillent. Pendant tout le temps que le mort est sur les tréteaux, la porte doit rester ouverte, afin que l'âme puisse sortir et aller dire au revoir à tous ceux qu'elle a aimés.

Le corps est disposé en diagonale sur le patafour, à gauche de la cheminée transformée en chapelle ardente par des draps et le « linsier an anaon » — pièce de tissu damassé et bordé de franges. Il a un chapelet entre les doigts croisés, une croix et un chandelier avec une bougie allumée sont posés à côté, avec une soucoupe et un morceau de buis béni pour que les visiteurs puissent « jeter de l'eau bénite ». On amène aussi les tout jeunes enfants pour qu'ils disent au revoir au mort.

La veillée mortuaire a lieu en deux équipes pour que le mort ne reste jamais seul. Dans chaque équipe, il y a un lecteur et une diseuse de prières. Les membres de la première arrivent vers vingt heures. On se recueille et on bavarde jusqu'à vingt-deux heures où ont lieu les prières et les lectures. Puis, on sert un casse-croûte avant que reprennent les prières. La seconde équipe arrive vers minuit, et la veillée reprend comme la première.

Le mort est mis en bière avec ses vêtements de deuil. Les enfants de chœur arrivent, quelqu'un récite le De Profundis et l'on charge le cercueil sur une charrette recouverte d'un drap noir. Les deux porteurs de croix la précèdent, ensuite viennent les hommes en tête et les femmes derrière. On prend le chemin du bourg, il faut nécessairement que la charrette prenne le « streat an ankou » — le même chemin que le défunt a pris le jour de son baptême. Lorsque deux villages proches portent le même nom, comme Kerzivez, par exemple, le cortège s'arrête pour qu'une femme de ce village vienne bénir le corps.

Quelqu'un qui rencontre un enterrement doit respectueusement se signer, se découvrir et rester immobile jusqu'à ce qu'il soit passé; il ne faut pas regarder passer un enterrement en se tenant derrière sa fenêtre, car le mort pourrait se venger.

Un prêtre vient à la rencontre du convoi mortuaire. Toute la famille reste debout pendant le service funèbre, et les hommes proches parents, portent un rat de cave allumé, à la main. Les porteurs de croix et de cercueil versent une offrande pour faire dire un service. Il n'y a pas de condoléances au cimetière. Les gens aspergent le cercueil et s'en vont prier sur leur tombe respective.

Le dimanche suivant, une commémoration est faite à la grand-messe et tous les parents du mort se lèvent pendant qu'on annonce le décès.

Huit jours après, a lieu le service funèbre, après lequel on offre un café à tous les assistants.

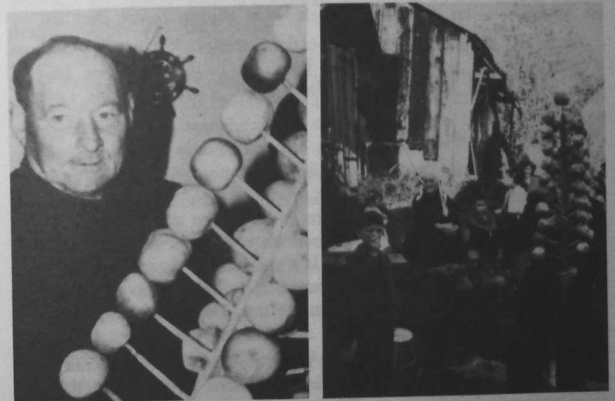
Un an après, a lieu l'autre service, « servij penn ar bloaz », pour lequel à nouveau on offre le café.

On n'oublie jamais de mettre les morts sur le « pedenn sul » — prière prônale — afin que toute l'assistance, à la grand-messe, prie

pour eux. Ils sont également mentionnés dans la prière du soir qui a lieu dans chaque famille. Il y a des pèlerinages obligatoires pour les morts.

Le Breuriez :

Cette division du territoire Plougastel a sa raison d'être dans la cérémonie du « gwezenn an Anaon » — Arbre des Morts.



Elle a lieu le jour de la Toussaint. Les membres d'un même « breuriez » se réunissent, ce jour-là, dans l'après-midi, à la croisée d'un chemin ou mieux dans l'aire à battre de l'adjudicataire du « gwezenn » de l'année précédente. Celui-ci aura été au bourg prendre des petits pains qu'il aura fait bénir par le curé. Chaque famille va chercher son pain, « bara an anaon » — le pain des morts — et laisse en échange une petite somme d'argent. On le partagera le soir, et chacun se signera avant de manger son morceau. La part des absents sera gardée précieusement; si cette part vient à moisir, il est sûr que la vie de l'absent est en danger.

Puis, vient l'adjudication du « gwezenn an Anaon ». C'est une branche de houx ou d'if, de laquelle partent des ramifications régulières. Au bout de chacune est fixée une pomme, la plus belle étant à l'extrémité. L'arbre est mis aux enchères fictives par le dernier adjudicataire, car chaque famille a son tour de rôle pour avoir l'arbre. Chacun s'amuse à faire monter les enchères, et, lorsque le prix est atteint, elles s'arrêtent. L'argent est destiné à faire dire des messes pour les défunts du « breuriez ». Puis un assistant récite les « grasou an Anaon » — les prières des morts — et chacun rentre chez soi.

Autrefois, dit-on, les enchères étaient réelles. L'arbre n'avait pas d'ordre préétabli pour aller d'une famille à l'autre. C'est, en général, ceux qui avaient un mort dans l'année qui s'efforçaient de l'avoir.

Noël et Le Jour de l'An :

De longs mois à l'avance, on choisissait une bûche, la plus belle; et il n'était aucun foyer où ne brûle, le soir de Noël, « l'uteu Nedeleg ». Toute la famille se mettait à genoux, et le doyen des hommes l'aspergeait d'eau bénite avant de la déposer dans l'âtre et faisait dessus une croix avec la pointe d'un couteau. Il n'y avait pas de meilleur talisman pour préserver les maisons du tonnerre, et quand il y avait de l'orage, on remettait la bûche de Noël dans le feu. On mangeait ensuite une petite collation.

Ceux qui allaient au bourg aux « pellgentjou » — messe de minuit — ne rentraient pas chez eux tout de suite, mais se rendaient dans les cafés manger des fouasses. D'ailleurs, les boulangers offraient des fouasses à leurs clients.

Les enfants trouvaient dans la cheminée un petit Jésus en sucre et « eun aval oranjez », une orange, qu'on ne les laissait pas manger tout de suite, mais qu'on gardait quelques jours, en évidence sur la cheminée.

Puis, au nouvel an, les enfants allaient dans les maisons du village et disaient : « eur bloavez mad e zouetan d'eoc'h, iec'hed ha prosperite hag ar baradoz e fin ho puhe » — Je vous souhaite une bonne année, santé et prospérité et le paradis à la fin de votre vie — et on leur donnait quelques sous. Les mendiants faisaient le tour des maisons et chantaient devant la porte jusqu'à ce qu'on leur donne leurs étrennes.

Ensuite, les gens se recevaient en famille, jour après jour, à l'intérieur du même village, pour le « kafe bloaz-neve ».

Le Carême et Pâques :

Le mardi-gras, on mangeait du far et on buvait du cidre; il y avait danse l'après-midi. Après cela, à partir du mercredi des Cendres, on ne voyait plus sur la table ni œufs, ni viande, jusqu'au samedi-saint à midi, où commençaient les réjouissances pascales. Elles étaient exclusivement religieuses, mais le dimanche de Pâques au soir, tout le monde devait manger des œufs.

On distribuait aussi des œufs aux enfants, qui s'amusaient à les faire cuire dans les champs, dans la braise. Ceux qui savaient écrire marquaient les initiales de chacun sur son œuf. Il y avait parfois des plaisanteries, quand on remplaçait un œuf frais par un « vi ato », le vieil œuf qu'on laisse toujours sous la poule pour l'inciter à pondre.

Le lundi de Pâques, beaucoup allaient à Brest visiter le jardin botanique, mais c'était aussi le petit pardon de la Fontaine-Blanche.

Aviel ar Bleuniou :

Le dimanche des Rameaux, il y avait foule à la grand-messe. Les petits enfants étaient habillés de neuf et tous se pressaient à l'église avec leur bouquet de buis ou de laurier. C'était pour entendre l'évangile des Rameaux, long et dialogué. Pendant la lecture, les gens étaient très attentifs au temps qu'il faisait, car ils pouvaient ainsi prévoir la météorologie du reste de l'année.

Après la cérémonie, les gens rentraient chez eux. On mettait un bout de buis béni dans toutes les pièces, les étables et dans chaque champ, ainsi que sur chaque ruche.

On dit que pendant la durée de l'évangile des Rameaux, les Kored et les Viltansou étaient obligés de sortir de terre et d'exposer leurs magnifiques trésors. Il suffisait de jeter dessus son chapelet pour s'en approprier.

Le Quasimodo :

La veille de Quasimodo, les enfants collectaient les poteries hors d'usage, cruches, terrines, vaisselle ébréchée, et les suspendaient à une

corde. Le lendemain, des gars armés de bâtons et les yeux bandés cassaient les pots au hasard, et souvent se faisaient arroser avec l'eau que l'on avait mise dans les pots. « Kazimodo, terri ar podou koz » Quasimodo, casser les vieux pots.

Le 1^{er} Mai :

La nuit précédant le 1^{er} mai, les jeunes gens allaient déposer des branches d'aubépine fleurie aux portes et aux fenêtres des jeunes filles qu'ils aimaient bien. Celles qui étaient un peu volages trouvaient à leur porte une branche sèche où étaient piquées des carottes.

Cette coutume a disparu vers 1930.

Les Rogations :

Les Rogations étaient trois jours de prières pour obtenir les « biens de la terre », de bonnes récoltes et de belles moissons. On parlait de



La procession de St Claude avec les petits saints au bout de bâtons.

très bon matin en procession. Le premier jour on faisait le tour du bourg, en marchant très vite et en chantant les litanies des saints, puis il y avait la Messe. Le second jour on allait toujours en procession jusqu'à la Fontaine-Blanche, et le troisième jusqu'à Saint-Claude. Les fabriciens du quartier de St-Claude offraient aux prêtres à cette occasion, un petit déjeuner amélioré qui était plutôt un repas, en plein air généralement.

Le Charivari :

Lorsqu'un veuf se remariait avec une jeune fille ou une veuve avec un jeune homme, on organisait un charivari.

Cela commençait trois semaines avant la date prévue du mariage. Les jeunes garçons et filles se groupaient sous les fenêtres du couple et faisaient un tintamarre infernal avec tout ce qui pouvait faire du bruit : coquilles Saint-Jacques frottées l'une contre l'autre, korn-boud (*), troncs de chou évidés, casseroles, vieux pots.

Le jour du mariage, c'était encore pire, car on jetait aux époux des objets malodorants; et les jeunes gens étaient très heureux lorsque les parents, en colère, ouvraient la fenêtre pour leur jeter des seaux d'eau.

Le charivari n'avait pas lieu si un veuf épousait une veuve.

Al Leuriou Nevez :

Il fallait refaire une aire à battre environ tous les trente ans, car elle devait être parfaitement lisse pour le battage au fléau.

On annonçait, le dimanche après la grand-messe, qu'il y avait « leur nevez » chez un tel, tel jour.

La veille, une équipe d'hommes bêchait le sol et y déversait de l'argile, puis on faisait piétiner l'aire par les chevaux, si bien que la terre devenait molle sans être boueuse.

Le jour du « leur nevez », les gens se présentaient et se mettaient à danser sur l'aire au « kan an diskán », parfois à l'accordéon. Les

(*) Le korn-boud est soit une corne d'animal, soit un coquillage exotique ramené par quelque marin, où l'on souffle de manière particulière pour qu'il fasse un bruit sourd et qui s'entend très loin. Chacun a un son particulier, aussi s'en sert-on pour appeler les gens de chaque famille qui travaillent aux champs.

Bretons ont la danse dans le sang et ne connaissent pas la fatigue. La danse durait jusqu'à ce que la terre fût complètement battue.

Des concours de danse avaient lieu, et le prix était une « seizenn », parfois c'était un « maout » — un bélier.

L'ouvrage pénible accompli en dansant, et en s'amusant, les gens s'en retournaient chez eux, fiers de leurs vêtements de dimanche tout crottés.

Les Fêtes-Café :

Lorsqu'il n'y avait ni pardon ni réjouissance, les patrons de café d'un même quartier s'entendaient entre eux pour organiser une fête chacun à leur tour. Il y avait des jeux : concours de chant, course en sac, course à l'œuf, etc. et surtout « redadeg ar seizenn » : c'est une course par couples, où le jeune homme donnait à la jeune fille un bout de son « gouriz » (sa ceinture de flanelle) et lui tenant l'autre bout, ils couraient ensemble. Ensuite avait lieu une loterie où l'on gagnait toutes sortes de choses sans valeur.

Puis on dansait au « kan ha diskann » ou à l'accordéon. On faisait des concours de danse où le couple gagnant obtenait une « seizenn », un ruban de soie, que le jeune homme mettait à son chapeau et donnait à la jeune fille quand ils se séparaient.

Ar Peurzorn — la fin du battage :

Le battage du blé devait être rapidement mené à cause de la pluie qui pouvait survenir; il durait une journée ou deux, selon l'importance de la récolte. Jusqu'à la fin du siècle dernier, on battait exclusivement au fléau. « Ar freilh » était une espèce de bâton de bois en deux parties, le manche et le battoir, reliés entre elles par une lanière de cuir. Les gerbes étaient disposées en rangées de sept à huit mètres, en couches superposées, avec les épis dépassant. Les batteurs, une dizaine environ, se répartissaient en deux lignes, face à face. Après un signe de croix, le battage commençait : chaque rangée de batteurs, alternativement, sur un rythme très rapide et parfaitement synchronisé, frappe ensemble puis recule, pendant que l'autre ligne avance à son tour pour battre et ainsi de suite. Chacun lève son fléau trente-sept

fois par minute. Les grains une fois battus étaient piétinés par les enfants et les femmes, qui dansaient dessus pour parfaire le battage. On les mettait ensuite à sécher, on les vannait, puis on les portait dans les coffres à grain au premier étage de la maison. La paille est mise en tas de forme longitudinale, maintenus par de gros cailloux au bout de tresses de paille.

Le « gwiniz du », blé noir, était également battu au fléau, mais il fallait après séparer le grain de l'enveloppe : c'était « an ambleudadeg ». Tout le monde, pieds nus, exécutait des jeux dansés sur les grains, que des personnes ramenaient constamment sous les pieds des danseurs. Le lendemain, on vannait les grains et on les ramassait.

Après les battages avait lieu le « peurzorn », qui constituait une très copieuse collation, servie sur l'aire à battre même, après le travail. Pendant ce repas, il y avait des chants et des danses, c'était une vraie fête où jeunes et vieux se retrouvaient fatigués mais contents.

Le machinisme agricole a peu à peu transformé tout cela.

La Danse à Plougastel :

Les Plougastels ont toujours aimé passionnément la danse. Déjà au temps du Père Maunoir, ils étaient tellement accaparés par l'idée de la danse, que celui-ci avait beau prêcher et tempêter, cela ne servait à rien. La récolte du chanvre se faisait « au milieu des danses qu'animaient encore le son des hautbois et des flûtes ». Plus loin il dit : « En plusieurs lieux de la paroisse on avait coutume de se réunir la nuit pour danser. Les jeunes gens et les jeunes filles s'y rendaient d'une lieue à la ronde, et cela la veille et le lendemain des jours de dimanche et fête, pendant la moitié de l'année. Dans ces assemblées, les jeunes gens, loin des yeux de leurs parents, se livraient à des divertissements les plus dangereux pour les mœurs; c'est ainsi que les jeunes gens s'amusaient par exemple à attirer à part les jeunes filles sous prétexte de les entendre en confession. Non contents de ces débauches nocturnes, ils passaient les journées des dimanches et fêtes en danses, et les jours de la semaine, ils chantaient pendant leur travail des chansons obscènes. » On dansait à l'époque même dans les chapelles et les églises la veille du pardon.

Le « red an dro », c'est ainsi que l'on appelait la danse, est beaucoup plus antique et la façon de danser des Plougastels est archaïque à bien des aspects.

L'occasion naturelle de la danse était le mariage : quand on allait chercher la mariée, à la sortie de l'église (où dit-on, anciennement, le prêtre menait la danse avec la mariée), à l'hospice ou à l'école Sainte-Anne, après l'office, avant, pendant et après le repas, le second et le troisième jour des noces. On dit que beaucoup de mariés se couchaient pour la cérémonie de la soupe au lait, mais se relevaient aussitôt pour aller danser jusque tard dans la nuit.

Pour les grandes journées, « an deveziou braz », pour le « radenna-deg », la coupe de fougères, pour le nettoyage des plants de fraisiers, le « peurzorn », la fin du battage, le rude labeur se terminait par des danses. Les « leuriou-nevez » y étaient exclusivement consacrés, ainsi que l'après-midi du mardi gras. Les pardons et les grandes foires étaient également l'occasion de s'amuser ainsi que les fêtes-café.

A Plougastel, une « abadenn » se compose de deux parties : le « red an dro » (gavotte) et « an dro » (le bal-jabadao) [*]. La gavotte part du pied droit (à la différence de celle des autres terroirs bretons). Les temps 1 et 8 sont très vigoureux et le changement de pas en 5-6 est remplacé par un appui continu. Elle a pourtant la même origine que celle des montagnes, mais des modifications continues et successives, dues sans doute au particularisme des Plougastels, en ont changé la forme d'appuis et le style.

Le bal-jabadao est fort simple : le cercle des danseurs tourne indéfiniment dans le sens des aiguilles d'une montre, avec deux parties : l'une marchée et l'autre dansée sur le pas de gavotte. Il peut être aussi une ronde avant-arrière avec une partie marchée. Mais si « an dro » est restée la seconde partie nécessaire de « l'abadenn », des variations personnelles sont survenues, des bals à deux, des interférences de jeux dansés, ce qui a fait ainsi beaucoup de sortes de bals.

Il ne faut pas oublier « an dans war'reizenn ». Celle-ci est une variante fixée de la gavotte, dansée en couple avec ampleur et virtuo-

(*) Encore appelé « an dalarou », le bout du sillon.

sité, avec le célèbre coup des talons l'un sur l'autre et le pas sauté. L'allure est grave, parce que c'est une danse de concours ou effectuée dans de grandes occasions. Le prix en était une « reizenn », un ruban brodé, que recevait le jeune homme, qui le donnait à la jeune fille pour qu'elle l'accroche à son tablier.

On faisait venir le biniou et la bombarde de l'Hôpital-Camfrout, seulement pour les mariages huppés ou pour le 14 juillet, parfois aussi l'accordéon. Autrement, la danse était toujours accompagnée à la voix, au « kan ha diskan », ou plutôt au « kana da zansal » comme on le dit à Plougastel. Après un appel à la danse, le « kaner », l'un des chanteurs, expose la première phrase de la chanson, le « diskaner », l'autre chanteur, en dit la fin avec lui, puis répète la phrase entière, pour laquelle le premier chanteur le double pour les dernières notes, et ainsi de suite. Les chanteurs étaient soit sur un mur ou une table, soit incorporés à la danse, auquel cas un couple venait se mettre devant le premier chanteur et un autre derrière le second, pour que, n'ayant pas à s'occuper de mener la danse, ils soient tout entiers à leur chanson.

Pour les « ambleudadeg gwiniz du », opération qui consiste à enlever les restes d'enveloppe de la graine de sarrasin, qui se faisait en piétinant le grain sous les pieds nus, on exécutait un jeu-dansé spécial, « Plac'hig an douar neve », petite fille de la terre neuve; parfois aussi « dans an itourdi », la danse de l'étourdi.

Les marins-pêcheurs avaient de plus une danse particulière, « an dro », une ronde à trois pas. Certains aussi ramenaient des pas de gavotte de Crozon ou de Trégarvan, et s'amusaient à les danser, ce qui a donné la « gavotte des vieux », humoristique.

La « dans giz Leon », hommes et femmes séparés, était presque oubliée à Plougastel, lorsqu'en 1914 est venu de Lesneven un regain pour cette danse.

La jeunesse actuelle est très intéressée par la danse bretonne et s'y adonne encore avec passion.

Fest An Oc'h :

Chaque famille tuant au moins un cochon par an, la « fest an oc'h » était la préparation du repas et le banquet qui la termine.

Le premier jour, on fait venir le spécialiste attiré du quartier, qui arrive avec des couteaux bien aiguisés et qui après un certain nombre de commentaires, s'approche du cochon attaché sur un banc et le tue en lui sectionnant la jugulaire. Aussitôt, chacun a son travail : la femme bat le sang qui s'échappe de la plaie, dans une bassine, à l'aide d'un balai, pour que les boudins soient les meilleurs possible; les enfants rasent le cochon dont la soie sera donnée contre des bols ou des assiettes au « pilhaouer »; c'est eux également qui récoltent les épines, « ar spern-du », pour lier les boudins. Quant aux hommes ils dépècent le cochon.

On gardait précieusement la vessie du cochon, car celle-ci, gonflée, desséchée et pendue dans la maison, avait la réputation de préserver du tonnerre. Les hommes s'en servaient aussi pour faire des blagues à tabac.

Les tripes sont lavées à l'eau de mer et mises dans la saumure pour faire des andouilles. Les enfants étaient intrigués de voir les andouilles attachées au « varren », bâton qui servait à les suspendre dans la cheminée, on leur répondait que c'étaient les jambes de la « Gwrac'h » (sorcière).

Les boyaux sont remplis de sang, à l'aide « d'eun intinouarn », d'un entonnoir, bouillis et mis à refroidir. On donne des boudins et des quartiers de viande aux voisins, car eux en ont donné aussi lorsqu'ils ont tué leur cochon, et on garde un beau morceau que l'on portera à Saint Antoine à la première occasion. Le reste est salé et mis en réserve dans le « jarnell » (charnier). On prépare aussi de grandes terrines de pâté.

Le dimanche suivant a lieu le banquet où sont conviés tous les parents et les amis très proches. On y mange une quantité énorme de bons morceaux du cochon tué, le pâté, et des platées immenses de far.

Au retour des Fest an oc'h, il arrivait souvent que les hommes soient « laket war eun arietenn », ce que l'on peut traduire à la rigueur « mis sur l'herbe ». C'est une expression plougastel qui veut dire que l'on est incapable de retrouver son chemin. Il suffit, dit-on, pour perdre la mémoire, de marcher sur une certaine herbe mystérieuse. Certains avaient la réputation d'être habiles à lancer ce sort, surtout

des prêtres : il leur suffisait de « lire leur livre à l'envers » pour que la personne visée ne puisse plus regagner sa maison et erre toute la nuit.

Les noms de Plougastel.

On sait qu'à Plougastel tout le monde est parent. Et c'est un fait qu'en remontant à trois ou quatre générations, toute la population de souche véritablement plougastel a des liens de parenté assez proche et très réels. Ceci est dû au fait que les Plougastels se mariaient exclusivement entre eux et que c'était un déshonneur que d'épouser un « étranger », fut-il de Loperhet.

Aussi les noms portés à Plougastel sont-ils assez peu nombreux. D'ailleurs ils n'ont que peu d'importance, on connaît chacun par son surnom, qui est parfois celui de son père ou la dénomination de son village, quelquefois aussi un sobriquet assez méchant qui reste attaché à une famille. On le désigne aussi, selon l'usage celtique, par le nom de son « tud », de son clan, comme « tud Per », « tud Kolaz », « tud Stevan », etc.

Les noms d'état-civil les plus célèbres de Plougastel sont, chacun le sait, Le Gall et Kervella.

LE GALL, le plus connu des noms bretons, désigne étymologiquement l'étranger et non le Gaulois. Il s'agit en fait non seulement de Français, mais aussi de Bretons, ignorants de la langue bretonne et que l'on appelait ainsi.

KERVELLA, presque aussi important à Plougastel, est le nom d'un village de Logonna-Daoulas, qui signifie « le meilleur village », dont ils étaient originaires.

Il existe d'autres noms, beaucoup moins répandus que les précédents, mais qui sont portés quand même par un certain nombre de personnes. Certains sont des noms de villages, qui montrent l'origine de l'éponyme :

RUNAVOT, qui est un hameau de Plougastel, du kordennad du Douar-Bihan, et qui signifie « le tertre du buisson ».

CAP, qui est aussi un village de Plougastel, du Kordennad de St-Jean, établi sur un petit promontoire à l'embouchure de l'Elorn.

LE BOT, qui lui est un hameau d'Irvillac et veut dire « le bosquet ».

BODENES, également un village d'Irvillac, qui bien que situé en pleine terre se trouve dans une espèce d'île au confluent de deux rivières et par conséquent désigne « le bouquet d'arbres dans l'île ».

KERDONCUFF, dont l'origine se trouve dans un ancien hameau de Dirinon, disparu en 1416. Le nom propre Donkuff est composé de « don », profond, et de « kuff » (actuellement « Kun ») : doux.

MALLEJAC est une déformation de Milizac, commune du Léon, ancien établissement gallo-romain, qui se disait Malléachac en 1162.

D'autres noms sont des prénoms anciens :

JEZEQUEL qui est le même prénom que celui de Judicaël, roi de Domnonée, ou que Yuzikel, voulant dire « puissant et généreux ».

GOURMELON, du vieux-breton Gourmaëlen, « l'homme aux cheveux jaunes », le blond.

Enfin, il y a aussi des surnoms qui dénotent une particularité physique :

CORRE, le korrigan, par extension « l'homme de petite taille »;

LAGATHU qui signifie « les yeux noirs »;

Ce sont là les noms rencontrés le plus souvent actuellement à Plougastel.

*

**

En définitive, le Plougastel est un homme complexe de prime abord : on ne peut le saisir que petit à petit. On dit qu'il est têtue, comme tous les Bretons : ce n'est pas vrai, mais il est tenace dans ce qu'il croit être la vérité, il a d'ailleurs souvent raison; il n'aime pas qu'on lui tienne tête ouvertement, mais il est patient. Il n'est sûrement pas crédule, mais il a une façon très personnelle d'aborder les questions religieuses ou spirituelles.

Il est fier et altier, il paraît indifférent à tout et semble passer à côté des choses sans les voir... Il ne faut pas s'y laisser prendre, la dignité qu'il représente est surtout une façade, car c'est un être extrêmement sensible, mais qui ne se laisse aller qu'à certaines occasions. La terre, elle, prend tout son temps, on ne peut pas faire venir les récoltes

avant leur temps, et c'est là la source de sa sagesse : il serait capable d'en remonter à bien des savants et à bien des philosophes, car c'est la nature qui est son maître à longueur de vie.

Sa femme, elle, paraît effacée et discrète, mais en fait c'est elle qui règne sur le ménage; il n'y a pas de décision à la ferme qui soit prise sans son avis, car c'est elle qui est vraiment l'âme de la maison.

D'ailleurs les dissensions sont très rares à l'intérieur d'un ménage, chacun sait tellement bien quel est son rôle, fixé autant par la tradition que par la raison. Et les vieux disent :

« Ar garantez dre ma kosa
'vel gwinn mad deu gwelloc'h-gwella. »

L'amour, à mesure qu'il vieillit, devient meilleur comme le bon vin...

Plougastel est vraiment un pays privilégié, par son climat et la beauté de ses sites tout d'abord, mais aussi par l'heureuse disposition d'esprit de ses habitants. En effet, dans ce que nous avons vu de la vie ancienne, tout était organisé pour la joie des yeux et le bonheur des gens : le costume aux couleurs chatoyantes, si chères aux Celtes, les intérieurs de maison tous semblables, où la fantaisie de chacun s'exerçait dans les petits détails personnels, les cérémonies religieuses ou profanes fréquentes, qui permettaient de se reposer, de danser et de trouver pour chacun une distraction appropriée.

On a l'impression que cette cellule de l'organisme breton était parfaitement constituée, dans un cadre assez rigide de traditions, certes, mais suffisamment libre quand même pour que chacun l'accepte avec joie et de tout cœur. La répartition des chapelles et leurs pardons, les kordennad et les breuriez en formaient l'encadrement spirituel, tandis que les syndicats en sont depuis longtemps l'expression sociale. L'attachement à la tradition, aux rites de la naissance, des fiançailles, du mariage et de la mort, sont la preuve de l'attachement de ce peuple à ses origines. C'est en fait le clan celtique dans toute sa pureté que reflète la vie de Plougastel : une communauté d'individus, se reconnaissant des ancêtres communs, qui acceptent librement des règles de vie dictées par les anciens, se réjouissent et se désolent ensemble, travaillent de concert, mettant en commun leurs qualités pratiques et assumant ensemble les progrès économiques, tous vêtus de façon ana-

logue, parlant une langue commune, et formant une entité si forte qu'il en reste encore beaucoup de traces aujourd'hui.

L'accord parfait de l'individu et de son groupe social, de l'homme et de sa terre, du progrès et de la tradition, sont sûrement les conditions du bonheur.

*

**

Notre promenade dans le Plougastel d'autrefois se termine. Il y aurait encore beaucoup d'autres choses à dire sur ce pays, mais vous les découvrirez vous-même petit à petit, si vous commencez à l'aimer.

Les gens de Plougastel auront retrouvé, j'en suis sûr, dans ce livre, beaucoup de ce qu'ils savaient déjà, dont ils se souvenaient, ou qu'ils avaient presque oublié. C'est pour eux tout d'abord que cet ouvrage a été réalisé, afin de consigner par écrit tant de faits de tradition orale qui seraient inévitablement tombés dans l'oubli. C'est une raison pour eux d'avoir confiance, car notre Plougastel, malgré son évolution rapide, ne peut mourir. C'est une paroisse si particulière, si extraordinaire, qu'il y a toutes les raisons d'espérer qu'elle le restera.

Plougastel a la particularité d'être si sympathique et si attachant que les gens qui y arrivent se sentent très rapidement liés à ce terroir. Bien sûr, ils ne deviennent pas pour cela de vrais Plougastels, mais ils s'y plaisent, ils ont envie d'y demeurer, ils se sentent du pays... Ceci vient, sans doute, de ce que les rapports humains ne sont pas encore pollués, gâchés par les contacts superficiels des villes. C'est une communauté où s'est gardé un peu de la pureté originelle, où les hommes essaient de se connaître en cherchant à juger les autres à leur juste valeur. C'est pourquoi cette nouvelle mode, récemment importée, de mettre sur son lopin de terre un panneau : « Propriété privée, Défense d'entrer » est un outrage aux yeux, d'abord, mais encore plus grave, une offense à une tradition de plusieurs siècles : si un Plougastel passe dans votre champ, par nécessité, il évitera qu'on le voie de la maison... Et ce n'est pas une bonne façon de vivre en bonne entente avec ses voisins. Il faut se mettre dans l'ambiance, et elle n'est pas si mauvaise !

Il serait souhaitable aussi que, lorsque l'on ouvre une nouvelle route ou qu'on la répare, on ne démolisse pas les talus, ou en tous cas

qu'on s'empresse de les rétablir comme ils étaient. C'est très important, car ils sont inhérents à la nature même du pays bocager; de plus ils sont vitaux pour l'écologie et nécessaires à l'équilibre météorologique du pays. Nos ancêtres qui les ont faits n'étaient pas des idiots, loin de là, ils vivaient en contact étroit avec la nature dont ils connaissaient les secrets, beaucoup mieux que nous, qui aurions tant à apprendre d'eux. Il faudrait également protéger les sites admirables de la Presqu'île, les maisons anciennes, les monuments; ce livre aidera peut-être les responsables du pays à le faire. Et, enfin, il serait nécessaire de prévoir, pendant qu'il est encore temps, un musée de la tradition plougastel, elle en vaut la peine !

En tous cas, si se levait une génération de Plougastels amoureux de leur contrée, ce serait une chance pour ce pays et pour la Bretagne tout entière.

BIBLIOGRAPHIE

- Histoire de Bretagne, du R.P. Chadronnet, de l'abbé Poisson, de Chaboseau.
- L'âme bretonne, de Ch. Le Goffic.
- Noms de famille bretons d'origine toponymique, de F. Gourvil.
- La sculpture bretonne, de Ch. Debidour.
- Plougastel-Daoulas : la vie de famille et du village, le cycle de la vie individuelle dans la société paysanne de 1890 à 1940, de A.M. Bouchy et M. Guilcher.
- Etude sur la vie sociale et la démographie de la paroisse de Plougastel au XVIII^e siècle, de R. Bothuan.
- Bulletin de la société archéologique du Finistère.
- La Légende de la Mort, d'Anatole Le Bras.
- Un inédit de Marcellin Nicolle.
- Barr-Heol, n° 92.
- Communauté urbaine de Brest : Plougastel-Daoulas, la patrimoine architectural et les sites, par l'abbé Castel et Sylvaine Lozac'h.
- Plougastel-Daoulas, du chanoine Pérennès.
- Manoirs de basse-Bretagne, de Le Grand et Thomas.
- Voyage dans le Finistère, de Cambry.
- Brandan, le grand navigateur celtique du VI^e siècle, par Louis Kervran.

TABLE DES MATIÈRES

— Présentation	5
— Un peu d'histoire	7
— Les monuments	51
Le Calvaire	53
L'église paroissiale	74
Les chapelles	80
N.-D. de la Fontaine-Blanche	82
St-Claude	90
St-Trémeur	99
St-Adrien	105
St-Gwenolé	114
St-Christine	121
St-Christine	128
St-Languy	133
St-Jean	141
Le Pont	145
— Les villages	149
L'habitat	150
La maison	157
Le mobilier	160
Le Bourg	166
Kordennad de Feunteun-Wenn	173
Kordennad d'Illien	173

Kordennad de Larmor	191
Kordennad du Roségat	207
Kordennad du Douar-bihan	220
Kordennad de St-Jean	232
— La fraise de Plougastel	255
— La pêche	263
— Le tissage	269
— Le costume de Plougastel	273
— Quelques traditions de Plougastel	287
La famille	287
La naissance	288
L'enfance	291
La communion solennelle	292
Le Mariage	292
La Mort	297
Le Breuriez	301
Noël et le jour de l'an	302
Le carême et Pâques	303
Aviel ar Bleuniou	303
Quasimodo	303
Plan de Plougastel	304/305
Le premier mai	306
Les Rogations	306
Le charivari	307
Al leuriou nevez	307
Les fêtes café	308
Ar Peurzorn	308
La danse à Plougastel	309
Fest an oc'h	311
Les noms de Plougastel	313
— Conclusion	314



UNE BROCHETTE
DE JEUNES PLOUGASTELS